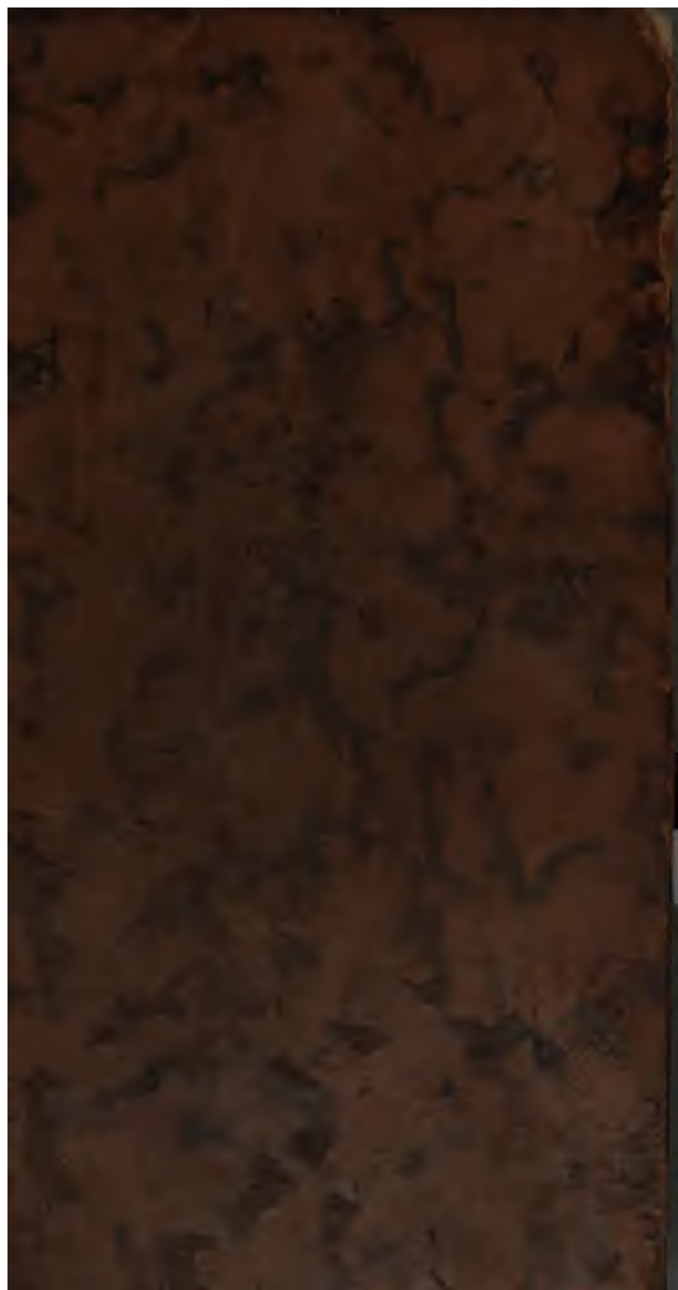



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LE COMTE DE VALMONT,

OU

LES EGAREMENS DE LA RAISON.

TOME SECOND.

Pl. I. *Front. du 2e.*



La Raiſon le ramene à la Foi.

LE COMTE
DE VALMONT,
OU
LES ÉGAREMENS
DE LA RAISON.

LETTRES
RECUEILLIES ET PUBLIÉES

Par M....

Troisieme Edition revue & augmentée.

> One Almighty is, from Whom
> All things proceed, and up to him return,
> If not deprav'd.
>
> *Milton. Parad. lost. Book. v.*

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez MOUTARD, Libraire de LA REINE, de MADAME & de Madame la Comtesse D'ARTOIS, Quai des Augustins, A Saint-Ambroise.



M. DCC. LXXVI.
Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Il eſt un ſeul Tout-Puiſſant de qui toutes choſes procedent, & vers qui elles remontent, ſi elles ne ſont pas dépravées.

Milton. Parad. perd. Liv. v.

EXPLICATION
DES FIGURES.

V. Sujet de l'Estampe qui doit servir de frontispice au second volume.

La Raison, après avoir éclairé un jeune Homme de sa lumiere, le conduit à la Foi, pour qu'il trouve en elle un guide plus sûr & un plus ferme appui. Celle-ci, en le recevant, lui montre une colonne qui lui sert d'emblême. Le faîte de cette colonne touche au Ciel, & y déploie l'étendard de la Croix. Sa base porte sur un roc, dont les fondemens reposent au plus profond de la terre : il est environné d'une mer, dont les vagues en fureur se brisent contre lui & le blanchissent de leur écume. Des reptiles s'attachent au bas de la colonne ; ils la mordent, & semblent vouloir l'entamer & la détruire : quelques-uns, par leur souffle empesté, répandent autour d'elle une sorte de vapeur qui l'obscurcit légerement, & s'évanouit à l'instant.

VI. Sujet de la seconde Figure du second Volume.

Ce sujet exprime un acte de bienfaisance. Il peint en même-temps le triomphe de la Vertu par les sacrifices que cet acte fait faire au Comte de Valmont, à son épouse & à la jeune personne amie de la Comtesse. Voyez la XXXIIe Lettre, & sur-tout la page 241, où M. d'Orval, ce vieillard respectable, se dépouille de sa fortune pour en faire la dot de Mademoiselle de Senneville.

VII. Sujet de la troisieme Figure du second Volume.

La Reine Blanche instruit son Fils. Au milieu de la campagne, & environnée de toutes les richesses de la Nature, elle lui apprend à remonter jusqu'à leur Auteur. Elle lui tient le plus affectueux & le plus doux langage; elle méle à ses leçons les plus tendres caresses, & semble lui dire ces belles paroles : MON FILS, DIEU SAIT COMBIEN VOUS

M'ÊTES CHER; MAIS J'AIMEROIS MIEUX VOUS VOIR MOURIR QUE DE VOUS VOIR COMMETTRE UN SEUL PÉCHÉ MORTEL.

Fautes essentielles à corriger.

PAGE 33, ligne 13, la force de l'esprit; *lisez* la force d'esprit.

Page 34, lig. 8, leur cachoient, *lis.* leur cachoit.

Ibid. lig. 14, quelque-unes, *lis.* quelques-unes.

Page [illegible], au bas, *lis.* l'Epinomis, le Timée & le huitieme livre des loix.

Page 103, lig. 19, que nulle part, *lis.* & que nulle part.

Page 112, lig. 25, il falloit connoître, *lisez* il falloit tout connoître.

Page 123, lig. 16, & qu'ils ne puissent envisager, *lis.* & qu'ils puissent envisager.

Page 128, lig. 4, ignoré que par des lâches; *lis.* ignoré que des lâches.

Page 131, lig. 7, presque toujours le fonds de la piece est bon, *lis.* presque toujours, si le fonds de la piece est bon.

Page 281, lig. 23, si je l'en crois, il est le plus ancien, *lis.* si je l'en crois, en remontant aux premiers titres de son origine, il est le plus ancien.

Page 335, lig. 8, variations, *lis.* variantes.

Page 454, lig. 14, différens genres d'épreuves; *lis.* différens genres de preuves.

Il y a d'autres fautes moins essentielles, ou dont on s'appercevra aisément, comme à la page 193, lig. 12, celle *pour* celles; pag. 267, lig. 12, ils *pour* il; pag. 380, derniere ligne, ceux-c, *pour* ceux-ci; pag. 424, l. 14, d'autre *pour* d'autres; pag. 498, lig. 4, obsrité *pour* obscurité, &c.

LE



LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.



LETTRE XXV.

d'Emilie au Marquis.

O le pere le plus tendre, & le meilleur de tous les amis ! que je vous reconnois bien aux ſoins que vous prenez pour adoucir ma peine, & pour trouver un remede à mes maux ! Vous conſolez l'amour bleſſé, vous ſoulagez même au fond de mon ame l'amour-propre trop vivement of-

ſenſé; tant vous daignez vous prêter à ma foibleſſe, pour mieux me rendre enſuite toute la force dont j'ai beſoin. Mon cœur s'ouvre tout entier aux eſpérances que vous lui faites concevoir ; & pour les réaliſer plus ſurement, j'ai fait uſage, par rapport à ma jeune amie, du conſeil que vous m'avez donné. L'occaſion s'en eſt préſentée d'elle-même. Dernierement, Valmont ayant affecté de me marquer en préſence de Senneville toute ſon indifférence, pour lui donner ſans doute des preuves plus ſenſibles de ſon amour pour elle, cette aimable enfant parut s'attendrir ſur mon ſort ; & dès que mon mari nous eut laiſſées ſeules dans le petit bois qui termine le jardin où nous étions deſcendues, ſaiſiſſant avec tranſport une de mes mains, elle l'arroſa de ſes larmes. Je l'embraſſai, & je m'attendris avec elle. Après les vives & touchantes expreſſions de ce langage muet, mais ſi facile à comprendre : Senneville, dis-je, à ma bonne amie, votre cœur eſt oppreſſé ; fermé par la douleur, reſſerré par la crainte, il ne demande

qu'à s'ouvrir à l'amitié. O mon amie ! nous nous sommes tû toutes deux trop long-temps. Ses larmes recommencerent à couler avec plus d'abondance, & s'efforçant enfin d'en suspendre le cours ; que je suis malheureuse, me répondit-elle, puisque j'ai pu faire votre tourment ! Vous ne l'ignorez pas, & je ne suis que trop forcée de me l'avouer à moi-même. En prononçant ces mots, ses beaux yeux tout mouillés de pleurs se leverent sur moi, & avec une sorte de honte se rabaisserent au même instant. Ma chere amie, repris-je alors, en faisant tous mes efforts pour la consoler, moi, qui avois si fort besoin d'être consolée moi-même ; pourquoi sembles-tu rougir d'un mal involontaire, & te fais-tu une peine si grande de ce que nous n'avons pu ni éviter ni prévoir ? Ah ! je serois un monstre, me dit-elle, si j'y étois moins sensible ; & quelque involontaire qu'ait été mon crime, puis-je trop m'en punir ! je devois tout faire, tout entreprendre pour m'arracher à mon attachement pour vous, dès que je me suis

apperçue qu'il vous devenoit funeste; je devois retourner dans l'asile dont vous m'avez tirée, me condamner moi-même à la plus sombre retraite, & s'il l'eût fallu, m'y ensevelir pour toujours. Mais je vous aimois, j'espérois; d'un autre côté, je craignois de faire un éclat; & ma timidité ne pouvoit s'accommoder d'une démarche trop hardie, & qui eût pu donner lieu à mille interprétations différentes. J'aurois dû vous consulter du moins, & à peine osois-je vous parler. Cependant vos peines se sont accrues ainsi que mes souffrances; mon attachement augmentoit avec elles, & l'amitié étoit devenue en moi une véritable passion. Voilà tous mes torts: car mon cœur n'en a point d'autres à se reprocher; & Valmont eût-il cent fois plus de charmes, sa conduite à votre égard m'y eût rendu pour toujours insensible. Jugez-en, ma bonne amie, par ces deux Lettres, dont la premiere ne peut maintenant rien ajouter à vos peines, & dont la seconde vous instruira encore mieux sur mes dispositions les plus secrettes.

A ces mots, elle tira de ſon porte-feuille une premiere Lettre, dont l'écriture toute ſeule me fit treſſaillir; j'y reconnus celle de Valmont, & voici ce que j'y lus.

» Trop aimable Senneville! eſt-ce donc » un crime de vous aimer? Depuis que » vous avez lu dans mes yeux le feu qui » me dévore, depuis qu'un aveu indiſ» cret a confirmé preſque malgré moi ce » qu'ils avoient oſé vous dire, pourquoi » me fuyez-vous? pourquoi faites-vous » ſuccéder l'indifférence & la contrainte à » cet air de franchiſe, & à la tendre ami» tié, qui régnoient entre nous? Croyez» vous donc guérir par-là les maux que » vous m'avez faits? ou craindriez-vous » de les partager? Ah! ils ne ſont à crain» dre ces maux que pour celui qui eſt » ſeul à les reſſentir, & non pour deux » cœurs qu'unit un même penchant : ils » ne ſont à craindre que pour celui qui » combat un ſentiment ſi doux; & ſi j'ai » un reproche à me faire, c'eſt de n'y » avoir pas cédé plutôt. L'amour eſt le

» charme de la vie, & vous obſtiner à
» ne le pas connoître, ce ſeroit vouloir
» ne pas connoître le bonheur. Vivez,
» Senneville, vivez pour aimer & pour
» être aimée. Si l'amour le plus vif & le
» plus conſtant peut ſuffire à vos vœux,
» vos charmes vous garantiſſent aſſez la
» violence & la durée du mien. «

Après cette Lettre, Senneville m'en fit lire une autre beaucoup trop flatteuſe pour moi : c'étoit une copie de la réponſe qu'elle y avoit faite.

» Je ne ſuis pas aſſez inſtruite, Mon-
» ſieur, des effets du ſentiment que vous
» voulez m'inſpirer, pour en diſcuter
» avec vous les peines & les douceurs;
» & ce n'eſt point du tout là l'objet de ma
» réponſe. Ce qui m'affecte uniquement,
» c'eſt votre injuſtice, c'eſt la douleur
» trop réelle que vous cauſez à ma bonne
» amie. Eh, par où donc a-t-elle mérité
» votre oubli ou votre indifférence ? Eſt-
» elle moins aimable que lorſque vous
» avez commencé à l'aimer ? A-t-elle
» perdu de ſes droits & de ſes charmes

» les plus vrais, depuis que vous vous
» êtes fait un engagement & un devoir
» de l'aimer toujours ? Quand j'en ſaurois
» moins encore ſur la honte & les périls
» d'un attachement illicite, les malheurs
» de votre épouſe ſuffiroient pour m'ar-
» mer contre la paſſion même la plus in-
» nocente. Hélas! que ſes beaux jours ſe
» ſont promptement écoulés! Que votre
» amour a eu peu de durée! Et vous oſez
» promettre à une autre un amour éternel!
» Quoi, lorſque la beauté, l'eſprit, le
» ſentiment, les vertus, les talens & les
» graces n'ont pu fixer votre inconſtance,
» vous oſeriez encore jurer d'être fidele ?
» Ah! commencez par l'être au premier
» amour que vous aviez formé; eſſuyez
» les larmes que vous avez fait répandre;
» rendez à la plus digne épouſe un cœur
» qui lui eſt dû : c'eſt à ce prix ſeulement
» que je vous rendrai à mon tour la con-
» fiance que vous m'aviez inſpirée. Mais
» ſi au contraire vous vous obſtinez à nous
» affliger l'une & l'autre, n'attendez plus
» de moi que de l'indignation, du mépris

» & de la haine, s'il peut m'être permis
» de vous haïr; & ne soyez pas surpris,
» s'il n'est rien au monde que je n'aie la
» force d'entreprendre pour m'éloigner
» de vous. «

Le même jour que M. de Valmont reçut cette Lettre, reprit ma jeune amie, je trouvai sur des tablettes qu'il laissa tomber à mes pieds, ce peu de mots qu'il y avoit écrits.

» Puisqu'il faut me taire, vous serez
» obéie; mais rien ne pourra désormais
» arracher de mon cœur le trait qui le
» déchire. Votre éloignement ne feroit
» qu'aigrir mes maux & ceux de la Com-
» tesse: restez. Mes yeux seuls vous di-
» ront encore que ce n'est qu'à vous que
» je pouvois sans crainte jurer d'être
» fidele. «

Depuis ce jour, continua Senneville, le Comte ne m'a tenu parole qu'autant qu'il le falloit pour ménager en un sens ma délicatesse, & non pas assez pour ne pas blesser à chaque instant mon amitié pour vous. Je le fuyois; mais il me re-

trouvoit à vos côtés, & ne cessoit d'empoisonner le plaisir que je goûtois à vous voir, par l'indifférence qu'il vous témoignoit, & les marques de préférence qu'il affectoit de me donner. Autant sa conduite m'irritoit en secret & me faisoit souffrir ; autant la vôtre m'intéressoit à votre sort ; & vous rendoit chaque jour plus aimable & plus chere à mon cœur. Votre présence étoit un besoin pour moi ; elle m'étoit devenue nécessaire, ... & je sens trop bien qu'elle me le sera toujours. Mon ame semble passer toute entiere en vous seule : je ne vois que vous, je ne vis en quelque sorte que par vous & pour vous : mon attachement est porté à l'excès, je le sais, j'en conviens, & il faudra que j'en subisse le trop juste châtiment. Cependant ma tendresse étoit digne d'excuse : c'est pour la vertu que je m'étois passionnée en vous aimant. N'importe, je vous quitterai ; j'en mourrai : . . . . car tout mon bonheur tenoit au bonheur de vous voir. Mais je me sens, par vos exemples, assez forte pour un tel sacrifice : trop heureuse,

si, en mourant, je puis vous rendre le repos que je vous ai ravi sans le vouloir.

Jugez, mon pere, de notre surprise à toutes deux, lorsqu'au moment même où elle parloit ainsi, nous vîmes tomber Valmont à nos genoux. Caché derriere une charmille du labyrinthe où nous nous étions enfoncées, il avoit tout entendu. Non, dit-il, en nous prenant la main, couple trop aimable & trop malheureux par ma faute, vous ne serez point séparées; non, Senneville, vous ne nous quitterez pas, ... ou l'on m'arrachera plutot la vie. Laissez-moi me vaincre: déjà, avant que de céder à ma passion, le Ciel m'est témoin combien je l'avois combattue. Je ne suis pas né pour l'injustice & pour le crime; je ne suis pas né pour faire votre malheur. J'ai pu m'égarer; mais de nouvelles lumieres brillent à mes yeux, & dissipent en partie les ténebres dans lesquelles j'ai été plongé jusqu'ici: je respecte la vertu..... Ah! lors même que je la combattois par mes discours, chere épouse, chere Senneville, je la respectois en vous.

Nous étions si saisies, ma bonne amie & moi, que nous le laissions parler sans le tirer de la situation pénible où il étoit; & il avoit tout dit, que nous paroissions l'écouter encore. Son silence cependant, & la vive émotion, le tremblement, l'agitation qui se faisoient appercevoir en lui, nous arracherent à l'espece de léthargie où nous étions plongées; nous nous empressâmes à le relever, & à le faire asseoir au milieu de nous. Une scene muette succéda à ces premiers transports. Un air de confusion sembloit se communiquer de l'un à l'autre, & se répandre sur nous tous. Nos pensées étoient pressées; nous ne disions rien pour avoir trop à dire: enfin le sentiment dont nous étions pénétrés se fit jour, si je puis ainsi parler, & s'exhala par des pleurs. J'avois besoin d'en répandre pour être soulagée; & si cette situation eût duré plus long-temps, je ne sais si je n'aurois pas eu à craindre pour l'état où je suis, & pour l'enfant que je porte dans mon sein. Nos pleurs se confondirent: mon mari me fit les plus

tendres caresses : Senneville parut reprendre, en les voyant, sa franchise & sa gaieté, & voulut, par un enthousiasme digne d'elle, que nous nous promissions tous trois de n'avoir plus rien de caché l'un pour l'autre, puisqu'aussi bien nos cœurs étoient à découvert ; & que nous fissions serment de disputer à l'envi à qui se feroit le plus d'efforts pour être vertueux.

Nous remontâmes au sallon dans cette heureuse disposition. Depuis ce moment nous sommes plus tranquilles ; mon mari n'a plus cet air froid & glacé qu'il avoit avec moi ; il semble me traiter en amie : mais on voit bien que ses empressemens, sa passion sont encore pour Senneville. Cependant il les modere ; & ses procédés, plus sages à son égard, & avec moi plus ouverts, laissent régner plus d'aménité & de confiance entre nous. Toujours entre Senneville & Valmont, je serois heureuse, si l'amitié de l'une pouvoit me dédommager de la tendresse de l'autre ; mais, aux yeux d'une épouse fidele, quel

cœur peut racheter la perte du cœur de ſon époux! Senneville le ſent comme moi, & ſouvent s'en afflige : mais elle tremble de me perdre, & je ne ſais ſi j'aurois plus de force pour permettre ſon éloignement, & ſupporter ſon abſence. Ainſi, le cœur trop plein de ſentimens contraires, nous ſommes depuis quelques jours un peu moins à plaindre qu'auparavant; mais, hélas! que nous ſommes loin du bonheur!

Ce qui me conſole le plus, c'eſt ce nouveau jour que vous avez fait briller aux yeux de mon mari. Il paroît qu'en effet il a acquis plus de droiture. Sa façon de penſer & de s'exprimer eſt plus exacte & plus modeſte; il ne donne plus comme autrefois dans les paradoxes les plus ſinguliers; il n'affecte plus le faux honneur d'être ſeul de ſon ſentiment, & on ne l'entend plus défendre tour-à-tour les opinions les plus oppoſées. Ses raiſonnemens ont quelque choſe de plus ſolide & de mieux liés: il ſemble vouloir être vertueux par goût & par principes. Je

ſuis convaincue qu'il ſe fait une ſorte de violence à lui-même, & ſans le Baron de Lauſane qui l'obſede ſans ceſſe, je ne doute pas qu'il ne fût maintenant très-aiſé de le ramener entierement. Mais ce dangereux ami, contraint de changer de batterie, & voulant d'ailleurs ſe ménager toujours entre mon mari & moi, donne tant de force aux principes de raiſon qu'il voit germer dans l'eſprit & dans le cœur de Valmont, qu'il l'attache à la raiſon toute ſeule, &, comme je ne le ſens que trop, le prémunit de plus en plus contre l'autorité. Valmont ne parle plus que bienfaiſance, vertu, équité, loi naturelle, & toujours fort indifférent ſur ce qu'il doit à ſon Dieu, n'a pas encore, à proprement parler, de religion. Il s'eſt impoſé un joug; mais il ſe flatte de pouvoir le reſſerrer où l'étendre à ſon gré; & je crains bien, que cette loi ſi belle qu'il veut ſuivre, ne redevienne à peu de choſe près celle de ſes penchans.

Daigne enfin le Dieu de lumieres & de graces achever par vos ſoins ce qu'il

a commencé dans mon mari ! C'est déjà beaucoup pour lui que de reconnoître quelque espece d'obligation & de devoir. J'ose croire, qu'avec une ame droite & sincere, un disciple zélé de la loi naturelle n'auroit plus qu'un pas à faire pour devenir un chrétien fidele. La loi que la simple raison nous prescrit, & celle que nous offre l'Evangile, ont entre elles l'union la plus intime, & se soutiennent mutuellement : celle-là conduit à celle-ci, ce sont deux sœurs, dont l'une, ce me semble, rend l'autre plus aimable encore, en apprenant à la mieux connoître.

C'est ainsi que tout concourt à nourrir mon espoir. Ce que nous connoissons tous trois de nos dispositions & de nos plus secrets sentimens, ne peut maintenant que tourner au profit de la vertu. Je m'en flatte du moins ; & mon entretien avec Senneville est pour moi une source de consolations. J'y découvre de plus en plus la fausseté de Lausane, & le peu de fonds que je dois faire sur ce qu'il a prétendu m'apprendre de l'ancien

amour de Valmont pour ma jeune amie ; & de la contrainte qu'il s'eſt faite en m'épouſant. Par-là auſſi je me trouve plus portée que jamais à me tenir en garde contre les pieges & les ſurpriſes de ce faux ami : car je ne ſais par quel preſſentiment j'ai toujours attendu de lui tous mes malheurs. Faſſe le ciel que ſa paſſion pour moi, & les ménagemens que je ſuis forcée d'avoir pour lui, ne m'en préparent pas de plus triſtes encore pour l'avenir !

Il me reſte, en finiſſant, un conſeil à vous demander : car c'eſt toujours à vous, mon tendre pere, que j'ai recours dans mes doutes. Vous nous avez ſuffiſamment éclairées, Senneville & moi, ſur la lecture des Romans & des Livres contre la religion ; mais un autre piege ſe préſente ; ce ſont les ſpectacles. Depuis long-temps mon mari me perſécute pour nous porter à jouir de cette ſorte de délaſſement, & emploie d'ailleurs les raiſons les plus ſpécieuſes, pour nous le faire regarder comme innocent. Dernierement encore,

pour mieux cimenter notre triple alliance, & mettre le ſceau à notre réconciliation, il vouloit à toute force nous y conduire, & mettre ainſi ſes plaiſirs en commun avec nous. Heureuſement Senneville a fait juſqu'ici tous les frais de la réſiſtance : car vous ſavez, mon pere, que ſur ces objets il eſt bien difficile à une épouſe de ne pas céder à un mari qui preſſe, & qui veut abſolument. Mais Senneville eſt jeune, & ne hait point les plaiſirs permis. Si Valmont peut enfin lui perſuader que les ſpectacles ſont de ce nombre, nous ſommes perdues ; & moi-même, je vous l'avoue, je n'aurois pas la force de m'y refuſer, ſi je ne les croyois abſolument défendus. Cependant il y a tant d'exemples qui parlent en leur faveur ; leurs partiſans en diſent tant de bien, & peignent ſi ſouvent le théatre comme le temple du goût & l'école des mœurs, que quelquefois je ſuis prête à me rendre. Levez, nous vous en conjurons, nos ſcrupules à toutes deux, ou fourniſſez-nous pour toujours des armes contre la tentation. Nous aurons

toutefois aſſez de force, pour temporiſer auſſi long-temps qu'il vous plaira ; & je vous prie, mon pere, d'être encore plus occupé des beſoins de mon mari, que des nôtres.





LETTRE XXVI.

Du Comte de Valmont à son Pere.

OUI, mon pere, je dois au Dieu de toute vérité, pour les lumieres qu'il me donne & le nouveau jour qu'il fait briller à mes yeux, la reconnoissance la plus vive. Mais vous, qu'il a choisi pour m'éclairer, & qui le faites avec tant de zele & de sagesse, quel amour & quelle reconnoissance ne vous dois-je pas ? O mon pere ! vos bontés me confondent, plus encore que le sentiment de mes foiblesses & la vue de mes erreurs ! Avec quels ménagemens & quelle douceur vous combattez, vous détruisez de honteux sophismes, dont je rougis en effet, & que mon cœur désavoue. C'est à ce cœur que vous parlez ; & pourroit-il ne pas vous entendre ? Oui, je suis libre ; & dussent mes passions ne cesser d'en murmurer & d'en frémir, je sens, je reconnois en moi cette faculté si noble que j'avois la bassesse

de me diſputer à moi-même. Je ſuis libre ; & j'aurois beau vouloir m'en impoſer encore, peu accoutumé au crime, ſuſceptible de remords, je me reprocherois toujours malgré moi le mal que je fais, & le bien que je ne fais pas & que je devrois faire. Ah ! du moins, ſi je ſuis coupable, je n'ajouterai pas à mes fautes une faute plus grande, le déſaveu de ma liberté ; & à ma honte, une honte éternelle, celle de ne plus rougir que des remords & de la vertu. Puiſque je ſuis libre, & ſuſceptible de bien & de mal, ſans doute l'un & l'autre me ſont imputés comme à leur véritable cauſe : il y a d'ailleurs entre eux une différence réelle ; elle eſt priſe dans la nature même des choſes ; elle eſt immuable comme elle ; & cette différence, je l'apperçois, je la ſens au fond de mon cœur. Un Dieu néceſſairement ami de l'ordre, un Dieu bon me fait de l'amour & de la pratique du bien, une véritable loi ; il me défend le mal qui lui eſt oppoſé : la vertu n'eſt donc pas un vain nom ; elle ne lui eſt pas indifférente ; il

la récompensera en Dieu, & cette récompense sera éternelle comme lui. Ce que je ne trouve pas ici-bas, le bonheur, qui, sous l'empire d'un Dieu juste, doit être le prix de la justice, je le trouverai dans le siecle à venir, ou le malheur, si je l'ai mérité. Importantes vérités! vous ne serez plus effacées de mon souvenir. Le prestige des passions ne sera plus assez fort pour me porter à vous révoquer en doute. Je ne m'avilirai plus jusqu'à confondre ma nature avec celle de la plante qui végete, de l'animal qui broute ou qui rumine. Capable de bien faire, susceptible des plus grands sentimens, c'est à leur enthousiasme que je vais me livrer tout entier. Equité, bienfaisance, amour de l'ordre, amour du bien commun, venez étendre mes vues, régler mes penchans, ennoblir mes affections & mes goûts, exercer toutes mes facultés, vivifier mon esprit & mon cœur, & me donner un nouvel être! O vertu! ai-je bien pu oublier tes charmes, & répandre des nuages sur ton existence? Ah! mon pere, vous

m'en peignez ſi bien les attraits, vous me la rendez ſi aimable, ſi touchante & ſi belle, j'en retrouve ſi bien dans vous, dans Emilie, dans tout ce qui m'environne le ſacré caractere, que je ſerois le plus coupable & le plus vil de tous les hommes ſi je pouvois encore la méconnoître.

Mais cette vertu, dont les premiers principes ſont gravés dans tous les cœurs, cette loi naturelle que le ſentiment nous indique, que la raiſon nous développe, & qui n'eſt autre choſe que la raiſon même; cette loi, commune à tous les hommes, ne leur ſuffit-elle pas? N'eſt-ce pas aſſez des lumieres qu'elle nous donne, & oſeroit-on bien dire, qu'elle ne nous éclaire pas autant qu'elle le doit ſur ce qu'elle nous oblige de pratiquer? N'eſt-ce pas aſſez du joug qu'elle nous impoſe? faudra-t-il y ajouter de nouvelles entraves? faut-il y joindre des inſtitutions arbitraires, des enſeignemens humains, le langage des hommes, devenus les interprêtes des volontés divines; & inſtruit par la nature même, par ma raiſon, ce guide

ſi sûr quand je ſais le conſulter, faut-il encore que pour apprendre à connoître, à ſervir, à honorer Dieu comme il doit être honoré, j'emprunte le ſecours de mes ſemblables, & que je trouve par-tout des hommes entre Dieu & moi ?

Ah! qu'ils me laiſſent du moins cette heureuſe liberté que la nature m'a donnée ; qu'ils me laiſſent croire & ſuivre en paix ce qu'elle me dicte ; & qu'au nom de ce Dieu qu'ils font agir & parler, ils ne ſe rendent pas les tyrans de mes opinions & de mes penſées. O mon pere ! vous connoiſſant comme je le fais, pourrois-je me reprocher ma franchiſe & ma ſincérité ? pourrois-je craindre de vous paroître trop hardi, en m'exprimant ainſi ? Qui fut moins que vous de caractere à dominer ſur les conſciences ? Le ſeul intérêt de la vérité vous touche : vous m'avez aidé à la connoître dans ce qu'elle a d'eſſentiel ; & ſans doute l'hommage que je lui rends vous ſuffit comme à elle. Sur les opinions particulieres, qui diviſent les nations, & les hommes entre eux,

pourriez-vous me ſavoir mauvais gré de mon indifférence; & après m'avoir éclairé ſur la loi naturelle, pourriez-vous, ſur tout le reſte, me faire un crime de ne pas penſer comme vous? La vérité, la vertu, l'honneur, ſont en ſureté à la faveur des principes, qui maintenant nous ſont communs; s'ils ſuffiſent pour me rendre juſte & bienfaiſant, que faut-il de plus? &, ſans autre lumiere, Socrate, Ariſtide, Caton, Tite & Marc-Aurèle ne l'ont-ils pas été? Pourrois-je bien ne pas mériter, en partageant leurs vertus? Craindriez-vous encore pour moi, ſi j'étois juſte comme eux? Mon pere, vous n'êtes point fait pour contraindre; vous n'êtes fait que pour perſuader; & quand vous ne me rendriez pas un vrai croyant, un diſciple fidele, que ne vous devrois-je pas, dès que vous m'auriez rendu vertueux?



LETTRE



LETTRE XXVII.

Du Marquis de Valmont à son Fils.

Je bénis le ciel; il m'a fait retrouver mon fils! Mon fils croit à la vertu! Mais que dis-je, cher Valmont? tu n'as jamais cessé d'y croire; non, tu n'as jamais été perdu pour ton pere. Si ton langage te défiguroit à ses yeux, s'il te rendoit indigne de lui; ah! toujours plein d'indulgence pour toi, il avoit pitié de ta jeunesse; il séparoit les sentimens de ton cœur des sophismes de ton esprit, & du délire de tes passions; il te retrouvoit dans tes combats, dans tes aveux, dans tes remords, & savoit bien que tu vivois encore pour le devoir & pour l'honneur. Qu'il y a de ressources pour une ame dans laquelle le sentiment n'est pas éteint! Il suffit tôt ou tard pour y ramener la raison.

Enfin tu en reconnois l'empire, & nous sommes d'accord sur l'autorité sainte des loix de la nature. Mais la loi naturelle,

la ſeule raiſon ſuffit-elle à nos beſoins
Ô mon fils ! ſi elle te ſuffit en effet, n
crains pas que je t'impoſe un nouvea
joug, un joug inutile, & une loi arbi
traire. Ce n'eſt pas, pour te rendre l
vertu plus dure & plus pénible, que j
prétends t'éclairer, c'eſt pour te la rendr
plus douce & plus facile; & je ne veu
pour toi de loi, que celle qui peut ſervi
à ton bonheur. Eh! que me reviendroit-i
de me faire le tyran de tes opinions, &
de vouloir dominer ſur ta conſcience?
Ai-je donc d'autre intérêt, ai-je donc
encore d'autre plaiſir à attendre ſur la
terre, que celui de te rendre heureux? Si
cependant tu ne peux l'être, qu'en fixant
la légereté de ton eſprit, qu'en augmen-
tant & en aſſurant tes lumieres, qu'en
fortifiant & en épurant ton cœur, qu'en
t'armant contre des paſſions qui t'égare-
roient de nouveau, ou qui feroient ton
tourment; & ſi la ſeule raiſon eſt d'un
foible ſecours pour te procurer de ſi
grands avantages, s'il eſt un guide plus
sûr encore & plus fidele que le ciel t'ait

donné, me ſaurois-tu mauvais gré de te le faire connoître? Puiſque la vérité, la vertu ſont maintenant de quelque prix à tes yeux, pourrois-tu être indifférent à ce qui te rendroit vraiment ſage & ſolidement vertueux?

Mais ſur-tout, mon fils, ſi par des vues dignes de lui, Dieu a réellement attaché à une économie bien ſupérieure à celle de la nature ton ſort pour l'avenir, oſerois-tu bien te roidir contre ſa volonté ſuprême? Oſerois-tu accuſer ſa ſageſſe, le condamner ſans l'entendre, mettre de vains raiſſonnemens à la place des faits, reprocher au ciel les ſecours plus abondans qu'il accorde à ta foibleſſe, ou mettre ſur le compte des hommes ce qui te vient de la Divinité même, & par un entêtement qui ſeroit le fruit de la prévention, riſquer ton bonheur éternel?

La raiſon eſt notre premier guide: eh mon fils! qui l'avouera mieux que moi, & ne t'ai-je pas le premier appris à la reſpecter? Mais ce guide que je révère, eſt-il le ſeul que nous devions ſuivre? &

de nouvelles lumieres, une autorité plus précise, une regle plus facile, ne seroient-elles pas à desirer ?

Prends-y garde, cher Valmont, autant il est insensé de trop déprimer la raison, autant l'est-il de se former une trop haute idée de son pouvoir. La méconnoître, ou trop présumer de ses forces, sont deux excès également dangereux. Toi-même autrefois tu te plaisois à la dégrader; tu ne la regardois que comme un instrument mobile & changeant, que comme une regle incertaine; tu lui refusois tout crédit: tu te trompois, & tu as été forcé d'en convenir. Aujourd'hui, bien différent de toi-même, tu donnes tout à sa lumiere, & tu te trompes encore.

Ah! sans doute, l'autorité sans la raison n'a aucun fondement solide; elle ne porte plus sur rien qui la distingue de l'erreur, & qui lui donne le sacré caractere de la vérité; elle peut être également l'autorité mensongere du Bonze ou du Druide; elle peut emprunter tour à tour la voix de la Nymphe Egerie, & le glaive de Mahomet.

Croire ſans la raiſon, & contre la raiſon même, c'eſt le partage des imbécilles, des ſuperſtitieux & des fanatiques; c'eſt, ſous le prétexte impoſant de ſacrifier ſon entendement à la Divinité pour en recevoir des enſeignemens plus sûrs, s'arracher les yeux pour mieux voir. Toutes les regles de vérité que Dieu nous a données, peuvent bien s'éclairer en quelque ſorte & s'aider mutuellement; aucunes d'elles ne peuvent évidemment ſe contredire, à moins qu'on ne veuille mettre Dieu en contradiction avec lui-même. Voilà, mon fils, ma profeſſion de foi ſur l'autorité de la raiſon.

Mais prétendre que, dans l'état où ſont les hommes, la raiſon brille ſuffiſamment de ſa propre lumiere, & ſe ſoutienne ſans aucun autre appui; qu'elle ſoit l'unique maître que nous devions écouter; qu'elle n'ait beſoin que d'être conſultée pour nous inſtruire, & qu'en nous enſeignant, elle nous diſe tout ce qu'il nous importe de ſavoir; c'eſt ce que tu ne prouveras jamais, & ce que tu prouverois envain,

contre l'expérience de tous les ſiecles.

Ouvre, mon fils, la grande & étonnante hiſtoire du genre-humain; prends-la où tu voudras; conſidere-la dans tous les âges; ſuis-en les révolutions parmi tous les peuples qui n'ont eu que leur entendement pour guide; qu'elle fixe ton attention & tes regards ſur les contrées nouvellement découvertes, ſur le nouveau monde, comme ſur celui qui nous eſt connu de tous les temps: hélas, en tout temps, en tous lieux, que t'offrira-t-elle que l'hiſtoire de nos erreurs? Dans un coin de ce vaſte univers, un ſeul peuple eut autrefois des notions ſaines ſur la Divinité, ſur les devoirs de l'homme; & c'eſt Dieu même qui l'a inſtruit. Par-tout ailleurs, & ſur les objets les plus importans, quelle étrange ſtupidité! quel égarement & quelles ténebres! Sans vouloir t'éblouir par le vain étalage d'une érudition, dont tant d'autres ont fait les frais avant moi, & paſſant rapidement ſur tout le reſte, j'inſiſterai ſur un ſeul article, parce qu'il eſt le premier & le plus inté-

ressant aux yeux de la raison ; parce qu'il est d'ailleurs la regle essentielle des mœurs & le fondement de la loi naturelle ; parce qu'enfin c'est de lui que dépend en grande partie ce que nous devons croire & espérer. Cet article, le plus important de tous, c'est l'idée que nous devons nous former de la Divinité.

Ici, Valmont, mesure bien les forces de l'entendement humain, & rougis pour ta foible raison. Quel tableau, à cet égard, que celui du monde entier ! Le vrai Dieu, le Dieu de tous les êtres ignoré & méconnu ; ce Dieu unique, indépendant, existant par lui-même, divisé en autant de Dieux dépendans & muables, qu'il y avoit aux cieux & sur la terre d'êtres qu'il avoit créés ; les Divinités les plus bizarres mises à la place de l'Etre le plus parfait ; de vils mortels adorés par leurs semblables ; le bœuf, le chien, le chat & le crocodile encensés par des Prêtres ; le soleil, la terre, les oignons & les plantes, de vains noms, la fortune & la peur, devenus l'objet de nos hommages ; des

peuples de ſages proſternés devant des dieux de bois, de pierre ou de métal, devant des figures groteſques, dont l'artiſte mal-adroit rioit en les formant, & qu'il adoroit avec tout ſon peuple après les avoir formées; nos peres eux-mêmes... Ah! je frémis à ce triſte ſouvenir, nos peres à genoux devant de honteux ſimulacres; & nous, mon fils, qui y ſerions encore, ſans la foi de nos premiers Apôtres; des ſuperſtitions communes aux ſimples & aux ſavans; des poulets conſultés de bonne foi par des héros; le vol des oiſeaux faiſant trembler les plus fiers courages; des cultes infâmes, des ſacrifices impurs, des dieux parjures, inceſtueux, adulteres, des divinités cruelles & barbares, des victimes humaines, le vice dans les temples, ſur les autels, & dans preſque tous les cœurs: ô mon fils! voilà l'homme abandonné à lui-même..... O aveuglement! ô folie! dont on oſeroit à peine le croire capable, & qu'on ſeroit tenté de regarder comme une calomnie contre le genre humain, ſi elle n'étoit

attestée par l'expérience de tous les siecles & l'exemple de toutes les nations ! Grand Dieu ! de quelle nuit profonde as-tu tiré l'Univers, & dans quels siecles heureux, sous quelle aimable loi m'as-tu fait naître ?

Je ne t'ai montré encore, cher Valmont, les égaremens de la raison que dans la multitude ; & ce seroit déjà prouver assez contre toi, puisqu'enfin c'est le grand nombre, c'est le commun des hommes qui a le plus besoin d'instruction. C'est lui sur-tout, qui, n'ayant ni la force de l'esprit, ni le temps, ni la volonté, ni les moyens nécessaires pour faire une étude raisonnée de la religion & de la morale, a aussi le besoin le plus pressant d'être éclairé & fixé par une autorité.

Mais à l'égard des philosophes & des sages eux-mêmes, qu'est-ce donc que la seule lumiere naturelle ; & jusqu'ici a-t-elle bien pu leur suffire ? Parmi eux que d'écoles & de sectes contraires ! Que d'opinions diverses sur la nature de Dieu, l'origine du monde, la destination de

l'homme, & les principes de la morale ! Malgré toutes les recherches des sages de l'antiquité, Dieu, le vrai Dieu leur étoit presque aussi inconnu qu'au reste des hommes. Ils ne l'appercevoient qu'à travers un voile, qui leur en déroboit les attributs les plus essentiels, & leur cachoient tout l'éclat de sa majesté. Tantôt ils vouloient qu'un destin aveugle présidât seul à ses déterminations, & lui servît de loi : le fatalisme, si absurde en lui-même, étoit l'opinion la plus commune. Tantôt ils limitoient le pouvoir du souverain Etre ; en lui opposant une seconde Divinité à laquelle ils attribuoient tous les désordres qu'ils croyoient appercevoir dans quelque-unes des parties de ce monde. Dans ce systême, aussi absurde qu'impie, un bon & un mauvais principe, le Dieu du bien, & le Dieu du mal, si jamais il put y avoir un tel Dieu, partagoient également l'empire de l'univers. Plusieurs imaginoient une matiere éternelle & subtile, qui circuloit dans toute la nature, la modifioit, l'animoit,

& trouvoit dans son propre fonds le mouvement qu'elle lui donnoit; comme si le mouvement par ses loix & ses changemens divers ne supposoit pas dans l'univers un moteur *. Les autres, quoique en petit nombre, distinguoient à la vérité l'être purement spirituel d'avec tout ce qui est matiere; & toutefois ils le considéroient, non pas comme l'auteur de la nature, mais comme celui qui en avoit modéré les forces, qui en avoit réglé les mouvemens, qui avoit disposé avec sagesse tous les êtres qui la composent, & qui existoient comme lui de toute éternité. Insensés, qui ne s'appercevoient pas qu'en faisant de toutes les parties de ce grand ouvrage autant d'êtres éternels & nécessaires, ils en faisoient autant de divinités! Tant il est vrai, mon fils, que toute la sagesse selon le monde, n'est que folie devant Dieu!

Ces sages, tant vantés, n'étoient pas mieux instruits de ce qui regarde l'hom-

* Voyez la quatrieme Lettre, Tome I.

me, ſon état actuel & ſa deſtination. Varron, le plus ſavant d'entre les Auteurs Payens, compte près de trois cents opinions différentes ſur la ſeule queſtion du ſouverain bien. Ils ne s'accordoient pas davantage ſur la vertu. Ils ne formoient ſur l'immortalité de l'ame que des conjectures. Par-tout ils héſitent, ils chancelent, ils ſe contrediſent eux-mêmes, & les plus habiles d'entre eux ſont ceux qui confeſſent le plus hautement leur ignorance. Socrate reconnoît ſans peine qu'il auroit beſoin de lumieres plus sûres pour ſe conduire, ou de la parole de Dieu même qui lui ſervît de guide; il ne croit pas qu'on puiſſe réuſſir à réformer les hommes, à moins qu'il ne plaiſe à Dieu de nous envoyer quelqu'un qui nous inſtruiſe de ſa part. Etonnant aveu de notre foibleſſe, dans la bouche d'un tel ſage! Sentiment de nos beſoins, qui eſt le plus bel effort auquel puiſſe ſe porter la ſageſſe humaine: Platon, en nous expoſant la mort de ſon maître, nous fait part de ſes craintes: après avoir fait à ſes amis le diſcours

le plus sublime sur l'immortalité de l'ame, Socrate le termine en doutant si l'ame est immortelle. Platon lui-même, qui distingue si nettement l'esprit & la matiere, qui reconnoît un Créateur suprême, & qu'on admire par de si beaux endroits, se dément honteusement en faisant partager les honneurs de la Divinité aux astres, à la terre & aux démons *; il veut dans sa République qu'on s'enivre aux fêtes de Bacchus; il ordonne des combats, où il ôte aux deux sexes les armes & les vêtemens de la pudeur; il semble approuver la communauté des femmes; & Philon, le plus grand de ses admirateurs, s'indigne malgré lui de ce que tout son banquet se passe en entretiens d'amour & de voluptés contre nature. Un autre Sage non moins célébre, après avoir sévérement blâmé toutes les images malhonnêtes, en excepte celle des Dieux qui vouloient être honorés par ces infâmies **. Cicéron ne commence

* Dans l'Epinomis, & le Timée le huitieme Livre des Loix.

** Aristot. Polit. VII.

son traité sur la nature des Dieux, qu'en avouant que rien n'est plus difficile, que rien n'est plus obscur que cette matiere, sur laquelle, dit-il, les sentimens des hommes les plus éclairés sont si différens & si partagés. O raison! foible raison, jusqu'où donc vont tes forces; & sont-ce bien là les merveilles enfantées par tes Sages * (*a*)!

* Montagne dit, en parlant de la Religion: » A une chose si divine & surpassant de si » loin l'humaine intelligence, il est bien » besoin que Dieu nous prête son secours, » d'une faveur extraordinaire & privilégiée, » pour la pouvoir concevoir & loger en nous; » & ne crois pas que les moyens purement » humains en fussent aucunement capables: » & s'ils l'étoient, tant d'ames rares & ex» cellentes, si abondamment garnies de forces » naturelles ès siecles anciens, n'eussent pas » failli par leurs discours d'arriver à cette » connoissance. « Après quoi rapportant les erreurs des Philosophes & des Peuples Payens, il s'écrie: » O Dieu! quelle obligation n'a» vons-nous pas à la bénignité de notre sou-

Maintenant, Valmont, que les esprits-forts de nos jours s'appuient sur leurs propres lumieres; je leur demanderai s'ils ont plus de force d'esprit que les sages de l'antiquité payenne. Je ferai plus, je les opposerai les uns aux autres, & je leur ferai voir combien ils different entre eux; * je leur montrerai, en les opposant à eux-mêmes, sur combien d'articles de la loi naturelle ils se contredisent & s'égarent

---

» verain Créateur, pour avoir déniaisé notre » créance de ces vagabondes & arbitraires » opinions, & l'avoir logée sur l'éternelle » base de sa sainte parole! Tout est flottant » entre les mains de l'homme; je ne puis » avoir le jugement si flexible. « *Essais*, *l.* 2, *c.* 12.

* » L'insuffisance de l'esprit humain est la premiere cause de cette prodigieuse diversité de sentimens; & l'orgueil est la seconde. . . . . Des mysteres impénétrables nous environnent de toutes parts; ils sont au-dessus de la région sensible; pour les percer, nous croyons avoir de l'intelligence, & nous n'avons que de l'imagination. « *M. Rousseau.*

tous les jours. je ferai plus encore ; je leverai le masque qui les couvre, & l'on reconnoîtra combien, sous une apparence de respect pour la loi naturelle, ils cachent un fonds d'indifférence pour toute loi en général, un esprit de vertige, de systême, & le plus souvent de pyrronisme à l'égard de toute vérité. Eh, mon fils ! tu les as entendus parler, tu as lu leurs écrits, tu as pensé avec eux & comme eux ; dis-moi donc, & interroge fidelement ta conscience & ta mémoire, qu'as-tu entendu dans leurs entretiens, qu'as-tu vu dans leurs ouvrages, que la théologie du matérialisme, & la morale des passions ? Au milieu de leurs sublimes & inintelligibles mysteres, que sont-ils en effet, pour la plupart, que des Matérialistes déguisés ; Déistes pour la forme, Epicuriens pour le fonds *, parlons mieux, & pour ne leur rien imputer que tu puisses désavouer.

* Epicure avoit renouvellé le systême de Démocrite, qui regardoit l'atôme comme la cause premiere par qui tout est, & la matiere premiere dont tout est.

en leur nom, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils sont; Dogmatiques aujourd'hui, demain Pyrroniens; changeant d'opinions & de langage selon les circonstances & les temps; n'ayant jamais d'un ouvrage à l'autre, ni deux jours de suite la même philosophie; s'enveloppant de grands mots vuides de sens, par lesquels ils substituent à la science simple & modeste, le jargon philosophique; raisonnant par enthousiasme, & posant avec tout le feu du génie, & tout le brillant de l'élocution, des absurdités en principes; se donnant pour les restaurateurs & les guides du genre humain, & croyant nous faire trouver la lumiere au sein de l'obscurité la plus profonde: hélas! où est donc, en fait de religion, la regle précise de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leur raison?

Eh, pour les vérités qui concernent les mœurs, nos nouveaux Philosophes sont-ils plus sages & plus éclairés que pour celles qui appartiennent à la Religion? Quels sont les fondemens sacrés de leur morale? Ici c'est la conformité d'ori-

gine, de penchans & de loi dans les brutes & dans les hommes, qui est l'unique base de la loi naturelle. Là, ce sont les conventions & les institutions politiques qui font tout le mérite & le démérite de ce que l'on appelle vice & vertu. Pour les uns, c'est l'utilité publique, c'est le salut du peuple, par opposition au bien même de l'humanité toute entiere, qui, dans chaque société, dans chaque état, détermine ce qui est juste ou injuste, ce qui est vertueux ou vicieux. Parmi les autres, c'est l'intérêt personnel qui est la source & la regle de toute justice. Quelques-uns donnent pour principes des grandes & belles actions, la sensibilité physique, l'amour & la volupté. Tous enfin, favorisant également le libertinage, le luxe, l'indépendance, l'orgueil, & toutes les passions, font, tour-à-tour, ou tout à la fois peut-être, horreur & pitié (*b*).

O mon fils! moins philosophes à bien des égards, & moins conséquens que les Sages de l'antiquité payenne, il est aisé de voir à leurs égaremens monstrueux,

que, nés au sein du christianisme, ils ont abusé de plus de secours, que ceux-là n'en avoient reçus, & éteint au fond de leur ame plus de véritables lumieres. Ils sont tombés, comme les anciens Sages, dans l'aveuglement & les ténebres; mais ils sont tombés de plus haut. J'admire souvent dans leur morale, quoique si imparfaite encore, les Socrates, les Platons, les Cicérons, les Séneques, les Marc-Aureles, les Epictetes; tandis que mon cœur & ma raison se soulevent contre les maximes indécentes & perverses des faux Sages de notre siecle.

Eh, quand leurs lumieres seroient plus pures, à qui en appartiendroient le mérite & l'honneur, si ce n'est à la Religion sainte qui les a formés? Les ingrats! Pour ne pas reconnoître ce qu'ils lui doivent, ils oublient tout ce qu'ils ont emprunté d'elle. Ah! s'ils daignoient se souvenir du premier rayon qui éclaira leur berceau, des premieres leçons qu'on donna à leur enfance, ils avoueroient que tout ce qu'ils savent de plus vrai, ils l'ont appris de

cette Religion qu'ils méprisent ; qu'on leur avoit inculqué la science & la sagesse avant qu'ils pussent se glorifier d'être sages, & que personne n'enseigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle, que l'humble Fidele éclairé par la lumiere de l'Evangile (c).

C'est cette loi évangélique qui détermine le culte qu'on doit à la Divinité. Car enfin, si Dieu existe, si nous lui devons un hommage comme à l'auteur de notre être, qui nous a créés pour lui ; si nous lui devons un hommage & un culte extérieur, un hommage de l'esprit & du corps, comme à celui qui a formé l'un & l'autre, & qui a mis entre ces deux substances une correspondnnce réciproque & un rapport nécessaire ; si nous lui devons un culte public, comme au pere commun de tous les hommes, qui les a réunis en société, qui en a fait une même famille dont il est le chef, qui leur a donné l'usage de toutes les créatures, pour qu'ils en rendissent tous ensemble un même tribut à sa gloire ; qui est-ce qui

déterminera, par les ſeules lumieres naturelles, ce culte vraiment digne de lui, & le genre de ſacrifice qui, pour l'honorer, pour nous le rendre propice, pour expier nos fautes, peut lui être offert ſans déroger à ſa majeſté *? Admettrons-nous également tous les cultes? Ils ſe contrediſent entre eux; ils contrediſent pour la plupart les attributs eſſentiels de l'Etre ſuprême; ils ſont contraires à la perfection & au bonheur de l'homme. Prétendre qu'ils ſont tous également propres à glorifier le ſouverain Etre, c'eſt vouloir que Dieu ſoit dignement honoré par des abſurdités.

C'eſt encore la loi évangélique, qui, appuyée ſur des faits ſenſibles, offre aux hommes un miniſtere propre à les inſtruire, & une autorité ſuffiſante pour s'en

---

* C'eſt ſur la nature de ce ſacrifice que les vrais Sages de l'antiquité ont toujours été le plus embarraſſés. Voyez ce que Platon fait dire à Socrate ſur les ſacrifices & ſur la priere, dans le Dialogue intitulé *le ſecond Alcibiade.*

faire écouter. Quelle force & quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude (*d*)? Quels hommes, s'ils ne tiennent à un ministere public & suffisamment autorisé, seront assez généreux pour se dévouer tout entiers à l'instruction de leurs semblables, & pour leur faire entendre, au péril de leur vie, le langage de la sagesse & de la vérité? Il falloit à celle-ci pour interprêtes des ames fortes; il lui falloit des Héros & des Martyrs: le seul Socrate, parmi les Payens, a souffert pour elle (*e*); tous les autres la trahissoient au lieu de la servir: non contens de la voiler sous les ombres du mystere, ils l'accommodoient en public aux superstitions payennes. Aussi prudens & aussi foibles qu'eux, nos Sages prétendus ne donnent-ils pas également pour principe, de se prêter au culte reçu dans la société dont on est membre? La seule Religion révelée a pu donner à la vérité des Apôtres dignes d'elle.

Avouons-le donc, mon fils, puisque les faits nous y contraignent; la dégrada-

tion du genre humain, l'obſcurciſſement de la raiſon dans la multitude, ſes égaremens, ſes contradictions, ſes limites & l'inſuffiſance de ſon autorité dans les ſages, tout nous prouve l'extrême beſoin d'un ſecours plus abondant, d'un guide plus sûr, d'une lumiere plus préciſe, & la néceſſité d'une révélation (*f*). Mais ici revient la premiere difficulté que tu formes contre elle, & je ne tarderai pas à la réſoudre, ainſi que toutes celles que m'oppoſent tes paſſions.

NOTES.

PAGE 38.

(a) *Et ſont-ce bien là les merveilles enfantées par tes ſâges?* Il eſt cependant vrai que parmi tous les Philoſophes, il n'en eſt aucun qui n'ait apperçu des vérités importantes; » mais ils n'ont jamais ſu, dit Lactance, ce que c'eſt qu'un corps de doctrine, quoiqu'ils en aient entrevu chaque partie. Chacun de ſon côté, a trouvé quelqu'une des pieces qui

doivent y entrer ; mais ils ne ſont pas venus à bout de les aſſembler, ni de déduire les conſéquences des principes. On voit bien que toutes les vérités ſe trouvent ſemées parmi les diverſes ſectes, aucune d'entre elles n'étant ſi dépourvue de bons eſprits, qu'ils n'aient ſaiſi une portion du vrai; mais tandis que pour diſputer, ils défendent chacun leurs opinions, quoique fauſſes, & combattent celles d'autrui, quoique vraies, il arrive que la vérité qu'ils paroiſſent chercher leur échappe, ou plutôt qu'ils la perdent par leur propre faute. Que s'il s'étoit trouvé quelqu'un d'un génie aſſez ſupérieur pour ramaſſer ce qu'il y a de meilleur dans chaque Ecole, & en former un corps complet, cet homme-là ne différeroit pas de nous. Mais cela exigeroit néceſſairement qu'il poſſédât au plus haut degré le diſcernement du vrai : eh, qui le peut, s'il n'eſt inſtruit par Dieu même! « *Lact. de Vitâ beatâ, l.* 7.

PAGE 42.

(b) *Font tour à tour, ou tout à la fois peut-être, horreur & pitié.* Ce ſont les deux ſentimens qu'excite dans les cœurs droits & les ames bien nées la lecture de leurs Ouvrages. Mais, ſans remonter juſqu'à ces ſources empoiſonnées, on peut en juger par le précis

qu'en

qu'en offrent les *Mémoires* & *le Catéchisme des Cacouacs* *, ainsi que *la petite Encyclopédie ou le Dictionnaire des Philosophes*. Ces Ouvrages ingénieux, où l'antidote est mis à côté du poison, sont les plus intéressans en genre de critique, & les plus propres à faire rougir l'incrédule & à confondre l'incrédulité.

On peut juger encore de la vérité de ce que dit ici M. de Valmont, par cet aveu de M. Rousseau lui-même, qui, plus que personne, a droit d'en être cru sur cette matiere. Après avoir invité les Académies à se regarder comme chargées non-seulement du dépôt des

---

* « *Le Mémoire pour servir à l'Histoire des Cacouacs*, cette Brochure, à la fois très-piquante & très-judicieuse, parut quelque temps après les *Petites Lettres sur de grands Philosophes*, & avoit le même objet : celui de faire sentir la ridicule vanité d'une secte impérieuse & hautaine, qui avoit usurpé long-temps la plus grande considération, en faisant servir à sa célébrité le mot imposant de Philosophie.

Moliere mourut sans doute trop tôt. S'il eût vécu jusqu'à nos jours, quel ridicule immortel n'eût-il pas jetté sur un des plus absurdes délires qui aient jamais fait époque dans notre histoire littéraire ? Lorsque la Nation aura repris son sang-froid sur des Ecrivains pleins d'orgueil, qui, à force de manege, étoient parvenus à lui dérober une sorte d'admiration, elle aura peine à concevoir par quel art on avoit pu jetter sur elle un pareil esprit de vertige : mais comme nous sommes François, nous finirons sagement par en rire. » *M. Palissot, Mémoires littéraires.*

connoiſſances humaines, mais encore du dépôt ſacré des mœurs ; à exiger en conſéquence des membres qu'elles reçoivent, des ouvrages utiles & des mœurs irréprochables ; à faire choix, pour le prix dont elles honorent le mérite littéraire, des ſujets les plus capables de ranimer l'amour de la vertu dans le cœur des Citoyens ; & à ſervir ainſi de frein aux maximes licentieuſes de ceux qui parmi nous uſurpent ſi indignement les beaux noms de Philoſophes & de Sages : il ajoute, » Quelles ſont les leçons de ces amis de la ſageſſe ? A les entendre, ne les prendroit-on pas pour une troupe de charlatans qui crient chacun de ſon côté ſur une place publique : Venez à moi, c'eſt moi ſeul qui ne trompe point. L'un prétend qu'il n'y a point de corps, & que tout eſt en repréſentation ; l'autre, qu'il n'y a d'autre ſubſtance que la matiere. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vertus ni vices, & que le bien & le mal moral ſont des chimeres ; celui-là, que les hommes ſont des loups & peuvent ſe dévorer en ſureté de conſcience. . . . Le Paganiſme, livré à tous les égaremens de la raiſon humaine, a-t-il laiſſé à la poſtérité rien qu'on puiſſe comparer aux monumens honteux que lui a préparés l'Imprimerie ſous le regne de

l'Evangile? *Discours qui a remporté le prix de l'Académie de Dijon en* 1750.

PAGE 44.

(c) *Que personne n'enseigne & ne pratique mieux les devoirs de la loi naturelle, que l'humble fidele*, &c. » Il y a des projets qui paroissent beaux en idée, & qui sont insoutenables dans la pratique. Celui des Déistes est de ce nombre. Ils forgent à plaisir des tableaux de religion naturelle, & des relations de certains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux sous cette loi. Par malheur tout cela n'existe que dans leur cerveau; c'est la république de Platon. Ils n'ont pu encore trouver sous le Ciel un peuple qui professât réellement leur *naturalisme;* & véritablement il n'y en a point. Supposé qu'on réussît à amener une Nation à ce point-là, elle ne s'y tiendroit pas long-temps. Vous la verriez bientôt tomber, ou dans un entier oubli de Dieu, ou dans les dernieres superstitions; & pour un petit nombre d'esprits qui sauroient garder un juste milieu, le gros du monde iroit tout droit, ou à l'irreligion, ou à l'extravagance. C'est ce qui est arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumiere céleste. « *Turretin, Traité de la Vérité de*

la Religion Chrétienne, t. 1, sect. 1, c. 6.

PAGE 46.

(d) *Quel pouvoir la seule voix des Philosophes aura-t-elle sur la multitude?* » Quand on auroit recueilli, dit Locke dans son Christianisme raisonnable, tous les préceptes de Solon, de Bias, de Zénon, de Cicéron & de Séneque, & que pour rendre l'ouvrage plus complet, nous irions jusques dans la Chine consulter Confucius, & le sage Anacharsis en Scythie, comment un tel recueil auroit-il pu devenir une regle fixe, & une véritable copie, de la loi sous laquelle nous vivons? Seroit-ce d'Aristippe ou de Confucius qu'il auroit tiré son autorité? Zénon avoit-il le droit de faire des loix au genre humain? S'il ne l'avoit pas, tout ce que lui, ou quelque autre Philosophe pouvoit dire, n'étoit compté que pour le sentiment d'un simple homme, que les autres peuvent recevoir ou rejetter. Autrement il faudroit admettre également tout ce qu'a enseigné ce Philosophe, &c. « *Christianisme raisonnable*, *t.* 1, *c.* 14.

C'est le raisonnement que faisoit Lactance. Les Philosophes peuvent proposer de belles loix aux Peuples. » Mais ces préceptes n'ont » point de force, parce qu'ils sont humains,

» & qu'ils manquent d'une autorité supérieure, » qui est celle de Dieu. Personne ne croit, » parce que celui qui écoute s'estime autant » que celui qui commande. « *De falsâ Sap. lib.* 3, *n.* 27.

IBID.

(e) *Il lui falloit des héros & des martyrs : le seul Socrate*, &c. » On dit vulgairement qu'il a été martyr de l'Unité divine, pour avoir refusé son hommage aux Dieux de la Grece ; mais c'est une erreur. Dans l'apologie que Platon fait de ce Philosophe, Socrate reconnoît des Dieux subalternes, & enseigne que les astres & le soleil sont animés par des intelligences à qui il faut rendre un culte divin. Le même Platon, dans son Dialogue sur la Sainteté *, nous apprend que Socrate ne fut point puni pour avoir nié qu'il y eût des Dieux inférieurs, mais parce qu'il déclamoit hautement contre les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités des passions humaines & des crimes énormes. « *M. de Ramsay, Discours sur la Mythologie.*

* Platon, Eutyph. pag. 5 & 6.

PAGE 47.

(f) *Tout nous prouve l'extrême besoin d'un secours plus abondant*, &c. » Si la vérité, dit S. Thomas, étoit abandonnée aux recherches de la raison, il en résulteroit trois inconvéniens. Le premier seroit que la connoissance de Dieu ne pourroit être le partage que d'un petit nombre d'hommes ; car trois choses, savoir la pauvreté, la paresse & une complexion foible, mettent la plupart hors d'état de s'appliquer utilement à des recherches relatives aux sciences.

Le second inconvénient seroit que ceux d'entre les hommes qui pourroient parvenir à la connoissance de la vérité, n'y parviendroient que fort tard, & après une longue suite d'années employées à l'étude.

Le troisieme enfin consiste en ce que telle est la foiblesse de l'entendement humain, qu'il y a pour l'ordinaire beaucoup d'erreurs mêlées parmi les découvertes que fait la raison. « *Lib.* 1, *Controv. Gentil. cap.* 4.

» Il n'y a personne, a dit Bayle lui-même, qui, en se servant de sa raison, n'ait besoin de l'assistance de Dieu ; car sans cela c'est un guide qui s'égare ; & l'on peut comparer la

Philosophie à ces poudres si corrosives, qu'après avoir consumé les chairs mortes d'une plaie, elles rongeroient la chair vive, carieroient les os, & perceroient jusqu'aux moëlles. La Philosophie réfute d'abord les erreurs ; mais si on ne l'arrête point là, elle attaque les vérités : & quand on la laisse faire à sa fantaisie, elle va si loin, qu'elle ne sait plus où elle est, ni ne trouve plus où s'asseoir. «





LETTRE XXVIII.

Suite de la précédente.

» COMMENT oſeroit-on dire que la » loi naturelle, que la raiſon, cette loi » commune à tous les hommes, ne nous » éclaire pas autant qu'elle le doit ſur ce » qu'elle nous oblige de pratiquer? Ou ſi » elle a ceſſé de nous éclairer à propor- » tion de nos beſoins, quelle qu'en ſoit » la cauſe, elle a donc ceſſé de nous » obliger. «

Telle eſt, mon fils, la premiere difficulté que tu m'oppoſes en faveur de tes nouvelles opinions. La réponſe eſt facile cependant, quelque ſpécieuſe que ſoit l'objection. La loi naturelle n'eſt pas tellement obſcurcie dans l'état de dépravation & d'aveuglement où nous naiſſons, la raiſon de l'homme n'eſt pas tellement impuiſſante & ſtérile, qu'il ſoit impoſſible à celui qui l'interroge avec un eſprit droit & un cœur pur, d'en obtenir de

foibles lumieres, qui le conduisent de proche en proche à des lumieres plus considérables. Elle nous oblige, cette foible raison, à proportion de ce qu'elle nous enseigne, & de ce qu'elle pourroit nous enseigner encore, si nous la consultions avec fidélité. Elle va aussi loin qu'elle peut & qu'elle doit aller. Elle va jusqu'à nous faire sentir le besoin que nous avons d'un autre secours; elle fait avouer à l'ame simple & vraie son insuffisance & les ténebres où elle la laisse plongée; elle la fait soupirer après un plus grand jour; elle la conduit aux portes du sanctuaire où l'éternelle vérité réside; & dès que les gémissemens de cette ame droite & pure sont sinceres, le Dieu de vérité ne lui manque pas (*a*).

» Mais pourquoi donc cet autre secours » si nécessaire n'est-il pas donné à tous les » hommes? Pourquoi ne sont-ils pas tous » éclairés du flambeau de la révélation? » & pourquoi même, pour la partie de » la révélation la plus intéressante, qui est » la loi évangélique, ont-ils commencé si » tard à l'être?«

Parce qu'il falloit, mon fils, que les hommes abandonnés à eux-mêmes sentissent leurs besoins, leur misere, & qu'ils eussent le temps de se lasser, pour ainsi parler, de leur propre foiblesse & de la vanité de leurs recherches. Il leur falloit l'expérience de plusieurs siecles & des peuples les plus sages, comme des nations les plus sauvages. Il falloit que les ténebres précédassent la lumiere, & en fissent comprendre tous les avantages; que la religion révélée, appuyée sur des faits, eût ses développemens & ses preuves, de même que tout se prépare & se développe dans la nature. Il falloit sans doute, dans les desseins du Très-Haut, que nous ne connoîtrons jamais qu'imparfaitement ici-bas, que ce flambeau de la foi, semblable à l'astre qui éclaire le monde, n'y jettât pas tout-à-coup & tout à la fois sa lumiere; qu'il en parcourût successivement les diverses contrées; qu'il y fécondât les germes de raison, de sagesse & de vertu, qui n'attendoient que sa présence pour éclorre, ou pour se por-

ter du moins à leur vrai point de perfection & de maturité; & que ſa vive clarté, tantôt accordée purement comme une grace, tantôt donnée tout enſemble comme grace & comme récompenſe, quelquefois même ſouſtraite aux hommes par forme de châtiment, fût diſtribuée en tous lieux ſelon les loix ſecrettes d'une Providence toujours pleine de ſageſſe & d'équité.

Eh, mon fils, dans le ſyſtême du Naturaliſme, quelle difficulté peux-tu former ici contre la révélation, qui ne tourne en objection contre toi? Car enfin cette Religion naturelle, te demanderai-je à mon tour, cette loi de la raiſon, commune à tous les hommes, impoſée à tous, & qui dans tes principes leur ſuffit à tous également, pourquoi eſt-elle ſi peu connue de la plupart? Pourquoi même tant de ſecours dans les uns pour en développer les lumieres, & tant de difficultés & d'obſtacles dans les autres?

Concluons donc, & pour la loi naturelle & pour la loi révélée, que quoique toutes

deux ſoient eſſentiellement vraies, que toutes deux ſoient néceſſaires, nous ne ſerons jugés ſur elles qu'à proportion de ce que nous aurions pu, de ce que nous aurions dû en connoître, & que ceux, qui, éclairés par elles, auront avec la même opiniâtreté fermé les yeux à leur éclat, ſeront également ſans excuſe *.

» Mais pourquoi, ajoutes-tu, des » hommes comme moi ſeront-ils à mon » égard les interprêtes des volontés di- » vines ? Pourquoi faut-il que pour ap- » prendre à honorer dignement l'Etre ſu- » prême, j'emprunte le ſecour de mes » ſemblables ? & trouverai-je donc par- » tout des hommes entre Dieu & moi ? «

* *Tribulatio & anguſtia in omnem animam hominis operantis malum, Judæi primum & Græci : gloria, honor & pax omni operanti bonum, Judæo primum & Græco : non enim eſt acceptio perſonarum apud Deum. Quicumque ſine lege peccaverunt, ſine lege peribunt : & quicumque in lege peccaverunt, per legem judicabuntur.* Rom. c. 2, ℣. 9, &c.

Oui, mon fils, parce que Dieu, en créant des êtres sociables, a voulu les former au sein de la société, les lier ensemble, autant par les besoins de l'ame, que par ceux du corps, les instruire les uns par les autres, & établir entre eux une dépendance mutuelle & une communication réciproque de secours & de lumieres. Eh, quel est l'homme que d'autres hommes n'aient pas instruit? Quelles sont les lumieres naturelles que dans l'état de société nous n'ayons pas recouvrées, développées, perfectionnées, à l'aide de nos semblables? Et pourquoi veux-tu que dans l'économie de la Religion révélée, Dieu se soit servi d'autres instrumens, d'autres moyens que ceux dont il se sert dans le plan de la Religion naturelle *?

Des hommes s'offrent à toi pour t'instruire, & se disent les envoyés de Dieu; mais ils ne te privent pas pour cela de

---

* *Naturæ quidem ordo ità se habet, ut cùm aliquid discimus, rationem præcedat autoritas.* S. Aug. l. 2, de Ord. cap. 9.

l'exercice de ta raiſon. Fais-en l'uſage le plus naturel, le plus facile, le plus à la portée de l'entendement humain : examine les faits ſenſibles & publics qui établiſſent leur miſſion ; conſidere attentivement les caracteres de la religion qu'ils t'annoncent, caracteres ſimples & vrais ; ſon ancienneté, ſon unité, ſa perpétuité, ſa ſainteté, ſon rapport à la gloire de Dieu, au bonheur de l'homme, & à la vertu : car ce ſont-là de ces choſes de fait & de ſentiment, dont tout homme peut juger ſans peine, de ces choſes qui ont frappé, éclairé & converti le monde entier : & d'après cela, ſoumets-toi, ſi, par la voix de tes ſemblables, c'eſt en effet Dieu qui a parlé. Prends-y garde, cher Valmont, la révélation une fois prouvée te prouve de la maniere la plus ſimple & la plus abrégée toutes les autres vérités : ſans elle il faut ſe les prouver à ſoi-même une à une, ſi je puis parler ainſi. Quel travail ! & quel danger de ſe tromper dans des choſes où l'erreur eſt d'une ſi grande conſéquence, & où

cependant elle a toujours été si commune !

» Mais encore pourquoi un nouveau » joug & de nouvelles entraves ? Et qu'im» portent toutes les institutions arbitrai» res, si, par les seuls principes de la » loi naturelle, la vertu, l'honneur sont » en sureté ? «

Sur ce peu de mots, que de choses à répondre, mon fils, s'il falloit ne laisser rien à dire ! Mais du moins écoute encore quelques momens. » Pourquoi un nou» veau joug & de nouvelles entraves ? « Hélas ! pour te rendre le joug de la vertu, de la raison elle-même, plus doux & plus facile. La loi que le christianisme t'impose est une loi de grace & d'amour ; sans elle tout coûte, tout est pénible à la nature ; rien au contraire ne lui coûte, dès qu'elle emprunte son secours. Cette aimable loi nous fortifie, nous soutient, nous éleve au-dessus de la foiblesse humaine. Elle est à l'homme ce que sont à l'oiseau timide les ailes qui l'aident à voler : si elles sont un fardeau pour lui,

c'eſt un fardeau bien léger; avec elles il fend les airs, il ramperoit ſans elles.

» Qu'importent des inſtitutions arbi- » traires? « Eh, pourquoi les regardes-tu comme telles, ſi la Religion qui les renferme ne l'eſt pas. Qu'importe? .... ah! mon fils, elles importent beaucoup, ſi elles ont la force de nous rendre ſolidement vertueux.

» Mais ſans elles, Socrate, Ariſtide, » Caton, Tite & Marc-Aurele ne l'ont- » ils pas été? « O Valmont! je ne prétends pas calomnier leur vertu; ils en ont eu ſans doute: mais, bien évaluée, qu'étoit-elle dans la balance du grand Juge, comparée à celle du ſimple Fidele? Etre juſte & bienfaiſant, c'eſt une partie de l'homme moral; ce n'eſt encore que la premiere ébauche du Chrétien: & dans celui-là même, comptes-tu pour rien d'être chaſte, d'honorer le vrai Dieu, d'être humblement ſoumis à ſa volonté ſuprême? Socrate, ſoupçonné d'être l'amant d'Alcibiade, accuſé par ſes propres concitoyens d'être le corrupteur de la

jeuneſſe d'Athenes, ſous prétexte de l'inſtruire; ou, pour ne rien donner à des clameurs publiques, à des ſoupçons mal fondés, & qu'on doit encore moins ſe permettre à l'égard des grands hommes, Socrate mourant pour la vérité, & ordonnant à ſes amis de ſacrifier pour lui un coq à Eſculape; Caton cédant ſa femme à Hortenſius, après s'être montré tout diſpoſé à lui céder ſa fille; l'inflexible Caton, indépendant des Dieux, dit-il, en parlant de lui-même, & ſe donnant la mort plutôt que d'implorer la clémence d'un vainqueur; Marc-Aurèle (quel nom cependant!) honorant d'un culte ſuperſtitieux les Dieux de toutes les Nations, & ſouffrant, pour complaire au Sénat, qu'on perſécutât les Chrétiens; fermant les yeux ſur les crimes des Sénateurs, pour ne pas être obligé de les punir; philoſophant tranquillement au fond de ſon palais, tandis que les Gouverneurs pilloient ſes Provinces; faiſant mettre ſa femme au nombre des divinités, après l'avoir laiſſée pendant ſa vie ſe ſouiller par

les plus honteuſes débauches aux yeux de tout l'empire ; Marc-Aurèle , par la plus cruelle indulgence & la plus indigne foibleſſe, remettant une ſeconde fois ſon fils entre les mains des Maîtres vicieux qui l'avoient perdu , &, quoique aſſez libre de ſon choix , donnant à ſon peuple Commode pour Empereur : ſont-ce donc là des vertus ſans tache? Et combien de noms célebres en ce genre te reſte-t-il à me citer ? Je te montrerai moi une foule d'hommes parfaitement vertueux, par-tout où la Religion a fait de vrais diſciples , par-tout où le chriſtianiſme fut en vigueur.

Cependant, ſans les forces qu'il nous donne, tu te flattes de pratiquer la vertu. Ah ! tu la connois mal , cher Valmont , ou du moins tu ne te connois pas aſſez toi-même. Autrefois j'ai penſé comme toi. Alors j'avois des amis avec leſquels j'étois lié de ſentimens & de mœurs, ſi toutefois l'amitié pure peut ſe trouver encore où ne ſe trouve pas la Religion: hélas! je rougis de leurs égaremens , & je n'avois

pas moins à rougir des miens. Vérité, vertu, équité, bienfaiſance, humanité (*b*), mœurs honnêtes, beaux noms qui ne furent jamais ſi communs, vous êtes dans la bouche de tous les ſages, & jamais la choſe qu'ils expriment ne fut ſi rare! Non, jamais l'idolâtrie elle-même n'enfanta des mœurs plus dépravées que n'en fait naître parmi nous l'incrédulité. S'il y a encore des vertus ſur la terre, où ſont-elles, mon fils, ſi ce n'eſt dans les ſentimens & dans la conduite du vrai Chrétien. Ton épouſe ſi tendre & ſi ſage, la fidele & courageuſe Emilie ſeroit-elle ſi conſtamment vertueuſe, ſi elle n'étoit inſpirée & ſoutenue par la Religion? Eh, que peut-on ſe promettre ſans elle, que la préſomption la plus vaine & les plus honteuſes foibleſſes (*c*)?

Mon ami, je ne crains pas de l'avouer, dès que je ſonde mon eſprit & mon cœur, j'y trouve le beſoin de la religion chrétienne: c'eſt le cri intérieur le plus vif & le plus fort en moi. Sans la religion, chaque circonſtance un peu cri-

tique, chaque occaſion dangereuſe, chaque mouvement de paſſion un peu ardente, prendroient beaucoup trop ſur moi. L'idée d'en ſatisfaire une ſeule, allumeroit bientôt toutes les autres ; le deſir de me ſatisfaire une fois, feroit naître celui de me ſatisfaire toujours ; l'oubli d'un principe me meneroit inſenſiblement à l'oubli, à l'abandon de toute vérité ; mes penchans deviendroient à mon gré l'unique loi de la nature ; l'ame meurt, me dirois-je, & n'eſt plus rien ; tout eſt égal, Dieu même exiſte-t-il ? La religion eſt donc pour moi l'illuſion de la vertu ! O la belle illuſion ! & qu'elle eſt en toutes choſes ſemblable à la vérité même !

Mais pour te réconcilier plus ſurement avec le chriſtianiſme, il me reſte une obſervation importante à te faire : tu t'effrayes de ſon joug, tu regardes ſes loix comme des entraves ; eh, que diras-tu, ſi je te force de convenir que la loi naturelle n'impoſe pas un moindre frein à tes paſſions, un moindre joug à ta foibleſſe, mais avec bien moins de ſecours pour le porter ?

ous les penchans qui nous solli-
le plus vivement, & qui contri-
davantage à rendre la religion chré-
odieuse à l'incrédule, le plus
in, c'est celui qui nous attache
aisirs des sens; de toutes les loix,
qui l'effraye le plus, c'est celle de
teté. L'amour, cette passion si uni-
e, mais si dangereuse dans ses
, si funeste dans ses déréglemens,
la divinité chérie, en faveur de
le le Naturaliste * combat avec
'opiniâtreté. Eh bien, mon fils,

Editeur a trouvé dans ces Lettres le
e *Naturaliste* pour signifier *le partisan
loi naturelle*, & il s'y est tenu, comme
ant plus propre à rendre cette idée d'une
e. précise, que les termes de *Théiste*
Déiste qui n'ont pas une acception aussi
inée, ni aussi claire pour bien des
nes; & parce que d'ailleurs il n'y a
craindre que l'on confonde ici le *Na-
e* dont on parle, avec le Physicien
nnoît ou qui étudie ce qui a rappor
toire Naturelle.

analyſe ſur ce point la loi naturelle ſur laquelle tu te fondes, & examine ce qu'elle te permet & ce qu'elle te défend.

Avant toutes choſes, elle met des bornes à nos penchans, elle y condamne tout excès, elle en arrête la fougue impétueuſe, elle les ſoumet à la raiſon, & rend à celle-ci l'empire que les ſens voudroient uſurper. *

Mais enviſageons-la dans un plus grand détail. Elle défend à ſon diſciple tout engagement, tout commerce avec celle qui a donné ſa foi. L'adultere eſt un crime aux yeux de toutes les Nations; il en eſt un aux yeux du vrai ſage; & la loi naturelle toute ſeule lui en fait un monſtre qu'il ne peut enviſager ſans horreur (*d*).

Cette même loi lui ordonne de reſ-

---

* » La force de l'ame, qui produit toutes les vertus, tient à la pureté, qui les nourrit toutes. « Et ailleurs, » je veux être chaſte, parce que c'eſt la premiere vertu qui nourrit toutes les autres. « *M. Rouſſeau.*

pecter les droits d'un pere, d'une mere, d'un tuteur, d'une famille entiere, sur une fille chérie qu'ils ont élevée pour la vertu, pour l'honneur; & dont il ne peut corrompre la sagesse, sans abuser de leur confiance, sans tromper indignement leurs soins & leur espoir, sans porter le glaive dans leur cœur, & sans la deshonorer elle même. Qu'il se mette un moment à leur place, qu'il suppose en danger la vertu de son épouse, l'honneur de sa fille, celui de sa sœur ou de sa pupille; & s'il lui reste quelque sentiment d'équité, qu'il juge & qu'il prononce.

La loi naturelle ne lui permet pas non plus de séduire l'innocence d'une fille honnête & sans expérience, qui ne sent pas assez les conséquences de l'engagement qu'on veut lui faire contracter, & n'apperçoit pas toutes les suites funestes de la passion qu'on lui inspire. Le véritable honneur exigeroit, au contraire, qu'il l'éclairât, qu'il la retînt lui-même sur le bord de l'abîme, où cette passion

l'engage à se précipiter : car enfin, est-il juste de rendre quelqu'un malheureux, de se prêter à son aveuglement, de le faire naître, & de trahir ses véritables intérêts, pour se satisfaire ? Eh, ne sait-on pas d'ailleurs qu'une fille séduite une fois, quelqu'ignorée que soit cette premiere chûte, devient presque toujours foible, vicieuse & malheureuse pour toute la vie ?

Cette loi rejette, abhorre toute union des deux sexes, toute action quelconque, qui trompe les fins de la nature ; & la nature en pleurs demande vengeance au Ciel d'un crime qui bientôt dépeupleroit la terre.

Cette loi de la nature & de la droite raison ne nous fait pas envisager avec moins d'indignation & de honte, tout commerce fondé sur l'intérêt ; & ici le sentiment & la raison se soulevent à la vue de ces trafics honteux, mis à la place d'une union légitime.

Que dirai-je enfin ! elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagere, tout engagement irrégulier (*e*).

Comme

Comme nous ne sommes pas faits seulement pour nous, mais pour la société; c'est à la société même à régler les conditions de cet engagement sacré, qui unit la moitié de ses membres à l'autre, & sur lequel reposent, comme sur un fondement inébranlable, l'ordre & l'intérêt public, la distinction & la perpétuité des familles, l'état & l'éducation des enfans, la sureté & le repos des particuliers.

Le disciple fidele de la loi naturelle suppléera-t-il par l'imagination à ce qu'il ne peut se permettre du côté des sens? Mais le desir, mais la pensée réflechie du crime est un crime elle-même, & la voie qui conduit le plus surement à le commettre. Celui qui s'occupe volontiers de l'idée du mal, & ne le fait pas, c'est que le mal, dans la pensée duquel il se complaît, n'est pas en son pouvoir. Ses mœurs peuvent être encore sans reproche, mais son esprit & son cœur sont déjà coupables.

Que reste-t-il donc au Naturaliste que les passions agitent, mais que retient la

conſcience; que lui reſte-t-il, cher Valmont? la même obligation qui eſt impoſée au Chrétien de les réprimer, ſans avoir d'ailleurs les mêmes ſecours pour y parvenir. Car enfin tu en conviendras un jour avec moi, tout eſt moyen, tout eſt ſecours dans la Religion pour le bien; tout eſt préſervatif, tout eſt remede contre le mal; & ces ſecours, le Naturaliſte ne les a pas. O mon fils! ce ne ſont donc pas de nouvelles entraves que je te préſente. Dans tout ce qui contrarie les penchans d'une nature dépravée, la Religion chrétienne ajoute bien peu de devoirs par elle-même à ceux que la raiſon t'impoſe; mais ces devoirs, encore une fois, elle t'aide à les remplir; ce joug de la raiſon, elle t'aide à le porter.

Tu parles d'entraves: eh, pour le Naturaliſte vraiment droit, & qui raiſonne un peu conſéquemment, il ſe trouve des entraves par-tout, ſans qu'il lui ſoit poſſible d'en ſortir, à moins qu'il ne renonce à tout commerce avec ſes ſemblables.

Dans ſes vrais principes, tout culte extérieur qui ne ſera pas celui de la ſimple nature, qui ſera lié eſſentiellement à des dogmes qu'il regardera comme faux & menſongers, qui ſuppoſera des articles de foi qu'il déſavoue au fond de ſon cœur, ne pourra jamais être le ſien : y participer avec ſes aveugles concitoyens, ſeroit, dans ſa façon de penſer, une idolâtrie peut-être, mais toujours une impoſture qu'il feroit au genre humain, & une trahiſon à la Divinité. Où ira-t-il donc pour ſervir ſon Dieu à ſa maniere, ſi parmi tous les peuples il n'eſt point en effet de culte qui lui convienne ?

Dans ſes principes, le droit que nous nous arrogeons ſur la vie des animaux, eſt-il un droit inconteſtable ? Et dans le doute ſeul, avec quelle eſpece d'hommes vivra-t-il en ſociété ?

Dans ſes principes encore ; foible comme le reſte des hommes ; coupable quelquefois, pourra-t-il, en tout état de crime, faire aſſez de fonds ſur la validité & la force de ſon repentir pour être tran-

quille; & après avoir outragé le Dieu la nature, quand & comment se cro t-il suffisamment réconcilié ?

Ainsi de toute part inquiet, contrai embarrassé, ne pouvant faire aucun où intervienne la religion des autres h mes, (& elle intervient presque tout,) ne pouvant les satisfaire & rassurer sur la sienne, ne sachant c ment vivre au milieu d'eux, & n'o ni s'asseoir à leur table, ni participer douceurs de leur société, isolé sur la te environné d'abîmes, glissant à cha pas, & ne trouvant pas même où me le pied; lui, mon fils, ce Naturaliste d tu me vantes la liberté, avec des p cipes & un fonds de droiture il sero moins libre & le plus malheureux de les hommes. Crois-en, cher Valmo la triste épreuve que j'en ai faite dans jours orageux de mon incrédulité; térialiste, Pyrrhonien, Naturaliste en & pour le coup incrédule par systê Naturaliste de bonne foi, hélas! je savois plus comment agir d'après mes

timens au ſein de cette ſociété pour laquelle cependant j'étois né. Mille fois je fus prêt à la quitter; & cette irréſolution eſt peut-être en partie ce qui prépara mon changement.

O mon ami! je n'oublierai jamais que dans une de ces ſéances académiques, où nous autres eſprits-forts nous jugions en dernier reſſort les ſots jugemens des hommes, je fis part, en tremblant, à mes illuſtres aſſociés de mes réflexions ſur les doutes inquiétans où nous laiſſoit la loi naturelle, ſur les embarras où ſa pratique toute ſeule nous jette, ſur les devoirs que cette même loi, priſe dans toute ſa rigueur, nous impoſe, ſur la contrainte où elle nous retient. Sous tous ces rapports, mes réflexions n'étoient, hélas! que trop vraies; mais elles venoient mal-à-propos pour nous. Sans oſer les nier directement, on les traita de ſcrupules, on y répondit en pirouettant, & la ſéance finit par-là *.

* Je citerois bien quelqu'un à qui la même

» Mais enfin, pourquoi ne pas tolérer » toutes les opinions? Il n'y auroit plus » d'entraves pour perſonne. « En effet, la ſolution ſeroit commode. Ah! mon fils, elle ne le ſeroit qu'en apparence. Songe donc que c'eſt la religion qui lie tous les hommes, que ſon culte extérieur eſt la baſe & le nœud de leur ſociété, qu'en permettre la détermination à chacun en particulier, c'eſt riſquer de ne leur plus rien laiſſer de commun par la ſuite, & en ôter bientôt la pratique à tout le monde. Fais d'ailleurs attention, (& ne ſois pas effrayé de ce principe, il ne va pas juſqu'à autoriſer la perſécution *(f)*, que la vraie religion eſt intolérante de ſa nature *; que

---

choſe eſt arrivée dans les mêmes circonſtances.

* » Une religion qui croit toutes les au» tres religions permiſes, n'eſt pas une reli» gion, mais une dériſion du culte religieux; » parce qu'elle fait de la Divinité une idole, » à laquelle tout hommage eſt égal. « *Penſées Théologiques.*

» La ſeule vraie religion a droit de s'é-

ce caractere que l'on reproche à la Religion Chrétienne est ce qui dépose en sa faveur; que la vérité est une, indivisible, & ne peut se concilier avec ce qui lui est opposé; que si Dieu a parlé, il ne veut que de la soumission à sa parole sainte, & point d'autre culte que celui qu'il a établi, parce que tout autre est indigne de lui; que, comme je te l'ai fait observer, il ne peut approuver deux cultes contraires, qui dès-lors se trouveront, du moins pour l'un des deux, en contradiction avec ses attributs *.

» tablir par-tout sur les ruines de la supers-
» tition, parce qu'elle seule porte ses preuves
» avec elle. « *Ibid.*

* » Dieu est toujours le même, & par-tout
» il est un esprit de vérité. La vérité est donc
» la même par-tout, & par-tout Dieu l'ap-
» prouve, comme il réprouve par-tout le
» mensonge & l'erreur. Il ne peut être vrai
» que l'Alcoran soit en Turquie l'ouvrage de
» Dieu, & vrai en France qu'il ne le soit pas;
» que l'Evangile soit véritable en Europe, &

Que veux-tu d'ailleurs que la société te permette ? La façon de penser qui te conviendra le mieux, & la liberté de ne croire que ce que tu voudras ? Ah ! ce n'est pas là seulement ce que demande

---

» qu'il soit faux en Afrique ; que le Pape soit » à Rome le Vicaire de Jesus-Christ, & qu'il » soit l'Ante-Christ à Genève. Le Dieu de » vérité ne peut donc pas vouloir qu'on croie » en Turquie & à Genève d'une façon, & » qu'on croie le contraire à Rome & en » France.

» Dieu est un esprit de sainteté & de sa» gesse ; il ne peut donc pas approuver le » vice, & les folies de l'esprit humain. Or » si Dieu approuvoit toutes les religions, il » voudroit que je vécusse en idolâtre parmi » les idolâtres ; en payen parmi les payens ; » que j'honorasse Jupiter & Vénus, comme » ces peuples, par d'impudiques cérémonies, » & par d'infâmes bacchanales. Penser de la » sorte, ce n'est plus reconnoître un Dieu. » L'Athéisme est quelque chose, en un sens, » de moins affreux qu'un tel systême. « Voyez *Pensées sur les plus importantes vérités de la religion*, *par M. Humbert*, c. 113.

l'incrédule. Il prendra bien cette liberté, ſans qu'on la lui donne. Eh, qui pourroit la lui ôter, ſi ce n'eſt celui qui lit au fond du cœur, & qui, principe unique de toute vérité, jugera d'après elle nos ſentimens & nos opinions? Ce qu'il prétend, c'eſt qu'on le laiſſe conduire les autres par ſes propres principes, les plier ſelon ſes goûts & ſes intérêts à ſa façon de voir & de penſer, dogmatiſer dans les cercles, philoſopher à ſon aiſe dans ſes dangereux écrits, pervertir la foi des ſimples, réduire en problêmes les plus importantes vérités, ſapper les fondemens de la morale, ſous prétexte de détruire l'empire des préjugés, & ſe donner tout ſeul pour le ſage par excellence & la lumiere du genre humain, Or voilà, mon fils, ce que pour le bonheur des hommes on ne tolérera jamais *.

* » Les nouveaux Philoſophes ne prêchent » que la tolérance, & ne veulent pas tolérer » la religion de leur propre pays. Quelle in» conſéquence! « *Penſées Théol.*

Ah ! une ſorte de tolérance fût-elle ceſſaire au repos des états, ce qui, d'a l'expérience & par le fait même, ſoı bien des difficultés (*g*) ; non ce ne ſero jamais des opinions ſemblables à celle nos ſages qu'on toléreroit dans quel ſociété que ce fût, pour peu qu'il y rı de véritable ſageſſe.

J'ai trop bonne opinion de la tien cher Valmont, pour croire que tu t'ı tines à rejetter une loi aimable & ſaiı qui peut ſeule faire ton repos & ton b heur. Je ne croirai pas du moins qu ſois aſſez eſclave des préjugés que tu formés contre elle, pour refuſer d'er mener les preuves à un plus ſérieux ı men. Je t'en ai dit aſſez pour te faire ſirer qu'elle ſoit vraie, & que Dieu même t'ait donné un pareil guide. J'ai plus, je ſuis venu au ſecours de ta bleſſe : j'ai levé l'obſtacle que tes paſſ pouvoient mettre à la religion, en te p vant qu'il te ſuffiſoit de ta propre ra pour les condamner ; que la loi natuı ne leur étoit pas plus favorable que l

évangélique; & qu'elle t'offroit seulement moins de secours pour les vaincre. Déjà, tu l'avoues mon fils, elles font ton malheur & celui d'Emilie; crains qu'elles ne soient aussi la cause principale de ton aveuglement. Commence du moins à sentir le danger & la honte des fers qu'elles te font porter. Ame noble & généreuse, ou qui étois faite pour l'être, secoue tes chaînes; indigne-toi de ton esclavage; leve de nouveau tes regards vers le Ciel; demande-lui la force que tu ne peux avoir de toi-même; cherche-la dans l'éloignement & la fuite, s'il en est quelques moyens; puisque c'est moins en combattant l'amour, qu'en fuyant l'objet qui nous fait aimer, qu'on peut triompher des charmes que la passion en reçoit pour nous séduire. Apporte s'il se peut à la recherche de la vérité une ame plus libre & plus dégagée; & la vérité se prêtant à tes premiers efforts, te rendra la paix en te rendant la lumiere.

NOTES.

PAGE 57.

(a) *Le Dieu de vérité ne lui manque pas.* Lorſque la lumiere évangélique, appellée, ſi je puis m'exprimer ainſi, par ce cri intérieur d'une ame vraie & fidéle qui ſentoit ſes beſoins, a été portée chez des Peuples ſauvages & barbares; (& elle l'a déja été deux fois dans les Indes, comme les traditions de ces Peuples le témoignent aſſez, & comme quelques-uns de nos Philoſophes ne font pas difficulté d'en convenir) ce n'eſt point par le miniſtere des Anges, ſi indécemment ridiculiſé de nos jours, qu'elle y a été portée; c'eſt par le miniſtere des autres hommes. Eh, combien de reſſources qui nous ſont inconnues reſtent encore au Tout-Puiſſant pour laver dans un baptême de deſir la tache d'une ame, à demi-inſtruite, il eſt vrai, mais droite, & dans ſa droiture vraiment digne de lui plaire! Ce qui pouvoit ſuffire avant la venue de Jeſus-Chriſt, mais toujours par ſa grace & en vue de ſes mérites, ſeroit-il inſuffiſant après que

Jesus-Christ nous a été donné ? Et le bienfait inestimable de la rédemption rendroit-il aujourd'hui la condition des hommes moins avantageuse qu'elle ne l'étoit auparavant ?

PAGE 67.

(b) *Bienfaisance, humanité, beaux noms*, &c.

Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guere,
Et par tant de fripons je le vois répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'est un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs sentimens masque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur avidité.
J'ai vu peu de ces gens qui se prônent sans cesse,
Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
Se montrer, au besoin, des amis plus fervens,
Etre plus généreux ou plus compatissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir en un mot de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

Les Philosophes, Comédie.

Le Curé de S. Sulpice disoit, il y a quelques années, dans une de ses assemblées de charité, » vous savez, Mesdames, que nous avons bien des pauvres sur cette Paroisse. J'y entends tous les jours parler de philosophie & d'humanité;

mais ce ne ſont pas les Philoſophes qui ſoulagent nos pauvres ; ce ſont les ames pieuſes & vraiment chrétiennes. «

IBID.

(c) *Eh, que peut-on ſe promettre ſans elle*, &c. M. R. fait faire à ſa Julie cet aveu en faveur de la religion, qu'elle prend enfin pour guide. » J'aimai la vertu dès mon enfance, & cultivai ma raiſon dans tous les temps. Avec du ſentiment & des lumieres j'ai voulu me gouverner, & je me ſuis mal conduite. Avant de m'ôter le guide que j'ai choiſi, donnez-m'en quelqu'autre ſur lequel je puiſſe compter. Mon bon ami, toujours de l'orgueil quoi qu'on faſſe ; c'eſt lui qui vous éleve, & c'eſt lui qui m'humilie. Je crois valoir autant qu'une autre, & mille autres ont vécu plus ſagement que moi. Elles avoient donc des reſſources que je n'avois pas ? Pourquoi, me ſentant bien née, ai-je eu beſoin de cacher ma vie ? Pourquoi haïſſois-je le mal que j'ai fait malgré moi ? Je ne connoiſſois que ma force ; elle n'a pu me ſuffire. Toute la réſiſtance qu'on peut tirer de ſoi, je crois l'avoir faite, & toutefois j'ai ſuccombé : comment font celles qui réſiſtent ? Elles ont un meilleur appui. « Et dans un autre endroit : » Rentrez au fond de votre conſcience,

& cherchez si vous n'y retrouveriez point quelque principe oublié, qui serviroit à mieux ordonner toutes vos actions, à les lier plus solidement entre elles, & avec un objet commun. Ce n'est pas assez, croyez-moi, que la vertu soit la base de votre conduite, si vous n'établissez cette base même sur un fondement inébranlable. Souvenez-vous de ces Indiens qui font porter le monde sur une tortue, & quand on leur demande sur quoi porte la tortue, ils ne savent plus que dire. «

PAGE 70.

(d) *L'adultere est un crime*, &c. Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes, que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud solemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adultere. Le Public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence; & l'on peut dire que l'honneur d'une femme

pudique eſt ſous la protection ſpéciale de tous les gens de bien. Ainſi quiconque oſe la corrompre, péche; premierement parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il péche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & ſacrée du mariage, ſans lequel rien ne peut ſubſiſter dans l'ordre légitime des choſes humaines..... Y a-t-il au monde un honnête homme qui n'eût horreur de changer l'enfant d'un autre en nourrice, & le crime eſt-il moindre de le changer dans le ſein de ſa mere? « *M. Rouſſeau.*

Eh, que répondroit l'infâme adultere qui ſuborne la femme de ſon prochain; ſi on lui demandoit de quel œil il verroit un homme, ſous le nom d'ami peut-être, profiter du libre accès qu'il lui donne dans ſa maiſon, pour ravir l'honneur de ſa femme, lui dérober ſa tendreſſe, & lui donner des enfans qui ne ſeroient pas les ſiens; que répondroit-il, s'il lui reſte encore quelque ſentiment d'honnêteté?

Que j'aime au reſte à voir l'Auteur que je viens de citer, prendre en main les intérêts de la vertu ſur un article ſi eſſentiel à l'ordre civil, ſi reſpectable, & malheureuſement ſi peu reſpecté de nos jours! Qu'il me ſoit

donc permis de le copier tout entier ſur cet objet.

» La rigidité des devoirs relatifs des deux ſexes dans le mariage, n'eſt ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon. C'eſt à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans, d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi; & tout mari infidele qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare : mais la femme infidele fait plus ; elle diſſout la famille, & briſe tous les liens de la nature. En donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance en ſa femme, n'oſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur; qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon deshonneur,

le raviſſeur des biens de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entr'aimer ?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidele, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu. S'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la réputation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des ſexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux, & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines, c'eſt ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela. «

PAGE 72.

(e) *Elle réprouve toute union clandestine, toute liaison passagere, tout engagement irrégulier.* » Je ne mettrai pas ici en question, dit l'Auteur des *Mœurs* dans un article de l'Encyclopédie, si l'adultere est un crime, & s'il défigure la société. Il n'y a personne qui ne sente en sa conscience que ce n'est pas là une question à faire, s'il n'affecte de s'étourdir par des raisonnemens qui ne sont autres que les subtilités de l'amour-propre. Mais une autre question bien digne d'être discutée, & dont la solution emporte aussi celle de la précédente, seroit de savoir lequel des deux fait le plus de tort à la société, ou de celui qui débauche la femme d'autrui, ou de celui qui voit une personne libre, & qui évite d'assurer l'état des enfans par un engagement régulier ?

Nous jugeons avec raison, & conformément au sentiment de toutes les Nations, que l'adultere est, après l'homicide, le plus punissable de tous les crimes, parce qu'il est de tous les vols le plus cruel, & un outrage capable d'occasionner les meurtres & les excès les plus déplorables.

L'autre espece de conjonction illégitime ne donne pas lieu communément aux mêmes

éclats que l'adultere. Les maux qu'elle fait à la ſociété ne ſont pas ſi apparens, mais ils ne ſont pas moins réels ; & quoique dans un moindre degré d'énormité, ils ſont peut-être beaucoup plus grands par leurs ſuites.

L'adultere, il eſt vrai, eſt l'union de deux cœurs corrompus & pleins d'injuſtice, qui devroient être un objet d'horreur l'un pour l'autre, par la raiſon que deux voleurs s'eſtiment d'autant moins qu'ils ſe connoiſſent mieux. L'adultere peut extrêmement nuire aux enfans qui en proviennent, parce qu'il ne faut attendre pour eux, ni les effets de la tendreſſe maternelle de la part d'une femme qui ne voit en eux que des ſujets d'inquiétude ou des reproches d'infidélité, ni aucune vigilance ſur leurs mœurs de la part d'une mere qui n'a plus de mœurs, & qui a perdu le goût de l'innocence. Mais quoique ce ſoient là de grands déſordres, tant que le mal eſt ſecret, la ſociété en ſouffre peu en apparence : les enfans ſont nourris, & reçoivent même une ſorte d'éducation honnête. Il n'en eſt pas de même de l'union paſſagere des perſonnes qui ſont ſans engagement.

Les plaiſirs que Dieu a voulu attacher à la ſociété conjugale, tendent à faire croître

le genre humain, & l'effet suit l'institution de la providence, quand les plaisirs sont assujettis à une regle; mais la ruine de la fécondité & l'opprobre de la société sont les suites infaillibles des liaisons irrégulieres.

D'abord elles sont la ruine de la fécondité: les femmes qui ne connoissent point de devoirs, aiment peu la qualité de mere, & s'y trouvent trop exposées; ou si elles le deviennent, elles ne redoutent rien tant que le fruit de leur commerce. On ne voit qu'avec dépit ces malheureux enfans arriver à la lumiere; il semble qu'ils n'y aient point de droit, & l'on prévient leur naissance par des remedes meurtriers; ou on les tue après qu'ils ont vu le jour, ou l'on s'en délivre en les exposant. Il se forme de cet amas d'enfans dispersés à l'aventure une vile populace, sans éducation, sans biens, sans profession. L'extrême liberté dans laquelle ils ont toujours vécu, les laisse nécessairement sans principes, sans regle & sans retenue. Souvent le dépit & la rage les saisissent; &, pour se venger de l'abandon où ils se voient, ils se portent aux excès les plus funestes.

Le moindre des maux que puissent causer les amours illégitimes, c'est de couvrir la

terre de citoyens infortunés, qui périssent sans pouvoir s'allier, & qui n'ont causé que du mal à cette société, où on ne les a vus qu'avec mépris.

Rien n'est donc plus contraire à l'accroissement & au repos de la société, que la doctrine & le célibat infâme de ces faux Philosophes, qu'on écoute dans le monde, & qui ne nous parlent que du bien de la société, pendant qu'ils en ruinent en effet les véritables fondemens. D'une autre part, rien de si salutaire à un Etat que la doctrine & le zele de l'Eglise, puisqu'elle n'honore le célibat que dans l'intention de voir ceux qui l'embrassent en devenir plus parfaits & plus utiles aux autres; qu'elle s'applique à inculquer aux Grands, comme aux Petits, la dignité du mariage, pour les fixer tous dans une sainte & honorable société; & qu'enfin c'est elle qui travaille avec inquiétude à recouvrer, à nourrir & à instruire ces enfans, qu'une philosophie toute bestiale avoit abandonnés. «

PAGE 78.

(f) *Il ne va pas jusqu'à autoriser la persécution.* Le zele amer & l'esprit de persécution ont fait dans presque tous les temps bien du mal aux hommes: Ils sont contraires à l'*hu-*

manité ; par elle nous ſommes tous freres, nous ſommes tous ſuſceptibles d'erreur, & nous devons nous ſupporter : à la *religion ;* elle eſt une loi de douceur, de perſuaſion, de charité, & non de violence & de barbarie ; elle a horreur du fanatique cruel & inſenſé, qui plonge le poignard dans le ſein de ſes ſemblables, en l'honneur de ce Dieu de bonté qui eſt venu pour les ſauver : à la *raiſon ;* car ſi le droit de perſécuter ceux qui ne penſent pas comme nous eſt une fois admis, que n'auront pas à craindre ceux qui penſent bien, par-tout où ils ſeront les plus foibles ? Auſſi les anciens Peres de l'Egliſe ſe plaignoient-ils de cette intolérance des Payens, qui alloit juſqu'à vouloir contraindre les Fideles à ſacrifier à leurs fauſſes Divinités. Notre ſainte religion, diſoient-ils, bien différente de la vôtre, perſuade & ne contraint perſonne *.

Plût à Dieu qu'on n'eût pas ſi aiſément oublié ce langage ! Mais il ne s'enſuit pas de ces réflexions, ni que Dieu tolere les faux cultes, ni que les hommes doivent permettre qu'on attaque un culte ſolidement établi, raiſon-

---

* *Piæ religionis eſt proprium non cogere, ſed ſuadere.* S. Athan. in Apol. 2.

nablement prouvé par les autorités les plus respectables, convenable à l'ordre & à la félicité publique, pour mettre à la place des systêmes impies & des maximes licencieuses & perverses. Restreindre alors & punir, dans les principes même de bien des mécréans de nos jours, n'est pas proprement ce que l'on peut appeller persécuter.

PAGE 82.

(g) *Une sorte de tolérance fût-elle nécessaire au repos des Etats, ce qui .... souffre bien des difficultés*, &c. » Dans toute République bien ordonnée, le premier soin doit être d'y établir la vraie religion, non une fausse ou fabuleuse, & de ne choisir pour chef que celui qui y aura été élevé dès l'enfance. Le vrai culte est l'appui de la République. « (Platon, *lib.* 2, *de Republ. & lib.* 4, *de Legibus.*)

» Il ne doit être permis à personne, selon le même Philosophe, d'avoir des Dieux particuliers, d'adorer le vrai Dieu suivant son caprice, ou de se faire une religion à part. «

En effet, l'unité du culte dans un Etat, dit l'Auteur des *Pensées Théologiques*, est un centre où viennent se réunir tous ses membres; mais

la

la variété de culte est un germe de discorde, qui la produit tôt ou tard.

Comme l'observe l'Auteur des *Trois Siecles*, &c. » Il y a bien de la différence entre les sentimens que la charité impose à tous les Chrétiens à l'égard de ceux qui sont dans l'erreur, & les précautions que l'autorité doit prendre pour prévenir les troubles. Toute secte qui est foible, réclame la tolérance, & devient intolérante quand elle a pris le dessus. C'est la chienne de la Fable qui demande en suppliante un logement pour mettre bas ses petits, & chasse le propriétaire dès que ses petits sont devenus assez forts pour soutenir son usurpation. Telle est la marche des passions humaines. Timides & artificieuses dans leur naissance, elles sont bientôt injustes & tyranniques pour peu qu'elles trouvent de l'appui.

Il faut donc regarder comme des inconséquences les déclamations de nos Philosophes, qui veulent qu'on tolere toutes les façons de penser, parce que leur premier intérêt est d'être tolérés. On peut juger cependant de leur tolérance pratique par les manœuvres qu'ils mettent en usage contre ceux qui les attaquent ou ne les estiment pas. Que seroit-ce s'ils étoient les plus forts !.. Rien de plus naturel,

après cela, que de conclure qu'une toléran
indiscrette, telle qu'ils font semblant de
solliciter pour toutes les sectes, est aussi ch
mérique en exécution, que la Paix universel
de l'Abbé de *Saint-Pierre*. Qu'on examine l
Gouvernemens les plus tolérans de l'Europ
on verra si la maniere dont ils en usent
l'égard de ceux qu'ils tolerent, peut s'appel
véritablement une tolérance. En Hollande,
Angleterre, en Prusse, les religions tolér
sont dans un abaissement & dans une servitu
qui ne differe pas beaucoup de l'oppression
t. 1, au mot *Basnage de Beauval*.





LETTRE XXIX.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

Je ſuis enchanté, ma fille, de la naïveté qui regne dans le caractere de ta jeune amie. Ses ſentimens pour toi m'intéreſſent plus que jamais en ſa faveur. Son amitié, il eſt vrai, eſt une paſſion, comme elle le dit elle-même; mais cette paſſion eſt l'enthouſiaſme de la vertu, dans un cœur tendre & ſenſible. Elle ne t'aime avec tant d'ardeur que parce qu'elle te voit ſous des traits qui flattent ſon amour pour le bien; & ſon penchant fait honneur à ſa raiſon. Il eſt juſte qu'elle te ſoit chere, & tu ne dois que la plaindre de l'effet qu'elle a produit ſur Valmont.

Que la ſurpriſe qu'il vous a faite à toutes deux a donné lieu à une ſcene bien touchante! Que j'euſſe aimé à être le ſecret témoin de vos épanchemens réciproques! Ils euſſent été à mes yeux l'expreſſion la plus vraie de la bonté du cœur,

& le triomphe du ſentiment. Pourquoi faut-il que le tableau qu'ils nous offrent ne ſoit plus de ce ſiecle, & qu'il contraſte ſi fort avec nos mœurs !

Je ne ſuis point étonné que les jours qui ont ſuivi cette eſpece de réunion aient été pour vous tous des jours plus ſereins & plus purs : mais prends garde, ma fille, c'eſt un calme trompeur, qui peut être ſuivi de bien des orages. Avec un cœur excellent, vous êtes tous trois jeunes encore, & ſans expérience : croyez-en la mienne ; elle eſt le fruit des années, & ſon langage, dicté ſeulement par mon amitié pour vous, n'emprunte rien des idées ſombres d'une triſte & craintive vieilleſſe. La paſſion de Valmont eſt pour quelque temps reſſerrée, comprimée au-dedans par la ſageſſe & les leçons de Senneville, par celles qu'il s'eſt faites à lui-même, par une tendre pitié pour les maux d'une épouſe qui a ſi peu mérité ſon indifférence, par les principes d'équité, de vertu, qui revivent au fond de ſon ame, & y font renaître le cri de la conſcience

& la voix des remords. Mais cette passion n'est pas éteinte, & la violence qu'il se fait ne peut pas durer long-temps. Le feu couve & s'allume sous la cendre qui le dérobe à vos yeux; bientôt il se fera jour, & se montrera plus ardent qu'il ne l'a jamais été. Pour l'éteindre entierement, il faut éloigner l'objet qui serviroit de nouveau à l'enflammer. Tant que Senneville sera au milieu de vous, malgré elle, malgré mon fils, les passions, les dangers, le trouble & les alarmes y habiteront avec elle. La séparation sera cruelle pour vous tous; mais elle est devenue nécessaire. Ce sera le mal d'un moment; sans lui vous vous exposeriez tous trois à des maux dont vous ne verriez pas la fin.

C'est donc à toi, ma fille, quoi qu'il en coûte à ton attachement pour ta jeune amie, quelques regrets qu'il puisse lui en coûter à elle-même, c'est à toi à la préparer à un sacrifice, que la raison, que la religion exigent également. Je sais les moyens de le faire agréer à Valmont, en

le rendant ſouverainement avantageux à Senneville; & j'ai déjà tout diſpoſé avec M. d'Orval pour un ſi grand deſſein. Cet ami, bien moins vénérable par ſon âge que par ſes vertus, m'a fait naître des eſpérances que je t'ai laiſſé entrevoir, mais auxquelles tu n'as pas fait aſſez d'attention : il s'apprête à les réaliſer; & quelque obſcurité que tu puiſſes y trouver encore, ſouffre que je te la laiſſe toute entiere, pour te ménager, quand il en ſera temps, le plaiſir de la ſurpriſe. Il ſervira alors à tempérer le ſentiment trop vif que te cauſera l'éloignement de Mademoiſelle de Senneville, & à te le rendre moins pénible.

Maintenant, ma chere Emilie, je ne veux plus m'occuper dans cette lettre que du ſoin que tu m'impoſes de t'éclairer, ainſi que ton amie, ſur un article plus intéreſſant que tu ne le crois, celui des ſpectacles. Je ſuis charmé que tu m'aies fourni toi-même l'occaſion de joindre ſur cette matiere quelques réflexions à celles que je t'ai fait faire ſur les lectures. Sou-

viens-toi que, t'écrivant en pere & en ami, dans les pensées comme dans la maniere de les rendre, ce n'est point à tes yeux le méritede la nouveauté que j-ambitionne; je n'en veux point d'autre que celui de t'être utile.

Mais avant tout, dis-moi, ma fille, est-ce à Emilie, sage & raisonnable seulement, ou à Emilie chrétienne & sage tout ensemble, que je vais parler. Heureusement pour ton pere & pour toi, la question n'est pas difficile à résoudre: j'écris à cette sage & fidelle Emilie, qui bien loin de séparer ces deux titres, ne croit pas pouvoir trouver de véritable sagesse ailleurs que dans la religion. Eh bien, je vais donc te parler d'abord le langage du christianisme. Mais je ferai plus, je t'aiderai ensuite à parler aux autres le langage de la seule raison.

Comme chrétienne, ma fille, croirois-tu pouvoir allier l'école du monde avec celle de J. C., & les maximes du théâtre avec la morale évangélique? autant il y a de différence entre la lumiere & les téne-

bres, autant il y en a entre l'esprit qui regne sur la scene & celui qui éclaire & qui anime le vrai fidele. Faire mourir en nous tout ce qui tient au monde & à ses folles passions, c'est-à-dire, comme parle le disciple chéri du plus saint & du plus aimable de tous les maîtres, tout ce qui flatte dans l'homme la concupiscence de la chair, celle des yeux, & l'orgueil de la vie, voilà l'esprit du christianisme: nourrir dans notre ame l'attachement au monde, & ses penchans déréglés; voilà, sinon tout l'objet, au moins tout le fruit de nos spectacles. Dans l'Evangile, Jesus-Christ dit par-tout, anathême au monde: sur le théâtre, le monde est par-tout; dans ce qu'on voit, dans ce qu'on entend, & au fond de notre cœur. C'est lui qui sur la scene établit les usages, détermine les bienséances, dicte les sentimens, dirige les affections, & peint de ses couleurs les vices & les vertus: seul il y fixe la regle de nos mœurs; il y juge en dernier ressort; & en Monarque suprême, il y dicte des loix. Est-ce aux pieds de la croix,

dans l'Evangile de Jesus crucifié pour les hommes, que tu prétends te former & t'instruire, ou bien est-ce à l'école du monde & des passions? & de ces deux maîtres entierement opposés, Jesus-Christ & le monde, lequel choisis-tu? Si c'étoit le dernier, ô ma fille! que me resteroit-il à te dire! je frémirois; & l'anathême prononcé par ton Dieu retomberoit tout entier sur toi *. Eh, de quel front, sous quels prétextes, irois-tu voir au spectacle des intrigues d'amour, d'ambition, de vengeance ou de haine, qu'avec tout l'art dangereux qui les accompagne, tu n'oserois lire dans les Romans; y entendre des maximes de galanterie, de faux principes d'honneur, des leçons de plaisir & de volupté qui t'effrayeroient dans des entretiens, que nulle part, avec de la religion, tu ne pourrois

* Il ne faut pas oublier que, dans presque toute cette Lettre, M. de Valmont écrit encore plus pour Mademoiselle de Senneville que pour Emilie, dont il connoît assez la façon de penser.

entendre de ſang-froid ? Ah ! quel ſupplice le ſpectacle ne ſeroit-il pas pour une ame qui y entreroit vraiment chrétienne, qui en ſortiroit également fidele, ſi une telle ame, forcée d'y entrer, pouvoit y donner quelque attention ?

Mais on peut, me diras-tu ne choiſir que des pieces ſaintes, & alors qu'auront-elles d'incompatible avec l'eſprit du chriſtianiſme ? Preſque tout encore, ma chere Emilie ; tout ce qui les accompagne du moins, & qui les dépare.

Je n'en connois que trois tout au plus, où pour la morale & les caracteres il n'y ait rien à reprendre ; & dans celles-là même, ce qu'il y a de plus pur ſe trouve en contraſte avec les mœurs de ceux qui les repréſentent, s'altere en quelque ſorte par le jeu des Acteurs, & devient nuiſible par les idées qu'ils font naître.

» De pareils ſujets, dit Madame de » Sevigné, ne conviennent pas à de tels » Acteurs. Il faut des perſonnes innocen- » tes pour chanter les malheurs de Sion, » & des ames vertueuſes pour en voir

» avec fruit la représentation «. Au reste, ces pieces si saintes de quelles autres pieces ne sont-elles pas suivies *; & par le goût du spectacle qu'elles inspirent, à quels

---

* » On vient de jouer *Polieucte;* le Théâtre » change ; on joue l'*Ecole des Maris :* en » est-ce une d'amour conjugal? Et cette satyre » du mariage achevera-t-elle les beaux sen- » timens que la vertu de Pauline avoit com- » mencé d'inspirer ? On vient de représenter » *Athalie.* J'ai vu la Maison du Seigneur, » les Livres de la Loi, les cérémonies du Sacre » des Rois de Juda. J'ai la tête remplie de » nouvelles Prophéties, des grandeurs & de » la puissance de Dieu ; tout cela m'a pénétré » d'une terreur religieuse & d'un respect pro- » fond pour le Roi des Rois. Les violons » jouent, George Dandin paroît ; & dans le » même lieu où étoit le Temple de Jérusalem, » je vois le rendez-vous nocturne d'un jeune » homme avec une femme mariée. Je vou- » drois savoir si les effets de ces différens » contrastes peuvent jamais tourner au profit » de la religion & des mœurs. « *M. le Franc, dans sa Lettre à Louis Racine.*

autres drames en tout genre ne conduiront-elles pas?

Dailleurs, ma fille sans autre discussion, tu es enfant de l'Eglise, & heureusement née dans son sein : si l'Eglise est ta mere, elle, qui t'a enfanté à Jesus-Christ; si ce nom si tendre n'est point un vain nom; s'il exige de toi le même respect & la même obéissance que tu auras droit d'exiger de tes propres enfans; son langage sur les spectacles ne doit pas être pour toi un langage indifférent, & ton devoir est de consulter ce qu'elle te dicte sur un objet si intéressant. Que prononce-t-elle à cet égard? Le même anathême que Jesus-Christ a prononcé contre le monde. Dans aucun siecle son langage n'a varié : dans ses conciles, par la voix de ses souverains Pontifes, par la bouche de ses Docteurs, par la prédication journaliere de ses ministres, par les liens d'excommunication, dans lesquels elle retient les Acteurs, par l'infâmie dont les ont notés les loix des Princes animés du même esprit qu'elle, par la créance commune

des peuples qu'elle instruit, ne te dit-elle pas d'une voix assez haute pour être entendue, que c'est pécher contre son esprit & ses loix (*a*), contre les loix de la religion toute entiere, que d'assister à ces sortes de spectacles ?

Si leurs défenseurs alleguent pour eux quelques exemples, s'ils citent quelques textes, qui ne sait que ces textes & ces exemples ne prouvent rien en leur faveur ? Il y a des spectacles au centre de l'Eglise Romaine, il est vrai : mais la puissance temporelle toute seule les y tolere ; & dans le même Prince, la puissance ecclésiastique les y restreint en les bornant à certains temps de l'année ; en diminue le danger autant qu'elle le peut, les y réforme de jour en jour, & tous les jours les y condamne (*b*). Il y a à Rome des lieux affectés par autorité publique aux courtisannes, afin de les noter davantage, & de rendre moins communs les périls de la séduction : de ce que ces lieux de débauche y sont tolérés par une sorte de nécessité (*c*), oseroit-on bien en

conclure que le libertinage y est permis?

» Des hommes, qui par état devroient » s'interdire les spectacles, y assistent. « Mais cela prouve seulement qu'ils déshonorent leur état par leur conduite, & que leurs mœurs sont en contradiction avec leurs principes *.

» Quelques Docteurs particuliers ont » laissé échapper des expressions favora» bles au théâtre » Mais comment? en parlant des spectacles considérés dans leur nature, & abstraction faite des abus qui s'y glissent; en permettant ceux où la pudeur & la sagesse chrétienne ne peuvent rien entendre ni rien appercevoir qui les allarme, & en anathématisant par des textes formels tout théâtre, toute assemblée, qui, comme nos lieux de spectacles

---

* Tout le monde sait la belle réponse de M. Bossuet à Louis XIV Nous parlions des Spectacles, lui dit ce Prince, en le voyant entrer? qu'en pensez-vous? » Sire, il y a de grands » exemples pour, répondit le Prélat, mais il y » a de grandes autorités contre. «

ordinaires, peut donner atteinte aux bonnes mœurs *.

Il ne reste donc, ma chere fille, à une ame vraiment chrétienne aucun appui solide sur lequel elle puisse fonder, dans les circonstances les plus communes, le droit & la liberté qu'elle se donneroit d'y assister : il ne lui est donc pas plus permis d'y accompagner ou d'y conduire les autres : par sa seule présence, elle concourt au mal qui s'y fait ; elle y sert d'exemple ; elle y tient lieu d'autorité ; & plus ses mœurs sont pures, plus sa piété partout ailleurs est édifiante, plus aussi dans

* « Les sophismes, dit M. Gresset, les » noms sacrés & vénérables dont on abuse » pour justifier la composition des Ouvrages » dramatiques & le danger des Spectacles, les » textes prétendus favorables, les anecdotes » fabriquées, tout cela n'est que du bruit, & » un bruit bien foible pour ceux qui ne re- » fusent point d'écouter les réclamations de » la religion, & qui reconnoissent que lors- » qu'on est réduit à disputer avec la conscience, » on a toujours tort. »

ces lieux dangereux & prophanes, elle devient aux foibles un ſujet de ſcandale. Eh, quand il ne ſeroit queſtion que des Comédiens tout ſeuls, ne compteroit-elle pour rien d'être du nombre de ceux, qui, en aſſiſtant à leurs jeux, portent à leur ame le coup mortel (*d*), qui doit la perdre éternellement? Y auroit-il des ſpectacles s'il n'y avoit point de ſpectateurs; & ce qui ſe fait pour tout un public, ne ſe fait-il pas en particulier pour chacun de ceux qui le compoſent?

» Mais on ne prétend pas en faire un » amuſement de tous les jours; on n'ira » au ſpectacle que de loin en loin, on » n'ira même qu'une fois pour ſatisfaire ſa » curioſité. « Eh, ma fille, ſi le ſpectacle eſt défendu à celui qui ſe fait gloire d'être enfant de l'Egliſe, il l'eſt pour cette fois même que tu voudrois en excepter. Si, pris dans ſon enſemble, il eſt mauvais en ſoi, on ne doit pas ſe le permettre une ſeule fois par curioſité: & où en ſerions-nous pour les mœurs, ſi ſous ce prétexte il falloit connoître & tout voir? Qui peut

d'ailleurs ſe répondre que ce qui eſt attrayant de ſa nature ne fera pas naître en nous le deſir d'être vu plus ſouvent ; & pourquoi ſe donner un deſir de plus, pour avoir enſuite tant de peine à le réprimer, ou pour s'expoſer au danger d'y ſuccomber encore (*e*) ?

» Mais il faut des amuſemens, & il eſt » bien permis de ſe délaſſer quelquefois. « Oui, ma fille ; mais pour une ame vraiment chrétienne, il faut des délaſſemens conformes à l'eſprit du chriſtianiſme. Ne crains pas que, cenſeur auſtere & réformateur indiſcret, ſous prétexte de te prêcher la mortification évangélique, j'oſe bien t'interdire tous les plaiſirs qui te ſont permis : mais encore faut il qu'ils le ſoient ; encore faut-il qu'ils ne compromettent point la piété & les mœurs, qu'ils n'aient rien de contagieux, qu'ils n'inſpirent point le goût des faux plaiſirs, l'amour de la frivolité & l'eſprit de diſſipation, qu'ils ne nous faſſent pas trop ſortir de nous-mêmes pour nous attacher à de vaines fictions, pour exciter en nous des paſſions

turbulentes, & nous livrer à des transports que désavouent presque toujours la vertu & la raison. Eh, ne peut on pas se délasser sans ces sortes de plaisirs ? Lorsque Saint Louis crut devoir bannir de son Royaume les spectacles, ne restoit-il plus de délassemens à ceux qui en avoient besoin ?

Mais sur-tout une ame belle & sensible n'a-t-elle pas au sein de sa famille, dans la société d'amis vertueux comme elle, dans les tendres épanchemens de la confiance, dans le goût même des lettres & des arts, des plaisirs plus purs qu'elle puisse se permettre ? Hélas ! si elle est plus belle & plus vertueuse encore, n'a-t-elle pas des spectacles plus intéressans qu'elle puisse se procurer ? Celui des malheureux qui souffrent & qu'elle va consoler. N'a-t-elle pas des larmes plus douces à verser ? Celles de la pitié pour des indigens qu'elle va visiter & soulager. N'a-t-elle pas un emploi plus noble & plus touchant à faire de ses richesses, en les ménageant pour des œuvres qui honorent l'humanité &

la charité ? Quel ſpectacle délicieux pour elle, lorſqu'elle voit un vieillard décrépit ranimer à ſa vue cette froide & tremblante vieilleſſe à laquelle elle vient ſervir d'appui ; une veuve, deſtituée de tout conſeil & de toute reſſource, lui ouvrir ſon cœur avec toute la liberté qu'inſpire la confiance & reſſentir à ſon aſpect les ſeuls tranſports de joie dont elle ſoit encore ſuſceptible ; des orphelins abandonnés accourir au-devant d'elle, recevoir ſes tendres careſſes, les lui rendre avec uſure, & arroſer ſes mains de larmes, arrachées moins encore par le beſoin que par la reconnoiſſance ? Ah ! ma fille, ce ſont là les plaiſirs vraiment dignes de toi !

Quiconque en cherche d'autres au ſein du monde & de la vanité, au ſein des plaiſirs bruyans & tumultueux, des jeux *(f)*, des cercles, des danſes *(g)* & du théâtre, s'il ſe dit encore Chrétien, rappelle-le aux fonts ſacrés ſur leſquels il fut régénéré. C'eſt-là qu'on promit en ſon nom le renoncement au monde & à ſes vains amuſemens : le ſceau de la Religion confirma

ces vœux ſolemnels; ils furent écrits dans le livre de vie. Au grand jour où ce livre s'ouvrira pour lui, où il ſera jugé ſur ce qu'il renferme, où l'arbitre de ſon ſort lui retracera ſes premiers engagemens, oſera-t-il bien dire qu'en ſe permettant ces divertiſſemens profanes, il n'a point violé ſes promeſſes, & que tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dans ces aſſemblées & ſur nos théâtres, ne démentoit point en lui l'eſprit du chriſtianiſme?

Mais nous vivons, ma fille, dans un ſiecle où ce langage a paſſé de mode, & où ſeulement on fait grace quelquefois à la ſeule raiſon. Hé bien, raiſonnons, puiſqu'il le faut, chere Emilie, & que par ta voix touchante & perſuaſive la ſageſſe humaine détrompe ceux que n'aura pu détromper la Religion. Et en premier lieu, ma fille, ſi l'on veut raiſonner d'après des principes, mêler l'utile à l'agréable, aſſaiſonner nos plaiſirs du ſel de la ſageſſe, & joindre les bienſéances à nos amuſemens, s'il eſt queſtion de

mœurs enfin, on voudra bien sans doute leur sacrifier du moins la Comédie Italienne, l'Opéra, & mille autres spectacles moins honnêtes & plus dangereux encore. Le premier que je viens de nommer est trop rempli d'équivoques, de fades jeux de mots, de lazis indécens, d'intrigues de valets, de basses représentations des mœurs les plus viles, de parodies honteuses de la raison même & du goût, pour en croire l'épigraphe si connu que Santeuil a fait pour lui.

Le théâtre lyrique, encore plus funeste, n'offre à l'ame que l'ivresse des vains plaisirs & les charmes de la séduction. C'est-là que la volupté entre par tous les sens; que tous les arts concourent à l'embellir; que la Poésie ne rime presque jamais que l'amour & ses douceurs; que la Musique ne fait entendre que les accens des passions les plus vives; que la danse retrace aux yeux, ou rappelle à l'esprit les images qu'un cœur chaste redoute le plus; que la peinture ajoute à l'enchantement par ses décorations & ses

prestiges; qu'une espece de magie nous transporte dans les Pays des Fées, à Paphos, à Cythere, & fait éprouver insensiblement toute la contagion de l'air impur qu'on y respire. C'est-là que tout nous ramene à cette seule maxime, à cette unique leçon : *aux attraits du penchant, cédez sans résistance.* C'est-là que l'ame amollie par degrés, perd toute sa force & tout son courage, qu'on languit, qu'on soupire, qu'un feu secret s'allume, & menace du plus terrible embrâsement; que des larmes coulent pour le vice; qu'on oublie ses vertus; & que privé de toute réflexion, réduit à la faculté de sentir, lié par de honteuses chaînes, mais qui sont pour nous des chaînes de fleurs, on ne sait plus même s'indigner de sa foiblesse. Quelle école pour tous les citoyens & pour tous les âges *!

Je ne parlerai point de ces autres spec-

* Ce n'est pas là l'Opéra peint en laid, & ridiculisé, d'ailleurs à si juste titre, par la plume ingénieuse d'un Auteur moderne; mais c'est

tacles, qui, plus ou moins, participent à la nature de celui que je viens de décrire. Hélas! il en eſt aujourd'hui de tout genre. Les ris, les jeux naiſſent en foule ſous les pas de la jeuneſſe; par-tout, & de quelque côté qu'elle ſe tourne, on lui tend

---

l'Opéra tel qu'il eſt vu & ſenti par la foule de ceux qui y aſſiſtent.

Quelqu'un de ma connoiſſance ſe ſouviendra toujours que dans ſa plus tendre jeuneſſe, & preſque dans ſon enfance, la récompenſe d'un *acceſſit* fut pour lui d'être mené à l'Opéra qu'il n'avoit jamais vu. Le premier eſſai de ce ſpectacle ſur ſon ame fut de lui cauſer une eſpece de délire dont il ne revint que long-temps après. Jamais le ſouper ne lui parut ſi long. Il n'aſpiroit qu'au moment où il pourroit, ſeul avec lui-même, faire revivre toutes les images dont il s'étoit rempli, tous les ſentimens qu'il avoit éprouvés. Une partie de la nuit ſe paſſa dans ces agitations; & rien, comme il l'a avoué depuis, ne contribua davantage à développer de ſi bonne heure, & avec tant de force, les paſſions qui l'égarerent ſi long-temps.

des pieges: on amorce sa curiosité par les coups d'œil les plus enchanteurs; on tente ses goûts par les fêtes les plus brillantes; on trompe son innocence par tous les attraits de la volupté; on la dégoûte des devoirs par les plaisirs. Cette grande Ville que j'ai quittée & que tu habites, n'offre plus que l'ancienne image des Sybarites; au milieu d'elle on peut dire, on peut montrer à chaque instant où sont les amusemens, où sont les vices: on auroit peine a y dire où sont les vertus & les mœurs. Triste fruit de tous nos spectacles!

Mais passons à celui qui est par excellence le spectacle de la nation, & que d'ailleurs ses apologistes considerent comme le spectacle des mœurs & de la vérité. C'est à défendre celui-ci qu'ils s'obstinent le plus, parce qu'il est le seul qui puisse prêter des armes à quiconque veut paroître allier les amusemens & la décence, l'utilité & l'agrément.

Deux genres, dont le dernier se divise maintenant en bien des especes différen-

tes,

tes, partagent la Scène Françoiſe; la Tragédie, dont les effets ſont d'inſpirer la compaſſion & la terreur, & la Comédie, qui a pour objet d'amuſer par la peinture des ridicules.

Conſidérons ces deux genres par ce qu'ils ont de commun : dans le peu que nous dirons, tu diſtingueras ſans peine ce qui eſt propre à chacun d'eux.

Le but de ce ſpectacle, comme de tout autre proprement dit, eſt d'intéreſſer, non pas quelques perſonnes ſeulement, mais tous les hommes en général. C'eſt le goût public qu'il veut flatter, & il ne peut y parvenir qu'en intéreſſant les paſſions. Mais quelles paſſions! Celles que les hommes trouvent le plus univerſellement en eux, qui frappent, qui émeuvent davantage la multitude. Je veux bien que ſon ſecond objet ſoit d'inſtruire; mais on ne me niera pas que ſon premier but ne ſoit de plaire; & malheureuſement je crois pouvoir prouver que, de la maniere dont on eſt preſque forcé de s'y prendre, ce premier objet nuit à l'autre,

& y ſubſtitue pour l'ordinaire un effet tout oppoſé.

Quelle eſt en effet cette multitude à laquelle on veut plaire, & qu'il s'agit d'intéreſſer ? Ce ſont des hommes qui certainement, & quoi qu'ils en puiſſent dire, ne vont au ſpectacle que pour être amuſés, & qui, dans la peinture qu'on y fait des mœurs, ne peuvent être affectés, comme ils deſirent de l'être, qu'autant qu'on aura ſoin de ne pas y contrarier juſqu'à un certain point leurs penchans, qu'on y ménagera, qu'on y flattera même leurs paſſions favorites, qu'on y donnera aux vices qui leur ſont les plus naturels, un vernis d'héroïſme & de grandeur, qui adouciſſe à leurs propres yeux ce qu'auroient d'odieux des couleurs trop vraies & des images trop reſſemblantes. Ce ſont des hommes pour la plupart volages & diſſipés ; bien plus ſuſceptibles d'impreſſions nuiſibles & dangereuſes que d'impreſſions bonnes & utiles ; des hommes qu'une morale exacte, qu'une raiſon ſévere ennuieroit, rebuteroit, & qui ne

peuvent souffrir son langage qu'autant qu'il est tempéré par un langage plus doux, & racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foiblesse (*h*). Ce sont des hommes qui veulent être remués, agités, vivement excités; à condition toutefois que ce ne sera pas en leur inspirant des remords, en faisant porter leur terreur & leur pitié sur leur propre misere; mais seulement en les attachant à de vaines fictions, où l'ombre qu'ils poursuivent puisse leur faire oublier la réalité, où on les intéresse par le spectacle de passions & de malheurs, qui ne soient ni trop loin d'eux, ni trop près, & qu'ils ne puissent envisager sans un retour douloureux & pénible sur leur propre cœur: à condition encore que si on veut les forcer à rire de leurs propres foiblesses, ce sera sans ôter à leurs passions les especes de dédommagement qui leur importent le plus, sans faire trop souffrir leur orgueil, si ce n'est peut-être dans la peinture de quelques vices que tout le monde abhorre, & qu'on charge

ſi bien, que perſonne ne peut s'y reconnoître. Voilà, il faut en convenir, les hommes qu'on veut intéreſſer, qu'on veut amuſer; & pour la réduire aux termes les plus ſimples & les plus vrais, telle eſt la poétique de tous nos théâtres.

Quels ſont d'autre part ceux qui travaillent pour le ſpectacle? En général des hommes trop peu occupés de choſes eſſentielles & d'études vraiment utiles, trop livrés aux choſes de pur agrément, trop nourris des penſées, des images, des lectures qui flattent le plus leurs paſſions, trop répandus au-dehors, trop avides de louanges qu'on prodigue à des talens futiles, & qu'on ne devroit accorder qu'à un mérite réel, trop intéreſſés à ſe prêter au goût des ſpectateurs, pour qu'ils ne travaillent pas de la maniere la plus propre à ſe concilier leurs ſuffrages; pour qu'ils n'emploient pas toute leur imagination à ſéduire l'imagination des autres hommes, au lieu de s'attacher à éclairer leur raiſon; pour que leur goût le plus ordinaire, celui qu'ils font le plus

ſentir dans leurs ouvrages, ne ſoit pas le goût du vice, bien plus que celui de la vertu.

Auſſi voyons-nous, dans la plupart des pieces qu'on repréſente ſur la ſcene, de violentes paſſions ennoblies avec art; des ſottiſes héroïques, conſacrées par de vieilles erreurs de fable ou d'hiſtoire *; de beaux ſentimens, qui ne ſont à bien dire que des ſaillies extravagantes d'ambition & de vengeance †; des phantômes de vertu qui en impoſent par un vain coloris de grandeur; des perſonnages qui, par leur caractere, leur rang, leurs ſentimens & leurs exploits, réveillent au fond de l'ame, ou flattent ces inclinations vicieuſes, d'où naiſſent en nous les révolutions les plus funeſtes. On y voit la paſſion la plus généralement répan-

* Ce ſont les expreſſions de M. de Voltaire.

† La Motte. *Réflexions ſur la Critique.* Ces deux phraſes ont été ajoutées au texte par l'Editeur, ainſi que bien d'autres qu'on n'a pas toujours pris la peine de noter.

due, & la plus à craindre, s'élever ſur la ruine de toutes les vertus, dominer dans preſque tous les cœurs, & fonder les principaux intérêts *; on y voit les foibleſſes & les crimes qu'elle traîne à ſa ſuite déguiſés, palliés par le tour ingénieux d'une morale auſſi fauſſe que ſéduiſante, juſtifiés, autoriſés par de grands exemples, préſentés du moins ſous des traits qui les font paroître plus dignes de

* M. de Voltaire lui-même en parle ainſi dans la diſſertation qui précede ſa Sémiramis. » D'environ quatre cents Tragédies qu'on a » données au Théâtre depuis qu'il eſt en poſ- » ſeſſion de quelque gloire en France, il n'y » en a pas dix ou douze qui ne ſoient fon- » dées ſur une intrigue d'amour. C'eſt preſque » toujours la même piece, le même nœud » formé par une jalouſie & une rupture, & » dénoué par un mariage ; . . . . c'eſt une » coquetterie perpétuelle. «

» Les femmes, dit-il ailleurs, qui parent » nos Spectacles, ne veulent point ſouffrir » qu'on leur parle d'autres choſes que » d'amour. «

compassion que de censure & de haine; on y apprend à nouer les intrigues de l'amour, à en parler le langage, à en adopter les prétextes, à en répéter les excuses *. On y voit les autres passions les plus ardentes & les plus dangereuses, ces passions qui sont les secrets mobiles du cœur humain, & qui enfantent tous nos malheurs, l'esprit de domination, l'orgueil, le ressentiment des injures & la soif de la vengeance, prendre un air de noblesse & d'élévation, qui semble les rapprocher de la grandeur d'ame & du vrai courage. Près d'elles, & à leur lumiere, la fourberie est une politique sage & l'art de gouverner; l'esprit de faction, le caractere d'une ame hardie, faite pour

* » Si les héros de quelques pieces sou- » mettent l'amour au devoir, en admirant » leur force, le cœur se prête à leur foi- » blesse: on apprend moins à se donner leur » courage, qu'à se mettre dans le cas d'en » avoir besoin. « *M. Rousseau.*

régner ſur ſes ſemblables ; le duel, une lo
de l'honneur ; la vengeance, un devoir
le ſuicide, un droit à ſa propre vie
qui n'eſt ignoré que par des lâches & de
foibles. Les grandes fautes y ſont donné
preſque toutes à la deſtinée, & les Dieu
ſeuls y ſont coupables du crime des hon
mes. On y accoutume l'eſprit à des ho
reurs auxquelles il n'auroit jamais
penſer, & je ſuis perſuadé qu'un homr
fait à nos ſpectacles ſera moins étonn
moins frappé d'un grand crime, qu'u
ame neuve qui n'a jamais vu que l'ima
touchante de la vertu, ou l'empreinte
gere du ridicule.

On y voit les caracteres vicieux alté
au gré de l'intérêt qu'on veut répan
ſur eux ; on les voit, rachetant de ſc
en ſcene par des qualités brillantes le
grands vices, en devenir moins odie
On n'y ſait ni qui perd ni qui gagne,
vice ou de de la vertu ; tout y eſt ſacrifi
jeu des paſſions. On y voit régner
enflure continuelle d'idees & de ſe

mens; on y entend après quelques maximes vraies des maximes fausses *, & chacun adopte selon son goût & son génie celle qui lui convient le mieux *(i)*. La Religion elle-même n'y est traitée, sur-tout aujourd'hui, qu'avec indécence, les Dieux, les autels, les oracles, les prodiges, les Prêtres, n'y paroissent que pour être la matiere d'un indigne parallele: ils n'y sont offerts que pour nous engager adroitement à confondre avec de faux cultes le culte véritable, & n'y sont marqués que du sceau de la haine & du mépris.

Dans les Comédies, le valet apprend à tromper son maître, la soubrette à servir

---

* » Je hais, a dit quelque part l'Auteur » que nous venons de citer, les mauvaises » maximes encore plus que les mauvaises ac- » tions. « Et il donne ensuite la raison de ce sentiment. » Les passions déréglées inspirent » les mauvaises actions; mais les mauvaises » maximes corrompent la raison même, & » ne laissent plus de ressource pour revenir au » bien. «

la paſſion de ſa maîtreſſe, le fils de famille à ſe jouer de la confiance de ſon pere, la pupille à ſurprendre la vigilance de ſon tuteur, la femme à tirer parti de la crédulité de ſon mari. Tous y apprennent les expreſſions, les détours, les ruſes de la galanterie, de la ſéduction, & les maneges de la coquetterie *. Là le plus honnête homme eſt preſque toujours le plus ridicule, & tout l'avantage y eſt pour le plus fourbe & le plus adroit. Dans les pieces les plus honnêtes, mentir eſt compté pour rien : Dans les plus utiles, dans les pieces de caractere, l'effet qu'on enviſage eſt preſque toujours manqué par la néceſſité de charger le caractere principal, pour le faire reſſortir &

* Ce ne ſont point là des imputations fauſſes & de vaines déclamations. Qu'on ouvre Moliere, Dancourt, Regnard, &c. qu'y trouve-t-on preſque par-tout que de pareilles leçons ? Tout au plus ils corrigent en nous un foible peut-être, & ils y développent le germe de tous les vices.

le rendre plus intéressant. Souvent aussi on le revêt, malgré ses foiblesses, de tant d'agrémens, on lui laisse tant de ressources, qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose (K). Presque toujours le fonds de la piece est bon, les détails en sont dangereux; & les leçons mêmes, qui seroient utiles aux uns, deviennent pernicieuses aux autres, selon les circonstances, & les dispositions de ceux qui les reçoivent *.

Ajoute, ma fille, à tout ce que je viens

---

* » En peignant le ridicule des Etats qui » servent d'exemple aux autres, on le répand » plutôt que de l'éteindre ; & le peuple, » toujours singe & imitateur des riches, va » moins au Théâtre pour rire de leurs folies, » que pour les étudier, & devenir encore » plus fou qu'eux en les imitant. Voilà de » quoi fut cause Moliere lui-même : il cor» rigea la Cour en infectant la Ville ; & ses » ridicules Marquis furent le premier mo» dele des Petits Maîtres bourgeois qui leur » succéderent. « *M. Rousseau.*

de dire, les preſtiges de la déclamation; ce langage muet, ſi éloquent, ſi perſuaſif, ſi ſéduiſant, qui par un geſte parle aux yeux & pénetre le cœur, donne de la vivacité aux paſſions, de la force au ſentiment, & de la véhémence au diſcours; qui exprime dans toute leur énergie les mouvemens de l'ame que le Poëte même n'a rendus que foiblement; qui fait illuſion ſur la vérité des penſées & des maximes, & fait applaudir au menſonge avec plus de chaleur qu'on n'applaudiroit à la vérité. Ajoute le charme, l'enchantement du ſpectacle tout entier, le cercle brillant d'une foule de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui étalent à l'envi tous les raffinemens de l'art & de la parure, qui affectent tous les agrémens de la mode & tout l'éclat du luxe, qui vont pour voir & pour être vus, qui dans leurs yeux portent tout le feu des paſſions qu'on exprime ſur la ſcene. Ajoute les idées que font naître les Acteurs, les Actrices, malheureuſement trop connus pour la plupart par la licence de leurs mœurs;

avilis, quoi qu'on en puiſſe dire, par un préjugé raiſonnable *(l)*, par une conduite, qui ſans doute eſt bien plus le vice de leur état que celui de leur eſprit & de leur cœur; invitant, irritant les paſſions par leur ſeule préſence, & ôtant à l'imagination & aux ſens le frein puiſſant, que du moins y met preſque toujours l'auguſte caractere de la retenue & de la pudeur, qui brille dans les ames honnêtes *.

Réunis tous ces principes de corruption, & d'après eux, ma fille, juge des effets que le ſpectacle doit produire. Quels effets! On y altere les premieres idées de vérité, d'innocence & de vertu que l'éducation avoit pu donner. On y

* Riccoboni, Auteur & Acteur tout à la fois, cet homme ſi expert & ſi diſtingué dans ſon Art, nous aſſure que les ſentimens qui ſeroient les plus corrects ſur le papier, changent de nature en paſſant par la bouche des Acteurs, & deviennent criminels par les idées qu'ils font naître dans l'eſprit du Spectateur, même le plus indifférent.

renforce les préjugés qu'on avoit puiſés dans le commerce du monde. On y échange des manieres décentes & naturelles contre des affectations ridicules. On s'y forme à un eſprit romaneſque, à un jargon de théâtre, ou bien encore à ce ton de fatuité & d'impertinence qui rend nos jeunes gens inſupportables à leurs propres concitoyens, & en fait pour les étrangers des objets de haine ou de mépris. On y apprend à dédaigner les mœurs anciennes, à mépriſer les occupations ſérieuſes, à négliger les devoirs domeſtiques, à ſe laiſſer gagner par la fureur du chant, de la danſe & des vers, & à étouffer l'heureux germe des talens précieux par des goûts frivoles & des talens futiles. On y ſubſtitue l'eſprit de diſſipation, de luxe & de galanterie à l'amour de la retraite, de la ſimplicité & de la ſageſſe. On y contracte l'habitude des penſées fauſſes & libertines; on y attiſe le feu des paſſions; on y reçoit les premieres impreſſions de l'amour, ou on les augmente. La force de l'inté-

rêt, la chaleur du ſentiment, le feu de l'action, les ornemens de la poéſie, tout l'enſemble du ſpectacle nous émeut & nous tranſporte. On eſt tout entier à ce qu'on voit, à ce qu'on ſent. On ſe remplit, on ſe pénetre à loiſir des mêmes vues, des mêmes penchans que les perſonnes qu'on nous préſente. On ſe ſent attendrir; on verſe des pleurs en dépit de ſoi; on oublie tout; on oublie ſa raiſon & ſon propre cœur. On eſt déçu, on eſt ſéduit, ſans avoir la force de revenir contre de ſi douces & ſi fortes impreſſions; tout fait illuſion, & tout concourt à la maintenir.

Les effets du théâtre ne ſont pas toujours ſi ſenſibles : mais dans qui ? Dans ceux que rien n'émeut, que rien n'affecte, dont l'eſprit lent & pareſſeux ne ſaiſit les objets qu'à demi, dont la raiſon l'emporte ſur l'imagination & l'amortit; mais ceux-là s'ennuient au ſpectacle : car il n'amorce que ceux qu'il intéreſſe & qu'il paſſionne. Pour qui ces effets ſont-ils moins ſenſibles encore ? Pour ceux

dont les paſſions ſont déjà accoutumées aux émotions les plus vives ; qui ſont blaſés ſur les plaiſirs ; qui ne ſentent plus rien pour avoir trop épuiſé toute eſpece de ſentiment & de volupté ; qui ne s'apperçoivent plus des écarts de leur eſprit & de leur cœur, par le trop d'habitude qu'ils ont contractée à les laiſſer s'égarer impunément ; & qui ſe croient toujours innocens, parce qu'ils ne ſavent plus diſtinguer ce qui les rend coupables : pour ceux, en un mot, qui conſentent à tout, qui s'amuſent de tout ſans ſcrupule, & qui, entraînés par tout ce qui leur paroît agréable, ſe livrent à toutes les impreſſions qu'ils en reçoivent, ſans s'inquiéter de ce qu'elles peuvent avoir de criminel. Voilà ceux qui ne ſentent pas les effets & les dangers du ſpectacle : car hélas ! ſent-on toute l'impétuoſité d'un torrent, quand on ſe laiſſe aller à ſon cours. Retranchez du ſpectacle tout ce qui en fait le péril, tout ce que la véritable ſageſſe y réprouve, & bientôt il ceſſera d'avoir pour eux les mêmes charmes.

D'ailleurs, ma fille, je conviendrai, si l'on veut, que le ſpectacle ne produit pas ſes plus pernicieux effets tout-à-coup ; mais il les prépare : il ne porte pas à nouer ſur le champ des intrigues ; mais il les amene : il n'occaſionne pas ſur le champ des défaites & des chûtes ; mais il met dans le cœur la diſpoſition ſecrette, qui en ſera un jour la trop funeſte cauſe.

Eh, dans combien de ſpectateurs le théâtre n'opere-t-il pas des effets plus prompts & plus funeſtes ? Quelle plus grande preuve nous faut-il de ſon influence ſur les mœurs ? C'eſt à la ſortie de la Comédie, de l'Opéra, qu'on va tendre des pieges à la jeuneſſe ; c'eſt ſur-tout aux environs de nos ſpectacles que ſe logent les courtiſanes. Elles comptent donc bien, ou ſur les effets qu'ils produiſent, ou ſur le peu de ſageſſe de ceux qui y vont chercher leur délaſſement & leurs plaiſirs.

A des raiſons ſi preſſantes, faut-il joindre des autorités ? Celle des Légiſ-

lateurs, des anciens Sages de la Grece & de Rome (*m*), qui presque tous ont regardé les spectacles comme la source de mille désordres; celle de nos hommes de Cour qui ont le mieux connu le jeu des passions & le cœur humain, de la Rochefoucault *, de Bussi-Rabutin, du Prince de Conti, qui a fait un Traité exprès contre les spectacles, d'un Magistrat aussi éclairé que l'étoit le Chancelier d'Aguesseau, qui a fait sur eux des Remarques si intéressantes; celle de nos génies les plus distingués, de nos Poëtes eux-mêmes, des Corneilles, des Racines,

* » Tous les grands divertissemens, dit M. le Duc de la Rochefoucault, sont dangereux: on sort du Spectacle le cœur si rempli de toutes les douceurs de l'amour, & l'esprit si persuadé de son innocence, qu'on est tout préparé à recevoir ses premieres impressions, ou plutôt à chercher l'occasion de les faire naître dans le cœur de quelqu'un, pour recevoir les mêmes plaisirs & les mêmes sacrifices qu'on a vus si bien représentés sur le Théâtre. «

des Quinauts, des la Mottes *, qui ſe ſont repentis d'avoir travaillé pour le théâtre, & qui après en avoir ſi bien étudié toute la ſcience, ont été les premiers à en avouer les dangers & la ſéduction; tant d'autorités en tout genre donneront ſans doute un nouveau poids à la raiſon. Eh, qui ſe flattera de mieux ſavoir que les maîtres de l'art quels ſont les effets qu'il peut produire (*n*)?

O ma fille! quels prétextes reſtent donc à ſes partiſans? Qu'ils dénaturent tant qu'ils voudront nos ſpectacles, qu'ils les conſiderent d'une maniere abſtraite, tels qu'ils devroient être, tels qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'ils fuſſent, ils ne perſuaderont pas à quiconque a de la ſageſſe & des mœurs, qu'on peut, ſans riſque & ſans crime, les voir & les fréquenter tels qu'ils ſont.

Combien donc ſe rendent coupables des peres foibles, des meres impruden-

* Voyez dans les notes leurs regrets & ceux de MM. Lefranc, Greſſet, Riccoboni, &c.

tes, des gouverneurs & des guides indignes de l'être, qui, en y conduiſant leurs enfans ou leurs éleves, leur préſentent eux-mêmes la coupe empoiſonnée du plaiſir & de la volupté! Hélas! n'y boiront-ils pas aſſez-tôt ſans eux? Leurs paſſions ne s'éveilleront-elles pas aſſez d'elles-mêmes? Faut-il encore les faire naître d'avance ou les irriter?

O toi, ma fille, plus éclairée ſur tes devoirs, & mieux diſpoſée à les remplir, mieux inſtruite des dangers du ſpectacle, tu n'iras point y chercher pour toi-même un vain délaſſement; tu n'y conduiras point Mademoiſelle de Senneville, & tu ne courras pas le riſque trop réel d'y égarer ſa jeuneſſe; tu n'y meneras point un jour tes enfans; tu n'auras pas été leur mere pour aider à les ſéduire! Le théâtre n'eſt pas l'école des mœurs; & lors même qu'il ſemble la devenir à certains égards, les ſecours qu'il offre à la vertu ſont trop inſuffiſans, & les motifs qu'il lui prête ſont trop au-deſſous d'elle. S'il eſt l'école du goût, c'eſt tout au plus d'un goût fri-

vole, qui amuse l'esprit, & qui fait tort à la raison. Tu ne connoîtras de goût pur & solide, de discernement exquis, que celui qui tient à la sagesse, & tu croiras toujours que l'art de bien penser tient à l'art de bien vivre.

N'oublie pas, ma fille, combien nos idées prennent aisément la teinte de tout ce qui nous environne, & combien à nos premieres idées sont liés nos premiers penchans. Fais donc en sorte que tes enfans, que tous ceux qui dépenderont de toi, sur-tout dans un âge encore tendre, ne voient, n'entendent rien qui ne puisse leur donner, sans aucun mêlange, l'idée du vrai & l'amour du bien.

Par rapport à toi, ma chere Emilie, si ton mari redouble par la suite ses sollicitations les plus vives en faveur des spectacles, oppose-lui les armes si puissantes que la nature elle-même donne à ton sexe, lorsqu'il veut bien en faire usage : redouble tes complaisances & les marques de ton attachement : fais-lui voir que ton cœur même ne sauroit con-

à ce ſujet, j'oſe croire que d'autres loix meilleures feroient d'autres mœurs ; & ce que dans les beaux jours de Rome payenne on ne connoiſſoit même pas, il ſeroit ſans doute poſſible à des Princes vertueux d'en purger les Etats où l'on fait profeſſion de Chriſtianiſme. Juſqu'en 1738 on n'avoit point encore vu de courtiſane dans une de nos Villes les plus diſtinguées par la population & par le commerce ; les honnêtes femmes n'y étoient pas moins en ſureté. Une malheureuſe venue d'Aix y a donné dans cette meme année comme le ſignal de la proſtitution & du libertinage : maintenant cette Ville en eſt remplie.

PAGE 112.

(d) *Porte à leur ame le coup mortel*, &c. M. l'Abbé Clément rapporte ce beau trait de Madame Henriette de France. Elle diſoit un jour à une perſonne qu'elle honoroit de quelque confiance, qu'elle ne concevoit pas comment on pouvoit goûter quelque plaiſir aux repréſentations du Théâtre ; que pour elle c'étoit un vrai ſupplice. La perſonne à qui elle parloit ainſi, ne put s'empêcher d'en marquer de l'étonnement, & prit la liberté de lui en demander la raiſon. Je vous avoue,

répondit

répondit la Princesse, que quelque gaie que je sois en allant à la Comédie, sitôt que je vois les premiers Acteurs paroître sur la scene, je tombe tout-à-coup dans la plus profonde tristesse : Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se damnent de propos délibéré, pour me divertir. Cette réflexion m'occupe & m'absorbe toute entiere pendant le Spectacle : Quel plaisir pourrois-je y goûter ? *Maximes pour se conduire chrétiennement dans le monde.*

Si la réflexion de Madame Henriette est vraie, rien n'est plus naturel & plus juste que le sentiment dont elle étoit si vivement affectée ; & cette réflexion est de toute vérité aux yeux de quiconque a de la religion. Aussi, pour tant de gens, est-il plus court de n'en point avoir.

PAGE 117.

(e) *S'exposer au danger d'y succomber encore.* » Combien en est-il qui ont prétendu de même n'y aller qu'une fois, ou par curiosité, ou par complaisance, & que l'attrait du Théâtre a tellement séduits tout-à-coup, qu'ils en sont devenus les partisans les plus zélés & les plus empressés spectateurs.

» Témoin Alype, disciple d'abord, &

ensuite ami de S. Augustin. Etudiant le Droit à Rome, quelques-uns de ses condisciples lui proposerent un jour d'aller avec eux à l'Amphithéâtre. Alype autrefois avoit aimé passionnément les Spectacles, & S. Augustin, étant son Maître à Carthage, l'avoit guéri de cette passion. Alype s'en croyoit dégoûté pour toujours : il résiste aux invitations, aux prieres, aux pressantes sollicitations de ses amis ; mais ils l'entraînent de force. C'est en vain, leur dit-il, que vous me faites violence ; vous pouvez la faire à mon corps, mais vous ne pouvez rien sur mon esprit ; au milieu de vous, à l'Amphithéâtre, je serai dans mon cabinet avec mes livres. En effet, Alype ferma constamment les yeux pendant le Spectacle ; & au lieu d'y prendre aucune part, il ne s'occupa que de ses réflexions. Mais tout-à-coup un cri extraordinaire frappa ses oreilles, & excita sa curiosité. Il ouvrit les yeux. A peine vit-il le Spectacle, qu'il s'y sentit intéressé ; ravi, transporté hors de lui-même, il mêle ses cris & ses applaudissemens à ceux des autres spectateurs. Enfin il sort plus épris que jamais de l'amour du Théâtre. « *M. l'Abbé Clément.* Ibid.

PAGE 115.

(f) *Des jeux, des cercles*, &c. Puisqu'il est question ici de toutes les sortes de plaisirs que la Religion condamne, que ne pourroit-on pas dire de cette manie du jeu si commune de nos jours, qui fait asseoir indistinctement à la même table, & couper ensemble, le Prince & l'Aventurier, la Duchesse & la Courtisanne, l'honnête homme & le fripon; qui fait risquer à ceux-ci la perte de l'honneur & de la probité, à celles-là la perte de la pudeur & de l'innocence, à tous la perte du temps & de la fortune; qui fait hasarder sur une carte ce qui eût suffi pour le bonheur de vingt familles, & qui réduit quelquefois à la plus affreuse indigence celles qui parmi nous étoient les plus distinguées & les plus opulentes?

Ibid.

(g) *Des cercles, des danses*, &c. Ce qu'on dit ici des Spectacles, on doit le dire, à plus forte raison, des Bals, qui ne sont pas moins dangereux. C'est à leur sujet que sur le Théâtre Italien un Auteur dramatique fort connu, (M. de Boissi, *Talens à la mode*) fait dire à un de ses personnages, qui est d'ailleurs

très-porté pour les plaisirs en tout genre :

Des femmes, sans garder la moindre bienséance,
Avec des hommes font assaut
D'entrechats & de bonds, de gambade & de saut.
O siecle ! ô temps ! ô mœurs ! quelle indécence * !

C'est à ce même sujet que le célebre Bussy-Rabutin, de l'Académie Françoise, ce courtisan célebre, dont le témoignage ne sera pas suspect aux gens du monde ; écrivoit à M. *de la Roquette*, Evêque d'Autun, cette Lettre qu'il ne sera pas hors de propos de rapporter ici.

» J'ai lu l'Avis sur les Bals que vous m'avez envoyé, Monsieur ; & puisque vous souhaitez de savoir ce que j'en pense, je vous dirai que je n'ai jamais douté qu'ils ne fussent très-dangereux. Ce n'a pas été seulement ma raison qui me l'a fait croire, ç'a encore été mon expérience ; & quoique le témoignage des Peres de l'Eglise soit bien fort, je tiens que

---

* L'indécence est plus grande aujourd'hui que jamais, par la nature de ces nouvelles danses, de ces Allemandes, qui, au jugement des hommes les moins prévenus, font rougir la pudeur, & devroient déconcerter la vertu la moins sévere. C'est à ces sortes de danses cependant qu'on forme l'âge le plus tendre ; & maintenant nous avons presque en tous lieux les *Bals d'Enfans*.

sur ce chapitre celui d'un courtisan sincere doit être d'un plus grand poids. Je sais bien qu'il y a des gens qui courent moins de hasard en ces lieux-là que d'autres; cependant les tempéramens les plus froids s'y réchauffent, & ceux qui sont assez glacés pour n'y être point émus, n'y ayant aucun plaisir, n'y vont point. Ainsi il n'est pas nécessaire de les leur défendre; ils se les défendent assez eux-mêmes. Quand on n'y a point de plaisir, les soins de sa parure & les veilles en rebutent; & quand on y a du plaisir, il est certain qu'on court grand hasard d'y offenser Dieu. Ce ne sont d'ordinaire que de jeunes gens qui composent ces assemblées, lesquels ont assez de peine à résister aux tentations dans la solitude; à plus forte raison dans ces lieux-là, où les beaux objets, les flambeaux, les violons & l'agitation de la danse échaufferoient des Anachoretes. Les vieilles gens, qui pourroient se trouver dans les Bals sans intéresser leur conscience, seroient ridicules d'y aller; & les jeunes, à qui la bienséance le permet, ne le pourroient sans s'exposer à de trop grands périls. Ainsi je tiens qu'il ne faut point aller au Bal quand on est Chrétien; & je crois que les Directeurs feroient leur

devoir, s'ils exigeoient de ceux dont ils gouvernent les consciences, qu'ils n'y allassent jamais. « Voyez le quatrieme tome du *Recueil des Lettres de M. de Bussy*, *édition d'Amsterdam*, 1738.

PAGE 123.

(h) *Racheté par des maximes qui s'accommodent mieux à leur foiblesse.* » Aussi l'habile Poëte, le Poëte qui sait l'art de réussir, cherchant à plaire au peuple & aux hommes vulgaires, se garde bien de leur offrir la sublime image d'un cœur maître de lui, qui n'écoute que la voix de la sagesse; mais il charme les spectateurs par des caracteres toujours en contradiction, qui veulent & ne veulent pas, qui font retentir le Théâtre de cris & de gémissemens, qui nous forcent à les plaindre, lors même qu'ils font leur devoir, & à penser que c'est une triste chose que la vertu, puisqu'elle rend ses amis si misérables. C'est par ce moyen que par des imitations plus faciles & plus diverses, le Poëte émeut & flatte davantage les spectateurs.

» Cette habitude de soumettre à leurs passions les gens qu'on nous fait aimer, altere

& change tellement nos jugemens sur les choses louables, que nous nous accoutumons à honorer la foiblesse d'ame sous le nom de sensibilité, & à traiter d'hommes durs & sans sentimens, ceux en qui la sévérité du devoir l'emporte en toutes occasions sur les affections naturelles. Au contraire, nous estimons comme gens d'un bon naturel ceux qui, vivement affectés de tout, sont l'éternel jouet des événemens; ceux qui pleurent comme des femmes la perte de ce qui leur fut cher; ceux qu'une amitié désordonnée rend injustes pour servir leurs amis; ceux qui ne connoissent d'autre regle que l'aveugle penchant de leur cœur; ceux qui, toujours loués du sexe qui les subjugue & qu'ils imitent, n'ont d'autres vertus que leurs passions, & d'autre mérite que leur foiblesse. Ainsi l'égalité, la force, la constance, l'amour de la justice l'empire de la raison, deviennent insensiblement des qualités haïssables, des vices que l'on décrie. Les hommes se font honorer par tout ce qui les rend dignes de mépris; & ce renversement de saines opinions est l'infaillible effet des leçons qu'on va prendre au Théâtre. « *M. Rousseau.*

PAGE 129.

(i) *Et chacun adopte selon son goût & son génie celle qui lui convient le mieux.* Il s'en faut bien que nous ayons sur cela la même délicatesse qu'avoient les Athéniens du temps d'Euripide. Ce Poëte avoit mis dans la bouche de Bellérophon un éloge magnifique des richesses, qu'il terminoit par ces paroles : » Les richesses sont le souverain bien du » genre humain ; & c'est avec raison qu'elles » excitent l'admiration des Dieux & des » hommes. « Tous les Spectateurs se récrierent, & on auroit chassé l'Acteur, si Euripide ne fût venu prier l'Assemblée d'attendre la fin de la Piece ; où l'admirateur des richesses recevoit le châtiment qu'il méritoit.

Euripide lui-même fut sur le point d'être cité devant les Magistrats, au sujet de cette réponse qu'il fait faire à Hippolite : » Ma » langue a prononcé le serment, mais mon » cœur n'y a point consenti. «

En général, il est bon d'observer que les Anciens savoient bien mieux que nous tirer parti des Spectacles ; ils les lioient en quelque sorte au systême de la Législation ; ils

les faisoient servir pour l'ordinaire à renforcer les mœurs, l'esprit national & la religion: Les Poëtes & les Philosophes, dans le siecle où nous sommes, les emploient le plus souvent à les détruire.

M. d'Arnaud, dans son Discours préliminaire sur le Comte de Comminge, & à l'occasion d'un spectacle plus dangereux encore & plus licencieux que tous les autres, fait une réflexion qui mérite bien toute l'attention du Ministere public. » Des hommes éclairés qui connoissent le pouvoir du physique, ne sauroient être trop attentifs sur le choix des objets qui les entourent, & des impressions qu'ils reçoivent. Des ames remuées par des images nobles & attendrissantes de vertu, d'humanité, d'amour des devoirs, seront assurément plus préparées aux bonnes actions que des esprits nourris de jeux insipides, & livrés à la frivolité & à de plates bouffonneries. Quand les Athéniens résisterent aux forces du *Grand Roi*, ils ne couroient point entendre des Musiciens (ou des Poëtes) efféminés, ils alloient enflammer leur courage aux représentations des Drames immortels des Sophocles & des Euripides. «

PAGE 131.

(k) *Qu'il est encore le beau rôle, le rôle qu'on voudroit jouer préférablement à ceux qu'on lui oppose.* C'est ce qu'on éprouve en quelque sorte dans le Misanthrope, & presque autant dans le Glorieux, cette Piece de caractere & de sentiment pour laquelle, plus que pour toute autre, on se sentiroit porté à faire grace au Spectacle, s'il ne renfermoit pas tant d'inconvéniens à la fois; on y fait le Glorieux si grand à certains égards; dès qu'il paroît sur la scene, il met dans son rôle tant de noblesse & de majesté, de cette fausse majesté cependant qui flatte notre sot orgueil; il l'emporte si fort sur son doucereux rival; il en triomphe si parfaitement, que pour peu qu'on soit entiché du même vice, on aimeroit mieux, ce semble, rester le Comte de Tufficre, que d'être le très-honnête, très-ridicule & très-malheureux Philinte. Dans une si belle Piece, que d'autres choses à reprendre par rapport aux mœurs!

On auroit été tenté d'analyser ici nos plus belles Pieces, tant les Tragédies que les Comédies, si dans de simples notes on pou-

voit se permettre de faire une dissertation ; & j'ose croire que, si l'on en excepte Esther & Athalie, qui n'ont pas été composées pour notre Théâtre, il eût été facile de prouver qu'il n'y en a pas une peut-être, qui, du côté de la morale, ne laissât plus à perdre qu'à gagner.

M. Rousseau a relevé avec beaucoup de justesse les inconvéniens qui se rencontrent, relativement aux mœurs, à mettre les Fables de la Fontaine entre les mains des enfans ; par une analyse aussi exacte, combien ne feroit-on pas observer d'inconvéniens plus sensibles encore à mettre nos meilleures Pieces du Théâtre sous les yeux & entre les mains de tous les hommes, & sur-tout des jeunes gens.

PAGE 153.

(1) *Avilis par un préjugé raisonnable.* Quoi qu'en puissent dire les passions, si portées à flatter ceux qui contribuent davantage à leurs plaisirs, le métier de Comédien sera toujours avilissant par sa nature ; parce qu'en soi il sera toujours vil de se donner soi-même en spectacle pour amuser les autres, & de s'y donner pour de l'argent ; de jouer par état des rôles qui nous sont étrangers ; de revêtir à

commandement un personnage qui n'est pas le sien, tantôt Roi de Théâtre & tantôt Valet, tantôt un héros & plus souvent un fripon, tour-à-tour Alexandre & Crispin; de faire acheter au Public le droit de censurer nos gestes, nos démarches, de nous siffler en face, & de nous insulter en personne.

» Quel est donc au fond, dit M. Rousseau, l'esprit que le Comédien reçoit de son état? Un mélange de bassesse, de fausseté, de ridicule orgueil & d'indigne avilissement, qui le rend propre à toutes sortes de personnages, hors le plus noble de tous, celui d'homme, qu'il abandonne..... C'est un grand mal sans doute, ajoute-t-il encore, de voir tant de scélérats dans le monde faire des rôles d'honnêtes gens; mais y a-t il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat, & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même est pénétré d'horreur?

» Si l'on ne peut voir en tout ceci qu'une profession peu honnête, on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des Actrices, qui force & entraîne celui des Acteurs. Mais pourquoi ce désordre

est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre temps on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siecle, où regnent si fierement les préjugés & l'erreur sous le nom de philosophie, les hommes abrutis par leur vain savoir ont fermé leur esprit à la voix de la raison, & leur cœur à celle de la nature..... Je demande donc comment un état, tel que celui de Comédienne, dont l'unique objet est de se montrer en public, & qui pis est de se montrer pour de l'argent, conviendroit à d'honnêtes femmes, & pourroit compatir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs ? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des desirs qu'elle prend tant de soin d'exciter ? . . . .

» Quoi ! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve ; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un systême de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très peu modeste, sans

cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi-vendues! il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point. » *Lettres sur les Spectacles.*

PAGE 158.

(m) *L'autorité des Législateurs, des anciens Sages de la Grece & de Rome.* Solon s'opposa fortement à l'établissement des Spectacles; il en prévoyoit les plus funestes suites, & l'effet ne prouva que trop qu'il avoit bien prévu. Plutarque attribue la corruption & la perte d'Athenes à la passion que le peuple eut pour eux. A Lacédémone on ne représentoit ni Tragédies ni Comédies. Platon les réprouvoit comme des amusemens qui tendoient à faire des hommes passionnés. Cicéron s'écrie à leur sujet dans les Tusculanes: O la belle école! Si on en ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux, il n'y auroit plus de spectateurs. Le tendre & galant Ovide s'écrioit lui-même: Ne touchez pas à ces

Poëtes qui ne respirent que la tendresse, *teneros ne tange Poëtas*; & tels sont du plus au moins tous nos Poëtes dramatiques.

» L'an 400, après la fondation de Rome, les Censeurs proposerent au Sénat de faire construire un théâtre de pierre. Le grand Scipion s'y opposa, & fit à ce sujet un discours si véhément pour prouver que les Spectacles corromproient infailliblement les Romains, que l'on vendit aussi-tôt par ordre du Sénat, tout ce qui avoit été préparé pour la construction du Théâtre. La suite fit voir que Scipion ne s'étoit point trompé; l'établissement des Spectacles à Rome fut l'époque du luxe & de la mollesse, qui corrompirent enfin cette fameuse République. « *Maximes*, &c.

» On croit répondre à tout, dit M. l'Abbé Clément, qui rapporte ce dernier trait, en disant que les Spectacles aujourd'hui sont bien différens de ce qu'ils étoient autrefois. A qui donc croit-on parler ainsi? N'avons-nous pas le Théâtre d'Euripide, de Sophocle, de Ménandre, & celui de Séneque, de Plaute & de Térence? Qu'on les compare à ceux de Racine, des deux Corneille, de Moliere, & on verra lesquels sont les plus propres à corrompre le cœur. Et l'impiété que quelques

Auteurs tragiques ont affecté de semer dans leurs Ouvrages, n'est-elle pas une des causes de l'irréligion qui se répand & s'établit de jour en jour ? *Ibid.*

PAGE 139.

(n) *Qui se flattera de mieux savoir que les Maîtres de l'art quels sont les effets qu'il peut produire ?* Corneille ne se rassura jamais entierement sur l'abus qu'il avoit fait de ses talens.

Voici ce que Racine écrivoit à son fils sur les Spectacles ; » Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de Romans & de Comédies, vous n'en serez guere plus avancé pour le monde, & ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez plus estimé. . . . . . Vous savez ce que je vous ai dit des Opéra & des Comédies ; on doit en jouer à Marly. Le Roi & la Cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; & ils auroient une mauvaise opinion de vous, si, à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi & pour mes sentimens. «

Voyez les *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, par *Louis Racine*, son fils, Auteur du *Poëme de la Religion.*

Quinaut s'est repenti, quoiqu'un peu

tard, d'un talent trop facile & trop mal employé.

La Motte a marqué les mêmes regrets ; & travaillant encore pour la Scène Françoise, voici l'aveu qu'il fait au Public dans son Discours sur la Tragédie : » Nous ne nous proposons pas d'éclairer l'esprit sur le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mêlange de l'un & de l'autre ; & les hommages que nous rendons quelquefois à la raison ne detruisent pas l'effet des passions que nous avons flattées. Nous instruisons un moment, mais nous avons long-temps séduit ; & quelque forte que soit la leçon de morale que puisse présenter la catastrophe qui termine la Piece, le remede est trop foible, & vient trop tard. «

A ces autorités on peut joindre celle des Auteurs plus modernes encore.

M. Lefranc, de l'Académie Françoise, & l'Auteur de Didon, parle ainsi contre les Spectacles, en se déclarant contre quelqu'un qui en prenoit la défense ; » On s'efforce depuis long-temps de réduire en problême théologique cette question : *Si c'est un péché d'aller à la Comédie.* On ne manque pas

d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassurer ; on exige qu'il n'y ait rien de déshonnête ni de criminel dans la Piece ; que celui qui va au Spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une ame facile à émouvoir ; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées, de ses regards ; que rien de ce qu'il entend, que rien de ce qu'il voit, ne soit pour lui une occasion de chûte ni de tentation. Cette théorie est certainement admirable. Qui me répondra de la pratique ? Sera-ce notre Casuiste ? Qu'il aille plutôt à la Comédie. Au retour je m'en rapporte à lui. «

M. Gresset, aussi de l'Académie Françoise, après nous avoir fait observer que l'Histoire de l'Art Dramatique est beaucoup plus la liste des fautes célebres & des regrets tardifs, que celle des succès sans honte & de la gloire sans remords, déclare lui-même son repentir des succès qu'il a eus en parcourant la même carriere. Voici quelques-uns des motifs qu'il rapporte dans sa lettre imprimée en 1759, & qui l'ont porté à faire cette espece d'abjuration. » Je vous avouerai, dit-il que depuis quelques années j'avois beau-

coup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le Théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre Religion, la seule divine, la seule incontestable : il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit du Christianisme, & je me faisois, sans le vouloir, des reproches infructueux que j'évitois de démêler & d'approfondir. Toujours combattu & toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre & par le desir de me faire grace. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination & l'enivrement de la fausse gloire? Encouragé par l'indulgence dont le Public a honoré *Sidney* & *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui & de moi-même, rappellé en même-temps par cette voix intérieure, toujours févere & toujours juste, je souffrois, & je n'en travaillois pas moins dans le même genre. Il n'est guere de situation plus pénible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, & de se trouver faux à soi-même & mal avec soi. Je cherchois à étouf-

ſer cette voix des remords à laquelle on n'impoſe point ſilence, ou je croyois y répondre par de mauvaiſes autorités que je me donnois pour bonnes...... J'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui, ſans nuage & ſans enthouſiaſme, qu'on ne parviendra jamais à juſtifier la compoſition des Ouvrages Dramatiques & la fréquentation des Spectacles.... Tout fidele, quel qu'il ſoit, quand ſes égaremens ont eu quelque notoriété, doit en publier le déſaveu, & laiſſer un monument de ſon repentir;... & quand on a quelques écrits à ſe reprocher, il faut s'exécuter ſans réſerve, dès que ce remords les condamne: il ſeroit trop incertain de compter que ſes écrits ſoient brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie..... Je rétracte donc ſolemnellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles rimées..... L'unique regret qui me reſte, c'eſt de ne pouvoir point aſſez effacer le ſcandale que j'ai pu donner à la Religion par ce genre d'Ouvrage, & de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu cauſer ſans le vouloir..... Les gens du bon air, les demi-raiſonneurs, les pitoyables incrédules peu-

vent à leur aiſe ſe moquer de ma démarche ; je ſerai trop dédommagé de leur petite cenſure & de leurs froides plaiſanteries, ſi les gens ſenſés & vertueux, ſi les ames honnêtes & pieuſes voient mon humble déſaveu avec cette ſatisfaction pure que fait naître la vérité, dès qu'elle ſe montre. «

Riccoboni s'exprime ainſi dans la Préface de ſon *Traité de la réformation du Théâtre.* » Je crois que c'étoit préciſément à un homme tel que moi qu'il convenoit d'écrire ſur cette matiere, & cela par la même raiſon que celui qui s'eſt trouvé au milieu de la contagion, & qui a eu le bonheur de s'en ſauver, eſt plus en état d'en faire une deſcription exacte..... Je l'avoue donc avec ſincérité, je ſens dans toute ſon étendue le grand bien que produiroit la ſuppreſſion entiere du Théâtre, & je conviens ſans peine de tout ce que tant de perſonnes graves & d'un génie ſupérieur ont écrit ſur cet objet. «

Le même Auteur fait enviſager avec beaucoup de force & de vérité les effets du Spectacle par rapport à la jeuneſſe. » Communément, dit-il, juſqu'à l'âge de dix ans, les enfans ſont très-bien élevés ; depuis dix ans juſqu'à quinze l'éducation foiblit, & les enfans com-

mencent à être gâtés, souvent même par leur pere & par leur mere : enfin depuis quinze ans jusqu'à vingt, les jeunes gens, maîtres de leurs actions, achevent eux-mêmes de se corrompre.

» Les parens sont pour l'ordinaire plus occupés de l'apparence, de l'extérieur, que du fond & de l'essentiel de l'éducation de leurs enfans. On ne s'attache à leur apprendre que la politesse, les belles manieres & l'usage du monde, en sorte qu'à dix ans ils sont en état de paroître dans ce qu'on appelle les meilleures compagnies, où l'on a grand soin de les présenter. C'est-là qu'ils entendent parler de toutes sortes de matieres, qui peuvent ou exciter leur curiosité, ou développer les germes de leurs passions. Et c'est-là que dans un âge encore tendre, & si susceptible des impressions du vice, ils commencent à le connoître & à se familiariser avec lui.

» Ces principes de corruption reçoivent une nouvelle force des Spectacles publics, où les peres & les meres ont l'imprudence de s'empresser de conduire leurs enfans de l'un & l'autre sexe. Or quelles atteintes mortelles ne doivent pas donner à leur innocence le nombre infini de maximes empestées qui se débitent

dans les Tragédies, dans les Opéra, & les expressions & les images licencieuses que présentent les Comédies. Ils ne les effacent jamais de leur mémoire.... Ils voient des Grands, des personnes élevées en dignité, des vieillards, &c. y applaudir. Ils s'imaginent que tout ce qu'on leur expose est à retenir.... Ils agissent en conséquence lorsqu'ils jouissent de leur liberté: & les voilà corrompus dans le cœur & dans l'esprit pour le reste de leur vie.... Mais, dit-on, quel inconvénient y a-t-il qu'ils entendent parler de la passion de l'amour? Il faut bien qu'ils la connoissent tôt ou tard. C'est ce que je suis très-éloigné de croire. On doit toujours ignorer le libertinage. Mais quand cette passion seroit traitée avec plus de réserve sur le Théâtre, il n'y auroit pas moins d'inconvénient, &, si j'ose le dire, moins de cruauté à leur donner sur une matiere si délicate des leçons prématurées & infiniment dangereuses, & à leur faire courir le risque de perdre leur innocence avant même qu'ils sachent quel est son prix & combien cette perte est affreuse & irréparable. Mais les parens s'intéresseront-ils à leur conserver cette vertu, s'ils n'en connoissent pas eux-mêmes le prix? Néanmoins ils sont ensuite au désespoir quand

leurs enfans donnent dans des désordre
judiciables à leur fortune. «

Enfin M. Rousseau, Auteur lui-mên
ce genre, & qui, de son aveu, n'a j
manqué volontairement une représentati
Moliere, a réuni & présenté dans tou
jour les dangers des spectacles. Des hon
célebres ont entrepris de répondre à la l
qu'il a écrite sur ce sujet; mais ils n'on
pondu, ce me semble, qu'à la moindre p
des raisons qu'il leur oppose; & encore,
tant d'esprit, tant d'art & de talens,
réponse eût-elle été si foible, si la cause
s'étoient chargés de défendre n'eût pas é
moins bonne?

LET



LETTRE XXX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

DANS quel embarras, dans quelle triste & cruelle perplexité vous me jettez ! Je commençois à reprendre une sorte de tranquillité, & vous me l'ôtez. Ah ! par pitié pour moi, que ne me laissiez-vous dans mon aveuglement ! Mais que dis-je ! & quelle pitié barbare, que celle qui aideroit à me tromper ! Mon pere, vous voulez mon bonheur plus que je ne le veux moi-même : & pourquoi faut-il que je ne me sente pas assez de force pour y concourir avec vous ? Vous voulez que je fuie l'objet qui m'est cher, ... que je l'éloigne ...... moi ! pour qui un jour d'absence est encore trop long. O Ciel ! qu'en lisant cet avis que vous me donnez, je me suis repenti de mon indiscrétion ! Eloigner l'infortunée Senneville, cette amie de la Comtesse, ce dépôt précieux qui lui a été confié ! Car enfin, c'est elle

que j'aime ; & voilà le reste de mon secret que je n'avois pas encore osé vous dire tout entier. Mon épouse pourroit-elle y consentir ? Son attachement égale presque mon amour, & n'en differe qu'en ce qu'il est plus parfait & plus pur. Elles sont devenues nécessaires l'une à l'autre : nous nous le sommes en quelque sorte tous trois, & il n'y a plus entre nous qu'un esprit & qu'un cœur. Que diroit le monde lui-même, si Senneville s'éloignoit ; & sous quels prétextes pourroit se faire une séparation que les bienséances ont rendue comme impossible ? ......
D'ailleurs ne puis-je pas aimer sans crime ? Ce que la loi naturelle me défend n'est pas d'avoir un cœur sensible. Hélas ! pourquoi le Ciel me l'a-t-il fait si tendre, s'il m'a défendu d'aimer ? .... Mais que dis-je ! & voudrois-je toujours me tromper moi-même ! Ce cœur, n'étoit-ce pas à moi de le mieux régler ? A qui devois-je mon amour ? Qui l'a mieux mérité de Senneville, ou d'Emilie ? Qui des deux avoit acquis sur lui de plus justes droits ? ..

Ah ! le cœur connoît-il de pareilles loix ; & est-ce bien celle du devoir & de la reconnoissance, qu'il attend pour se donner ? Cependant la passion ne doit pas être mon guide ; je le sais : c'est à ma raison à la réprimer & à la vaincre. Impuissante raison ! Elle est aussi foible pour triompher de mes penchans, qu'elle l'eût été, sans vous, pour dissiper mes ténebres. Que ferai-je, ô mon pere ? Combien vous affligez mon ame en l'éclairant ; & falloit-il que la vérité, au lieu de m'apporter la paix, fût pour moi la source d'un nouveau tourment ? Laissez-moi quelque temps encore emprunter de Senneville même les secours dont j'ai besoin, pour parvenir à m'en séparer. Peut-être l'amitié..... Insensé que je suis ! quel beau nom je profane ! C'est bien un sentiment si saint, une affection si tranquille & si chaste que je puis espérer de mettre à la place d'une flamme adultere ! Car enfin vous m'avez dessillé les yeux : oui, la loi naturelle toute seule, la seule raison suffit pour me condamner ; elle m'impose

un joug presque aussi dur que celui auquel je prétends me soustraire. Par-tout, ah ! par-tout, je trouve les entraves que je voulois éviter! Qu'il s'en faut peu que je ne rétracte tous les aveux que vous m'avez forcé de faire, que je ne reprenne mes premiers doutes, que je ne me replonge pour toujours dans une nuit plus profonde encore..... Voilà donc à quoi se termineroient cette franchise & cette droiture, dont je me suis glorifié devant vous; à devenir plus coupable & moins digne d'excuse! Tout en moi reclameroit contre de nouveaux égaremens. Vous m'avez trop éclairé, pour que je puisse douter quand je le voudrois; & mes passions me sont devenues trop suspectes, pour en mettre jamais le murmure importun à la place de la vérité.

Achevez votre ouvrage; soyez touché plus que jamais du trouble que je ressens. La loi naturelle, dites-vous, n'est pas la seule que je doive suivre; & quelques argumens qu'on forme en sa faveur, si Dieu m'en a donné une autre, ce n'est

point à moi à restreindre ses dons. S'il a parlé, de quelque maniere qn'il s'explique, ce n'est point à moi à refuser de l'écouter. Par le fait même, la raison de l'homme est trop bornée; ses lumieres sont insuffisantes; abandonnée à ses propres forces, qu'a-t-elle produit, que des lumieres bien imparfaites dans quelques-uns seulement; & dans presque tous que des égaremens monstrueux? Que répondre! C'est-là, j'en conviens, l'histoire de l'univers; c'est malheureusement la mienne; & que peut, je le répete, ma foible raison, pour la vertu autant que pour la vérité? Cependant quel autre appui me donnerez-vous? Le Christianisme. Eh, quoi, le Christianisme avec tous ses mysteres! Ah! je ne prétends pas le blasphêmer; votre exemple plus que jamais me le feroit respecter. Mais enfin, dans ses principaux dogmes, que d'étranges contradictions ne renferme-t-il pas? Quelle opposition avec la raison, ce premier guide que vous m'avez appris à consulter! Quelle foi aveugle n'exige-t-il pas de moi?

Quels ſuffrages compte-t-il en ſa faveur ? Quelle philoſophie a pu s'en accommoder? & n'eſt-ce pas au tribunal de la raiſon même, des ſciences, des arts & du génie qu'il eſt le plus décrié ? Comment donc croirai-je trouver en lui cet appui plus ſolide, ce guide plus sûr que vous m'offrez ?

Ainſi de quelque côté que je tourne mes regards, je ne vois rien qui puiſſe me ſatisfaire ; & je ſuis encore plus mécontent de moi-même. Toute ma lettre vous le prouve aſſez. Je veux le bien ; j'aime la vertu que vous m'avez fait connoître ; mais je ne me ſens pas aſſez de force pour la pratiquer. Je ſuis donc à mes propres yeux une énigme ; je m'examine & ne me conçois pas : je me fais honte ; je vous la fais encore plus .... Hélas ! que les paſſions dégradent ce même être qu'éleve & qu'ennoblit la raiſon !





LETTRE XXXI.

Du Marquis à son Fils.

TOUJOURS des combats, mon fils! mais ils menent à la victoire; ils décelent au moins un cœur naturellement vertueux. Ce cœur est foible encore, il a peine à se faire violence : cependant il sent assez qu'il le doit, qu'il le faut, & il craint seulement de ne le pouvoir pas. D'un côté la passion, les illusions qu'elle traîne à sa suite, & les prétextes dont elle se couvre; de l'autre l'honneur, la raison, le devoir; quelle opposition! quel contraste! & qu'il est dur & pénible de combattre ainsi, & d'être à chaque instant combattu par soi-même! Mais aussi qu'il est beau, qu'il est glorieux de se vaincre! Qu'il est doux, qu'il est consolant de s'être vaincu! O mon ami, cette victoire est digne de toi, & j'ose bien la promettre à tes efforts! Celui qui préside à la vertu, ce Dieu, dont maintenant tu réveres les loix & tu

reconnois la puiſſance, après t'avoir donné la liberté, ne te laiſſera pas ſans ſecours & ſans forces pour en faire un légitime uſage. La paix, que tu cherches en vain dans tes paſſions, qu'inutilement tu cherchois dans tes erreurs, ſera le fruit de ton triomphe; & par le calme dont tu jouiras, ta conſcience te rendra avec uſure le prix des ſacrifices que tu lui auras faits.

Souffre donc, cher Valmont, que la vérité, pour prendre plus d'empire ſur ton ame, acheve d'éclairer ta raiſon. N'élude point par des excuſes frivoles les loix que le devoir t'impoſe, & pour être entierement d'accord avec lui, commence par être de bonne foi avec toi-même. Alléguer la force de ton penchant, ce ſeroit, en vil eſclave, exagérer la peſanteur de tes chaînes, pour te diſpenſer de les rompre : enviſager comme un obſtacle invincible à l'éloignement de Senneville l'amitié que lui a voué la tendre & vertueuſe Emilie, ce ſeroit la croire, dans ſon attachement, auſſi foible que toi, ou

refuser de te montrer lorsqu'il en sera temps, aussi fort, aussi généreux qu'elle: enfin à l'égard du monde & des bienséances, à l'égard de Mademoiselle de Senneville & de ses véritables intérêts, que te restera-t-il à objecter, si par un de ces événemens heureux, qu'une providence attentive sait si bien nous ménager dans nos besoins & dans nos maux, le monde lui-même prescrit à Emilie un sacrifice qui doit faire le bonheur de celle qui lui est chere?

Mais j'en ai dit assez. Ces amis que le Ciel m'a donnés pour prix de ma disgrace, & que tu connoîtras dans peu, t'en diront davantage.

Cependant il faut, pour te résoudre à des renoncemens si pénibles, quelque chose de plus sûr encore que le sentiment, & de plus fort que la raison: il te faut, mon ami, le secours de la religion.....! Ce seul mot te révolte, & la religion, telle que je te la présente, la religion chrétienne, avec tous ses mysteres, te paroît une foi trop aveugle, un amas trop

absurde de contradictions & d'erreurs. Elle te paroît une invention humaine, trop peu faite pour être la croyance des vrais sages, trop décriée au tribunal de la raison, des sciences & du génie, pour que tu puisses seulement penser à l'adopter.

Quels préjugés tu t'es formés contre la foi de tes peres! Travailler à les détruire, c'est de tous les moyens que peuvent me suggérer mon zele & mon amitié pour toi, le premier que je doive mettre en usage pour te réconcilier avec elle.

Déjà je te l'ai dit, Valmont, & je n'ai point eu de peine à en convenir, une foi qui ne porteroit sur aucun fondement solide, une foi évidemment contredite par la raison, seroit dès-lors indigne d'un être raisonnable; elle seroit l'ouvrage de la séduction, de l'erreur, & le fruit du préjugé. L'adopter, seroit s'ôter toute ressource pour discerner le mensonge, & anéantir toute regle de vérité. Mais je le dis avec autant d'assurance; c'est calomnier la religion, & la connoître bien mal, que

d'oſer prétendre qu'elle nous force à la croire, ſans raiſon, ou contre la raiſon même. Non, mon fils, non, la ſimplicité de la foi n'eſt pas la crédulité d'une aveugle & ſtupide ignorance : c'eſt la ſoumiſſion éclairée d'un eſprit humble & ſage, qui plie ſous l'autorité de Dieu, dès qu'il eſt certain que Dieu a parlé.

La foi, il eſt vrai, ſemblable à cette colonne de feu, qui guidoit les Iſraëlites dans le déſert, a ſon côté obſcur, & ſa nature l'exigeoit; mais elle a auſſi ſon côté lumineux, & où brillent les plus purs rayons de la vérité.

La foi devoit avoir ſon obſcurité. Elle a été donnée à l'homme, pour l'inſtruire ſur les objets que dans l'état préſent des choſes il lui importe le plus de connoître, mais qui n'ont pour la plupart aucune proportion naturelle avec ſon entendement; ſur des objets qui n'entrent point par eux-mêmes dans la chaîne de ſes idées, & dont il ne peut être inſtruit que par voie d'autorité & de révélation. Elle lui a été donnée pour ſuppléer d'une maniere

transſcendante, ſi je puis m'exprimer ainſi, à ſa foible raiſon, à cette raiſon bornée, qui auroit trop à faire, s'il falloit que de principes en principes, de raiſonnement en raiſonnement, elle parvînt à la connoiſſance des ſecrets que Dieu renferme dans ſon eſſence, & que proportionnément à nos beſoins, lui-même nous a dévoilés. Mais il y a plus encore; elle a été donnée à l'homme, cette foi dont tu méconnois le prix, pour qu'il fît à l'auteur de ſon être un ſacrifice, non de ſa raiſon même, mais du trop de confiance qu'il avoit en elle; confiance préſomptueuſe & vaine, punie dans preſque tous les hommes, & ſur-tout dans les faux ſages; par de ſi honteux écarts. Sous tous ces rapports, ſans doute, la foi devoit être obſcure. Mais eu égard aux fondemens ſur leſquels elle repoſe, aux preuves qui établiſſent ſa certitude, aux motifs qui engagent à la recevoir, elle devoit être diſtinguée de toute invention humaine, de toute croyance vaine & ſuperſtitieuſe, de tout genre de fanatiſme &

d'imposture; & sous cet autre rapport, il falloit qu'elle portât avec elle son genre de démonstration & sa lumiere.

Elle l'y porte, mon fils, comme j'espere te le prouver bientôt; & ce qu'elle craint de notre part, moins d'ailleurs pour elle que pour nous, ce n'est pas l'examen sévere & impartial d'une ame droite qui ne veut que connoître la vérité, & qui est prête à lui tout sacrifier, dès qu'elle l'aura trouvée : c'est la froide & stupide indolence de ces faux disciples, qui la suivent sans discernement & sans motifs: qui savent à peine ce qu'ils croient, & qui s'inquietent encore moins du soin de le pratiquer : c'est le coup d'œil fier & insultant que laissent tomber sur elle ces esprits orgueilleux, qui, de la hauteur de leur prétendu génie, dédaignent sa touchante & noble simplicité : ce sont les phantômes qu'élevent contre elle ces hommes vains, enflés de leur savoir, qui ne veulent de lumieres que celles qui leur sont propres, de sentimens que ceux qui les singularisent, & de croyance que celle

qu'ils se sont faite * : c'est l'examen critique, mais infidele, de ces mécréans de nos jours, que la prévention, que la passion rendent moins attentifs à l'enchaînement & à la force de ses preuves, qu'aux difficultés qu'ils pourront lui opposer, & aux ridicules qu'ils peuvent jetter sur elle : c'est encore l'examen superficiel de ces esprits légers & dissipés, qu'une brochure amuse, qu'une plaisanterie contre la religion fait rire & persuade, que des ouvrages ingénieux & frivoles fixent pour un temps ; mais que rebutent à coup sûr des ouvrages sérieux, des raisonnemens profonds, & qui ont plutôt fait de ne rien croire, que de travailler efficacement à s'éclairer & à se convaincre : ce sont enfin, parmi ses propres enfans, des recherches

* » L'abus du savoir produit l'incrédulité.
» Tout Savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi.
» L'orgueilleuse Philosophie mene à l'esprit-fort, comme l'aveugle dévotion au fanatisme. « *M. Rousseau.*

curieuses & vaines, dans lesquelles, pour vouloir trop scrutér la Majesté divine, on est opprimé par sa gloire; & où l'on met des opinions humaines à la place des lumieres de Dieu même : voilà, mon fils, ce que la religion craint pour nous.

Mais si c'est au contraire avec des dispositions convenables que nous voulons l'étudier & la méditer; ah! elle nous y invite, bien loin de nous les défendre; & elle fait de cette étude le principe de notre fidélité, & la matiere de son triomphe. » O mon fils, te dit elle aujourd'hui par » ma voix, dépose tes préjugés dange- » reux : je ne te demande, pour être crue, » que d'être approfondie; & je n'ai be- » soin que d'être connue, pour être ai- » mée. Dès que tu m'auras vue telle que » je suis, ton unique regret sera de m'a- » voir outragée; & ton zele pour ma » gloire surpassera la haine qui t'armoit » contre moi. Dès que tu commenceras » à m'aimer, je ferai ton bonheur. Alors » je fixerai ton esprit, & je tranquilliserai » ton cœur; je sanctifierai tes actions; je

» réglerai tes penchans ; je diminuerai tes
» besoins ; je soulagerai tes maux ; en les
» épurant, j'assurerai & j'éterniserai tes
» plaisirs. « Ecoute, cher Valmont, ce langage si doux, ces promesses si flatteuses ; dont j'ai moi-même éprouvé la réalité ; & avant toutes choses, fais-moi la grace de penser, que si je crois la religion chrétienne, ce n'est pas sans fondement & sans preuves.

» Cependant la foi a ses mysteres ; &
» ces mysteres, dit-tu, sont des contra-
» dictions & des absurdités. « La foi a ses mysteres ; je t'en ai dit les raisons : & quand je ne les aurois pas dites, elles s'offrent assez d'elles-mêmes. Des mysteres ! eh, Valmont, où l'homme n'en rencontre-t-il pas ? De toute part, la raison, la nature ont les leurs (*a*).

La métaphysique a ses profondeurs & ses abîmes ; la physique a ses phénomenes inexplicables ! parmi les insectes, elle a ses polypes : la matiere, comme on se plaît à le croire, & comme on prétend le démontrer, a sa divisibilité à l'infini :

la géométrie a ſes lignes aſymptotes, qui s'approcheront toujours, &, quoique prolongées à l'infini, ne ſe couperont jamais : la connoiſſance de Dieu par la ſeule raiſon, parmi bien d'autres difficultés, nous laiſſe à concilier dans ſes attributs la néceſſité d'être, & la liberté : l'homme tout ſeul, ſans le ſecours de la révélation, eſt à lui-même le plus grand des myſteres ..... & tu ne permettras pas qu'une religion, qui, bien au-deſſus des lumieres & des loix de la nature, nous découvre ce qu'il y a de plus profond, de plus caché dans la Divinité, renferme rien d'obſcur & de myſtérieux. Mortel audacieux! ſi le vol hardi de ton orgueilleuſe raiſon doit trouver quelque part des limites, ne ſera-ce pas du moins au bord de l'infini * ?

» La foi a ſes myſteres, & ſes myſteres » ſont contraires à la raiſon. « Dis mieux,

* C'eſt ce que M. de Voltaire a ſi bien exprimé par ces vers :

La raiſon te conduit ; avance à ſa lumiere,
Marche encor quelque pas ; mais borne ta carriere.

cher Valmont; ils sont au-dessus de notre raison, de la raison humaine; mais ils ne sont pas contre elle : & quoi qu'en ait dit un Sophiste ingénieux, la différence de l'un à l'autre est immense.

Sans remonter jusqu'à des propositions géométriques, si certaines pour un Géometre, si conformes à ses lumieres, & cependant si fort au-dessus de l'entendement rude & grossier d'un Villageois & d'un simple Artisan, combien d'autres vérités, sensibles pour un homme dont la raison est exercée, & qui cessent de l'être pour celui dont la raison est sans exercice & sans culture? Ce que l'homme ne peut comprendre, le crois-tu incompréhensible à un Ange, à Dieu même? Croirois-tu faux tout ce qui surpasse ta foible in-

---

Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme, il le faut respecter.
. . . .
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux Savant,
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume & de cendre,
Fut dévoré du feu qu'il cherchoit à comprendre.

telligence, & oserois-tu bien faire de ta raison la mesure des possibles *? Qu'est-ce donc aux yeux de la droite raison qu'une absurdité, qu'une contradiction? C'est ce qui présente l'être & le non être dans un même objet & sous le même rapport, ce qui renferme tout à la fois & sous le même point de vue l'affirmation & la négation. Or les mysteres, qui au premier coup-d'œil effrayent l'imagination bien plus que la raison, considérés de près, n'offrent rien de semblable. La maniere d'être, le *comment* y est inconcevable; mais dans l'exacte vérité, rien n'y est absolument incompatible.

La Trinité, par exemple, offre des termes obscurs à certains égards, mais elle ne renferme point d'idées contradictoires.

---

* Les Géometres démontrent que la diagonale d'un quarré est incommensurable avec les côtés du même quarré, & il leur est impossible d'expliquer comment il peut se faire que cela soit ainsi.

On ne nous dit pas que ce qui est *un*, est aussi triple au même égard & dans le même sens ; que trois choses d'une espece ne font qu'une seule chose de la même espece ; ce qui seroit absurde ; on ne présente point à ma foi un Dieu, & trois Dieux, mais seulement trois personnes en Dieu, qui ne font qu'un même Dieu. La Trinité affecte les personnes, & non pas la substance *: dans celle-ci point de bornes, point de division, point de partage ; le Chrétien n'adore qu'un seul Etre tout-puissant, éternel, immense, infini ; & ces attributs sont communs, sont tout entiers à chaque personne, dans l'unité & la simplicité parfaite d'une même essence (*b*). Eh comment expliquer cette fécondité divine, cette union de trois personnes en une seule substance, toute l'énergie de ce mot *personnes*, employé pour exprimer, dit Saint Augustin †, ce

---

* *Neque confundentes personas, neque substantiam separantes.* Simbol. S. Athan.

† *De Trinit. lib. 5, cap. 9.*

qui, à dire vrai, eſt au-deſſus de toute expreſſion? Je n'en ſais rien; & de-là naît le myſtere que la foi me propoſe: mais il me ſuffit, que, quant aux idées qu'il renferme, on ne puiſſe y démontrer rien d'abſurde *(c)*.

De même auſſi dans l'incarnation, la foi ne nous offre pas un Dieu, qui, en ſe faiſant homme, ait altéré en lui cette nature divine, qui par ſon eſſence eſt inaltérable; mais un Dieu, qui, ſans ceſſer d'être tout ce qu'il eſt par lui-même, a daigné s'unir à la nature humaine. Les variations, les abaiſſemens, les ſouffrances ne tombent dans le Verbe fait chair que ſur l'humanité; & en Jeſus-Chriſt, par l'union des deux natures, les mérites ſont d'un Dieu, les ſouffrances ſont d'un homme. Cette union eſt étonnante; l'idée en eſt incompréhenſible; mais elle n'eſt pas contradictoire.

Dans l'Euchariſtie, c'eſt le même corps immolé ſur la croix, qui eſt au ciel & ſur la terre; mais ſuivant des Phyſiciens éclairés, & des Philoſophes profonds, il n'eſt

pas néceſſaire que ce ſoit par-tout la même quantité numérique de matiere, & en total les mêmes particules, pour que ce ſoit par-tout le même homme, & à proprement parler, le même corps. *

Je ne vois donc en tout ceci que des effets dignes de leur cauſe, d'une cauſe ſouverainement féconde au-dedans & au-dehors, ſouverainement puiſſante, ſouverainement bonne. Je vois avec admiration, avec tranſport, dans la Divinité une charité immenſe, qui, de même que tous ſes autres attributs, participe à ſon infinité; & bien loin que ma foi ſoit ébranlée par ces myſteres, dans le Dieu des Chrétiens, à tant d'amour pour les hommes, je reconnois mon Dieu.

Dans le péché originel, ce myſtere le plus incompréhenſible de tous, & ſans lequel toutefois nous ſommes encore plus

---

* Pour un plus grand éclairciſſement, voyez l'Ouvrage cité ci-après dans la note (d), ſur le Myſtere de l'Euchariſtie.

incompréhenſibles à nous-mêmes, les enfans ont contracté la tache de leur premier pere; mais c'eſt comme des ruiſſeaux infectés dans leur ſource. Ils ſont dégradés, il eſt vrai; ils naiſſent enfans de colere; mais dans leur dégradation, Dieu leur laiſſe plus qu'ils n'avoient droit de prétendre, & leur rend par la rédemption en Jeſus-Chriſt bien au-delà de ce qu'ils pouvoient eſpérer. Peut-être même te forcerai-je de convenir un jour que ſans le péché du premier homme, Jeſus-Chriſt, ſi je puis parler ainſi, eût manqué à l'univers *.

* Les Théologiens & les Philoſophes ont formé ſur le péché originel différens ſyſtêmes. Nous ne nous y arrêterons point ici; mais nous croyons pouvoir renvoyer à une diſſertation qui ſe trouve à la ſuite de l'*Avis aux Religionnaires de France*, par M. de Fonbonne, chez de Bure, l'aîné, Quai des Auguſtins: Et pour prévenir tout abus des ſyſtêmes en ce genre, nous nous contenterons d'obſerver que quand il eſt queſtion de l'énonciation du dogme, on ne ſauroit trop

Dans tous ces mysteres, je vois donc des choses obscures; je n'en vois point que la droite raison, que la saine philosophie puisse nommer absurdes, puisqu'il n'en est point qui soient renfermées dans le principe de contradiction *.

Et en effet, cher Valmont, les choses absurdes en elles-mêmes, celles qui sont opposées à des propositions évidentes, aux premieres notions du sens commun, sont absurdes pour tous les hommes. Fais croire à une petite portion du genre humain que la partie est plus grande que le tout, que la même chose peut être & ne pas être tout à la fois, que deux unités font trois: & cependant une partie du genre humain croit nos mysteres; les plus

prendre garde de donner un sentiment particulier pour le sentiment de l'Eglise universelle, la seule regle suffisante de notre Foi.

* C'est ainsi que l'appelle Leibnitz, en le considérant comme la regle essentielle de ce qui est véritablement impossible.

grands

grands hommes les ont crus; ils ont fait plus, ils ont travaillé à défendre sur ce point, & à justifier leur croyance (*d*).

Eh quoi! n'auroient-ils pu y voir, après tant de réflexions, ce que l'incrédulité nous donne pour des contradictions si palpables? Quoi! ils ont si bien relevé toutes les absurdités que renferment dans leur développement & leurs conséquences les systêmes de nos prétendus esprits-forts; & avec tout leur génie, ils n'auroient pu saisir celle qui dans la religion se seroient présentées d'elles-mêmes?

» Mais encore, me diras-tu sans doute, » ne pourroit-on pas séparer la religion, » de ses dogmes & de leur obscurité? « Séparer la religion de ses dogmes! Eh, si c'est Dieu qui les y a unis, comment veux-tu les en séparer? Eh, ce sont les dogmes qui forment essentiellement l'esprit du christianisme! Ils ne nous offrent point des spéculations inutiles & frivoles. Ce sont eux qui fondent toute la morale évangélique; qui, après nous avoir fait connoître toute la bonté, tout

l'amour de Dieu envers les hommes, servent de plus puissans motifs à la reconnoissance & à l'amour de l'homme envers son Dieu ; de plus ferme appui à son courage, de soutien à son espérance, & de principe à ses mérites. Ce sont eux, qui, en l'unissant plus intimement à l'auteur de son être, le lient plus étroitement à ses freres ; qui deviennent pour le vrai fidele, la source des joies & des consolations les plus pures ; qui sont la base de ses vertus les plus sublimes ; qui le rendent capable des efforts les plus héroïques & de la constance la plus parfaite ! Ce sont eux qui font de la religion chrétienne le corps de doctrine le plus suivi, le systême le mieux lié dans toutes ses parties, l'ensemble le plus un, le plus complet, & l'ouvrage le plus digne de la Divinité. Séparer la religion de ses dogmes ! ô mon fils, ce seroit donc l'anéantir ! Laisse aux inventions de nos faux sages le triste privilege de pouvoir être altérées, modifiées, réformées, au gré de leur caprice ; laisse à ces hommes vains

leurs systêmes si peu liés, si décousus, si mal assortis; ces systêmes où l'erreur se contredit à chaque instant, & qui se dé-mentent par tant d'endroits : le plan de doctrine que la religion nous présente ne peut perdre un de ses articles de foi, sans nous laisser voir le majestueux édifice qu'elle eleve, chanceler, s'écrouler, & se renverser tout entier sur lui-même.

Aussi, mon fils, c'est avec ses dogmes & ses mysteres que l'univers a reçu la religion chrétienne. Tu demandes quels suffrages elle peut compter en sa faveur? Demande plutôt, cher Valmont, dans presque tous les siecles qui ont été éclairés de sa lumiere, chez tous les peuples où elle a été portée, parmi tous les grands hommes qui ont brillé dans le monde par leur génie & leurs talens, & qui l'ont si scrupuleusement examinée, si soigneusement discutée, demande quels suffrages elle ne compte pas.

L'Eglise ne faisoit que de naître, le christianisme étoit encore à son berceau, & déjà ses apologies répandues de toute

part étoient l'ouvrage des philoſophes les plus vertueux & les plus éclairés. Tu compterois bien plutôt le petit nombre de ceux, qui, au tribunal de la raiſon & de la philoſophie, ont prétendu combattre la religion & la détruire, les Celſes, les Juliens, les Porphires, que la foule de ceux, qui, à ce même tribunal, l'ont ſi glorieuſement défendue, & l'ont fait triompher. Parcours, dans ces premiers temps, les ouvrages des Juſtins, des Arnobes, des Lactances, des Tertulliens, des Origenes; parcours ceux de tous les ſaints Docteurs que l'Egliſe reconnoît pour ſes Peres, & qui, dans leurs écrits, malgré les incorrections & les défauts de leur ſiecle, ſont encore, à tant d'égards & à ſi juſte titre, l'admiration du nôtre; les Irénées, les Cypriens, les Athanaſes, les Hilaires, les Baſiles, les Cyrilles, les Grégoires de Nazianze, les Ambroiſes, les Jérômes, les Auguſtins, les Chryſoſtômes; vois tant de génies divers, de tant de nations différentes, ſous tant d'époques remarquables, ſe ſoumettre au joug

de la foi : ſouviens-toi que c'étoient des hommes de lettres, des ſavans, des orateurs, des ſages, imbus pour la plupart de préjugés tout contraires, nourris dans les idées & les maximes d'une orgueilleuſe philoſophie ; & qui, par le caractere de leur eſprit, par le genre de leurs études, par l'intérêt le plus preſſant, par la réſiſtance des paſſions oppoſées, par la crainte des dangers, & la honte de croire, étoient portés à l'examen le plus ſévere : ſouviens-toi qu'après la prédication de Jeſus-Chriſt & de ſes Apôtres, le chriſtianiſme a commencé par tant d'hommes illuſtres, qui n'étoient rien moins que chrétiens, avant qu'il fût queſtion pour eux de le devenir ; & demande encore quelle ſorte d'examen, & quels ſuffrages la religion compte en ſa faveur.

Mais peut-être, Valmont, tous ces ſiecles n'étoient-ils pas aſſez éclairés pour toi. Tu ne trouveras ſans doute de vraies lumieres que dans le ſiecle de Bayle, de Spinoſa, & dans des temps plus modernes encore, où par air, par goût, par

défaut de mœurs, par prévention, on se rallie de toute part sous les drapeaux de l'irréligion. Eh bien, mon fils, choisis ce qu'il te plaira d'appeller par préférence à tout autre, le siecle des grands hommes; choisis celui d'un de nos plus grands Monarques, le siecle de Louis XIV *, plus grand peut-être à nos yeux que le siecle d'Auguste, s'il avoit pour lui la même antiquité : dans cette époque si remarquable; & parmi toutes les nations éclairées, compte, pese, discute les autorités, puisque c'est aussi à l'autorité que tu en appelles; & voyons qui l'emportera de la religion ou de l'incrédulité.

A cette petite poignée d'hommes, qui dans le dix-septieme siecle ont levé l'étendart de l'impiété, qui pour la plupart ont été célebres seulement par leur liberté de penser, & qui tous se sont tant de fois

* CE GRAND SIECLE, comme l'appelle M. de Voltaire dans sa Lettre à la suite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet sur la Langue Françoise.*

démentis, contredits eux-mêmes, oppose, sans distinction de secte & de ce qu'a pu mêler à la croyance générale l'esprit particulier, oppose les Descartes (e), les Leibnitz (f), les Newtons (g), ces trois hommes, l'éternel honneur de l'esprit humain, qui s'élevent si haut au-dessus de la sphere commune, qui dominent avec tant d'éclat dans l'empire des sciences, & partagent entre eux les respects de tous les Philosophes modernes qui se rangent à leur suite : oppose les Mallebranches (h), les Bernoullis (i), les Wolfs (k), les Wollastons, les Cumberlands, les le Clercs, les Grotius (l), les Clarkes, les Abadies, les Derhams, les Nieuwentyts, les Bacons (m), les Adissons (n), les Pascals, les Arnauds, les Nicoles, les Bossuets, les Fénelons, qui ne se sont pas contentés d'être chrétiens ou de le paroître, mais qui tous ont si bien prouvé leur croyance; quels noms! & je te fais grace des autres; quels hommes je t'ai cités, mon fils! & que tu te trouveras petit auprès d'eux, toi, &

les partisans de tes erreurs : oppose des sages que l'incrédule ignorant, ou de mauvaise foi, ose citer pour lui ; des sages quelquefois trop hardis dans leurs systêmes, peu mesurés dans leurs expressions, emportés par la fougue du génie au-delà des bornes que la religion lui prescrit, peut-être aussi ; séduits par un vain desir de gloire, (car hélas ! que de gloire a terni le trop grand desir de l'accroître ;) mais toutefois, au milieu même de leurs écarts, retenant dans leur cœur & dans leurs écrits la religion, que par quelques endroits ils sembloient abandonner : tels ont été, par rapport au christianisme, un Loke (*o*), un Pope (*p*), un Hobbes peut-être, avec tous ses faux principes (*q*), & tant d'autres dans le même genre : car c'est un grand & dangereux abus, mon fils, que de crier trop aisément à l'incrédulité, & de vouloir compter malgré eux, parmi les ennemis de la religion, des hommes d'un certain nom, qui, jusques dans leurs vains systêmes, l'ont chérie, ou l'ont du moins respectée.

A ces Philosophes, à ces Sages, ajoute les Peres de notre belle littérature, les Corneilles (*r*), les Racines, un Despreaux, un Lamotte, un Rousseau (*s*), un la Fontaine (*t*), qui a déploré si amérement les déréglemens de son imagination, & les honteuses licences qu'il avoit permises à sa plume.

C'étoit là le siecle des grandes choses, le siecle des grands hommes ; & c'étoit aussi le siecle de la foi : & de nos jours, où tout devient si étroit, si petit, si stérile, si ce n'est peut-être en genre de futilité, on se fera gloire d'être incrédule ! Hélas ! lorsque nous nous piquons de mieux voir que ceux qui nous ont précédés, lorsque nous nous flattons de donner le ton à ceux qui viendront après nous, qu'est-ce donc qui fonde nos prétentions ? Où sont nos inventions ? Quelles sont nos découvertes, comparées à celles de ces hommes rares & sublimes qui nous ont éclairés ? Dans le dernier siecle, on a vu briller de toute part l'étincelle du génie ; on a vu, si je puis m'exprimer ainsi, les

esprits s'échauffer, se presser, faire effort, pour enfanter des chefs-d'œuvre, & faire jaillir en tous lieux l'éclat & la lumiere. Aujourd'hui, plus occupés du desir de paroître profonds que du soin de le devenir, mettant par-tout l'affiche de la science, sans y mettre la science même, portant jusques dans l'éloquence de grands mots bisarrement placés *, froids, monotones,

---

* » Le déplacé, le faux, le gigantesque, » semblent vouloir dominer aujourd'hui.... » On appelle de tous côtés les passans pour » leur faire admirer des tours de force qu'on » substitue à la démarche simple, noble, » aisée, des Pélissons, des Fénelons, des » Bossuets, des Massillons. « *M. de Voltaire*, Lettre à la suite des *Remarques de M. l'Abbé d'Olivet.*

C'est dans ce siecle sur-tout que, selon la pensée ingénieuse de M. Gresset,

» L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. «

C'est de nos jours que l'on montre dans presque tous les Ouvrages,

» De l'esprit si l'on veut, mais pas le sens commun. «

Et toutefois, comme l'a si bien dit un

tristement & follement raisonneurs, nous ne savons, à le bien prendre, ni raisonner, ni sentir ; ou si quelquefois encore nous montrons de l'esprit, du feu, du sentiment & de la chaleur, c'est tout au plus dans les délires, qui sont le fruit de l'irreligion & de la dépravation des mœurs. Nous vantons, il est vrai, nos productions ; nous nous donnons pour des sages ; nous appellons notre siecle, le siecle de la philosophie (*u*) : pauvres Philosophes ! c'est la montagne en travail : & qu'enfante-t-elle ?

Homme de Lettres, » avoir beaucoup d'esprit & point de jugement, c'est, avec le superflu, manquer du nécessaire. « *L'Abbé Trublet.*

Ah ! pourquoi faut-il que cette manie du bel esprit, des faux brillans & des amphigouris philosophiques se soit glissés jusques dans nos Chaires chrétiennes, & que, faute d'enseignemens simples & à la portée de tous, d'instructions solides, touchantes & pathétiques, elle n'ait que trop favorisé peut-être le progrès du libertinage & de l'irréligion ?

O mon fils ! je m'imagine quelquefois voir ces génies fameux des derniers siecles, ces hommes vraiment grands, à qui l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage (*x*), renaître de leurs cendres, & reparoître au milieu de nous. Je crois les entendre élever la voix dans nos plus célebres Académies, s'adresser à leurs disciples, & leur dire : » reconnoissez-vous » vos instituteurs & vos maîtres, vos gui- » des & vos modeles ? Est-ce donc leur » gloire que vous prétendez flétrir, en » flétrissant la religion qu'ils ont si sincé- » rement honorée, qu'ils ont défendue si » constamment ? Quoi, n'étions-nous donc » des esprits foibles & de petits génies, » que lorsque nous combattions pour elle ? » Quoi, l'attachement qu'elle nous inspi- » roit, le respect dont elle nous pénétroit, » les éloges qu'elle nous dictoit en sa fa- » veur, n'étoient-ils donc qu'un vain pré- » jugé ? Et lorsque nous détruisions avec » tant de soin toutes les erreurs, lorsqu'en » tout genre nous renversions avec tant » de force & de courage les autels élevés

» à la crédulité, lorſque nous cherchions
» avec tant de zele & de ſuccès la vérité,
» ne nous étions-nous mépris que ſur
» l'objet que nous diſcutions avec le plus
» d'attention, & qui nous intéreſſoit da-
» vantage? Eh, qui êtes-vous pour traiter
» notre croyance de ſuperſtition, de fana-
» tiſme & d'imbécillité, lorſque nous
» vous aſſurons d'un commun accord
» qu'elle avoit à nos yeux tout le poids
« de l'examen & toute l'autorité de la
» raiſon? Qui êtes-vous, & de quel droit
» vous donnez-vous pour nos cenſeurs &
» nos juges, vous que ſous aucun titre
» nous n'euſſions admis pour nos égaux,
» & que notre unique étonnement peut-
» être eſt de voir aſſis maintenant à la
» même place que nous? «

Cette apoſtrophe un peu vive, mais ſi bien fondée, ce ſemble, n'eſt point ici, cher Valmont, une déclamation outrée qui n'excepte rien, qui ne trouve de génie, de connoiſſances & de talens que dans ceux qui penſent comme nous penſons nous-mêmes. Il en eſt ſans doute

qu'il suffit de frapper au visage pour les déconcerter & les mettre en fuite ? Ne sont ce pas ces hommes singuliers qu'on a peine à définir, qui refusent de passer pour Chrétiens, parce que trop de gens le sont encore ; & qui, voulant marcher seuls, n'attendroient qu'un renversement total d'idées & de sentimens pour se rendre les hérauts du Christianisme ? Ne sont-ce pas sur-tout ces hommes aussi libertins de mœurs que de croyance, ces jeunes gens déjà perdus de débauche à vingt ans, & qui mettent par-tout, dans leurs écrits comme dans leurs propos, le poison de l'impureté & tous les excès de la licence à côté de l'irréligion ? Eh, mon ami, en considérant la marche ordinaire de la plupart des incrédules, ce n'est pas leur nombre qui m'étonne : c'est au contraire qu'il y en ait si peu. Avec un cœur dépravé, il est si commode de ne rien croire ! Mais enfin, malgré la dépravation du siecle & la manie de l'*esprit-fort*, la Religion ne trouve-t-elle pas aujourd'hui même, parmi les hommes les plus céle-

bres, des défenseurs ou des disciples ? Elle n'est donc pas si décriée que tu le disois au tribunal de la science, du génie, & de la philosophie, & depuis qu'elle s'est fait connoître elle ne l'a jamais été. Malgré ton mépris apparent pour les suffrages & les opinions des hommes, tu me rapellois à l'autorité, Valmont, & je t'ai répondu par des autorités.

Mais faut-il répondre à tout ? Est-il vrai encore, par exemple, que les arts soient opposés au Christianisme ? & ne peut-on en même temps embrasser l'un & cultiver les autres avec succès ? De quels arts parles-tu ? De l'Eloquence, de la Peinture, de la Sculpture, de l'Architecture, de la Poésie, de la Musique ? Mais dans les genres les plus nobles, je t'ai déjà cité les plus grands noms. Hommes illustres par vos talens, Orateurs sublimes, Poëtes célebres, Artistes fameux, c'est à vos ouvrages que j'en appelle ; qu'ils répondent pour moi. Ah ! mon fils, que de chefs-d'œuvre en tout genre la religion n'a-t-elle pas enfantés ! L'éloquence des

Chryſoſtômes, des Boſſuets, des Fénelons, des Bourdaloues, des Maſſillons, en s'exerçant ſur des objets conſacrés par la Religion, a-t-elle dégénéré de celle des Cicérons, des Démoſthenes? Nos morceaux chrétiens des Raphaëls, des Michel-Anges, des Bernins, répandus ſur-tout à Rome & dans toute l'Italie, dont ils ſont l'ornement, n'égalent-ils pas ceux qui nous reſtent des Peintres & des Sculpteurs les plus renommés de l'antiquité payenne! L'Egliſe de S. Pierre à Rome, celle de S. Paul de Londres, ſeroient-elles indignes de figurer pour l'architecture à côté du Panthéon? Les plus belles pieces de Corneille, & de Racine ne ſont-elles pas leurs Tragédies ſaintes? & nos plus belles Odes ne ſont-elles pas des Odes ſacrées? La muſique a-t-elle rien perdu dans nos temples de ſa nobleſſe & de ſon harmonie? & celle qui, dans les compoſitions de nos plus grands maîtres *, inſpire des ſentimens

* Et plus récemment encore dans les beaux

profonds de crainte, de respect & d'amour pour la Divinité, ne vaut-elle pas bien celle qui sur des rimes impures & par des sons dangereux, nous invite aux plaisirs ?

C'est trop m'arrêter peut-être à réfuter des objections frivoles : mais rien n'est à mépriser pour moi de ce qui peut détruire dans Valmont des préjugés, qui, quoique légers en eux-mêmes, l'empêcheroient de prêter l'oreille à ma voix sur des choses plus essentielles. Dépose toute prévention, mon fils, & tu m'entendras volontiers te prouver la Religion Chrétienne.

---

morceaux des la Landes, des Mondonvilles, des Pergoleses & de tant d'autres.



NOTES.

PAGE 184.

(a) DES *Mysteres !* ..... *De toute part la raison, la nature ont les leurs.* Les choses les plus communes qui se rencontrent sur notre chemin, dit M. Locke, ont des côtés obscurs, où la vue la plus perçante ne sauroit se faire jour. » & la Théologie naturelle, dont les Déistes semblent faire leur fort, est-elle exempte de difficultés ? Conçoit-on facilement quel est le passage du néant à l'être ? Comment Dieu crée quelque chose par sa seule volonté ? Comment est-ce qu'étant spirituel, il peut agir sur la matiere ? Comment il est présent par-tout, sans occuper un espace ? Comment il peut prévoir la détermination d'un être libre ? Et l'idée de l'éternité de combien d'abîmes n'est-elle pas environnée ! Cependant on passe par-dessus ces difficultés, & il le faut bien, parce que dès qu'on voit clairement qu'une chose doit être, on ne s'embarrasse pas d'en comprendre la maniere. La vue de l'esprit a une sphere bornée aussi-bien que celle du corps ; & comme tout ce qui est au-delà d'une certaine distance ne frappe nos yeux

que confusément, aussi dans l'ordre des choses spirituelles, il ne faut pas croire que tout soit soumis à notre pénétration. Pendant que des esprits vains & légers s'imaginent que rien n'est au-dessus de leurs lumieres, on entend les vrais Philosophes faire là-dessus les aveux les plus modestes. Sur-tout dès qu'on s'éleve aux premiers principes, & qu'on veut toucher à l'infini, qui est-ce qui n'a pas éprouvé que l'esprit se confond, & qu'il y a je ne sais quelle obscurité redoutable qui nous arrête, comme n'étant pas permis à un mortel de pénétrer dans l'essence & l'origine des choses, qui est le sanctuaire du Très-haut? Puis donc que la nature est pleine de *Mysteres*, puisque toutes les sciences ont les leurs, s'étonnera-t-on que la Théologie chrétienne ait les siens? Et au milieu des obscurités qui nous environnent, trouvera-t-on étrange que la révélation dise quelque chose de l'essence divine, qui passe nos conceptions? Il seroit bien plus étonnant que tout fût facile & de plein-pied dans un sujet si mystérieux & si sublime. » *Turretin, de la vérité de la Religion Chrétienne, sect.* 4, *art.* 1, *chap.* 7.

PAGE 188.

(b) *Dans l'unité & la simplicité parfaite d'une même essence.* La simplicité n'exclut pas

qu'elle aille jusqu'à la compréhension & au *comment*.... Le *comment* nous passe & ne nous est point nécessaire. On peut dire des explications des mysteres qui se débitent par-ci par-là, ce que la Reine de Suede disoit dans une médaille sur la Couronne qu'elle avoit quittée : NON MI BISOGNA E NON MI BASTA, *Leibnitz. Discours de la Conformité*, &c.

PAGE 193.

(d) *Les plus grands hommes.... ont travaillé à défendre sur ce point & à justifier leur croyance.* Le Discours préliminaire de la Théodicée de M. de Leibnitz, qui a pour titre, *De la conformité de la Foi avec la Raison*, & qui sert de réponse aux plus ingénieux sophismes de Bayle, est dirigé presque tout entier vers cette fin, la défense de la Religion & de ses Mysteres. Leibnitz, ce génie si vaste & si sublime, dans le temps de ses plus grands travaux & de ses plus hardies productions, composa en Latin un Traité intitulé, *Sacrosancta Trinitas per nova argumenta Logica defensa*; la sainte Trinité défendue par de nouveaux raisonnemens de Logique. Sans prétendre expliquer le Mystere, ni le prouver par des raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer dans cet écrit que

que la ſaine logique eſt favorable à cet égard à la Foi des Orthodoxes. C'eſt encore ſur ce même objet que le ſavant & célebre Tillotſon diſoit qu'il ne craignoit pas la diſpute avec les Sociniens, & qu'il conſentoit volontiers que cette cauſe fut plaidée au tribunal de la raiſon, auſſi-bien qu'à celui de l'écriture expliquée par la tradition générale de l'Egliſe chrétienne. (Second Sermon de la Divinité de Jeſus-Chriſt.) Mais ſans parler de tous les Ouvrages par leſquels une foule de grands hommes, dans toutes les Communions chrétiennes, ont pris la défenſe de nos Myſteres, qu'il me ſoit permis d'en citer un ſur le Myſtere de l'Euchariſtie, qui m'a étonné, moins encore par ſon titre que par l'exactitude & la profondeur d'eſprit & de lumieres avec leſquelles ce titre eſt rempli. C'eſt ainſi que ce Livre eſt intitulé : *Préſence corporelle de l'Homme en pluſieurs lieux, prouvée poſſible par les Principes de la bonne Philoſophie*, en réponſe au défi d'un Journaliſte Hollandois. Son Auteur, qui eſt celui des *Lettres à un Américain*, dont on connoît aſſez le ſuccès, commence par établir dans le ſens le plus catholique & le plus rigoureux toutes les conditions du problême qu'il a à réſoudre. Il part

ensuite de l'hypothèse du corps prototype que Nieuwentyt avoit proposée pour prouver la possibilité de la résurrection des corps, malgré les objections que l'on forme contre elle. Il développe, il perfectionne cette hypothèse; il y joint sur l'identité personnelle, & les autres parties nécessaires à la solution du problême, des principes tirés tout à la fois de la Métaphysique la plus simple & la plus vraie & des observations les plus constantes que la Physique puisse nous fournir; & il en déduit d'une maniere sensible la vérité de sa proposition. Ce n'est pas, comme il le dit lui-même, qu'il ose prétendre que sa solution, par rapport à l'Etre suprême, soit la vraie, ni qu'elle nous dévoile tout le mystere; mais il lui suffit de faire voir que si la raison toute seule peut montrer une maniere selon laquelle ce Mystere est possible; à plus forte raison l'entendement divin doit-il avoir, dans les ressources de sa sagesse & de sa fécondité, une infinité d'autres moyens pour effectuer ce qui ne nous paroît au premier coup-d'œil comme impossible que faute de connoissances & de lumieres. M. de Leibnitz, dans le Discours préliminaire dont j'ai déja parlé, avoit entrevu la possibilité de ce Mystere dans le sens

Luthérien ; dans le ſens Catholique, & plus ſtrict, M. l'Abbé de Lignac la démontre.

Pour revenir entierement des préjugés que l'on auroit pu ſe former contre les Myſteres de la Religion, on peut joindre à la lecture de cet Ouvrage celle d'un autre Livre également intéreſſant, intitulé, *La foi juſtifiée de tout reproche de contradiction avec la raiſon*, & qui ſe vend, comme le premier, chez *Rozet*, Libraire à Paris. Ces ouvrages ne ſont pas propres à orner une toilette, j'en conviens : auſſi je ne les propoſe pas à tout le monde ; mais ſeulement à ceux, qui, doués d'ailleurs d'un eſprit vrai & d'un cœur droit, & égarés plus par prévention que par paſſion, plus par un doute mal fondé que par libertinage ou par préſomption, ne croiroient pas pouvoir acheter par trop d'examen & trop d'étude la connoiſſance de la vérité.

PAGE 199.

(e) *Les Deſcartes.* Il faudroit ne connoître ni ſa vie ni ſes œuvres pour ſuſpecter ſeulement ſa foi. Deſcartes ſemble avoir eu ſur la Religion cette conviction de ſentiment que font naître dans les ames droites la ſainteté de ſes loix & la ſublimité de ſa morale. C'eſt ce qui étoit cauſe qu'il n'oſoit l'aſſervir à de vains rai-

ſonnemens, comme il le répete en pluſieurs endroits de ſa méthode & dans ſes autres Ouvrages. Il ne ſe bornoit pas toutefois à la reſpecter; mais il la profeſſoit, il la chériſſoit, & apprenoit aux autres à la chérir & à la profeſſer comme lui. On en a ſur-tout un témoignage bien éclatant dans le certificat par lequel la célebre Chriſtine, Reine de Suede, avoue qu'elle lui doit, après Dieu, ainſi qu'à ſon illuſtre ami, M. Chanut, ſa converſion à la Foi catholique. On peut voir dans ſa vie, écrite par M. Baillet, d'autres preuves auſſi frappantes de ſon zele pour la Religion, de ſon exactitude à en remplir les devoirs; de ſon aſſiduité à fréquenter les Sacremens au ſein de la Hollande & de la Suede, de ſa foi humble & ſoumiſe, lors même qu'il philoſophoit le plus librement; & ſouvent alors ſa philoſophie venoit à l'appui de la Foi, & confirmoit ſon accord avec la raiſon, comme il le témoigne lui-même dans pluſieurs de ſes Lettres, auſſi conformes à la Religion qu'à la ſaine Philoſophie. C'eſt ce qui l'autoriſa à écrire à quelqu'un au ſujet de ſes Ouvrages, » qu'il ne craignoit nullement au fond qu'il s'y trouvât quoi que ce fût contre la Foi. Au contraire, ajoutoit-il, jamais la Foi n'a été ſi fortement appuyée par

les raisons humaines qu'elle peut l'être, si l'on suit mes principes : mais sur-tout la transsubstantiation que les Calvinistes reprennent comme impossible à expliquer par la Philosophie ordinaire, est très-facile par la mienne « *Tom.* 1 *des Lett. pag.* 518.

Il s'en expliqua en effet, pour répondre à une objection de M. Arnaud, d'une maniere qui contenta un grand nombre de Catholiques, qui crurent y trouver moins d'embarras que dans celle des Ecoles. Mais on lui a souvent entendu dire depuis : » que si les hommes étoient encore un peu plus accoutumés à sa maniere de philosopher qu'ils ne l'étoient alors, il pourroit leur faire connoître un autre moyen d'expliquer ce Mystere, qui fermeroit la bouche aux ennemis de notre Religion, & auquel ils ne pourroient contredire. « *Rel. mss.* & t. 1 *des Lettres, page* 525.

Ibid.

(*f*) *Les Leibnitz.* Voyez la note (*d*).

Ibid.

(*g*) *Les Newtons.* Cet homme d'un génie supérieur, & unique peut-être, a toujours été aussi fortement convaincu de la vérité de la Religion chrétienne, que rempli d'attachement

pour elle ; il en étoit si pénétré, qu'il la rappelle & lui rend hommage dans presque toutes ses œuvres & jusques dans son *Optique*. Son livre favori étoit la Bible ; mais il avoit fait sa principale étude du nouveau Testament. On trouve à la fin de sa Chronologie des réflexions sur la concorde & l'enchaînement des faits contenus dans l'Evangile.

IBID.

(h) *Les Mallebranches.* Le Pere Mallebranche est peut-être celui de tous nos Ecrivains qui a le mieux vu la Religion en grand, & le mieux compris, par les vues même philosophiques, toute la dignité du Verbe incarné, relativement à la gloire du Créateur, & au systême complet de la création.

IBID.

(i) *Les Bernoullis.* M. d'Alembert a fait à ce sujet cet aveu si remarquable & si honorable pour tous deux : » M. de Bernoulli ne m'étoit » connu que par ses Ouvrages ; je leur dois pres- » qu'entierement le peu de progrès que j'ai fait » en Géométrie, & la reconnoissance exige de » moi l'hommage que je vais rendre à sa mé- » moire..... Sincerement attaché à la Religion, » il la respecta toute sa vie sans bruit & sans

» faste. On a trouvé parmi ses papiers des preu-
» ves par écrit de ses sentimens pour elle, & il
» faudra augmenter de son nom la liste des
» grands hommes qui l'ont regardée comme
» l'ouvrage de Dieu : liste capable d'ébranler
» même avant l'examen les meilleurs esprits,
» mais suffisante au moins pour imposer silence
» à une foule de conjurés, ennemis impuissans
» de quelques vérités nécessaires aux hommes,
» que Pascal a défendues, que Newton croyoit,
» & que Descartes a respectées. « *Eloge de Bernoulli.*

IBID.

(k) *Les Wolfs.* Voyez l'abrégé en trois volumes qu'a donné M. Formey du grand Ouvrage latin de Wolf, du Droit de la nature & des gens, & à la tête de cet abrégé la vie de cet homme illustre, l'un de nos plus grands Philosophes & de nos plus savans Mathématiciens. Ses dernieres paroles, en mourant, ont été celles-ci : *Jésus, mon Rédempteur, fortifiez-moi dans ces momens !*

IBID.

(l) *Les Grotius.* Il n'est presque personne qui n'ait entendu parler de l'excellent Ouvrage de Grotius sur la vérité de la Religion Chré-

tienne. Cet homme, l'un des plus beaux esprits & des plus savans, est sur-tout admirable dans ce petit Livre, où tous les genres d'érudition sont employés, non pour le faste & l'ostentation, mais pour servir de preuves essentielles sur les points de faits les plus intéressans.

M. le Clerc a fait des notes sur cet Ouvrage; & cet habile critique a composé lui-même un traité sur l'incrédulité, qui mérite d'être lu.

IBID.

(m) *Bacon*, que tous les hommes de Lettres & les Savans reconnoissent pour l'auteur ou le restaurateur de la saine Philosophie, se faisoit gloire d'être le disciple de la Religion.

IBID.

(n) *Les Adissons*. Le célebre Adisson a fait un Traité de la Religion Chrétienne dont nous avons une Traduction Françoise imprimée à Lausanne.

PAGE 200.

(o) *Un Locke*. Locke a eu, comme Philosophe, ses systêmes; comme Chrétien, il a eu par malheur ses opinions particulieres; mais sa liberté de penser, son esprit de tolérance sur

des articles même fondamentaux de la Religion Chrétienne, ne l'ont pas empêché de reconnoître, premierement, qu'on ne doit pas compter parmi les erreurs que le juste Juge pardonnera, celles qui viennent d'indocilité; & en second lieu, que chacun est obligé à rechercher de bonne foi & avec sincérité ce qu'enseigne Jesus-Christ, à le croire, à le pratiquer, & à se repentir de ses fautes pour être justifié par la foi en Jesus-Christ. En un mot il croyoit à la nécessité de la révélation, à la rédemption, aux prophéties, à la mission divine de Jesus-Christ, à ses principaux mysteres, à sa résurrection, à son dernier avénement, à ses miracles, & à ses œuvres. (Voyez son *Christianisme raisonnable.*)

IIIV.

(p) *Un Pope.* M. Pope quoique Anglois & au sein de sa patrie, a toujours vécu dans la profession publique de la Religion Catholique. Il en donne lui-même une preuve bien authentique dans sa lettre à Mr. Racine le fils.

Le Chevalier de Ramsay, qui étoit lié avec lui si étroitement, lui rend à ce sujet le plus glorieux témoignage, celui de s'être montré, par rapport à sa croyance, supérieur aux tentations les plus séduisantes. Voyez les Lettres à

la ſuite du Poëme de la Religion. Je n'ignore pas cependant qu'on a voulu faire paſſer pour équivoques les aſſurances ſi poſitives que cet illuſtre Poëte a données de ſa foi ; mais j'aime beaucoup mieux l'en croire ſur ſa parole, & le juger tout à la fois Catholique & vrai, que de le croire Déiſte & imposteur. D'ailleurs on n'a pas fait ſans doute aſſez d'attention à cet autre témoignage que lui a rendu M. Warburton ſon compatriote & ſon ami, lorſqu'il promit en publiant la nouvelle édition de ſes œuvres (Avertiſſement, pages x & xj) non-ſeulement de rendre compte avec étendue des Ouvrages de Pope dans l'Hiſtoire de ſa Vie, mais encore *de défendre ſon caractere moral, par le détail de ſes vertus, ſa piété filiale, ... ſon profond reſpect pour la Divinité, & ſur-tout ſon attachement ſincere pour la révélation.* Quelle autorité après celle de Pope lui-même, doit avoir ici plus de poids que celle d'un homme qui l'aidoit ſi ſouvent de ſa ſcience & de ſes lumieres, & qui juſqu'à ſa mort a vécu avec lui dans l'union la plus tendre & la plus intime ? On ne peut donc regarder les ſujets de doute que le Poëte Anglois a donnés de ſa foi, tout au plus que comme une ſuite des contradictions qui naiſſent dans la plupart des hommes de l'oppoſition que

la nature a mise entre notre cœur & notre esprit, notre raison & nos sens; & qui, comme l'observe M. l'Abbé Yart, (*Idée de la Poésie Angloise*, t. 3) se rencontroient dans M. Pope autant & plus que dans quelque homme que ce puisse être.

IBID.

(q) *Un Hobbes peut-être.* Voyez à la fin de son Ouvrage Latin, *De cive*, édition d'*Amsterdam*, *année* 1696, les chapitres sous le titre *Religio*; malgré les principes érronés qu'ils renferment, on est forcé de reconnoître que Hobbes y rend un hommage sincere à la Religion Chrétienne, & que c'est de très-bonne foi qu'il y prouve sa divinité & celle de Jesus-Christ. Cet homme si dangereux par ses écarts étoit, ce me semble, un Philosophe plein de grandes idées & de grandes vues, mais qui, égaré comme presque tous les Philosophes par l'esprit de systême, a cru pouvoir plier les vérités de la religion & de la morale à celui que malheureusement il s'étoit formé.

PAGE 201.

(r) *Les Corneilles.* Nous avons du grand Corneille une traduction en vers de l'Imitation de Jesus-Christ, moins recommandable

par la poésie que par l'esprit de religion qui l'a dictée.

IBID.

(s) *Un Rousseau.* Voyez dans les Œuvres de Rousseau l'Epitre VII du second livre, adressée à M. Racine le fils, où on lit l'expression de son repentir, son retour à la Religion; & où il décrit ainsi l'égarement, l'audace & la foiblesse de nos prétendus esprits-forts :

. . . . En ce siecle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne ; & le crime rébelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendarts,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pigmées,
Qui, sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encélades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la Divinité,
Portent la guerre avec impunité;
Viendront bientôt, sans scrupule & sans honte,
De ses arrêts lui faire rendre compte ;
Et déja même arbitres de sa loi,
Tiennent en main, pour écraser la Foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes ?
Votre raison, qui n'a jamais flotté
Que dans le trouble & dans l'obscurité,

Et qui, rampant à peine sur la terre,
Veut s'élever au-dessus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici-bas;
Bronche, trébuche & tombe à chaque pas;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu sur ce qu'il lui révele?

IBID.

(t) *Un la Fontaine.* Comme rien n'est plus licencieux que la plupart de ses Ouvrages, rien aussi n'est plus édifiant que l'histoire de sa conversion. On peut en voir le détail dans la Lettre du Pere Poujet de l'Oratoire à M. l'Abbé d'Olivet de l'Académie Françoise. Elle se trouve à la tête du premier volume de ses Œuvres diverses. On lit avec autant d'édification ses dipositions chrétiennes dans une Lettre que son ami Maucroix lui écrivit peu de jours avant sa mort, arrivée en 1695, quelques années après sa conversion. On le trouva couvert d'un cilice en le déshabillant.

PAGE 205.

(u) *Nous nous donnons pour des sages; nous appellons notre siecle le siecle de la Philosophie,* &c.

Sans doute, & l'on ne vit jamais tant de génie,
Tant de productions charmantes, plus de mœurs!
Eh! quoi de plus sensé que nos jeunes Seigneurs?
Quel usage admirable ils font de leurs richesses!
Quel goût dans leurs plaisirs! quel choix dans leurs maîtresses!

De nos femmes, sur-tout, l'honneur n'est point suspect ;
Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
J'admire nos Savans. Que leur philosophie
A répandu de fleurs, d'agrémens sur la vie !
Graces à leurs travaux, nous sommes dégagés
Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent.
A leurs soupers divins nos Financiers raisonnent.
Nos Abbés sont décens, nos Robins studieux :
Je suis de votre avis, le siecle est merveilleux.

Palissot.

PAGE 204.

(x) *Ces génies fameux du dernier siecle, ces hommes vraiment grands, à qui tout l'orgueil philosophique est forcé de rendre hommage.* Forcé de rendre hommage : hélas ! il commence à s'en dispenser autant qu'il le peut. Désespérant de s'élever jusqu'à eux on a pris le plus court parti, celui de les rabaisser jusqu'à soi, pour tout mettre de niveau. Corneille est un *Déclamateur* ; Boileau *n'a ni verve ni fécondité* ; la Fontaine ne mérite pas *d'être compté parmi ceux qui ont fait honneur au siecle de Louis XIV* ; Racine *parloit plus en Méthaphysicien qu'en homme sensible* ; ses Tragédies n'étoient *que des dialogues bien écrits & bien rimés* ; & à trois ou quatre odes près & quelques épigrammes, Rousseau *ne faisoit que des vers*. Fénelon *a écrit d'une maniere foible* ; Bossuet *a fait de son génie*

un pitoyable usage, & son Histoire universelle n'est qu'une maigre production. Dans des siecles plus reculés, Cicéron même *n'étoit qu'un rhéteur.*

Le singulier siecle que le nôtre! Toutes les idées y sont renversées; les notions les plus généralement reçues y sont contredites, le vrai goût y est méconnu, & son sanctuaire indignement profané; sous le despotisme fier & absolu de nos sages Littérateurs, tous les grands talens sont déprimés; disons mieux, sous leur compas prétendu géométrique le bon sens est morcelé, & le sentiment réduit à rien. Tel est le digne ouvrage de la moderne Philosophie! On ne pouvoit mieux en peindre les délires que dans ces vers de M. de Pompignan.

Oui, nous verrons bientôt de petits conquérans,
Du Parnasse François audacieux tyrans,
De leurs Maîtres fameux proscrire les merveilles,
Et leur orgueil briser le sceptre des *Corneilles*;
Tels on vit les Romains, dans leurs jours lumineux,
Du second des *Césars* dégrader l'âge heureux,
Ensevelir *Horace* & déterrer *Lucile*,
Préférer la pharsale aux beaux vers de *Virgile*,
Vanter l'esprit guindé du Maître de *Néron*,
Et bâiller sans pudeur en lisant *Cicéron*.
Déja même la langue, & moins belle & moins pure,
Rougit de se prêter à la simple nature.
Cette heureuse clarté, son plus solide appui,
Et que l'Etranger même admiroit malgré lui,

Cet ordre lumineux, le nombre & la cadence,
Semblent abandonner nos vers, notre éloquence.
Le style devient sec, moins nerveux que tendu,
Et pour vouloir trop dire, on n'est plus entendu.
Le Public désormais, fasciné par ses guides,
Ne veut qu'être ébloui par des éclairs rapides;
Amoureux du bisarre, avide du nouveau,
Et pour comble d'erreur, ennemi du vrai beau.

Eh, faut-il s'étonner de nos écarts en tout genre? » Aujourd'hui, comme dit très-bien M. Rousseau, on n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, & l'on nous donne gravement pour de la philosophie les rêves de quelques mauvaises nuits. «

PAGE 206.

(y) *En est-il beaucoup .... qui ne mentent pas à leur propre cœur?* Parmi nos Auteurs les plus modernes, on tait ici bien des noms fameux; parce que l'apologie de la Religion n'est pas une satyre, & que dans les notes qu'on a cru devoir ajouter au texte on s'est toujours proposé de garder cette modération qui sied si bien à la vérité, & que la Religion elle-même prescrit. Mais parmi les Auteurs qui ne sont plus, ne nous sera-t-il pas permis du moins de citer deux exemples frappans, qui, choisis entre mille autres, sont la preuve la plus sensible du peu de fonds qu'on doit faire sur l'autorité

de ces hommes qui ſemblent combattre toute révélation.

M. de M***, (qui eût pu attendre une pareille foibleſſe d'un ſi grand homme!) cet illuſtre Auteur des Lettres Perſanes & de l'Eſprit dès loix, qui a paru y donner des marques de ſon peu de ſoumiſſion à la Foi, en même temps qu'il en donnoit de la grandeur de ſon génie, cet homme fait pour donner le ton à ſon ſiecle, l'avoit malheureuſement reçu de lui. C'eſt de lui-même qu'on a ſu, que toujours chrétien dans le cœur, pénétré au fond de reſpect pour la Religion, le goût du neuf & du ſingulier, le deſir de paſſer pour un génie ſupérieur aux préjugés & aux maximes communes, l'envie de plaire & de compter parmi ſes admirateurs & ſes partiſans ces hommes, qui, après avoir ſecoué le joug de toute dépendance, s'arrogent un droit ſuprême à l'eſtime publique, & ſemblent diſtribuer à leur gré la gloire & l'immortalité, l'avoient engagé à tenir le même langage qu'eux: langage démenti tant de fois juſques dans ſes écrits, par les aveux que ſon propre cœur lui arrachoit en faveur de la Religion. On trouvera ſur tous ces objets, à la fin du Dictionnaire anti-philoſophique, un détail intéreſſant, & une Lettre dont j'ai cru devoir conſtater dans le

temps l'exactitude & l'authenticité ; & l'on y reconnoîtra sans peine que M. de M*** n'a pas seulement satisfait à tous ses devoirs *avec décence* au lit de la mort, mais même qu'il a donné pendant sa vie, dans bien des occasions, des preuves de sa foi, qui confirment assez tout ce qu'ont montré de religion & de repentir ses aveux & ses dernieres dispositions. *La révélation*, disoit-il en particulier à Madame la Duchesse d'Aiguillon avant sa mort, *est le plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes* *.

Le second exemple est celui de M. Boulanger, l'Auteur du *Christianisme dévoilé*, du *Despotisme Oriental*, &c. Il tombe malade, &, malgré les témoignages si sensibles de sa haine pour la Religion & de son acharnement à la

* Voyez l'éloge de M. de Montesquieu, par M. de Maupertuis, imprimé à Hambourg en 1755. On pourroit citer ici la mort de M. de Maupertuis lui-même, qui a fait l'objet des plaisanteries de M. de Voltaire, s'il n'étoit constant que cet illustre Académicien s'est montré, dans bien des circonstances de sa vie, fort au-dessus de la petite manie de l'esprit-fort & des froides railleries des ennemis de la Religion. Eh qui ne sait au reste combien au moindre danger nos plus fiers incrédules voient la Religion Chrétienne d'un tout autre œil que celui dont ils l'ont vue lorsqu'ils étoient en santé !

combattre, il permet qu'on aille chercher le Vicaire de sa paroisse, M. L***, actuellement Chanoine de S. Honoré. Il confere avec lui à plusieurs reprises; il s'instruit, il s'éclaire; il avoue qu'il n'a jamais eu que des doutes, des nuages, plutôt qu'une véritable incrédulité, & que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites, dans ses sociétés philosophiques, l'ont plus enivré, plus séduit que tout le reste. Il se confesse avec les témoignages du plus vif repentir, fait, en recevant les derniers sacremens, une réparation authentique des scandales de son irreligion, & exprime de la maniere la plus touchante & la plus persuasive ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressent en mourant de ne pouvoir assez réparer tout le mal qu'il a pu faire.

Ce sont sans doute ces sortes d'exemples, si communs dans tous les temps, qui ont fait dire à Sainthibal, fameux esprit-fort, au rapport de Bayle : » Ils ne nous font point d'hon» neur quand ils se voient au lit de la mort; ils » se déshonorent; ils se démentent; ils meu» rent tous comme les autres. «





LETTRE XXXII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

ILS partent ! ils emmenent Senneville ! ils m'enlevent ce que j'ai de plus cher après vous, après mon mari... Ils nous laissent tous deux dans l'admiration, le saisissement, les larmes, & un mêlange inconcevable de joie & de douleur, de contentement & de regrets. Quelle famille que celle de M. de Veymur ! mais sur-tout quel ami que M. d'Orval ! quel ami, quel ange tutélaire le Ciel nous a donné ! Il déchire notre cœur par l'endroit le plus sensible ; il nous arrache le plus grand de tous les sacrifices, & nous force encore à le bénir.

O vous, mon pere, qui avez préparé tous ces événemens, quelles actions de graces vous rendrons-nous ? Que rendrons-nous au Ciel, qui le premier nous les a ménagés ? & que ne lui devons-nous pas pour tout le bien qu'il nous fait !

Cependant Senneville est déjà loin de nous : vous la verrez presque en même temps que vous recevrez la Lettre que je vous écris.... Pour moi je ne la reverrai de long temps..... Que dis-je ! peut-être ne la reverrai-je plus. En nous quittant, elle étoit comme nous partagée entre mille mouvemens différens. Sa tendre amitié pour moi combattoit le plaisir qu'elle ressent d'aller s'établir près de vous, de suivre une famille respectable, qui va être la sienne ; un homme tel que M. d'Orval, qui devient, à bien des titres, son pere & son ami ; un époux, ou du moins un homme aimable, qui dans peu va le devenir, & pour qui son penchant sera bientôt d'accord avec son devoir... Ah ! comme ses yeux mouillés de pleurs se portoient tour-à-tour sur Madame de Veymur & sur moi ! comme elle me tenoit étroitement serrée dans ses bras ! comme ses larmes brûlantes se confondoient avec les miennes ! enfin M. d'Orval nous a séparées ; il a fait céder la tendresse à la raison & au devoir.

O mon pere! que la vertu, a de force & d'empire! & quels prodiges n'operet-elle pas! Celle de M. d'Orval a triomphé de ma jeune amie, de moi, de mon mari; & que bien peu d'inſtans ont ſuffi à ſon triomphe! Deux mots de votre part nous avoient annoncé ſon arrivée *. Il s'eſt préſenté avec Madame de Veymur & le Chevalier †. Nous n'étions que nous trois, le Comte, Senneville & moi. Après quelques momens d'un entretien, déjà bien intéreſſant, puiſqu'il rouloit ſur vous, M. d'Orval, paroiſſant entrer dans la peine que je lui témoignois ſur votre éloignement, me fit ſentir d'abord que dans les événemens les plus fâcheux le Ciel avoit ſes deſſeins, toujours plus admirables à nos yeux, à meſure qu'ils ſe laiſſoient plus aiſément pénétrer. La diſgrace de M. le Marquis, me dit-il en-

---

* Cette Lettre ne ſe trouve point ici.

† Le frere de M. de Veymur, dont il eſt parlé dans les Lettres XII & XVII du Marquis de Valmont.

ſuite, ſembloit être pour lui, ainſi que pour vous, Madame, le coup le plus funeſte; cependant le Ciel s'eſt déjà ſuffiſamment juſtifié par rapport à lui : dans ſa retraite il a trouvé le repos, le bonheur, après lequel il ſoupiroit depuis ſi long-temps. Une famille reſpectable par mille endroits, ajouta-t-il, en ſe tournant du côté de Madame de Veymur & du Chevalier, ſembloit attendre ſa préſence pour voir combler ſa félicité. Il s'eſt formé entre elle & M. de Valmont la ſociété la plus douce : un lien plus intime doit la reſſerrer & être le gage de ſa durée : ce gage précieux, nous ſommes venus de ſi loin pour l'obtenir. M. votre pere le demande avec inſtance; M. le Chevalier l'eſpere, & tremble de ſe le voir refuſer. . . . . Oui, Mademoiſelle, dit à l'inſtant le Chevalier, avec la plus vive émotion & en portant un œil tremblant ſur Senneville, un mot de votre part va aſſurer la conſolation de M. le Marquis, mon bonheur & celui de toute ma famille, ou changer la joie que nous cauſe

le plus doux eſpoir en une douleur mortelle. Déjà le récit de vos vertus m'avoit enflammé; je vous vois, & je ſens trop bien que je ne puis plus vivre heureux, ſi vous ne me permettez de vivre pour vous. Senneville déconcertée rougit, baiſſa les yeux, puis me jetta un regard tendre, qui, ſans donner aucun eſpoir, ne tenoit rien cependant de la rigueur du refus. J'étois auſſi-bien qu'elle dans le trouble le plus grand. Mon mari, pâle, tremblant, & dont l'agitation violente ne put m'échapper, prit la parole, & dit d'une voix entrecoupée : Votre alliance, Monſieur, honore Mademoiſelle de Senneville; elle nous honore; mais Mademoiſelle de Senneville n'a point de fortune; je ſais que vous n'en avez point une à lui offrir, & vous ne voudriez pas la condamner à une vie peu aiſée, qui par la ſuite pourroit faire ſon malheur & le vôtre. Tout eſt prévu, reprit auſſi-tôt M. d'Orval. Ma fortune a commencé par la famille de M. de Veymur, qui maintenant ſe trouve aſſez riche pour lui & pour ſes enfans;



Les charmes de la Bienfaisance.

enfans; les événemens les plus favorables l'ont portée bien au-delà de mes espérances : mon unique objet étoit d'en faire hommage à cette même famille, à qui je la dois dans son principe : c'est combler ses vœux & les miens que d'en faire part à M. le Chevalier dans les circonstances heureuses que le Ciel a fait naître; qu'elle soit son bien, & la dot de Mademoiselle de Senneville; cette fortune n'est plus à moi. A ces mots un transport d'admiration nous saisit. Mon mari, plus interdit que jamais, bégaya ainsi que moi quelques mots de reconnoissance. Son visage s'étoit animé par degrés; des larmes rouloient dans ses yeux; c'étoit le moment du combat entre la vertu & l'amour : l'exemple de M. d'Orval, ce trait héroïque de sentiment l'emporta dans son cœur. Si Mademoiselle de Senneville y consent, dit-il, & elle doit y consentir, vous nous aurez fait faire, Monsieur, à ma femme & à moi, par le consentement que nous y donnons nous-mêmes, le sacrifice le

plus pénible. Senneville ſe leva à l'inſtant, & ſe jettant dans mes bras : O ma bonne amie ! me dit-elle, en me baignant de pleurs, qu'il m'en coûtera de me ſéparer de vous ! Mais reprit-elle d'un ton plus bas, je le dois en effet, & ſerois-je ici la moins généreuſe ? Oui, Monſieur, dit-elle enſuite à M. d'Orval d'une voix plus haute & plus ferme, je me croirois ingrate envers vous, envers Madame & toute la famille de M. de Veymur, envers M. le Marquis lui-même, qui nous procure l'avantage de vous connoître, ſi je ne répondois à tant de grandeur d'ame que par un refus ; & je ſens trop bien que conſentir à l'union que vous m'offrez, eſt l'unique moyen qui me reſte de m'acquitter envers vous. La force avec laquelle mon amie prononça ces paroles, dont je pénétrois aſſez les motifs les plus ſecrets, ſembla nous en donner à nous-mêmes. Une douce confiance & une ſorte de contentement & de gaieté vinrent ſe placer au milieu de nous. Depuis ce moment, & dans le peu

de jours que nous avons passés ensemble, les sentimens d'estime & d'affection réciproque se sont accrus à mesure que nous nous sommes connus davantage. Senneville elle-même m'a paru s'attacher autant par goût que par raison à celui que le Ciel lui avoit destiné pour époux. Ce digne éleve de M. de Veymur, & l'heureux fruit de sa tendresse & de ses vertus, n'a pas craint de nous faire part de ses anciens égaremens, de son retour, & de ce qu'il devoit à son généreux frere. Le sentiment qu'il mettoit dans ce noble aveu de ses fautes nous attendrissoit autant que nous étions touchés des vives expressions de sa reconnoissance. Son âge, quoiqu'un peu mûr pour Senneville, ne lui a point déplu; elle le préfere, dit-elle, pour un tel choix, à celui où les passions font sentir toute leur violence, & où le caractere n'est pas encore formé.

A l'égard de Madame de Veymur, je ne puis vous exprimer jusqu'à quel point ses manieres douces & insinuantes, son caractere de bonté, ses sentimens nobles

& purs, ſon eſprit toujours égal, ſon aimable franchiſe lui ont concilié notre reſpect & notre amour. Ma bonne amie n'aura pas de peine à ſe conſoler de ma perte par ce tréſor bien plus réel qu'elle vient d'acquérir : elle aura en elle non-ſeulement une amie, mais du côté des lumieres & de l'expérience, un guide fidele, du côté de l'âge & des ſentimens, la plus tendre & la plus reſpectable de toutes les meres.

Mais ce qui va vous ſurprendre bien agréablement, c'eſt que parmi ces événemens ſi inattendus, avant même que de perdre Senneville, j'ai retrouvé dans Valmont un époux. En peu de jours; & par un changement qu'avoit accéléré peut-être la perte de tout autre eſpoir, ſa tendreſſe pour moi s'eſt ranimée avec plus de force que jamais; ſes yeux ne ſe ſont plus portés ſur Senneville; ſes regards, ſes ſoins ont été tout entiers pour moi. Il ſembloit vouloir, par ſon repentir & ſon amour, me dédommager de ce qu'il m'avoit fait perdre; & ſon retour eſt ſi

ſincere, que ſouvent j'ai peine à contenir toute la joie que j'en reſſens.

Cependant ce qui en tempere l'ivreſſe, & qui la mêle d'une ſorte d'amertume, c'eſt la crainte de l'avenir, c'eſt le départ de Senneville. Je viens de remettre entre les mains de Madame de Veymur ce dépôt ſi cher ; M. d'Orval & le Chevalier l'accompagnent ; vous allez la recevoir. Les accords de ſon mariage ſe ſont faits ſous nos yeux, & il eſt bien juſte que ſous les vôtres elle contracte cette union qui va faire ſon bonheur. C'eſt à vous qu'elle le devra ; c'eſt à vous que je dois le retour de mon mari.... Mais permettez-moi de pleurer encore Senneville. Son amitié pour moi étoit ſi tendre ! Ses ſentimens étoient ſi purs ! elle partageoit ſi bien tous les miens ! ſon ame étoit ſi naïve & ſi belle ! Quelle compagne j'ai perdue !... Ah ! du moins puiſſe le cœur de Valmont me reſter toujours.

Mais quelle eſt mon inquiétude ? hélas ! je crains encore, je crains de nouvelles peines. Suis-je trop ingénieuſe à m'al-

larmer ? Mes craintes ſont-elles ſans fondement ? La fougue de la jeuneſſe, l'indiſcrétion de l'âge, l'impétuoſité du caractere, le peu d'expérience, les faux amis, le manque de principes & l'irréligion, tout m'épouvante dans Valmont; & ſi j'ajoutois foi aux preſſentimens, du ſein de mon bonheur actuel, je croirois toucher au plus grand des malheurs. L'amour même que mon mari me témoigne reprend un caractere de jalouſie qui m'effraye; & le croiriez-vous ? Lauſane en devient l'objet. Il l'obſerve quelquefois d'un œil ſombre ; le moment d'après il ſourit aux agaceries qu'il me fait : mais ſon regard eſt inquiet, & ſon rire eſt forcé. Lauſane s'en apperçoit, s'en amuſe, & par un raffinement de méchanceté ſe fait un jeu d'irriter ſes inquiétudes & ſes craintes. Il ſemble triompher & reprendre à ſon tour l'aſcendant que mon mari paroiſſoit avoir pris ſur lui; il redouble ſes empreſſemens; il met dans les ſoins qu'il me rend plus d'affectation qu'il n'en mit jamais. Tout ce

manege me déconcerte; & je ne puis ou n'ose en profiter pour mettre fin à des assiduités qui me sont à charge, & que je redoute bien davantage depuis que j'y démêle encore plus de vanité que de passion. Le plus court parti seroit de porter Valmont à rompre entierement avec lui : mais une rupture entre eux feroit un éclat réel, & dans les circonstances présentes cet éclat devient dangereux. Les nouvelles graces que le Roi vient de faire à Lausane prouvent assez qu'il est dans la plus haute faveur, & me forcent encore à le ménager. Toutefois le Comte devroit-il m'estimer assez peu pour être jaloux. Mais que dis-je? Peut-on demander aux passions l'équité, le coup d'œil & le sang-froid de la raison?

Je viens de vous tracer mes plaisirs, mes peines, mes perplexités & mes craintes: soyez toujours mon guide & celui de mon mari. Daignez me parler de ma jeune amie : ah! que je l'eusse accompagnée avec joie, si mon devoir, si ma grossesse même, déja avancée,

quoiqu'elle le paroiſſe ſi peu, ne m'euſſent arrêtée malgré moi ! Soutenez moi par vos Lettres ; tranquilliſez-moi, dirigez-moi par les ſages conſeils qu'elles renferment. Daignez auſſi m'en écrire une que je puiſſe montrer à Valmont. Il s'agit d'un objet important ſur lequel j'aurai paru vous conſulter. Valmont, autant par un effet de ſon amour pour moi, que par un goût naturel pour l'éclat & la magnificence, veut m'engager à des dépenſes qui ſeroient conſidérables, & que je crois peu néceſſaires. Le luxe qui regne à la Cour, & qui gagne même tous les états, force, il eſt vrai, les femmes de mon rang à donner beaucoup plus à l'extérieur que je ne voudrois y donner par goût & par ſentiment ; mais quelle que ſoit la mode, quelque choſe même qu'exige la bienſéance, il eſt, je crois, une certaine meſure au-delà de laquelle la raiſon, d'accord avec la religion, ne trouve que vanité & qu'abus. Mon mari n'en connoît guere dans ce genre : il trouve toujours juſques dans

le bien général de ſpécieux prétextes pour porter le luxe auſſi loin qu'il peut aller, & ne met à le ſatisfaire d'autres bornes que l'impuiſſance. Je voudrois le perſuader, le ramener, mais non pas le heurter de front, & paroître vouloir le réformer. Vos leçons à cet égard lui ſeront plus utiles que les miennes, & me ſerviront pour tous les temps de regle à moi-même.





LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à son Pere.

J'AI vu des ames vraiment belles... J'ai vu une famille qui mérite tout mon respect... un vieillard .. Ah ! est - ce un homme ? est-ce un Dieu, sous la forme d'un mortel ? Quel saisissement j'ai éprouvé à son aspect ! quels sentimens ses discours impriment ! de quels efforts ne rend-il pas capable celui qui le voit & qui l'entend ! Ah ! mon pere, de grands exemples sont venus à l'appui de vos leçons, & la vertu me devient plus chere qu'elle ne me l'a jamais été.

Etes-vous content de nous ? Mademoiselle de Senneville s'éloigne & sacrifie les douceurs de l'amitié aux loix de l'amitié même : comme elle, Madame de Valmont en sacrifie les liaisons & les charmes à l'amour conjugal ; & à cet amour j'immole une passion qui étoit si vive, & qui me rendoit si criminel. Qu'il a fallu peu de jours pour opérer en moi une si

étrange révolution ! & que la ſociété des hommes vertueux produit d'heureux changemens dans un cœur qui étoit fait pour le devenir ! Enfin le voile eſt tombé, & je retrouve Emilie avec tous les attraits de la conſtance & de la vertu.

Peut-être auſſi un Dieu propice a aidé à ſon triomphe ; le dirai-je ? ce Dieu de vérité que j'implore a ſemblé diſpoſer mon cœur & le rendre plus docile. Depuis votre derniere Lettre, pénétré d'un reſpect plus ſincere pour la Religion Chrétienne, & la jugeant plus digne de ma raiſon, afin de me mieux préparer à l'étudier & à la connoître, je méditois ce ſacrifice, dont peu de temps auparavant la ſeule idée me faiſoit frémir, & dont l'exécution me ſembloit impoſſible. Je me diſois à moi-même, » diſſipons tout » le preſtige des paſſions qui m'enchan- » tent ; levons tous les obſtacles qu'elles » peuvent apporter à la connoiſſance de la » vérité ; cherchons-la ſans oppoſition, » ſans prévention ; offrons aux ſoins d'un » pere tendre un eſprit libre & un cœur

» maître de ſoi. Si la Religion eſt vraie ;
» ſi c'eſt moi qui ſuis dans l'erreur, j'aurai
» moins de peine à en convenir ; & ſi je
» ſuis fondé dans mon incrédulité, j'aurai
» du moins l'avantage de ne plus en ſuſ-
» pećter la cauſe. « C'eſt dans ces momens que M. d'Orval eſt ſurvenu, & ſa préſence m'élevant au-deſſus de moi-même, m'a donné une force que je ne me connoiſſois pas.

Pourſuivez donc, ô mon pere ! l'ouvrage que vous avez ſi heureuſement commencé ; & ſouffrez que ma circonſpection augmente à meſure que la vérité me devient plus chere, & qu'il eſt queſtion pour moi d'une détermination plus préciſe ſur des objets ſi importans. Je vous promets de ne point oppoſer à des preuves ſolides des difficultés minutieuſes, des doutes mal fondés, & de vains ſophiſmes ; mais auſſi je ne veux me rendre qu'à la ſeule raiſon ; & ſi les autorités les plus reſpectables ſont pour vous, ne trouvez pas mauvais que, déterminé comme je le ſuis à ne jurer ſur la parole d'aucun maître, je ne céde point à l'autorité.



LETTRE XXXIV.

Du Marquis au Comte & à la Comtesse de Valmont.

PARTAGEZ ma joie, mes chers enfans, comme je partage la vôtre; mettons en commun les doux sentimens qu'éprouvent nos ames, pour les rendre plus doux encore. Vous vous aimez, vous êtes heureux; tout est heureux autour de moi; que manqueroit-il à mon bonheur? Jugez par la Lettre * de nos deux époux des ravissemens de leur cœur. Jamais, pour le caractere & la façon de penser, pour les agrémens de l'esprit & les qualités de l'ame, non jamais on ne vit d'union mieux assortie, comme on en voit peu qui aient été faites sous de meilleurs auspices. Cette heureuse alliance vous rend la paix & l'amour mutuel; elle fait ici l'enchantement de toute une famille; elle me fait

* Cette Lettre a été supprimée, ainsi que plusieurs autres.

éprouver à moi-même un contentement que j'ai peine à bien rendre. Ah! je ne croyois pas qu'éloigné de vous, mon cœur fût encore susceptible d'impressions si vives & de si agréables transports. C'est d'hier que ces époux sont unis. M. de Veymur & toute sa famille se sont réunis chez moi à l'arrivée de Madame de Veymur & de Mademoiselle de Senneville. Cette aimable enfant que vous m'avez rendue si chere, & qui me l'eût été sans vous, m'a fait en votre nom les plus tendres caresses : son attachement pour les amis qu'elle vient de quitter ne contribue pas peu à la lier plus fortement aux amis qu'elle retrouve. M. & Madame de Veymur, M. d'Orval, son mari, ses sœurs, tout ce qui l'environne l'intéresse, l'affecte vivement ; & cependant elle veut bien, dans de certains momens, me donner comme des marques de préférence dont ils ne sont point jaloux, & dont il seroit difficile que je ne fusse pas flatté. Elle a choisi avec son mari mon château pour son domicile, & veut, dit-elle, partager mon exil aussi long-temps qu'il

pourra durer. Vous concevez, mes chers enfans, combien ma retraite me devient de jour en jour plus aimable : elle est mon Louvre : l'amitié, la confiance se réunissent pour m'y former une sorte d'empire, & c'est sur des cœurs que j'ai la douceur de régner. Cet empire n'est pas tel cependant que je ne veuille bien en faire hommage à M. d'Orval. Il est le patriarche, il est le pere de toute la famille. Ses sages conseils vont cimenter dans nos deux époux la durée de l'amour, de l'innocence & du bonheur.

Je ne saurois me refuser à la douce satisfaction de vous répéter, sinon dans les mêmes termes, du moins quant au fonds, les leçons touchantes qu'il leur a données. » Vos ames sont trop honnêtes & trop belles, leur disoit-il à l'instant même qui a précédé la célébration de leur mariage, pour que je doive insister sur la fidélité que vous devez l'un & l'autre à l'engagement que vous allez contracter. C'est d'ailleurs au Ministre des Autels à vous faire bien comprendre

toute la ſainteté & toute l'importance du nœud ſacré qui va vous unir. Il vous dira à quel point de grandeur & de dignité la Religion éleve ce lien, cette convention, déjà ſi reſpectable par les ſeules loix de la nature, mais que, partout où s'introduit la dépravation des mœurs, la Religion ſeule a encore la force de faire reſpecter *. Il vous montrera la ſociété toute entiere repoſant tranquillement ſur la foi d'une convention ſi ſainte, & l'oubli des devoirs qu'elle impoſe entraînant après lui tous les maux & l'oubli de tous les autres devoirs †. Il vous montrera un Dieu, le défenſeur des droits de la nature & de

* Dans les beaux jours de Rome, où ſans aucune loi écrite ſur ce ſujet on ne connut pas l'adultere, les mœurs ſuffiſoient pour conſerver aux ſaints nœuds du mariage toute leur force & leur pureté ; mais aujourd'hui que les mœurs ſont dépravées, où trouvera-t-on, ſans religion, une ſeule femme vraiment chaſte, un ſeul mari vraiment fidele ?

† Voyez ſa note (*c*) de la XXVIIIe Lettre.

la Religion, également intéressé à venger l'une & l'autre par les châtimens terribles, réservés tôt ou tard à ceux qui les auront violés. Il vous exposera ces grandes vérités, qu'heureusement votre cœur vous aura dites avant lui; mais il y a des choses bien intéressantes encore pour votre bonheur, que peut-être il ne vous dira pas. Il y en a même que la sagesse ou que la dignité de son ministere ne lui permettroit pas de vous dire aisément, & que mon amitié plus libre, sans être moins circonspecte, ne me permet pas de vous taire. Mon âge, mon zele, votre amitié pour moi ennobliront à vos yeux des détails qui paroîtroient minutieux peut-être à tout autre que vous.

» Pour assurer votre bonheur mutuel, vous vous devez avant toutes choses une indulgence réciproque. Doués tous deux d'un esprit juste, d'une humeur douce & prévenante, d'un caractere sensible & tendre, d'un cœur excellent, tous deux enjoués, tous deux aimables, vous vous conveniez l'un à l'autre, & vous avez

en vous de grandes ressources pour vous plaire toujours également. Cependant vous avez tous deux des défauts, puisque telle est la condition humaine qu'il n'est personne qui en soit parfaitement exempt. De quelque œil que vous vous voyiez maintenant, il viendra un jour, où le charme de l'enchantement faisant place à la réflexion, vous vous verrez tels que vous êtes; & faits pour vivre ensemble, ce jour ne peut pas être loin. Vous vous verrez donc avec des taches & des imperfections. Vous y attendre, est le plus sûr moyen de n'en être pas surpris, & de ne pas trouver dans votre union un mécompte, qui déjà pourroit en altérer la douceur. Vos défauts une fois connus, il faut réciproquement les supporter. Cette loi, qui est celle de toute société, l'est encore plus d'une société indissoluble de sa nature, & où il est d'autant plus nécessaire de savoir tirer parti de sa situation, qu'il n'est pas raisonnable, qu'il est toujours peu honnête de penser à la changer. La persuasion intime de cette

vérité, rendue sensible par l'expérience, que tous les hommes ont leurs défauts, que nous avons les nôtres, est ce qu'il y a de plus propre à nous rendre indulgens. Supporter les autres pour mériter qu'ils nous supportent, c'est le cri de l'équité, c'est la loi de la nature, & celle que nous impose l'intérêt de notre propre bonheur. La raison vous en fait une regle de prudence; la Religion vous en fait un devoir; la raison, la Religion & l'amour vous en feront un plaisir. Il faut donc que sur chaque objet le moins affecté de vous deux, & pour le moment le plus sage, cede en quelque sorte à l'autre; que celui-là n'irrite point, par une résistance déplacée, par une opposition trop sensible & faite à contre-temps, la vivacité de celui-ci; qu'il n'entreprenne pas d'arrêter un torrent furieux, mais qu'il se contente d'en détourner le cours. Le langage de la raison est trop foible quand la passion s'explique, & ne sert souvent qu'à l'enflammer. Aidez-la par de sages ménagemens & beaucoup de

douceur à perdre insensiblement de sa force; & la raison reprendra bientôt son empire; & celui d'entre vous qui aura été vaincu par un procédé si noble, n'aspirera qu'à vaincre à son tour.

» A cette regle de conduite, ajoutez-en une autre qui rendra l'usage de la premiere plus rare & son besoin moins nécessaire. Faites-vous une loi de vous montrer toujours l'un à l'autre sous des dehors aimables, & comme s'il étoit question de vous plaire pour la premiere fois. Trop de contrainte, il est vrai, rendroit votre union moins douce, mais trop de négligence détruiroit le bonheur. Une familiarité mal entendue nuit à l'estime; trop d'aisance nuit à l'amour. On perd aisément un cœur dont on se croit trop sûr, & il faut au moins autant de soins pour le conserver qu'on en a pris pour l'acquérir. Une jeune femme, déjà tendrement chérie, n'a pas besoin sans doute de beaucoup de parure pour être belle aux yeux de son mari; mais pour ne pas cesser de l'être un jour, elle a be-

soin d'une certaine attention sur elle-même, d'une sorte d'étude sur les goûts de celui à qui elle veut plaire, d'un soin exact à se parer en sa faveur de tous les ornemons d'une belle & noble simplicité & de tous les charmes de la décence *. De son côté, un époux qui veut être aimé, doit se montrer toujours aimable. Qu'il n'exige rien, s'il est possible, par autorité; qu'il ne fasse rien par humeur; qu'il persuade ce qu'il desire; qu'il fasse naître des dispositions plus conformes à ses volontés, quand on les contrarie; qu'il remette à des temps plus favorables ce qu'on lui refuse avec trop d'opiniâtreté; & qu'il ménage un sexe foible, mais naturellement bon, dès qu'il nous trouve indulgens. Le respect, la soumission, l'amour sont au nombre de ses principaux devoirs; mais c'est l'exposer à y manquer que de

* » La complaisance, dit Richardson, l'égalité d'humeur & la propreté, sont trois chaînes dont un cœur amoureux ne sort jamais. «

les exiger en maître. Une épouse est une compagne, une amie, & non pas une esclave; & vivre toujours avec elle comme un amant fidele, est le plus sûr moyen d'être toujours heureux époux.

» Il faut donc aussi qu'il procure à cette compagne qui lui est chere des amusemens & des plaisirs; mais, & c'est la troisieme regle, il faut qu'il sache les bien choisir. Une vie trop uniforme, une retraite continuelle, des occupations trop pénibles & trop peu variées, pourroient dans une jeune femme produire enfin la lassitude & l'ennui. C'est en l'arrachant quelquefois aux travaux & aux soins domestiques, qu'on les lui fait retrouver avec plus d'agrément. Cependant il y a un milieu à prendre pour elle entre une vie trop sérieuse & des plaisirs trop dissipans. Si au milieu de la Cour, si dans le tumulte des Villes, vous la livrez à des amusemens de toute espece, à des sociétés brillantes & frivoles, à l'enchantement des spectacles, aux bals, aux jeux, aux ris, & aux fêtes les plus galantes,

elle y prendra bientôt l'eſprit d'un monde dangereux & futile, l'amour du luxe & de la molleſſe, le ton du jour, les airs à la mode, le ſentiment & le jeu des paſſions ; elle y prendra le deſir inſatiable de voir & d'être vue, la fureur des vains amuſemens, le mépris de ſes devoirs, l'éloignement pour ſa maiſon, & au moins l'indifférence pour ſon mari & pour ſes enfans. Vous ſerez étonné d'une révolution ſi étrange; elle s'en étonnera elle-même dans quelques momens; & cependant liée, entraînée par ſes goûts dépravés, elle ne ſe ſentira plus aſſez de forces pour chercher dans l'accompliſſement de ſes premiers devoirs le ſentiment de ſon premier bonheur. Pour flatter ſa curioſité, pour la ſatisfaire & vous ſatisfaire vous même, vous l'aurez promenée d'objets en objets, de cercle en cercle, de plaiſirs en plaiſirs, & vous y aurez laiſſé évanouir ſa tendreſſe & corrompre ſes mœurs (*a*). Faites-lui donc des amuſemens dignes d'elle, & qui la lient plus étroitement à vous, au

lieu de contribuer à l'en séparer. Composez-lui des sociétés également dignes de tous deux, où l'on aime à vous voir ensemble, où elle ne se plaise jamais mieux qu'avec vous, qu'elle quitte sans humeur, qu'elle retrouve sans empressement, qu'elle ne préfere point à sa propre maison. Faites en sorte que sa famille soit pour elle le spectacle le plus touchant, que son époux soit toujours sa société la plus douce, que son séjour ne cesse point de lui paroître aimable. Réunissez-y en sa faveur ce que les amusemens permis ont de plus touchant & de plus vrai, ce que les vertus ont de plus attrayant & de plus solide, ce qu'il y a de moins futile dans les arts & les talens.

» Ce n'est pas assez du choix de vos plaisirs, il faut encore en prévenir l'abus. Il ne se glisse que trop souvent dans l'usage de ceux qui sont les plus légitimes, de ceux mêmes qui naissent de l'union si douce & si sainte que vous allez contracter. Pour ne pas les dégrader, ennoblissez-en le principe, respectez-en la fin, sachez

sachez vous y respecter vous-même. En les rendant plus purs, vous les rendrez plus constans; en en retranchant les excès, vous en bannirez les dégoûts; en les couvrant du voile de la sagesse, vous n'émousserez pas la délicatesse si naturelle aux ames bien nées; vous augmenterez dans le cœur d'une épouse toujours chaste l'aimable sentiment de la pudeur, bien loin de l'affoiblir *; vous nourrirez en elle des pensées toujours honnêtes; vous lui laisserez au besoin des armes toujours prêtes contre les égaremens du cœur & les dangers de la séduction; & vous mettrez pour vous-même à la place des honteux délires d'une passion déréglée, les délices du sentiment.

» Pleins d'amour l'un pour l'autre, tendrement attachés à tout ce qui peut naître d'une union si belle, vous ne

* C'est la pensée de Plutarque : » ayez, » dit-il, avec votre épouse la plus grande » décence. Songez que le lit conjugal sera pour » elle une école de vertu ou de libertinage. «

craindrez pas d'en voir multiplier les fruits, sous les auspices d'une providence, qui, en vous les donnant, se réserve, pour prix de votre confiance, de les faire servir à votre bonheur. Vous ne ferez point injure à la société, qui, devenue le garant de l'alliance que vous formez au milieu d'elle, vous redemande dans d'autres vous-mêmes le prix de ce qu'elle a fait pour vous. Vous n'outragerez point la religion, l'amour & la nature; outrage le plus grand de tous, & à la honte de notre siecle, de tous peut-être le plus commun. Vous ne risquerez pas de manquer un jour d'héritiers de votre nom & de vos vertus, par la crainte d'en trop avoir. Vous serez vraiment heureux, & toujours dignes de l'être. »

Monsieur d'Orval se tut à ces mots. De si sages conseils convenoient dans sa bouche; ils y acquéroient par son âge, par son caractere plus vénérable encore, par toutes les circonstances, une force que nul autre n'auroit pu leur

donner; & j'ose bien assurer que ceux auxquels ils les adressoit, ne les oublieront jamais.

Chaque jour je serai témoin des fruits qu'ils porteront pour la félicité de tous deux. Puissiez-vous bientôt en être témoins vous-mêmes ! Puissent les obstacles qui vous retiennent être levés à la satisfaction de tous, & vous permettre de jouir quelque temps au milieu de nous de toutes les douceurs de la paix & de tous les charmes de l'amitié !

Je vous ai fait part, mes chers enfans, de ce qui excite les transports de ma joie : comme la source vous en est commune, je n'ai pas voulu vous séparer dans ma lettre. Dans les suivantes, je ne tarderai pas à m'entretenir avec chacun de vous de ce qui fait en particulier le sujet de votre juste impatience. Adieu, mes enfans : aimez-moi ; aimez-vous toujours ; un amour si légitime & si doux, s'il est bien reglé, peut vous sauver bien des dangers & vous consoler de bien des peines.

NOTE.

PAGE 263.

(a) *Vous y aurez laissé évanouir sa tendresse & corrompre ses mœurs.* C'est ce qui tarde encore moins à se vérifier, lorsqu'à ces premieres sources de corruption, déja si efficaces par elles-mêmes, se joignent l'indifférence pour le culte, & l'oubli du Christianisme. Un homme de condition épouse une jeune personne honnête, bien élevée, formée à Saint-Cyr sur les principes qui y sont établis. A peine sont-ils mariés, qu'il interdit à sa femme toute pratique de piété, ou que du moins il la gêne sur ses exercices de religion. Il la lui fait même en peu de temps regarder comme une institution arbitraire, & une affaire de préjugé. Il la lance au milieu du monde le plus dangereux; & l'associe quelquefois avec la plus mauvaise compagnie pour être plus libre de s'amuser jusques chez lui. Il tient devant elle les plus mauvais propos. Qu'en résulte-t-il? La jeune femme oublie en effet tous principes & toute pudeur; elle a son monde, ses amis, ses convives, que le mari ne con-

noît seulement pas & qui le connoissent à peine, ou qui ne le voient que comme un personnage ennuyeux & maussade ; elle a ses intrigues que tout le monde sait ; elle se rend la fable de toute une Ville. Le scandale devient si public, qu'enfin le mari lui-même en est instruit. La division se met entre les époux ; la haine, les mauvais procédés, la séparation, les procès viennent ensemble ; mille horreurs se révelent au grand jour : les deux époux se sont perdus & déshonorés. Mari, remontez à la source. Votre femme avoit de la religion, & eût pu vous rendre heureux, quand vous l'avez épousée : mais vous la lui avez ravie ; & de-là votre propre honte & vos malheurs.





LETTRE XXXV.

Du Marquis à son Fils.

Je m'empresse, mon fils, à m'acquitter envers toi. J'ai contracté à ta naissance une dette; (& qu'elle est douce à mon cœur!) celle de t'éclairer & de te rendre heureux. Que n'ai-je été assez libre, ou du moins que n'ai-je été assez fidele pour y satisfaire plus promptement, & quelle obligation si importante pouvoit ne pas s'allier avec celle-là?

Tu ajoutes encore au devoir que la nature & la religion m'imposent, en me ménageant les moyens de le bien remplir. O Valmont, que le sacrifice que tu viens de faire a de prix à mes yeux! Que tes dispositions m'encouragent! & que la préparation secrette de ton ame y donne un accès facile au Dieu de vérité! C'est lui, n'en doute pas, qui, t'inspirant des vues si droites, & suppléant à ta foiblesse, s'est ouvert dans ton cœur une route si

belle. Puisse-tu, mon fils, toujours docile à sa voix, répondre jusqu'à la fin à ses desseins sur toi !

Tu me promets donc qu'en traitant avec toi des preuves de la Religion, je n'aurai point à insister vainement sur ces objections futiles que la mauvaise foi enfante, que les passions accréditent, que l'ignorance répete, & que tant soit peu de lumieres, avec plus de bonne foi, suffisent pour détruire. Tu me promets que tu ne joueras point sur les termes; que tu ne t'amuseras point à incidenter follement sur les faits; que tu ne t'arrêteras point à des difficultés qui ne portent que sur de faux exposés, que tu ne combattras pas des certitudes par des conjectures, & ce qui est avéré, par ce qui est incertain, que, te bornant à constater les preuves, tu ne chercheras point à les infirmer par des suppositions. Que de circuits tu t'épargnes! & que d'ennuyeuses redites tu m'épargnes à moi-même! Il est un nombre infini de ces objections frivoles que cent fois on s'est plu à répéter;

qu'on a pulvérisées cent fois, & que tous les jours encore on ressasse, on reproduit impunément. Nous amuser à les discuter de nouveau, ce seroit consumer en propos inutiles un temps qu'on peut mieux employer, & fatiguer ton attention par des détails auxquels, pour un esprit vrai & sagement critique, le fonds même des preuves répond suffisamment *.

* Les défenseurs de la Religion se sont multipliés à proportion des efforts & de la quantité de ses adversaires. Dans ces derniers temps encore on a vu paroître d'excellens ouvrages en ce genre, tels que le *Déisme réfuté*, l'*Apologie de la Religion*, les *Lettres de quelques Juifs Portugais*, les *Réponses critiques* du savant M. Bullet; qu'il nous soit permis d'y renvoyer comme à une source de lumières sur les vaines difficultés que l'on forme contre le Christianisme, & d'éviter ainsi de surcharger ces notes de réponses, qui ne seroient au fond que d'éternelles répétitions. Je me bornerai seulement à remettre ici sous les yeux un précis de ces difficultés mêmes, tiré d'un des ouvrages de M. l'Archevêque de

Tout tient, mon fils, à l'idée que nous devons nous former de la Religion Chrétienne. A-t-elle des caracteres vraiment divins, ou ne s'annonce-t-elle que comme une invention, une production toute humaine? Est-elle marquée au sceau de la vérité, ou à celui du mensonge? C'est à quoi se réduit l'importante question que je me propose d'examiner avec toi.

Vienne sur la Religion. » A quoi se réduisent-elles, dépouillées de toute plaisanterie, de toute satyre, de toute déclamation? à des lieux communs, qui prouvent peu par eux-mêmes, & qui ne prouvent rien du tout, lorsqu'on ne peut les appliquer aux questions particulieres que l'on traite. » Il y a eu des » révélations controuvées; donc celles de » Moïse & de Jesus-Christ le sont aussi. Il y a » eu des devins fourbes & mercenaires, des » oracles trompeurs; donc nos Prophêtes » n'ont pas prédit l'avenir. Il y a eu des mi- » racles supposés, ou des faits purement na- » turels, jugés miraculeux par l'ignorance; » donc les prodiges attribués à Moïse, à Jesus- » Christ, aux Apôtres, ne sont ni véritables,

Si ce sont les hommes qui ont inventé la Religion Chrétienne, c'est dans la suite des siecles qu'on doit en fixer l'époque; elle doit être l'ouvrage du temps. Si elle est le fruit de l'imposture, des circonstances & du hasard, l'assemblage de ses parties ne doit pas former un systême parfaitement lié, un tout complet; & comme l'erreur, elle doit se démentir par quelque

---

ni divins. L'idolâtrie & le Mahométisme ont duré long-temps, ont occupé de vastes contrées; donc le Christianisme a pu se répandre & s'accroître par des moyens humains. L'erreur a eu ses martyrs; donc les nôtres ont été des imposteurs & des fanatiques. Il y a eu quelques actes de martyrs ou douteux ou faux; donc ils le sont tous. Il y a dans quelques uns de ces actes les plus authentiques des circonstances moins certaines que tout le reste, ou qui ne quadrent pas avec nos usages & nos mœurs; donc les actes eux-mêmes sont apocryphes. Des Bonzes, des Facquirs, des Derviches vivent en solitude, se livrent à d'étonnantes austérités; donc la vie angélique, dont

endroit. Si elle n'est appuyée que sur l'illusion & le mensonge, elle doit se détruire d'elle-même, se dissiper, se confondre au grand jour, s'affoiblir & périr en vieillissant. Que dirai-je de plus ? Si elle est uniquement produite par la raison humaine, foible comme elle, insuffisante comme elle, elle ne doit pourvoir suffisamment ni à la gloire de Dieu, ni au bonheur de l'homme.

» forme aux sublimes conseils de l'Evangile,
» est une illusion. Il y a eu dans les com-
» mencemens du Christianisme des Evangiles
» fabriqués ou falsifiés par des hérétiques;
» donc il faut compter pour rien les quatre
» Evangiles que la tradition constante &
» unanime des Eglises chrétiennes nous a
» transmis. Les quatre Evangélistes ne ra-
» content pas toujours les mêmes choses dans
» le même ordre; quelques-uns omettent
» des faits ou des circonstances que d'au-
» tres rapportent; donc ils se contredisent
» mutuellement. Il y a eu de grands abus,
» de grands crimes parmi les Chrétiens;
» parmi même les Ministres du Sanctuaire;

Mais si c'est Dieu qui s'est révélé aux hommes, si le Christianisme est son ouvrage, quel contraste & quel tableau bien différent! La Religion, au lieu d'être jettée comme au hasard parmi les hommes & dans la suite des siecles, au lieu de former comme un œuvre à part, doit être liée en quelque sorte aux premiers jours du monde, commencer avec les ouvrages de Dieu, & entrer dans le plan de la création: ses parties, au lieu d'être divisées, décousues, sans suite & sans rapport entre elles, doivent être enchaînées l'une à

» donc la Religion elle-même est un tissu » de fables & de mensonges. « Quelles conséquences! & quelle maniere de raisonner! Voilà pourtant dans l'exacte vérité tout ce qu'objectent à nos preuves du Marsais, Boulanger, Fréret, le Lord Bollingbroke, l'Auteur du Dictionnaire Philosophique & de la Philosophie de l'Histoire; & voilà comment ils ont *examiné*, *analysé*, *dévoilé* le Christianisme. « *La Religion vengée de l'incrédulité par elle-même.*

l'autre, se supposer mutuellement, tendre vers un même centre, & avoir le rapport le plus parfait : son œuvre doit être ferme, inébranlable ; elle doit être à l'épreuve de toutes les discussions, triompher de tous les obstacles, surmonter toutes les résistances, se développer, se perpétuer de génération en génération, & assurer de plus en plus sa consistance par sa durée : elle doit enfin, dans ses rapports avec Dieu, avec l'homme, & dans le lien sacré qu'elle forme entre eux, par la justesse de ses proportions procurer abondamment la gloire de l'un & suffire aux besoins de l'autre.

Ainsi l'ancienneté, l'unité, la perpétuité, l'excellence, c'est-à-dire, la perfection éminente, l'éminente sainteté de cette Religion formeront ses principaux caracteres. Chacun d'eux se retrouvera en quelque sorte dans l'autre ; on pourra remonter, redescendre de l'un à l'autre sur la même ligne & avec la même assurance ; ils seront liés entre eux d'une maniere presque indivisible, & se prêteront l'un à l'autre une force nouvelle : ainsi

la Religion nous offrira-t-elle comme un édifice majeſtueux, dont le ſommet touche au Ciel, dont les fondemens repoſent au plus profond de la terre, dont toutes les parties étroitement unies ont entre elles, & avec le tout qu'elles compoſent, le plus juſte rapport : ainſi encore la Religion nous fournira-t-elle des preuves qui ſeront à la portée de tous. Par ſes trois premiers caracteres elle ſe prouvera à l'eſprit ; & c'eſt le genre de démonſtration qui convient à ceux qui ſont ſuſceptibles de diſcuſſion & de recherches ; par le dernier elle ſe prouvera au cœur ; & c'eſt le genre de preuves qui convient aux ames droites & ſimples, à celles qui jugeant plus par ſentiment que par raiſonnement, par le cœur que par l'eſprit, ont beſoin d'une voie plus abrégée & non moins ſûre, pour diſcerner la vérité.

D'après ces réflexions, commençons, cher Valmont, l'examen des caracteres de la Religion Chrétienne, & voyons ſi elle a ceux que nous venons d'aſſigner ;

ou si elle en est dépourvue; si elle porte la triste empreinte des inventions humaines, ou si elle est scellée du sceau respectable de la Divinité.

Cette Lettre va te paroître un peu sérieuse peut-être; mais mon fils, ce n'est pas maintenant le plaisir tout seul, c'est la vérité que tu cherches; la vérité, qui doit ensuite te mener au bonheur. Eh! quelle que soit la route qui nous conduit à elle, ne mérite-t-elle pas bien les soins qu'on prend pour la trouver?

Si je ne m'arrête pas à l'examen des autres Religions, du moins de celles qui sont étrangeres à la Religion de Jesus-Christ, c'est, mon fils, qu'il est évident, pour peu de notions qu'on en ait, qu'elles n'ont aucun des caracteres d'une révélation divine, pris dans toute l'étendue que nous leur avons donnée. Il n'est pas une seule de celles-là qui ait une antiquité égale à celle du monde, & dont on n'entrevoie l'origine informe & grossiere dans des temps bien moins reculés; pas une, dont toutes les parties liées entr'elles

forment un systême complet de faits & de doctrine, & prennent un caractere d'unité; pas une qui se perpétue toujours la même, toujours uniforme & invariable, dans une société chargée d'en conserver le dépôt; pas une enfin, qui par sa perfection éminente pourvoie suffisamment à la gloire de Dieu & aux besoins de l'homme.

C'est donc sur la Religion Chrétienne que va se porter toute notre étude; & pour nous instruire à fond de ce qui la concerne, j'interroge le Chrétien lui-même. Que me répond-il? O mon fils! quel premier sujet d'étonnement! Il me renvoie avant toutes choses à un peuple ennemi, dispersé par toute la terre, partout étranger, proscrit, errant, objet de la haine & de la malédiction de tous les peuples, en butte à tous les outrages, à toutes le révolutions, à tous les revers; & cependant toujours subsistant sans confusion, sans mélange; toujours distingué des autres nations, sans avoir de chef, sans pouvoir former un corps de nation

lui-même; & parmi tant de causes de variation, de destruction, retenant toujours de sa Religion ce que sa situation présente lui permet d'en retenir & d'en observer. « Considere ce peuple, me dit » le Chrétien fidele, ce peuple étrange, » si digne de toute ton attention. C'est » lui, tout mon ennemi qu'il est, qui » t'offrira les titres de mon origine; c'est » sur lui que je suis fondé; je ne fais » qu'accomplir en moi les promesses qui » lui ont été faites pour moi; la loi que » je professe n'est que le développement » & la perfection de celle qui lui a été » donnée; ses livres sont les miens; & » ma Religion ne forme avec la sienne » qu'un tout parfait. »

Surpris de ce peu de mots, où j'entrevois déjà l'heureux mêlange de tous les caracteres d'une révélation divine, je m'arrête à ce peuple auquel on me renvoie, & il offre à mes recherches les objets les plus intéressans. Si je l'en crois, il est le plus ancien de tous les peuples connus; les livres qui contiennent son

histoire, sa religion & ses loix, sont les premiers, les plus anciens de tous les les livres qui nous restent; les faits qu'ils nous exposent comme étant l'histoire de ses peres, sont en même temps les plus anciens & les premiers événemens de la grande histoire de l'Univers. Ce peuple, gouverné autrefois par la Divinité même, se regardoit comme le peuple de Dieu; & s'il n'est que la premiere ébauche du Peuple Chrétien, quels premiers traits, mon fils, pour le tableau de la Religion!

Le Juif, répandu parmi toutes les nations, se dit le plus ancien de tous les peuples qui existent maintenant sur la terre. Discute sans partialité, cher Valmont, une assertion si hardie; emprunte les lumieres des critiques les plus judicieux, des savans les plus éclairés; & de concert avec eux, balance les prétentions des autres peuples.

Dans des contrées nouvellement découvertes, des peuples moitié policés, moitié sauvages, ne nous vanteront pas sans doute leur antiquité: rien ne prouveroit en leur

faveur. Disons mieux, leur population si peu nombreuse relativement à ces vastes contrées qu'ils occupent, leurs connoissances si étroites encore & si bornées, leurs mœurs, leur police, leurs loix si imparfaites, eu égard au temps qu'ils auroient mis à les perfectionner, prouvent assez leur nouveauté (a).

Dans l'Asie, un peuple plus savant, plus policé paroît, il est vrai, se glorifier avec assez de fondement de l'antiquité la plus reculée. Les annales de la Chine font remonter parmi cette nation l'invention des sciences & des arts à près de 3000 ans avant Jesus-Christ. Des observations astronomiques viennent à l'appui de ces calculs, & semblent en garantir l'exactitude. Cependant ces annales elles-mêmes nous apprennent que loin de remonter jusqu'à l'origine des faits par une tradition constante, sur des lignes fermes & sures, elles ne portent que sur des bruits confus, elles ne portent sur rien. Les supputations d'éclipses, quand bien même elles seroient justes, & il s'en faut qu'el-

les le soient, ne prouvent pas davantage en faveur des Annalistes Chinois; puisqu'il est démontré qu'on peut calculer les éclipses passées jusqu'à la création du monde, comme on calculeroit pour tous les siecles futurs celles qui doivent arriver. On peut dire la même chose de leur cycle solaire & de toutes leurs supputations chronologiques. Elles sont d'ailleurs si confuses, si embarrassées, & mêlées de tant de faits évidemment faux & ridicules, qu'il est aisé de sentir, sur-tout pour les siecles un peu reculés, le peu de fonds qu'on doit faire sur leur authenticité (*b*).

Aux Indes enfin (*c*), & par toute la Terre, je ne vois que des peuples entés sur des peuples; je vois les nations, autrefois les plus célebres, mêlées & confondues; je vois d'anciennes Religions défigurées & remplies de nouvelles superstitions. Parmi les Juifs, rien de semblable: c'est toujours le même peuple, &, pour ainsi parler, la même famille. C'est toujours entre eux la même langue, les

mêmes usages, la même Religion ; ce sont toujours pour le fonds les mêmes idées & les mêmes espérances ; ils remontent d'âge en âge, de génération en génération à leurs Patriarches ; & par eux, à travers un petit nombre d'hommes distingués par la pureté de leur culte, à travers un petit nombre de détails & de faits qui se répondent exactement, ils remontent aux premiers peres du genre humain. Ils laissent ainsi bien loin derriere eux les Egyptiens & leurs dynasties confuses (*d*), les Chaldéens, ces premiers observateurs des astres, & leur véritable fondation sous Memrod *, les Grecs & leur obscure mytologie. L'époque de leur antiquité, prise dans toute son étendue, n'est plus celle de trois ou quatre mille ans ; c'est celle de la création.

---

* C'est du moins, comme l'observe M. Bossuet, vers ce temps, & pas plus haut, que commencent les observations qu'ils donnerent dans Babylone à Callisthène pour Aristote.

Les fondemens de leur histoire se trouvent dans des livres qu'ils nous donnent également pour les plus anciens livres du monde, & sont soutenus par une tradition constante, & par les plus anciens monumens. Il n'est point d'annales, point de livres dans l'univers auxquels on puisse donner, avec une égale certitude, la même antiquité. On parle ailleurs de quelques anciens manuscrits; mais il s'en faut bien ni qu'ils aient été aussi authentiques, aussi publics, ni que de siecle en siecle on nous ramene, comme pour l'histoire du Peuple Juif, à ceux qui les ont écrits.

J'examine ces livres que le Chrétien révere, qu'un peuple, son plus grand ennemi, me présente, & qu'il semble n'avoir conservés que pour lui. J'y vois renfermés les droits, les titres, les intérêts de toute la Nation Juive & de tout le Monde Chrétien. Ce ne sont point de ces volumes mystérieux que quelques Pontifes conservent dans le secret; ils ont toujours été exposés aux yeux du monde entier. Je les vois soumis à l'attention &

à la critique de tous les esprits, de tous les peuples, de tous les âges; & dans le petit nombre d'hommes qui ont révoqué en doute leur authenticité, qui ont hasardé de la combattre, je ne vois qu'une critique foible & insuffisante, que de petites difficultés qu'ils n'eussent pas osé faire contre d'autres livres que ceux-là, que des citations de contradictions apparentes, & qu'avec plus de lumieres & d'équité on concilie aisément, qu'une ignorance réelle ou affectée des anciennes coutumes, des anciens usages, que bien de l'humeur, pour le dire en un mot, & des efforts impuissans.

Ces livres existoient certainement avant Jesus-Christ. C'est des mains mêmes des Juifs que le Chrétien les a reçus; c'est à ces livres qu'il en appelloit contre eux dès les premiers temps; & le Juif qui en conserve le dépôt ne les eût pas reçus de la main du Chrétien. Ces livres, ou du moins les livres de Moyse, existoient du temps de Ptolomée Philadelphe, 300 ans avant l'établissement du Christianisme;

puiſque c'eſt ſous ce Prince & par ſes ordres que s'en fit cette traduction célebre d'Hébreu en Grec qu'on nomme la verſion des Septante ; verſion authentique, l'ouvrage des plus ſavans Juifs, & qui ſuppoſe non-ſeulement l'original préexiſtant, mais l'aveu de toute la nation.

Ils exiſtoient ces livres plus de 500 ans avant Jeſus-Chriſt : puiſqu'alors les Samaritains, entierement diviſés d'avec les Juifs, avoient retenu le Pantateuque avec la même vénération qu'ils avoient pour ſon Auteur * : ces deux peuples toujours oppoſés, toujours ennemis, ne s'accordent que ſur l'origine & ſur l'ancienneté de ce livre. Encore aujourd'hui une ſecte de Samaritains, toujours connus ſous le même nom, le conſerve religieuſement

* Voyez les nouveaux Eclairciſſemens ſur l'origine & le Pentateuque des Samaritains, par un Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, un volume in-8. A Paris, chez Nyon, 1760.

avec les anciens caracteres Hébreux; & une secte si foible semble ne durer si long-temps que pour rendre témoignage à l'antiquité des livres de Moyse & à leur intégrité.

De l'an 536 avant l'Ere chrétienne, où fut commencé par Zorobabel le rétablissement du Temple, à l'occasion duquel éclata davantage l'inimitié des Juifs & des Samaritains, on peut remonter évidemment, pour l'authenticité du Pentateuque, près de 150 ans plus haut, c'est-à-dire, un peu moins de 700 ans avant Jesus-Christ; car c'est alors que les Cuthéens, peuple d'Asie, furent envoyés pour habiter Samarie, & qu'ayant obtenu d'Asaraddon un Prêtre Israélite, ils reçurent de lui les livres de Moyse, que les dix Tribus révoltées avoient retenus dans leur schisme, & firent du culte du Dieu d'Israël un mêlange bisarre & sacrilege avec le culte des Idoles.

De cette derniere époque, on est encore forcé de remonter près de trois siecles au-delà, je veux dire, à la séparation

des dix Tribus, environ 439 ans avant le rétablissement du Temple, & près de mille ans avant Jesus-Christ. En effet, le schisme qui sépara dès-lors sous Roboam, fils de Salomon, les deux portions d'Israël ne permettoit pas à l'une des deux de recevoir de l'autre l'invention, la supposition du Pentateuque. Que dis-je! il ne permettoit pas même de l'altérer; & Esdras, étant de beaucoup postérieur à la séparation des Juifs, & même, en tant qu'Ecrivain, à la premiere époque du rétablissement du Temple, étant d'ailleurs l'ennemi le plus déclaré des Samaritains, ne peut jamais être soupçonné avec fondement, ni d'avoir composé, ni d'avoir altéré les livres de Moyse, également reçus, également connus & révérés par les deux nations.

De la date précise du schisme d'Israël, pour remonter jusqu'à Moyse, il ne reste plus qu'environ 500 ans. Mais dans cet intervalle tout nous confirme l'authenticité des livres qui nous ont été transmis sous son nom.

Elle se prouve cette authenticité par la nature de ces livres, qui intéressent dans les objets les plus essentiels tout un peuple, qui lui imposent un joug insupportable de la part de tout autre qu'un Législateur tel que Moyse, qui peignent les Juifs avec un caractere d'aveuglement, d'ingratitude, de révolte, si déshonorant pour toute la nation.

Elle se prouve en second lieu, par le concert des douze Tribus à les adopter, concert qui ne se dément jamais, malgré leurs querelles particulieres, leurs vues souvent contraires, leurs passions & celles de leurs chefs, leurs intérêts différens, leurs prérogatives, leurs possessions, leurs droits respectifs, fondés sur le Pentateuque. Quelle combinaison à faire en faveur des livres de Moyse, & quelles lignes traditionnelles nous sont offertes pour en démontrer l'authenticité !

Elle se prouve en troisieme lieu, par l'ordre fixe & immuable, qui, avant les époques que nous avons citées, se trouve établi pour le Sacerdoce dans une seule

famille, pour les fonctions Lévitiques dans une seule Tribu; par l'existence des loix, des cérémonies, des fêtes, des monumens, dont la date ne pouvoit être prise que de celle du Législateur même, qui remontoient en effet jusqu'à lui, qui supposoient & son existence, & l'authenticité de ses livres, & celle des faits qu'il y rapporte.

Ainsi, l'Arche, la manne, la verge d'Aaron, le serpent d'airain, les tables de l'alliance, le rit de l'agneau Paschal & les Azymes, la loi des prémices & le rachat des premiers nés, la consécration des Prêtres, les cérémonies des sacrifices, la fête de la Pentecôte & celle des Tabernacles, les généalogies des familles, l'habitation des Tribus de Ruben & de Gad & de la demi-Tribu de Manassé au-delà du Jourdain, la division de la terre de Canaan, les asyles, & les autres établissemens qui prenoient leur origine dans les premiers temps de la République, tout servoit à rappeller les événemens remarquables consignés dans le Pentateuque, à

en confirmer l'hiſtoire, & à lui concilier la plus grande autorité.

Ici les faits, les monumens, & les livres, tout ſe ſuit avec tant de juſteſſe & de préciſion, tout s'accorde ſi bien qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître que la loi écrite, & les uſages établis, ont néceſſairement & la même ſource & la même antiquité.

Elle ſe prouve encore cette ancienneté des annales du peuple Juif, par le concert merveilleux des autres livres de l'écriture. L'hiſtoire des Rois eſt liée à celle des Juges, celle des Juges à celle de Joſué, & celle-ci à tous les faits que contient le Pentateuque, ainſi qu'à Moyſe auquel toute la Bible me rappelle. Les livres de Salomon, les pſeaumes de David, les écrits des premiers Prophêtes, les livres que nous venons de citer, il faut, en remontant de ſiecle en ſiecle, tout regarder comme ſuppoſé; il faut aller ſoi-même de ſuppoſition en ſuppoſition, d'abſurdité en abſurdité, avant que de ſe

croire autorisé à douter seulement de l'authenticité des livres de Moyse.

Elle se prouve enfin par tous les caracteres d'ancienneté qu'ils portent en eux-mêmes. On y voit le plus naïvement & le plus fidelement décrites les mœurs des premiers temps ; on n'y remarque en ce genre, pour les premiers âges, rien qui se ressente de siecles plus récens ; de même aussi, on n'y apperçoit aucune loi, aucune coutume qui se soit introduite depuis Moyse ; toutes les coutumes & toutes les loix y sont parfaitement conformes au plan général du Législateur, aux circonstances dans lesquelles il se trouvoit, aux desseins qu'il se proposoit. Le stile, le contexte de l'ouvrage, tout y est de la plus haute antiquité.

Les mêmes combinaisons, les mêmes preuves, plus que suffisantes pour fonder une évidence morale, équivalente à toute autre sorte d'évidence, par l'impossibilité absolue de la réunion & du concours de toutes ces choses en faveur du mensonge ;

ces preuves, dis-je, & ces combinaiſons ſe retrouvent par rapport à l'intégrité du Pentateuque, comme par rapport à ſon authenticité.

Le reſpect des Juifs pour ces livres, ſuffiſoit ſeul pour empêcher, ou pour rendre du moins inutile la témérité de ceux qui euſſent prétendu les détruire, ou qui dans des points tant ſoit peu importans euſſent ſeulement prétendu les altérer. Ces livres étoient entre les mains de tous; on en donnoit un exemplaire aux Princes & aux Pontifes auſſi-tôt après leur inauguration; on en faiſoit tous les ſept ans, à la fête des Tabernacles, des lectures publiques; ils étoient pour tous les Juifs le fondement de leur croyance, la regle de leurs mœurs, l'unique objet de leur étude; ils étoient pour eux en quelque ſorte les ſeuls livres; ils les portoient par-tout, & en rendoient ainſi la perte ou l'altération impoſſibles.

Qu'oppoſe-t-on, mon fils, à des preuves ſi convaincantes? Rien de ſuivi, rien de ſolide; on incidente ſur de petites dif-

ficultés, qui, par leur foibleſſe même, ne font que prêter un nouvel éclat à la vérité.

Quelques endroits ajoutés au texte, comme la mort & la ſépulture de Moyſe, rapportées dans le dernier chapitre du Deutéronome, & qui d'ailleurs euſſent pu être prévues, écrites, & rapportées par lui-même; quelques changemens faits par des Copiſtes ſur des noms de villes & dans des choſes peu eſſentielles (*e*); quelques variantes, qui, par le peu d'importance des objets & des mots ſur leſquels elles tombent, confirment davantage le concert admirable des différens textes ſur le fond même de la narration (*f*); quelques endroits obſcurs & difficiles, qui naiſſent du peu de connoiſſance des arts & des uſages propres à ces premiers temps; des calculs qu'on oppoſe à des faits, & qui, peu exacts & peu vrais, ſont démentis par les hommes les plus éclairés; Moyſe ſe donnant à lui-même, quelques éloges, d'ailleurs néceſſaires & ſuivis dans d'autres endroits de

l'humble aveu de ſes fautes; cet Ecrivain parlant toujours de lui en termes indirects, comme ont parlé d'eux-mêmes Céſar dans ſes Commentaires, Xénophon dans ſa Cyropédie, Joſeph dans ſes livres de la guerre des Juifs, Procope dans ſon hiſtoire; la prétendue perte des livres de Moyſe avant le Prêtre Helcias, qui, dit-on, les reſſuſcita; l'oubli prétendu de ces livres au temps de la captivité, de ces livres dont Helcias retrouva l'original ſacré, mais dont les copies étoient entre les mains de tout le peuple, de ces livres cités & rappellés ſans ceſſe aux Juifs captifs par leurs Prophêtes, aux Juifs qui en faiſoient leur unique conſolation dans leur exil & en obſervoient ſi ſcrupuleuſement la loi; mille autres traits d'une critique auſſi peu juſte, auſſi mal fondée, ſont la matiere du triomphe de l'incrédule: vain triomphe, dont il eſt ſeul à s'applaudir, & dont tous les jours ſur les bancs de nos écoles on rit à plus juſte titre que lui.

Mais pourquoi donc, mon fils, des

objections si peu solides deviennent-elles à ses yeux des argumens sans replique ? Ah ! pourquoi ? c'est qu'il est de son intérêt le plus pressant d'infirmer nos preuves sur l'autorité des premiers livres sacrés ; c'est qu'il conçoit sans peine que leur ancienneté, leur authenticité donnent déja à la Religion un fondement inébranlable. Et en effet, si c'est Moyse qui a écrit ces livres, on ne peut plus douter de la vérité des faits qu'ils contiennent. Car prends-y garde ; cher Valmont, c'est dès-lors un Auteur contemporain qui parle à sa nation ; qui lui parle de faits qui se sont passés, & qui se passent encore sous ses yeux ; c'est un Ecrivain qui ne peut la tromper, qui ne peut se tromper lui-même sur la nature & la vérité de ces faits, dès que ce sont pour elle, comme pour lui, des faits publics, sensibles & permanens. Ainsi, par exemple, sa sortie de l'Egypte au milieu de tant de prodiges, dont l'Egypte seule est la victime, dont tout l'art de ses Magiciens ne peut la défendre, & auxquels même

toute la puissance des Démons est forcée de rendre hommage ; le passage de la Mer rouge, non pas en côtoyant ses bords, non pas sur la vase de ses flots retirés, mais au milieu de son lit & à travers ses flots divisés ; le Mont Sinaï tout en feu ; la voix retentissante du Très Haut ; des flammes, des éclairs & des foudres, qu'on expliqueroit bien mal par des feux d'artifice, par la poudre à canon, que l'on ne connoissoit point alors, & qu'il est absurde de supposer ; la terre entr'ouverte sous les pieds de Dathan, de Coré & d'Abiron ; le rocher frappé de la verge de Moyse, & offrant tout-à-coup une source d'eau vive à un peuple toujours prompt à se répandre en murmures, toujours prêt à se révolter ; mieux que tout cela encore, les prodiges du désert, d'autant moins susceptibles d'illusion qu'ils étoient pour tous les Juifs, qu'ils se renouvelloient tous les jours, qu'ils ont duré quarante ans, tels que la manne qui leur a servi si long-temps de nourriture, leurs vêtemens qui se sont conser-

vés pendant tant d'années, cette nuée qui n'a cessé de les couvrir, & cette colonne de feu qui régloit leur marche ; ce sont là sans doute de ces faits qu'on ne peut raconter à une nation comme s'étant passés sous ses yeux & avec les circonstances les plus frappantes, si elle n'en a rien vu ; qu'on ne peut lui faire croire comme les ayant vus, s'ils ne sont pas vrais ; & qui ne peuvent être vrais, sans prouver la mission de celui qui les a opérés au nom même du Dieu tout-puissant, du Dieu de vérité.

Mais ces faits ne sont pas les seuls que racontent les livres de Moyse. Ces livres du plus ancien peuple, & qui sont eux-mêmes de la plus haute antiquité, nous exposent les premiers faits, les premiers événemens de la grande histoire de l'Univers.

Ils me rappellent à un Dieu qui a tout fait, & ils me donnent de sa puissance, de sa sainteté, de sa sagesse, les idées les plus nobles & les plus dignes de lui. Le Dieu des Hébreux n'a rien de commun

avec les Divinités que le reste du monde adoroit. C'est l'Etre existant par lui-même ; c'est un Dieu unique dans sa substance, infini, parfait dans tous ses attributs. Il existoit, & rien n'existoit encore ; à sa voix le monde sort du néant ; il dit que la lumiere se fasse, & elle est faite ; il appelle les astres, & ils commencent leur course ; il orne les cieux ; il embellit la terre, il la rend féconde, il la peuple d'animaux divers ; & donne à l'Univers un maître, un ministre à sa gloire, un interprête à la nature, en créant l'homme à son image. S'il met plusieurs jours à achever le grand ouvrage de la création, c'est pour nous apprendre qu'il fait tout, non par une impétuosité aveugle & nécessaire, mais librement, sans contrainte, comme il le veut, & au moment où il le veut.

L'Univers est créé, le monde a pris sa forme ; & en sortant des mains du Créateur tout est parfait. L'homme reçoit l'hommage de tous les êtres pour le rapporter à son Dieu : un précepte léger lui

eſt impoſé pour lui faire ſentir que, ſi tous les êtres lui ſont ſoumis, il eſt aſſujetti, auſſi-bien qu'eux, à l'empire de l'Etre ſuprême, & lui doit, comme ſa créature, le tribut de ſa ſoumiſſion & de ſa dépendance. Ce précepte, il l'a violé: tout change de face; la nature n'a plus pour lui les mêmes charmes; il y retrouve par-tout les funeſtes ſuites de ſon péché: il les trouve dans lui-même; ſon entendement ſe remplit de ténebres, ſon cœur s'incline vers la terre, ſes ſens ſe révoltent; la poſtérité d'un pere coupable perd en lui ſes privileges & ſes droits..... Triſtes & étonnantes vérités! mais que je trouve gravées ſur la face de la nature entiere; que je trouve imprimées dans tout mon être, dans ce mêlange de grandeur & de baſſeſſe, de lumieres & de ténebres, de force & de foibleſſe, qui nous fait ſi ſouvent chercher l'homme dans l'homme même, & qui dans lui annonce à l'Univers un Roi, mais un Roi dégradé. Ah! du moins à la faveur de ces clartés précieuſes, & néceſſaires à l'homme, je

ne ſuis plus un myſtere à moi-même; la nature n'eſt plus une énigme dont l'obſcurité me faſſe perdre de vue le Dieu qui m'a créé; je connois maintenant la ſource des contradictions qui me déſolent; j'ai la clef de tout le ſyſtême de l'humanité; j'ai celle de l'état actuel des êtres qui m'environnent; & l'Univers entier s'explique à mes yeux.

Mais Dieu tourne mes regards vers un objet plus conſolant: Adam a péché, & déjà, dans une ſemence bénite qui naîtra de la femme, il lui fait entrevoir un libérateur. Par lui l'homme pécheur rentrera en grace avec ſon Dieu; par lui il honorera la Divinité comme elle doit être honorée, & lui offrira un culte digne de lui plaire.

Cependant la poſtérité d'Adam ſe multiplie, & le péché s'étend & ſe multiplie avec elle. Une famille plus ſainte eſt ſéparée de la contagion univerſelle. Les crimes des enfans des hommes, répandus ſur toute la terre, crient vengeance au Seigneur; ſa juſtice éclate par un déluge

universel. Sa bonté conserve le juste & sa famille : Sem, Cham & Japhet, dont les noms se sont conservés parmi les anciens peuples, deviennent les chefs des nations.

Après le déluge, la constitution de l'Univers se trouve affoiblie ; la vie humaine décroît insensiblement ; la confusion des Langues s'introduit parmi les hommes ; les premiers peuples se forment ; & les premieres conquêtes annoncent au genre humain de nouveaux crimes & de nouveaux malheurs.

Voilà les commencemens du monde, tels que l'histoire de Moyse nous les représente : commencemens heureux, dit M. Bossuet, pleins ensuite de maux infinis ; par rapport à Dieu, qui fait tout, toujours admirables ; tels enfin que nous apprenons, en les repassant dans notre esprit, à considérer l'Univers & le genre humain toujours sous la main du Créateur, tiré du néant par sa seule parole, conservé par sa bonté, gouverné par sa sagesse, puni par sa justice, délivré par

ſa miſéricorde, & toujours aſſujetti à ſa puiſſance.

Moyſe, à ne l'enviſager que comme Hiſtorien, avoit ſur ces premiers temps des mémoires aſſez sûrs pour nous garantir la fidélité de ſon récit. La longue vie des Patriarches, en ſimplifiant les générations, rapprochoit de cet Ecrivain les traditions les plus communes & les plus vraies, les monumens les plus authentiques, & par un très-petit nombre d'hommes le faiſoit toucher à la naiſſance du monde & à la création. Tu le ſais, mon fils, ce n'eſt pas le nombre des années, mais la multiplicité des générations qui rend les choſes obſcures; & dans l'exacte vérité, notre ignorance ſur les temps qui nous ont précédés, ne vient que du peu de temps que nous vivons avec nos ayeux. Si Moyſe n'avoit donc voulu que faire illuſion à ſes contemporains & leur en impoſer, il ſe ſeroit bien gardé de faire vivre ſi long-temps des témoins, dont la mémoire encore récente n'eût ſervi qu'à rendre ſenſible l'erreur de ſes dates, & à

déposer contre lui ; il se seroit mis en sureté en éloignant l'origine du monde, & en multipliant les générations. Mais bien-loin de là, il parle des choses arrivées dans les premiers siecles comme de choses constantes, dont il restoit encore un souvenir presque universel, & des monumens remarquables.

Et en effet, parmi toutes les fables dont sont remplies les histoires des plus anciens peuples, on entrevoit aisément les faits les plus éloignés & les plus mémorables dont parle Moyse. L'œuvre des six jours attestée par l'Historien du Peuple de Dieu, l'est en même temps par l'ordre de la semaine, cette coutume si arbitraire & cependant si constamment observée chez presque toutes les nations. Presque toutes ont eu l'idée de la création du monde, d'abord informe, ce qu'elles ont appellé chaos, & ensuite réduit à l'ordre que nous voyons. Elles ont toutes, ou presque toutes, fait sortir l'homme de la terre, & ensuite d'un premier homme (*g*). L'état d'innocence leur a été connu sous

le nom de l'âge d'or, ſuivi bientôt après d'un autre ſiecle, où les miſeres ont été la punition du crime. La longue vie des premiers hommes ſe retrouvoit dans leurs plus anciennes traditions. Celle du déluge s'eſt conſervée par-tout; & l'arche même où ſe ſauverent les reſtes du genre humain, a été de tout temps célebre en Orient. Que dirai-je de plus? La fable des géans, qui entaſſoient montagnes ſur montagnes pour eſcalader le Ciel, eſt l'hiſtoire défigurée de la Tour de Babel, que les hommes entreprirent d'élever juſqu'aux nues, & qui fut ſuivie de leur diſperſion. Après ce fait, nous ne voyons plus rien de généralement reçu chez tous les peuples, parce que la diverſité du langage coupa la communication qu'ils avoient eue juſqu'alors. Mais on retrouve encore dans l'origine & la formation des premieres ſociétés, des premiers Etats, dans la poſition que Moïſe a donnée aux premiers peuples de la terre, dans leurs noms, & ceux de leurs fondateurs, de nouvelles preuves de ſon exactitude: ici, comme ſur

tout le reste, les critiques les plus éclairés & les plus savans sont pour lui (*h*). Enfin dans les traditions particulieres, dans la mythologie des Payens & l'explication de leurs fables, on démêle avec un peu d'attention presque tous les autres faits de Moïse, quoique défigurés par la superstition.

Eh d'ailleurs, cher Valmont, indépendamment de l'histoire & de la tradition, la raison même & toute la nature déposent en faveur de cet Historien. Trois principaux articles de son histoire, la création du monde & du premier homme, la chûte de l'homme, & le déluge, une fois prouvés, garantissent, amenent & prouvent suffisamment tous les autres faits qu'il nous raconte.

La création du monde, incompréhensible à notre imagination, est sensible à la raison. Le monde n'est point éternel, increé, existant par lui-même; les attributs de l'éternité, de la nécessité ne conviennent point à la matiere; elle porte au contraire tous les attributs d'un être

dépendant & dans ſon exiſtence, & dans ſa maniere d'exiſter *. La matiere, le monde, toutes les parties du monde ont donc été créées (*i*). Il y a donc eu auſſi un premier homme. Eh, comment un premier homme n'auroit-il pas été créé? Suppoſeras-tu, mon fils, une ſucceſſion d'hommes à l'infini? Elle répugne; puiſque dans toute la préciſion du terme elle ſuppoſeroit une ſuite d'effets, ſans aucune cauſe ſuffiſante de cette ſuite infinie: dans cette progreſſion tout ſeroit effet, & rien ne ſeroit cauſe proprement dite. Suppoſeras-tu un premier homme formé du limon de la terre, & de la rencontre de molécules organiques? Tu mets des mots à la place des choſes; tu expliques un fait par l'hypothèſe la plus inſuffiſante, comme la plus obſcure; tu donnes à un ouvrage admirable & rempli d'intelligence la cauſe la plus aveugle; tu donnes à l'eſprit pour principe la matiere. La rai-

* Voyez tom. 1, pag. 34 & ſuiv. & la note (*b*) pag. 58.

ſon toute ſeule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme (*k*).

Mais dans quel temps le monde, le premier homme ont-ils été créés ? Eſt-ce dans des temps fort anciens ? L'affaiſſement continuel des montagnes, qui ſe prouve par mille expériences, & qui cependant n'a produit encore que des effets peu ſenſibles, l'état du monde civil & du monde moral, la moitié de la terre preſque encore déſerte ou peu habitée, les progrès ſi bornés de l'eſprit humain, la nouveauté même des ſciences & des arts, à conſidérer le nombre de ſiecles que nous avons parcourus, démontrent une origine, dont l'époque ne peut être plus ancienne que celle que Moyſe donne à la terre & à ſes premiers habitans.

Mais encore, de quelle maniere a été créé celui qui l'a habitée le premier ? Ici, mon fils, imagine, ſi tu le peux, ſoit pour l'âge, le temps de la vie, le point de force & de maturité auquel il a dû ſortir des mains du Créateur, ſoit pour les lu-

mieres & les ſecours néceſſaires qu'il a dû trouver en lui-même & autour de lui en ouvrant les yeux à la lumiere, ſoit pour l'état du monde entier, & l'ordre qui a dû régner dans toute la nature à la création de l'homme innocent & juſte, imagine quelque choſe de plus raiſonnable, de plus ſatisfaiſant, & qui réponde mieux à toutes les difficultés, que le récit de Moyſe *.

* Un article qui devroit bien embarraſſer nos incrédules, ſi quelque choſe de contraire à leurs ſyſtêmes pouvoit les embarraſſer, c'eſt la formation des Langues : M. Rouſſeau, dans ſon Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes, prouve aſſez bien, ce me ſemble, pour tout eſprit raiſonnable, qu'il eſt impoſſible de concevoir comment d'eux-mêmes ils ont pu parvenir à s'en former une. Reſte à conclure, conformément à l'Hiſtoire préſentée par Moyſe, qu'une Langue primitive, modifiée & altérée de bien des manieres par les événemens qui ont ſuivi, leur a été donnée par Dieu même au temps de la création.

Je ſais que de nos jours des hommes ſavans

A l'égard du ſecond article de ſon hiſtoire, qui eſt la chûte de l'homme & ſa dégradation, un ſentiment intime auquel je te rappellois il n'y a qu'un inſtant, ſemble nous l'annoncer malgré nous. Le fonds de miſere & de corruption que tout homme découvre en lui, lorſqu'il veut être de bonne foi avec lui-même, cet empire des ſens auquel il céde & dont il a honte, cette nudité qu'il couvre & dont il rougit *, cette grandeur qui eſt

---

& dignes de toute notre eſtime, ont propoſé des hypothèſes ingénieuſes ſur l'origine & la formation des Langues; mais je ne crois pas que, malgré toutes les conditions avantageuſes dont ils ont environné leur ſuppoſition, ils aient prévenu toutes les objections vraiment fondées qu'on peut leur faire.

* En effet cette ſorte de honte que l'on obſerve preſque généralement, parmi les nations même les plus ſauvages, par quelle tradition univerſelle, ou par quel ſentiment naturel l'expliquerons-nous? Qu'on y faſſe attention; l'une ou l'autre cauſe d'un effet auſſi ſingulier en apparence, eſt également favorable

démentie

démentie par tant de bassesse, cette pente au mal qui est démontrée par la corruption universelle & par la comparaison du mal avec le bien, ces contradictions perpétuelles qu'il trouve dans le fond de son être, ces deux hommes, si je puis parler ainsi, qu'il porte dans un seul, cette révolte de toute la nature contre lui, lors même qu'il paroît fait pour être le maître & le Roi de toute la nature ; que de preuves de sa dégradation & de sa chûte !

Le troisieme article essentiel du récit de Moyse est le déluge. On y trouve des difficultés dans la quantité d'eau nécessaire pour inonder la terre : mais sans nous arrêter à la maniere dont s'est fait le déluge, & à laquelle Moyse n'a pas prétendu sans doute que des causes purement naturelles dussent suffire ; sans oser déterminer les effets que produisit la main du Tout-puissant, lorsqu'elle

au récit de Moyse. (Voyez toute l'Histoire générale des Voyages par l'Abbé Prevost, & tous les Voyageurs les plus connus.)

inclina l'axe du monde, lorsqu'elle ouvrit les cataractes du Ciel, & qu'elle épancha de cette urne immense cette vaste quantité d'eau auparavant invisible & suspendue, ou continuellement atténuée dans l'atmosphere du globe terrestre *; lorsqu'enfin elle rompit le réservoir du grand abîme, & fit sortir la mer de son lit pour en répandre les eaux sur toute la terre habitable; du moins pouvons-nous dire avec assurance que le déluge nous est garanti par l'histoire de tous les peuples †.

* L'azur que nous voyons dans l'étendue du Ciel, n'est, comme toute autre couleur, qu'une lumiere réfléchie, & nous y décele la présence d'un *liquide*, assez transparent pour admettre la lumiere qui vient du soleil, & assez substanciel pour réverbérer celle qui rejaillit de dessus la terre. *M. Pluche, Spectacle de la Nature*, tom. 7. *La Préparation Evangélique*, *premiere partie*.

† Voyez pour les citations M. Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle*, *pag.* 11. *édit. de* 1744; & pour les textes mêmes des Auteurs Payens de différentes Nations, voyez

La tradition, non d'un déluge seulement local, mais du déluge universel, est répandue par-tout malgré la distance des lieux & la diversité des mœurs & du langage. Les Chinois même, à travers toutes leurs fables, en ont laissé subsister la mémoire dans leurs annales; comme on y retrouve aussi, dans le regne qu'on prête à leurs premiers Empereurs, la longue vie des premiers hommes. Jusques dans le Nouveau Monde, un événement si prodigieux, & si différent de toute autre révolution, a laissé parmi les nations les traces les plus profondes. A la tradition

---

Grotius, *de Verit. Relig. Christ. liv.* 1. §. 16. Voy. aussi, pour des temps moins reculés, l'*Histoire moderne, pour servir de suite à l'Histoire Ancienne de M. Rollin*, par M. de Marsy, qu'on n'accusera pas d'être trop favorable à la Religion Chrétienne : On est étonné d'y trouver si fréquemment parmi les Peuples les moins connus autrefois ou même nouvellement découverts, les traditions les plus conformes à ce que nos Livres Saints nous apprennent.

& à l'hiſtoire ſe joignent en faveur du déluge les plus ſaines obſervations de la Phyſique, malgré toutes les explications contraires qu'on a voulu donner des monumens qu'elle nous en offre de toute part. Un déluge particulier n'explique point ces coquillages, ces poiſſons de mer pétrifiés, ces plantes étrangeres empreintes ſur des pierres, médailles toujours ſubſiſtantes du déluge univerſel (*l*), diſperſées dans tout le globe de la terre, & qui des contrées les plus éloignées ont été tranſportées ſur les plus hautes montagnes, ſur le penchant des collines, & dans le fond des vallées. La terre ſortie du ſein des eaux, la mer ſe creuſant un lit au milieu d'elle & formant des montagnes, cet antique ſyſtême (*m*), en flattant notre curioſité par une foule de ſuppoſitions ingénieuſes, n'explique d'une maniere ſatisfaiſante pour la raiſon, ni l'état du globe terreſtre, ni la formation de l'homme, ni ſon état actuel. A quoi ſerviroit d'ailleurs d'élever des montagnes, de creuſer des baſſins, par le ſeul

mouvement des eaux? On retrouveroit toujours la même quantité d'eau; la même quantité de terre; celle-ci seroit donc toujours couverte d'eau comme dans l'origine du monde, & le niveau de la mer n'auroit pas baissé d'une ligne *. De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable d'en revenir au récit de Moyse (n). Il ne nous offre pas, il est vrai, des systêmes hardis, mais sans fondement, des hypothèses brillantes, mais que l'imagination seule a enfantées; ce sont, je le répete, les faits les plus conformes à la raison, qu'il nous présente; ils sont exprimés dans un stile simple, mais grand dans sa simplicité; & ce que je remarque dans toute l'écriture, c'est cette élévation, jointe à une onction douce & tendre qui ne se trouve qu'en elle (o).

* C'est ce que l'Auteur des *Lettres à un Américain* a si bien démontré. Voyez la troisieme Lettre & les suivantes qui embrassent tout le systême, ainsi que les preuves du déluge par les monumens physiques.

Eh, mon fils, si Moyse n'eût été qu'un inventeur, où eût-il pris, dans les anciens temps, toutes ces idées nettes & précises sur les objets les plus intéressans, tout ce tissu de faits si bien liés, tous ces détails immenses & si suivis, tous ces calculs si difficiles, si nombreux, & au fond si justes & si vrais, toutes ces notions si grandes, si lumineuses, si sublimes sur la nature de Dieu, de l'Etre existant par lui-même, *je suis celui qui suis*; sur les caracteres de sa puissance, *il dit que la lumiere se fasse, & elle a été faite*; sur tous ses attributs de sainteté, d'amour pour l'ordre & pour le bien, qui éclatent de toute part dans les livres de cet homme si hautement inspiré? Où eût-il pris tous ces rapports avec l'histoire des autres peuples, & la fondation des premiers Empires; tous ces détails de géographie, de chronologie, disons-le même, d'histoire naturelle, que les plus profondes recherches & les plus savantes discussions n'ont pu encore parvenir à démentir d'une maniere solide & raisonnable, mais au

contraire, confirment plus fortement de jour en jour * ? Où eût-il pris les promesses si importantes faites à Abraham, si bien vérifiées dans toutes leurs parties, & si hautement attestées par la séparation & par la conservation des deux familles d'Isaac & d'Ismaël depuis plus de 3500 ans † ? Où cet Ecrivain eût-il pris la naïveté de ses récits, & tous les caracteres de vérité qui les accompagnent ?

C'en est assez, sans doute, pour te for-

* A l'égard de l'Astronomie, on trouve singulier que Moyse ne parle pas de la disposition du ciel & du cours des astres comme Copernic & Galilée, mais comme on en parle communément ; & on ne voit pas que, l'Astronomie étant absolument étrangere à son objet, la raison même demandoit qu'il conformât son langage sur ce point aux idées reçues, & qu'il parlât du cours du soleil comme les autres hommes.

† Voyez le développement & l'accomplissement admirable de ces promesses dans M. Pluche. *Préparation Evangélique, premiere partie, pag. 150 & suivantes.*

cer de reconnoître l'authenticité, comme l'intégrité, de nos premiers livres sacrés. C'est assez de tout ce que nous venons de dire pour te faire avouer que la religion chrétienne, en la considérant, comme nous le ferons bientôt, dans sa liaison nécessaire avec l'ancien Testament, renferme déja le premier caractere de vérité que nous avons assigné. En effet, le plus ancien de tous les peuples me présente un livre, qui a pour lui des preuves manifestes de la plus haute antiquité, & qui renferme les faits les plus anciens ; ce peuple, ce livre, & ces faits éclatans me ramenent à la plus ancienne religion ; & cette religion, selon le langage du peuple chrétien, ne fait qu'un corps avec la sienne. A ce premier titre, mon fils, qu'elle doit déja te paroître respectable ! Mais pour lui confirmer ce titre & lui assurer ton respect, examinons si la liaison de l'ancienne alliance avec la nouvelle, de la religion des Hébreux avec celle des Disciples de J. C., est telle que le Chrétien le prétend ; si elle donne au

christianisme le caractere de l'unité, le caractere de la perpétuité; après quoi nous finirons par l'examen de son excellence ou de sa sainteté : & si elle réunit ces trois caracteres au premier, ô mon fils, que lui manquera-t-il pour être à tes yeux une religion toute divine, & pour mériter de ta part le plus humble & le plus fidele hommage ?

Mais souffre, Valmont, que, me partageant entre toi & Emilie, je m'interrompe en sa faveur. Je lui dois une réponse, & je m'empresse à la lui faire. Nos deux époux t'écrivent, ainsi qu'à leur tendre amie, par le même courier que moi *.

* Leurs Lettres, comme plusieurs autres dont il a été fait mention, ne se sont point trouvées avec celles du Marquis.



NOTES.

PAGE 283.

(a) PROUVENT *assez leur nouveauté*. Les Américains sont des peuples nouveaux : il me semble qu'on ne peut pas en douter, lorsqu'on fait attention à leur petit nombre, à leur ignorance, & au peu de progrès que les plus civilisés d'entre eux avoient fait dans les arts ; car quoique les premieres relations de la découverte & des conquêtes de l'Amérique nous parlent du Mexique, du Pérou, de S. Domingue, &c. comme de pays très-peuplés, qu'elles nous disent que les Espagnols ont eu à combattre par-tout des armées très-nombreuses, il est aisé de voir que les faits sont fort exagérés ; premièrement par le peu de monumens qui restent de la prétendue grandeur de ces peuples ; secondement par la nature même de leur pays, qui, quoique peuplé d'Européens, plus industrieux sans doute que ne l'étoient les Naturels, est cependant encore sauvage, inculte, couvert de bois, & n'est d'ailleurs qu'un grouppe de montagnes inaccessibles, inhabitables, qui ne laissent par con-

ſéquent que de petits eſpaces propres à être cultivés & habités ; troiſiemement, par la tradition même de ces peuples ſur le temps qu'ils ſe ſont réunis en ſociété : les Péruviens ne comptoient que douze Rois, dont le premier avoit commencé à les civiliſer. (Voyez *l'Hiſtoire des Incas par Garcilaſſo*, &c. *Paris*. 1744.) Ainſi il n'y avoit pas 300 ans qu'ils avoient ceſſé d'être, comme les autres, entierement ſauvages ; quatriemement par le petit nombre d'hommes qui ont été employés à faire la conquête de ces vaſtes Contrées : quelque avantage que la poudre à canon pût leur donner, ils n'auroient jamais ſubjugué ces peuples, s'ils euſſent été nombreux ; une preuve de ce que j'avance, c'eſt qu'on n'a jamais pu conquérir le pays des Negres, ni les aſſujettir, quoique les effets de la poudre fuſſent auſſi nouveaux & auſſi terribles pour eux que pour les Américains. La facilité avec laquelle on s'eſt emparé de l'Amérique me paroît prouver qu'elle étoit très-peu peuplée, & par conſéquent nouvellement habitée. » *M. de Buffon*, *Hiſt. Nat. tom.* 5. *Diſcours ſur les Variétés de l'eſpece humaine.*

PAGE 284.

(b) *Le peu de fonds qu'on doit faire ſur leur authenticité.* Les Annaliſtes mêmes de la Chine

ne conviennent pas entre eux. Sumaquam, un des plus célèbres, ne fait commencer leur Empire qu'à Hoang-ti, 250 ans plus tard que Fo-hi, qui, selon beaucoup d'autres, est leur premier Empereur, & dont les temps concourent avec celui de Noé.

La durée de cette rapsodie Chinoise, qu'on peut aussi bien, dit M. Pluche, se dispenser d'examiner que l'époque d'Osiris & de Ménès, se trouve avoir son commencement en-deçà du déluge, & a été raccourcie de plus de six cens ans par M. Cassini, qui a démontré cette méprise par la comparaison des éclipses que les Chinois caractérisent, avec celle que nos Astronomes ont suivies.

Ceux, dit un des Auteurs du Journal des Savans, (Mars 1758) qui s'appuient sur la Chronologie Chinoise, ne la connoissent point encore, & ils ne peuvent juger de l'authenticité des anciens monumens sur lesquels elle est fondée : ces monumens, dont nous pouvons parler avec certitude, puisque nous les avons examinés, ne nous présentent qu'une chronologie remplie de contradictions. Les observations astronomiques dont elle est accompagnée paroissent être empruntées des Grecs. Il est singulier que ce peuple, si attentif à les

communiquer, les ait omises, ou au moins ne parle que d'un très-petit nombre, depuis l'établissement de la Nation, jusques vers l'an 700 avant Jesus-Christ, & que tout-à-coup, après l'époque de Nabonassar, il en cite une foule. On est porté à croire qu'il y a ici un Plagiat, comme on en apperçoit dans quelques autres circonstances.

» D'ailleurs, quel fonds peut-on faire, dit M. Goguet, sur la certitude de la Chronologie Chinoise pour les premiers temps, lorsqu'on voit ces Peuples avouer unanimement qu'un de leurs plus grands Monarques, ennemi par intérêt des traditions anciennes & de ceux qui pouvoient les savoir, fit brûler tous les livres qui ne traitoient ni d'agriculture, ni de médecine, ni de divination, anéantit tous les monumens, & s'attacha pendant plusieurs années à détruire tout ce qui pouvoit rappeller la connoissance des temps antérieurs à son regne. Quarante ans environ après sa mort, on voulut rétablir les monumens historiques. Pour cet effet on recueillit, dit-on, les oui-dire des vieillards, on déterra quelques fragmens des livres échappés à l'incendie général, on rejoignit comme on put ces différens lambeaux, & du tout on tâcha de composer une Histoire

suivie. Ce ne fut néanmoins que 500 ans après la destruction des monumens, c'est-à-dire, l'an 37 avant Jesus-Christ, qu'on vit paroître un corps complet de l'ancienne Histoire. L'Auteur même Se-ma-Tsien qui la composa eut la bonne foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà du temps auquel il écrivoit.

» Tel est l'aveu unanime que font les Chinois : je laisse à juger, après un pareil fait, de la certitude de leur ancienne Histoire. Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on veut la traiter, des difficultés & des contradictions insurmontables. Les différences qu'on remarque dans les époques principales, prouvent que l'Histoire des Chinois n'a aucune supériorité ni aucun avantage sur les autres Histoires profanes. Il y regne une incertitude semblable à celle que les Chronologistes éprouvent dans leurs recherches sur l'Histoire des Babyloniens, des Egyptiens, & sur celle des premiers Rois de la Grece. D'ailleurs elle est également dénuée de faits, de circonstances & de détails.

» A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, la supposition est si sensible

qu'elle a été apperçue par quelques Lettrés, malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la Critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant Jesus-Christ, leur Histoire ne mérite aucune croyance. C'est un tissu perpétuel de fables & de contradictions; c'est un chaos monstrueux dont on ne sauroit extraire rien de suivi & de raisonnable. « *Origine des Loix*, *par M. Goguet*, t. 3. *troisieme Dissertation.*

Consultez aussi *l'Histoire Universelle par une Société de Gens de Lettres, traduite de l'Anglois.* Vous y verrez ce que cette Société de Savans pense de ces Annales du Peuple Chinois. Vous y verrez de plus avec étonnement l'affinité sensible & très-bien prouvée qui se trouve entre Fo-hi & Noé. Car premierement, les Chinois disent que *Fo-hi* n'eut point de *pere*; Noé fut le premier homme de la terre après le déluge; ses ancêtres périrent dans les eaux, & comme leur mémoire ne s'étoit point conservée dans la tradition des Chinois, il passe pour n'avoir point eu de pere. Secondement, les Chinois prétendent que *la mere de Fo-hi le conçut environnée de l'arc-en-ciel*; cette idée doit probablement son origine à ce que Dieu donna l'arc-en-ciel pour un signe de

réconciliation à Noé & à sa postérité. Troisiemement, *Fo-hi éleve avec soin des animaux de sept especes différentes qu'il avoit coutume de sacrifier au Chang-ti, ou souverain Esprit du Ciel & de la Terre*; & Moyse nous apprend que Noé prit avec lui dans l'arche sept bêtes non impures de chaque espece, & qu'après le déluge il prit de toutes bêtes pures & de tous les oiseaux purs, & en offrit des holocaustes. Quatriemement les Chinois dérivent le nom de *Fo-hi* des offrandes qu'il fit, & Moyse dit que Noé fut ainsi nommé à cause que par son offrande il obtint de Dieu pour les hommes la permission de manger de la chair. Observez enfin que le mot *Puon-ku*, dont se servent les Chinois, signifie exactement l'*ancien ou l'aîné de l'arche du vaisseau*. Les Chinois entendent donc par ce mot un homme sauvé des eaux, & l'aîné ou le plus vieux de ceux qui furent sauvés avec lui.

Lisez encore sur tout ceci, l'*Histoire d'Yu le Grand & de Confucius, par M. le Clerc, ancien Médecin des Armées du Roi*, imprimée à Soissons en 1769, & remarquez avec l'Auteur de cette intéressante Histoire la ressemblance qui est entre les anciens caracteres Chinois & les Hiéroglyphes Egyptiens, ainsi

que le très-grand rapport, qui, selon le témoignage de M. l'Abbé Barthelemi, dans un Mémoire lu à l'Académie des Belles-Lettres, le 18 Avril 1767, se trouve entre l'ancienne Langue Eyptienne, l'Hébreu & le Chinois.

Voyez en dernier lieu le *Mémoire* de M. de Guignes, de l'Académie des inscriptions & Belles-Lettres, imprimé chez Desaint & Saillant; *dans lequel*, en insistant sur cette conformité, *on prouve que les Chinois sont une Colonie Egyptienne.* Les Savans Anglois, Auteurs de l'Histoire Universelle, prétendent au contraire que les Egyptiens viennent des Chinois, & que ceux-ci, comme le prétend aussi M. Dorigny, *Chronol. des Rois Egyp.* t. 2. p. 326, doivent leur origine à la Colonie que Noé conduisit dans cette partie de l'Orient, avant la construction de la tour de Babel. Quoi qu'il en soit de ces deux sentimens, & de la comparaison de l'Ecriture symbolique des Chinois avec les Hiéroglyphes Egyptiens, il reste suffisamment établi que les Annales Chinoises, réduites à leur juste valeur, bien loin d'être incompatibles avec les livres des Hébreux, serviroient plutôt, par ce qu'elles ont de plus authentique, à les confirmer. (Voyez M. Dorigny, *t. 2, p. 339, & tout le chap. 7 de la quatrieme section.*)

IBID.

(c) *Aux Indes enfin, &c.* Ce n'eſt plus en effet des Chinois ſeulement que l'on vante l'antiquité : c'eſt parmi les Indiens qu'on va chercher là Nation la plus ancienne ; c'eſt aux Indes que l'on prétend trouver le pays le plus anciennement policé. Les Bramines, dit-on, qui entretiennent dans le peuple la plus ſtupide idolâtrie, ont cependant entre leurs mains l'un des plus anciens livres du monde, écrit par leurs premiers Sages, & dans lequel on ne reconnoît qu'un ſeul Etre ſuprême. Ce livre eſt le *Vedam*, dont nos Philoſophes relevent ſi fort la morale & les dix beaux préceptes. Malheureuſement, & en dépit de ſi fermes aſſertions, il eſt reconnu que le *Vedam*, rempli d'ailleurs d'abſurdités & d'impuretés, n'eſt qu'une corruption aſſez moderne *du Shaſtah*; & le *Shaſtah* lui-même, le plus ancien & le plus raiſonnable livre des Indiens, quels garants a-t-il de ſa haute antiquité ?

Sur l'Hiſtoire ancienne des Indiens, voyez les recherches de l'Auteur de l'*Hiſtoire Moderne pour ſervir de ſuite à l'Hiſtoire Ancienne de M. Rollin*, *tom.* 3, §. 2 & 3, ou l'*Hiſtoire Univerſelle par une Société de Gens de Lettres*, *liv.* 4; & vous remarquerez toujours

l'accord qui se trouve entre l'Histoire sacrée & l'Histoire profane dans ce que celle-ci a de plus certain.

PAGE 285.

(d) *Les Egyptiens & leurs Dynasties confuses.* Parmi les preuves qui se présentent de toute part du concert admirable qui se trouve entre les livres de Moyse & l'Histoire des autres Peuples dans ce qu'ils nous ont laissé de plus avéré, on ne doit pas omettre celle que nous offre M. Dorigny dans sa *Chronologie des Rois du grand Empire des Egyptiens*, 2 vol. in-12, *chez Vincent Libraire.*

La plupart des Chronologistes, travaillant d'après un plan général & un systême de chronologie tel que chacun d'eux se l'étoit formé, faisoient à l'égard des Dynasties des Rois d'Egypte ce que tout faiseur de systême fait ordinairement des matériaux qu'il a sous les yeux; il les arrange, les combine bien moins selon leur vrai rapport, que selon la méthode qui cadre le mieux avec son systême particulier. M. Dorigny a pris une toute autre route; sans former de systême, il s'est attaché avant toute chose à bien étudier le rapport que les Dynasties ont entre elles & avec l'Histoire des autres Nations. Convaincu qu'elles ne

peuvent pas comme une boule de cire recevoir toutes les formes qu'on voudroit leur donner, & que l'ordre qui leur appartient ne peut être arbitraire, il commence par en fixer le nombre d'après les titres mêmes qu'elles ont dans la liste générale de Manéthon, ce monument précieux qui conserve dans son entier la Chronologie de l'Empire Egyptien. Comme il y trouve huit de ces titres particuliers qui nous apprennent sur lequel des Etats chaque Dynastie a régné, il en conclut, avec le plus juste fondement, que cette liste comprend les Rois de huit principautés, indépendamment de celle de Thebes, assujettie depuis si long-temps, & sans doute oubliée en quelque façon dans la basse Egypte où Manéthon étoit né, mais dont Eratosthene a dressé la Chronique d'après les Commentaires anciens dont il étoit le dépositaire; ce qui fait en tout neuf Dynasties au lieu de quatre auxquelles on les avoit réduites. En second lieu, il donne à ces Dynasties le même ordre qu'elles ont dans la Chronique de Manéthon, à laquelle il laisse sa forme naturelle; & évite, en s'y attachant uniquement, tous les écueils où jusqu'ici les Chronologistes ont échoué. Troisiemement, retranchant les regnes des Dieux, puisque tous les Auteurs qui parlent de cette

Chronique & en reconnoissent la fidélité, s'accordent à mettre au rang des fables la partie où Manéthon fait entrer les regnes de ces Dieux, prétendus Rois; il fixe les principales époques de l'Histoire des Egyptiens, telles que celle de Ménès, fondateur de la Monarchie, & le même que Mezraïm, fils de Cham, celle de Sésostris, qui a régné sur toute l'Egypte, celle de Psamménit, sous lequel l'Empire a été détruit par Cambyze; & ces mêmes époques il les détermine relativement à celles de l'Histoire des autres Nations, & selon les rapports les plus certains, confirmés par Hérodote, Diodore de Sicile, Joseph, &c. qui semblent à l'envi lui offrir des autorités.

D'après cette marche si simple & si belle, il nous montre, comme le résultat de ses opérations, & sans le devoir à aucun systême, la correspondance la plus exacte entre sa Chronologie & celle du texte Hébreu, telle que nous l'offre la Vulgate.

Il indique en même temps, au commencement de sa Préface, la cause toute naturelle de cette différence de calcul qui se rencontre entre les Septante, les Samaritains & les Hébreux.

PAGE 296.

(e) *Quelques changemens faits par des Copistes, &c.* » On veut trouver dans le Pentateuque, dit l'Auteur du Journal de Trévoux, des anachronismes; mais on oublie que Moyse n'étoit pas moins le Prophète que le Législateur de son Peuple. On critique l'anticipation des noms, qui ne furent donnés aux Villes qu'après la mort de Moyse; mais outre qu'elles peuvent être ainsi nommées par prédiction, comme Cyrus le fut par son nom deux siecles environ avant sa naissance, seroit-il contre la pureté & l'intégrité du texte, que les réviseurs & les copistes, pour le rendre plus intelligible, eussent remplacé par des noms plus connus les noms donnés anciennement aux Villes dans le Pentateuque? On voudroit qu'une Religion céleste dans son origine, son objet & sa fin, ne fit point venir à l'appui de ses Loix des récompenses & des châtimens temporels; mais le génie du Peuple, la nature du Gouvernement Théocratique, dont Moyse étoit le Ministre, n'exigeoient-ils pas ces ressorts pour contenir un Peuple dont les révoltes réitérées nous prouvent assez la grossiereté & l'inconstance? Ce que nous lisons de la Vie de ses Patriarches nous

apprend que ce Peuple n'a pu ignorer les promesses de sa Religion pour l'autre vie, consignées dans le dépôt des saintes Ecritures ; & sa conduite nous démontre que cette croyance n'étoit pas un frein pour la dureté de son caractere. « (Voyez les *Preuves de la Religion*, *par M. le François*, *t.* 2, *sect.* 2, *c.* 4.)

IBID.

(f) *Quelques variations, qui, par le peu d'importance des objets*, &c. J'ai vu bien des incrédules tirer avantage de ce qu'on leur avouoit que, sur des objets peu importans, quelques fautes avoient pu se glisser dans le texte, par la faute des Copistes, par le grand nombre de mains par lesquelles ces Livres ont passé, par la facilité des méprises en genre de calcul, puisqu'un point de plus ou de moins sur une des lettres numérales forme dans l'Hébreu une différence considérable. Mais ce triomphe est bien mal fondé ; car enfin des textes peu essentiels pour le fonds, ne concluent rien contre ceux qui sont de quelque importance pour les faits, ou qui intéressent le dogme & la morale ; en voici la raison : c'est que ceux-ci sont soutenus d'une tradition constante, sont appuyés sur des monumens certains, sont sensibles pour tous & ne donnent

par-là aucun lien aux inattentions & aux incorrections, sont liés d'ailleurs aux autres parties de la Religion, & font un tout complet avec elle.

PAGE 306.

(g) *Fait sortir l'homme*, &c. On forme contre cette premiere origine de tout le genre humain, deux difficultés : l'une est la différence des Blancs & des Negres, qui prouve, dit-on, que tous les hommes ne sortent pas d'un premier homme ; l'autre est le peu de communication qu'il y avoit entre les hommes de l'ancien continent & ceux du nouveau. M. de Buffon répond abondamment à ces deux objections ; à la premiere, par une description exacte des différens peuples qu'on nous oppose. Il fait voir quelles sont en eux les raisons de cette variété de couleurs, & conclut de cette maniere : » Tout concourt donc à prouver que le genre humain n'est pas composé d'especes essentiellement différentes entre elles, qu'au contraire il n'y a eu originairement qu'une seule espece d'hommes, qui, s'étant multipliée & répandue sur toute la surface de la terre, a subi différens changemens par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la maniere

niere de vivre, par les maladies épidémiques, & aussi par le mélange varié à l'infini des individus plus ou moins ressemblans; que d'abord ces altérations n'étoient pas si marquées & ne produisoient que des variétés individuelles; qu'elles sont ensuite devenues variétés de l'espece, parce qu'elles sont devenues plus générales, plus sensibles & plus constantes par l'action continuée de ces mêmes causes; qu'elles se sont perpétuées & qu'elles se perpétuent de génération en génération, comme les difformités ou les maladies des peres & meres passent à leurs enfans; & qu'enfin, comme elles n'ont été produites originairement que par le concours de causes extérieures & accidentelles, qu'elles n'ont été confirmées & rendues constantes que par le temps & l'action continuée de ces mêmes causes, il est très-probable qu'elles disparoîtroient aussi peu à peu & avec le temps, ou même qu'elles deviendroient différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, si ces mêmes causes ne subsistoient plus, ou si elles venoient à varier dans d'autres circonstances & par d'autres combinaisons. « Fin du *Discours sur la Variété dans l'Espece humaine.*

Pour la seconde difficulté, voici ce que

dit le même Auteur : » Quant à leur premiere origine, je ne doute pas, indépendamment même des raisons théologiques, qu'elle ne soit la même que la nôtre ; la ressemblance des Sauvages de l'Amérique Septentrionale avec les Tartares Orientaux doit faire soupçonner qu'ils sortent anciennement de ces Peuples : les nouvelles découvertes que les Russes ont faites au-delà de Kamtschatka de plusieurs terres & de plusieurs isles, qui s'étendent jusqu'à la partie de l'Ouest du Continent de l'Amérique, ne laisseroient aucun doute sur la possibilité de la communication, si ces découvertes étoient bien constatées, & que les terres fussent à-peu-près contiguës ; mais en supposant même qu'il y ait des intervalles de mer assez considérables, n'est-il pas très-possible que des hommes aient traversé ces intervalles, & qu'ils soient allés d'eux-mêmes chercher ces nouvelles terres, ou qu'ils y aient été jettés par la tempête ? Il y a peut-être un plus grand intervalle de mer entre les Isles Marianes & le Japon, qu'entre aucune des terres qui sont au-delà de Kamtschatka & celles de l'Amérique, & cependant les Isles Marianes se sont trouvé peuplées d'hommes qui ne peuvent venir que du Continent Orien-

tal. Je ferois donc porté à croire que les premiers hommes qui ſont venus en Amérique, ont abordé aux terres qui ſont au Nord-Oueſt de la Californie ; que le froid exceſſif de ce climat les obligea à gagner les parties plus méridionales de leur nouvelle demeure ; qu'ils ſe fixerent d'abord au Mexique & au Pérou, d'où ils ſe ſont enſuite répandus dans toutes les parties de l'Amérique Septentrionale & Méridionale : car le Mexique & le Pérou peuvent être regardés comme les terres les plus anciennes de ce Continent, & les plus anciennement peuplées, puiſqu'elles ſont les plus élevées, & les ſeules où l'on ait trouvé des hommes réunis en ſociété. « *Même Diſcours, vers la fin.*

PAGE 308.

(h) *Ici, comme ſur tout le reſte, les critiques les plus éclairés & les plus ſavans ſont pour lui.* » Moyſe, qui connoiſſoit ſi bien les titres Egyptiens, ne craint pas de faire remonter l'origine du genre humain au ſeul Adam. Il en fixe le berceau, les âges & les générations. Tous partent de Babel, 800 ans avant lui. Il ne s'embarraſſe pas comment ils ont paſſé les mers, pourquoi les uns ſont blancs, les autres noirs : or l'Hiſtoire con-

firme ſon récit. La plaine de Sennaar, au confluent du Tygre avec l'Euphrate, la beauté, la fertilité de ce pays plat, l'aſphalte & le bitume naturels au ſol, ſont atteſtés par Ammien Marcellin qui ſuivoit l'Empereur Julien, & par Pline & Ptolomée. La Tour du ralliement, la confuſion, l'origine des langues, la diſperſion des hommes, tout cela eſt connu & devance les Hiſtoires. De la Chaldée, tous, ſelon les deſſeins de Dieu, vont peupler les climats éloignés. Chaque Colonie, unie par ſon langage, s'arrête & ſe fixe : ailleurs on ne les entendroit pas. Tout part de l'Orient & ſe répand au Midi, à l'Occident & au Nord. Les trois premieres Colonies ſe multiplient en paix ſur les côtes de l'Aſie, en Egypte & à la Chine. Tous conſervent la premiere tradition, dont on reconnoît les traces dans les fables même qui l'ont altérée. Les autres Colonies, diſperſées & ſéparées de toute ſociété avec les premieres, tomberent dans un abrutiſſement & une barbarie dont elles ne ſont ſorties que par leur commerce ouvert avec l'Orient, qui fut toujours le ſiege des Sciences & des Arts, d'où ils ſe ſont toujours répandus dans le reſte du monde, comme l'Hiſtoire l'atteſte. Tout concourt donc à certifier le récit de Moyſe ; la

Géographie même est pour lui ; tout y est placé dans ses vraies positions locales. Moyse est bien plus exact qu'Homere & Tite-Live ; & 1500 ans avant Auguste, il ose raconter l'enfance du monde, & partager la terre entre les fils & petits-fils de Noé. Japhet va au Nord de l'Asie dans les Pays maritimes de l'Europe ; Cham au Midi & dans l'Afrique ; c'est le Hamon des profanes : Sem reste en Asie, en-deçà & au delà de l'Euphrate. Ce partage se trouve chez les Poëtes dans le fatras de leurs Fables.

Moyse place tous les autres dans leurs cantons, y assigne les Peres des Peuples divers & les fondateurs des Nations connues. Lui seul a pu avoir ce détail précieux, ou par révélation, ou par une tradition fidéle : il est donc le seul à consulter comme le flambeau de l'érudition historique. Les Auteurs profanes nous mettent ou nous laissent dans les ténebres. L'Ecriture seule nous montre les lieux, les dates, les coutumes & les faits. Dans le récit de Moyse, tout est lié & suivi ; dès la naissance du monde Adam est créé pour Dieu ; il sort de l'ordre, il est puni ; mais il lui reste un culte & une espérance. La terre est noyée pour ses crimes ; mais elle est bientôt repeuplée : les

cœurs se dépravent encore ; mais Dieu met à part un Peuple qui conserve la pureté de son culte & de ses oracles ; il lui donne une Loi ; il lui confie les promesses du salut. Mettez à côté de cette Histoire les Fables Payennes, les Histoires Egyptiennes, Chinoises, & jugez. *Dictionnaire Antiphilosophique.* Article *Moyse.*

Je crois pouvoir ajouter à ce morceau celui de M. Pluche, qui prête un nouveau jour à des objets si intéressans. » Un autre moyen, dit-il, de sentir la justesse de ce récit (du Législateur des Juifs) consiste en ce que la diversité des langues s'accorde avec les dates de Moyse : cette diversité devance toutes nos Histoires connues, & d'une autre part, ni les pyramides d'Egypte, ni les marbres d'Arondel, ni aucun monument qui porte un caractère de vérité, ne remonte au-dessus. Ajoutons ici que la réunion du genre humain dans la Chaldée avant la dispersion des Colonies, est un fait très-conforme à la marche qu'elles ont tenue : tout part de l'Orient, les Hommes & les Arts ; tout s'avance peu-à-peu vers l'Occident, vers le Midi & vers le Nord. L'Histoire montre des Rois & de grands établissemens au cœur & sur les côtes de l'Asie,

lorsqu'on n'avoit encore aucune connoissance d'autres Colonies plus reculées : celles-ci n'étoient pas encore, ou elles travailloient à se former. Si les peuplades Chinoise & Egyptienne ont eu de très-bonne heure plus de conformité que les autres avec les anciens habitans de Chaldée, par leur inclination sédentaire, par leurs figures symboliques, par leurs connoissances en Astronomie, & par la pratique de quelques beaux Arts, c'est parce qu'elles se sont tout d'abord établies dans des Pays excellemment bons, où n'étant traversées ni par les bois, qui ailleurs couvroient tout, ni par les bêtes qui troubloient tous les établissemens à l'aide des bois, elles se sont promptement multipliées, & n'ont point perdu l'usage des nouvelles inventions. La haute antiquité de ces trois peuples, & leur ressemblance en tant de points, montre l'unité de leur origine & la singuliere exactitude de l'Histoire sainte. L'état des autres peuplades fut fort différent de l'état de celles qui s'arrêterent de bonne heure dans les riches campagnes de l'Euphrate, du Kian & du Nil. Concevons ailleurs des familles vagabondes qui ne connoissent ni les lieux, ni les routes, & qui tombent à l'aventure dans un pays misé-

rable où tout leur manque. Point d'instrumens pour exercer ce qu'elles pouvoient avoir retenu de bon ; point de consistance ni de repos pour perfectionner ce que le besoin actuel pouvoit leur faire inventer. La modicité des moyens de subsister les mettoit souvent aux prises ; la jalousie les entre-détruisoit ; n'étant qu'une poignée de monde, un autre peloton les mettoit en fuite. Cette vie errante & long-temps incertaine, fit tout oublier. Ce n'est qu'en renouant le commerce avec l'Orient que les choses ont changé. Les Goths & tout le Nord n'ont cessé d'être barbares qu'en s'établissant dans la Gaule & en Italie. Les Gaulois & les Francs doivent leur politesse aux Romains. Ceux-ci avoient été prendre leurs loix & leur littérature à Athènes. La Grece demeura brute jusqu'à l'arrivée de Cadmus, qui y porta les Lettres Phéniciennes. Les Grecs enchantés de ce secours se livrerent à la culture de leur Langue, à la Poésie & au Chant. Ils ne prirent goût à la Politique, à l'Architecture, à la Navigation, à l'Astronomie & à la Peinture, qu'après avoir voyagé à Memphis, à Tyr & à la Cour de Perse. Ils perfectionnent tout, mais n'inventent rien. Il est donc aussi manifeste par l'histoire profane que par le récit

de l'Ecriture, que l'Orient est la source commune des Nations & des belles connoissances. Nous ne voyons un progrès contraire que dans des temps postérieurs où la manie des conquêtes a commencé à reconduire des bandes d'Occidentaux en Asie. «

» J'ai vu des hommes plus que suspects d'incrédulité, qui étoient singuliérement frappés ou embarrassés de l'*exacte correspondance qui se trouve d'âge en âge entre les différens récits de la Bible & l'état contemporain de la société.* Je les ai toujours trouvés inquiets ou ébranlés à proportion de ce qu'ils avoient d'érudition & de droiture dans l'esprit....

» Le Géographique est assurément la partie de l'Ecriture la plus séche, & où il y ait le moins de profit à faire pour les sentimens & pour la conduite. On peut dire cependant que cet article y est d'un prix inestimable, puisqu'il suffit pour constater la vérité des récits. Le Géographique met tout en ordre & rend la vérité palpable. Prenons le Pentateuque ou la Genese seule. Voyons l'origine & les premiers progrès des Nations. Dans le récit de Moyse on trouve, je l'avoue, des lieux & des peuples que l'éloignement des temps a obscurcis. Mais de tout ce qu'il nomme, ce qui est

encore reconnoissable dans des temps postérieurs, justifie sa narration par une étendue de connoissances, qui prouvent ou l'inspiration, ou le secours d'une tradition fidele. Vous ne trouverez nulle part chez les Profanes une pareille exactitude. A tout propos on se voit dans la nécessité de leur reprocher les fables ou les méprises, &c. *Spectacle de la Nature*, t. 7. *La Préparation Evangélique.*

PAGE 309.

(i) *La matiere, le monde, toutes les parties du monde ont donc été créées.* Supposons la matiere éternelle : & qu'on se rappelle ici ce qui a été dit dans la quatrieme Lettre. Premierement rien n'a pu agir sur elle, si elle est éternelle par elle-même : chacune de ses particules ne peut rien recevoir, ni rien communiquer, rien perdre, ni rien acquérir; parce que tout en elle & dans toutes ses parties est dès-lors nécessaire par sa propre essence. Rien ne pourroit donc être comme il est dans la nature. Secondement, si la matiere est éternelle par elle-même elle a dû être de toute éternité en mouvement ou en repos. Si elle a eté en mouvement, est-ce par elle-même, ou par une premiere cause ? Par elle-même ? le mouvement lui seroit donc essentiel, la communica-

tion du mouvement de chaque partie de matiere impossible, l'idée même du repos contradictoire. Par une premiere cause? Voilà donc au moins le mouvement créé en elle. Si elle a été éternellement en repos, on fera la même demande. Est-ce par elle-même? Le repos lui seroit nécessaire & le mouvement impossible. Par une autre cause? Vous la supposez donc indifférente, de sa nature, au mouvement ou au repos: & puisqu'elle est sortie du repos pour être mue, voilà donc encore une fois une cause créatrice du mouvement dans la matiere.

Qu'on y fasse attention; ceux qui ne veulent pas admettre une création dans le temps, seront toujours forcés, en remontant aux vrais principes, de l'admettre dans l'éternité, ce qui implique contradiction, puisque c'est supposer dans l'eternité la production d'une chose déjà produite.

Ce qui effraye l'imagination, c'est ce quelque chose sorti de rien: mais il faut observer que ce n'est pas avec rien ou par rien qu'il en est sorti, dès que vous reconnoîtrez une premiere cause, une puissance infinie, qui renferme dans sa fécondité le pouvoir de créer. Or pour sauver toutes les absurdités qui suivent de l'éternité de la matiere, il faut bien

admettre cette premiere cause, distinguée de la matiere, intelligente & libre, existant par elle-même, & ayant par sa nature le pouvoir infini de créer, & la liberté de créer ou de ne créer pas, de le faire dans un temps ou dans un autre, & de la maniere qu'il lui a plu de choisir entre toutes les autres.

PAGE 310.

(k) *La raison toute seule nous rappelle donc à la création du monde, à la création du premier homme.* » Permettons un moment à ceux qui ne veulent point voir l'action de Dieu dans la nature, ou qui n'y veulent que le mouvement une fois inprimé; permettons-leur de former la terre de telle façon qu'ils jugeront à propos : donnons-leur une matiere abondante, un mouvement circulaire, une durée toute aussi grande qu'ils voudront : qu'ils choisissent ou des loix de Descartes ou de celles de Newton. Voilà la terre formée selon leurs idées. Mais cette terre est nue, je n'y vois ni verdure ni habitans. Qu'on mette ici en œuvre toutes les loix & toutes les combinaisons des mouvemens : cette terre ne sera jamais qu'un désert affreux. Si la moindre plante y monte, si le moindre ver y rampe, c'est à une intelligence, c'est à une volonté parti-

culiere qu'il en faut rapporter la ſtructure & l'action. Le mouvement qui ne peut conſtruire les anneaux & les entrailles de ce ver, ni les organes de cette plante, pourra-t-il donc ordonner une terre & la rendre habitable? pourra-t-il en proportionner les différentes couches aux beſoins de ſes habitans; lui départir ſa juſte meſure d'air, d'eau & de feu; la placer à un tel point de diſtance à l'égard du ſoleil, qu'elle ne ſoit ni glacée par trop d'éloignement, ni brûlée par une proximité trop grande? Si les plantes & les habitans de cette terre y ſont introduits par des volontés ſpéciales, peut-on douter que la même ſageſſe qui a créé les plantes & les animaux, ne leur ait préparé, par une volonté auſſi expreſſe, un terrein propre, & une demeure conforme à leurs beſoins? Cette terre, ſi elle étoit compoſée ſelon les idées des Philoſophes, aſſembleroit autour d'un centre commun pluſieurs couches de matiere rangées l'une ſur l'autre, ſelon leur peſanteur ſpécifique, c'eſt-à-dire, les plus peſantes par-deſſous, & les plus légeres par-deſſus. Mais elle ſeroit ſans utilité, parce qu'elle ſeroit ſans organes. Point d'atmoſphere dont elle pût reſſentir tour-à-tour la peſanteur & le reſſort. Point de diverſité dans la couche

extérieure pour se proportionner à la diversité des graines. Point de bassin creusé pour être le réceptacle du sel & des eaux, si nécessaires à la fécondité de la surface. Point de montagnes pour recueillir l'évaporation de la mer, & pour précipiter de haut les fleuves sur les plaines. Point de corps d'arênes préparés pour contenir long-temps les eaux des fontaines. Point de corps de glaise pour soutenir & arrêter les eaux dans les arênes. Point d'eaux souterreines pour voiturer de côté & d'autre le sel, le bitume, le sable, le limon, le vitriol, le mercure & les souffres, dont la dispersion, le concours & la fermentation pourront former ensuite, ici des eaux minérales, ou des bains chands; là des pierres précieuses; ailleurs des pierres à bâtir, & peut être des métaux. Comment se persuadera-t-on qu'une méchanique & des opérations si supérieures à toutes nos connoissances se pourroient exécuter dans les croûtes massives de notre soleil obscurci? Cette terre philosophiquement construite ne sera donc propre à rien, & l'appareil merveilleux des organes de notre globe démontre non une croûte, une tache, ou un accident arrivé dans la nature, mais une création expresse & un arrangement plein de desseins & de pré-

cautions. Le ſpectacle de la nature eſt donc ſur ce premier point parfaitement d'accord avec le récit de Moyſe. « *M. Pluche. L'Uſage du Spectacle de la nature*, à la fin du troiſieme volume.

» Notre terre, dit-on, eſt peut-être une maſſe détachée d'un corps céleſte, ou le réſultat d'une de ces taches que les Aſtronomes obſervent ſur le diſque du ſoleil, leſquelles ont pu ſe détacher & former de nouvelles planetes. . . . . Réfutons cette conjecture en paſſant, ne fût-ce que pour montrer le danger de prendre pour guide ſon imagination dans la carriere des vérités géométriques. Il a été démontré par Newton qu'un corps détaché par une force de projection d'un autre corps, qui l'attire ſuivant les regles de la gravitation connue, décrit dans ſon mouvement une de ces courbes qu'on nomme ſections coniques. Ainſi ce même corps doit néceſſairement, en vertu des loix de la peſanteur, retomber dans ſa premiere révolution, ſur la ſurface de l'autre. Si donc notre globe s'étoit détaché de quelque corps céleſte pour être lancé dans l'eſpace, il ſeroit retombé ſur ce même corps, & ne feroit point autour du ſoleil la révolution dont nous ſommes les

témoins & les admirateurs. Un boulet, parti de la surface de la terre, avec une force quelconque, & sous tel angle que l'on voudra, sera obligé d'y retomber, en vertu de sa gravitation. Mais si un canon étoit supposé élevé au-dessus du globe, & que le boulet partît de cet endroit, il est certain qu'il tourneroit autour de la terre sans retomber, & qu'il passeroit, dans chaque révolution, par le point dont il étoit parti. Il en est de même par rapport à notre terre & au soleil. Puisque les observations prouvent qu'elle décrit une ellipse autour de cet astre, il s'ensuit que depuis que le monde a existé, elle a toujours été dans un point de son orbite actuelle, sans quoi aucune loi de la nature n'auroit pu l'y placer. Ceci sert à prouver en même-temps que la nature d'un systême planétaire n'admet point d'arrangement successif, & que dès le commencement tout a dû être dans le même ordre que nos yeux voient actuellement dans l'univers. *

» Une autre hypothèse, ... mais qui n'a

* C'est aussi la remarque importante que fait M. Dionis du Séjour, de l'Académie des Sciences, dans son *Essai sur les Cometes* : « Tout lui paroît porter l'empreinte d'un arrangement primitif aussi ancien que l'univers. » Voyez les Sections huitieme & neuvieme.

jamais pu partir d'une tête un peu remplie de connoissances astronomiques, c'est celle par laquelle on supposeroit qu'une planete principale, comme notre terre, pourroit être une comete déplacée. Je prie celui qui l'a inventée de me dire qu'est-ce qui auroit pu détourner cette comete d'une orbite, dont les loix sont aussi fixes & aussi constantes que celles des orbites de toute autre planete? On voudroit sur-tout savoir ce que seroit devenu le corps qui l'auroit déplacée. Veut-on nous ramener à ces temps d'ignorance & de crédulité, où les cometes étoient regardées comme les chevaliers errans de l'espace, & où l'on croyoit leurs mouvemens affranchis de ces loix immuables, qui conservent l'ordre de l'univers? « *Réflexions philosophiques sur le Systême de la Nature, par M. Holland, premiere partie, chap. 6.*

PAGE 316.

(1) *Ces plantes étrangeres, empreintes sur des pierres, médailles toujours subsistantes du déluge universel, &c.* Voici ce que dit M. de Fontenelle dans l'*Histoire de l'Académie*, & ce que cite d'après lui M. de Buffon, *Hist. Nat. Théor. de la Terre, t.* 1. » Toutes les plantes » gravées dans les pierres de Saint-Chaumont,

» sont des plantes étrangeres ; non-seulement
» elles ne se retrouvent ni dans le Lyonnois,
» ni dans le reste de la France, mais elles ne
» sont que dans les Indes Orientales & dans
» les climats chauds de l'Amérique. Ce sont
» la plupart des plantes capillaires, & souvent
» en particulier des fougeres ; leur tissu dur
» & serré les a rendues plus propres à se graver
» & à se conserver dans les moules autant de
» temps qu'il a fallu. Quelques feuilles des
» plantes des Indes, imprimées dans des
» pierres d'Allemagne, ont paru étonnantes
» à M. Leibnitz : voici la même merveille in-
» finiment multipliée ; il semble même qu'il
» y ait à cela une certaine affectation de la
» nature ; dans toutes les pierres de Saint-
» Chaumont on ne trouve pas une seule plante
» du pays.

» Il est certain, par les coquillages des
» carrieres & des montagnes, que ce pays,
» ainsi que beaucoup d'autres, a dû autrefois
» être couvert par l'eau de la mer ; mais com-
» ment la mer d'Amérique, ou celle des Indes
» Orientales, y est-elle venue ?

» On peut, pour satisfaire à plusieurs phé-
» nomenes, supposer avec assez de vraisem-
» blance que la mer a couvert tout le globe

» de la terre, mais alors il n'y avoit point
» de plantes terrestres, & ce n'est qu'après ce
» temps-là, & lorsqu'une partie du globe a été
» découverte, qu'il s'est pu faire les grandes
» inondations qui ont transporté des plantes
» d'un pays dans d'autres fort éloignés. «

Mais quelle inondation que celle qui envoie la mer des Indes Orientales ou celle d'Amérique, jusqu'au sein de la France ! & si l'on peut admettre une pareille supposition, quoiqu'elle n'ait pour elle aucune sorte de preuves, de fondement & d'autorité, quoiqu'il n'en reste aucune tradition dans l'esprit des hommes, quoique l'Histoire ne nous offre aucun exemple, autre que le déluge, ni la terre aucun vestige d'une si prodigieuse révolution, quoiqu'elle soit d'ailleurs si contraire aux loix que la sagesse du Créateur a prescrites au plus terrible élément, & d'après lesquelles il s'éloigne peu de ses bords, lors même que par quelque tremblement de terre, quelque éruption soudaine, il les franchit ; ne valoit il pas autant, ne valoit-il pas mieux reconnoître un déluge universel, qui nous est garanti par les Livres les plus dignes de notre croyance, & par la plus respectable autorité, qui a pour lui la tradition la plus ancienne & la plus uni-

versellement répandue parmi les Nations, qui est confirmé par tant de monumens physiques, & qui rend bien mieux raison que tous les systêmes, des faits qui nous étonnent ?

C'est ainsi, par exemple, que le déluge explique bien simplement ce qui, dans le systême de M. de Fontenelle, ne peut s'expliquer avec quelque sorte de vraisemblance; & ce qui, dans celui de l'illustre Auteur de l'Histoire Naturelle, est absolument inexplicable » En effet, comme l'observe M. l'Abbé » de Lignac, dans l'hypothese de M. de Buffon, selon laquelle l'eau a d'abord couvert tout le globe, & ensuite creusé un » bassin & élevé des montagnes, on ne peut » pas dire que les flots de la mer, en formant le terrein de Saint-Chaumont, en » l'élevant au-dessus du niveau actuel de la » mer, y aient porté des plantes & des feuilles » des Indes. La terre, sous ce volume immense d'eau dont M. de Buffon l'enveloppe, pouvoit-elle produire des arbres, » des plantes terrestres, de ces especes de » végétaux, en un mot, qui ne viennent » qu'autant qu'ils trouvent un air libre, où » ils puissent s'étendre ? On ne peut prêter » une prétention aussi bisarre à un aussi grand

» Physicien. Cependant le fait est vrai ; on » trouve dans nos Contrées des plantes & » des feuilles des Indes moulées dans nos » pierres. M. de Buffon conviendra que la » mer les a apportées, & les a enveloppées » dans un suc pierreux. D'où je conclus que » s'il est vrai, d'une part, que les rochers où » l'on trouve des coquillages & d'autres pro- » ductions marines, prouvent nécessairement » qu'ils ont été faits par l'élévation de la mer » jusqu'à 1000 toises pour le moins au-dessus » du niveau qu'elle a présentement ; les feuilles » d'arbres, les plantes dont parle M. de Fon- » tenelle, prouvent aussi invinciblement » qu'avant que la mer s'élevât à ce point, » les terres avoient été découvertes & avoient » produit des arbres & des plantes. Ce qui » s'accorde parfaitement avec l'Histoire du » Déluge, & point du tout avec l'Histoire » Naturelle de M. de Buffon. « *Lettres à un Américain, troisieme Lettre.*

A l'égard des difficultés que notre respectable Académicien semble opposer au déluge, l'Auteur des Lettres que nous venons de citer, prouve très-bien qu'elles ont lieu dans son systême, & qu'il s'y en rencontre de plus grandes encore, avec cette différence que

celles qui concernent le déluge rapporté par Moyse, trouvent leur solution dans les causes surnaturelles qu'il a plu à Dieu d'employer, au lieu que M. de Buffon ne peut répondre que par des causes naturelles & insuffisantes aux objections qu'on lui fait. Par exemple, » nous concevons très-bien que rien n'a pu » empêcher Dieu de fournir la quantité d'eau » nécessaire pour couvrir les plus hautes mon- » tagnes, dès que nous savons qu'il a voulu » le faire, & que rien aussi n'a pu l'empêcher » de la supprimer; au lieu que M. de Buffon » ne peut se servir que des loix de la Phy- » sique pour submerger la terre sous un si pro- » digieux volume d'eau, & pour l'en délivrer; » & la nature ne lui fournit pour cela aucune » ressource. « Voyez la 3e. 4e. & 5e. Lettre.

IBID.

(m) *Cet antique systême*, &c. Ce systême qu'expose ici M. de Valmont, d'après quelques anciens Philosophes, a été renouvellé de nos jours par l'Auteur de *Telliamed*, & par M. de Buffon qui l'a rendu encore plus séduisant: mais ce n'est après tout qu'un jeu d'esprit, orné de tous les charmes de l'invention, & de l'éclat le plus imposant de l'érudition & de la Philosophie. Je n'entrerai

point dans le détail des réponſes qu'on y a faites, & qui ſappent tout cet ingénieux & brillant édifice par ſes fondemens. On peut les voir dans les *Lettres à un Américain* *, & on ne peut nier qu'il ne s'y rencontre ſur cet objet, d'après les notions phyſiques les plus ſimples & les plus communes, des argumens ſans replique. On les retrouve auſſi dans l'excellent Traité de M. Hook ſur la Religion. Mais qu'il me ſoit permis de demander ſeulement ce que pouvoient être, & où étoient même dans cette hypothèſe, l'homme, les oiſeaux, les animaux purement terreſtres, lorſque les eaux couvroient toute la face de la terre; & de quelle maniere on les fait tous ſortir d'un élément qui leur eſt ſi contraire? On connoît aſſez, par la ſtruc-

* Plus l'Ouvrage de M. de Buffon a fait à ſon Auteur un grand nom juſtement mérité, plus il eſt eſſentiel de ſe prémunir contre ce culte ſuperſtitieux qu'on n'eſt que trop porté à rendre aux grands hommes, & qui fait adopter dans leurs écrits l'erreur comme la vérité. Il feroit donc à ſouhaiter qu'on ne ſéparât point de l'*Hiſtoire Naturelle* les Lettres que nous ne craignons pas de rappeller; elles y ſont un ſupplément néceſſaire: même en relevant des fautes, elles font appercevoir des beautés, & honorent un génie ſublime, aſſez modeſte pour convenir qu'il s'eſt égaré quelquefois, comme il veut être honoré.

ture des animaux aquatiques & des animaux terrestres, pour quelle habitation la nature les avoit destinés ; & il n'est pas de Physicien si peu instruit, qui ne sache observer les différences essentielles que l'Auteur de cette nature toujours prévoyante & sage, a mises en eux pour cet effet.

PAGE 317.

(n) *De quelque côté qu'on se tourne, il est donc plus naturel, plus raisonnable d'en revenir au récit de Moyse.* Sur la maniere dont le déluge a pu s'opérer, & sur les vestiges qui nous restent de cet événement, voyez M. Pluche, *Spectacle de la Nature*, *tom.* 3, vers la fin.

Le déluge universel une fois admis d'après l'histoire & les monumens physiques, quelle voie plus naturelle encore que celle qu'indique Moyse pour la conservation du genre humain ; je veux dire, la construction de l'Arche qui sert de retraite à la famille du Juste, ainsi qu'aux différentes especes d'animaux qui ne pouvoient à la rigueur être conservés par aucune autre voie ? Et comme le fait encore observer M. Pluche, » un nouveau trait de la confiance qu'avoit Moyse aux instructions qui conduisoient sa plume, est la hardiesse de nous

nous donner la dimension de l'Arche où quelques paires de tous les animaux, devoient, avec leurs nourritures propres, se conserver pendant un an. La précision des mesures rapportées dans la Genese est parfaite : 300 coudées de long sur 50 de large, avec 30 coudées de haut distribuées en 3 étages, ce qui donnoit l'avantage de 3 bâtimens chacun de 15 pieds de haut sur 75 de large, & de 450 pieds de long, tous trois posés l'un sur l'autre. Les monumens de la suffisance de ces mesures ne se doivent chercher que dans l'Histoire Naturelle & l'Arithmétique. Butheo, Wilkins & Pelletier, un des meilleurs Calculateurs que Rouen ait produits, ont examiné le nombre & la taille des animaux connus; ensuite les places qu'il faudroit assigner à tant de paires de toutes les especes voraces, & aux brebis qui seroient nécessaires pour les nourrir pendant un an. Ils ont de même calculé ce qu'il falloit de place aux autres animaux & aux provisions qui leur convenoient, sans oublier les galeries & les facilités de l'accès de chaque loge. Le fruit uniforme de leurs différentes méthodes a été de prouver géométriquement que les dimensions marquées dans la Genese étoient plus que suffisantes pour l'entretien &

l'aisance de tout. « *Préparation Evangélique.*

PAGE 317.

(o) *Ce que je remarque dans toute l'Ecriture, &c.* On reproche à l'Ecriture sainte des expressions qui semblent marquer dans Dieu des passions semblables aux nôtres, des mouvemens & des opérations indignes de lui : il *se repent*, il *se fâche*, il *se venge*, il *endurcit nos cœurs.* Mais il faut se souvenir aussi qu'après avoir donné dans mille endroits les idées les plus saines, les notions les plus exactes de la Divinité, il étoit naturel que l'Ecriture sainte parlât un langage humain & sensible à des hommes. Les lumieres qu'elle fournit à la raison nous aident suffisamment à fixer le sens des termes, lors même que l'Auteur sacré parle à l'imagination ; & on ne se trompe pas plus à ces différentes expressions, à ces différentes images, qu'on ne se trompe à celles-ci, *le bras du Tout-Puissant, la face du Très-Haut, la gloire du Seigneur, le trône de sa gloire.*



LETTRE XXXVI.

Du Marquis à la Comtesse de Valmont.

Tu veux, ma chere Emilie, que je regle ton goût, tes sentimens, ta conduite, sur l'usage des grands biens que tu possedes, & tu penses que le Comte lui-même me saura gré de mes conseils sur un objet si délicat & si important.

Le rang que ton mari tient à la Cour, ses richesses & les tiennes, la juste nécessité où il est de s'en faire honneur, l'espece de rivalité de faste & d'éclat qui regne parmi les Courtisans & dans tous les états, les bienséances, en un mot, & le ton du siecle; que dis-je? l'intérêt, le bien réel de la société n'autorisent-ils pas de ta part, n'exigent-ils pas même une habitude de luxe & de somptuosité, des dépenses peut-être exorbitantes, mais qui, parce qu'elles sont aujourd'hui si communes, te deviennent en quelque sorte nécessaires?

Sans doute, ma fille, il est des bien-

séances d'état qu'on doit se faire un scrupule de violer. L'amour de l'ordre, le premier de tous les sentimens pour une ame bien née, la premiere de toutes les loix pour un esprit juste & bien fait, met chaque homme à sa place, fait garder à chacun sa dignité & son rang, conserve les vrais rapports des états & des choses, & porte par-tout la décence des coutumes, des sentimens & des mœurs. Ce qui, dans une condition plus obscure, seroit une vanité ridicule, & une affectation insupportable, devient noblesse, convenance & dignité dans un rang plus élevé; ce qui, habituellement, ou dans des occasions moins importantes, seroit folie & prodigalité, devient dans d'autres momens, dans des circonstances plus essentielles & des occasions d'éclat, magnificence, grandeur d'ame & générosité.

Mais cette sorte de convenance dans l'usage des richesses, n'est point le luxe sur la nature duquel tu desires si vivement d'être éclairée. Ici, mon Emilie, je me trouve arrêté dès la premiere notion que

je voudrois t'en donner. Qu'eſt-ce que ce luxe que tu dois te permettre ou te défendre, ſelon l'idée vraie que tu auras ſu t'en former; le luxe, dont on a dit tant de mal autrefois, & dont on dit tant de bien aujourd'hui? En faire l'éloge, en célébrer les avantages, c'eſt philoſophie, c'eſt ſageſſe parmi ſes plus illuſtres partiſans & dans ce ſiecle éclairé: en dégrader la nature avec les Sages de l'antiquité, en détailler avec eux les inconvéniens, en réprouver comme le Légiſlateur des Chrétiens les principes & les effets, c'eſt dans les uns, ſi l'on en croit les Philoſophes de nos jours, le langage de déclamateurs inſenſés, de froids moraliſtes, qui ont cenſuré le luxe avec plus de moroſité que de lumieres; c'eſt dans les autres l'aveuglement du fanatiſme & de la ſuperſtition.

Eh, qu'eſt-ce donc encore une fois que le luxe enviſagé par de ſi grands hommes ſous des points de vue ſi différens? Pour fixer nos idées par rapport à lui, n'en changeons pas, s'il ſe peut, la notion la plus commune, & commençons par fixer

le ſens du terme qui ſert à l'exprimer : peut-être ne dira-t-on plus que le luxe n'eſt qu'un mot ſans idée préciſe, que le luxe n'eſt qu'un vain nom. Chaque choſe a ſa meſure : la nature a la ſienne, qui eſt celle de nos beſoins ; la ſociété a celle de l'état & du rang ; la fortune a la ſienne également, ce ſont nos facultés. Paſſer cette meſure, c'eſt déſordre, c'eſt abus. Cela poſé, dans ſa ſignification la plus générale, la plus univerſellement reçue, qu'entend-on par le luxe ? Eſt-il l'uſage ſimplement honnête & raiſonnable, ou eſt-il l'abus des richeſſes ? A-t-on voulu dire ſeulement, que celui qui s'y livre ne fait qu'uſer de ſon induſtrie & de ſon opulence, de maniere à ſe procurer un bien-être plus réel ? ou veut-on faire entendre par-là qu'il en uſe, plus pour l'oſtentation que pour la décence, plus pour les excès de la molleſſe que pour une utilité réelle, plus pour des goûts frivoles que pour des agrémens & une convenance honnête, & pour une juſte néceſſité ?

Si j'interroge à cet égard, non l'eſprit

de systême, mais l'opinion commune, qui seule a droit de fixer le sens des termes, la question sera bientôt décidée; & de l'idée générale nous verrons sortir, ce me semble, cette notion exacte & précise; le luxe est l'usage des richesses pour l'ostentation & la vanité, ou pour la recherche d'une excessive commodité *.

C'est-là en effet ce que nous offrent

* » Melon dit: *Le luxe est une somptuosité extraordinaire que donnent les richesses & la sécurité d'un gouvernement.* Cette définition arrondie paroît nette & comprendre tout, & cependant elle est contredite par le fait & par la morale. Par le fait, en ce que les regnes enragés de Caligula & de Néron ont été ceux du luxe à Rome, & non pas assurément ceux de la sécurité. Par la morale, en ce que justifier le luxe d'après cette définition, c'est célébrer les dissipations de Cléopatre & d'Héliogabale. Or Melon étoit trop honnête homme pour avancer & soutenir cela. Tâchons donc de définir le luxe sans proscrire la dépense, & disons, plus mal sans doute, mais plus exactement: *Le luxe est l'abus des richesses. L'Ami des Hommes.*

tous les états, toutes les conditions, lorſqu'on dit que le luxe y regne; & l'abus eſt cenſé d'autant plus grand, que cette oſtentation eſt plus marquée, que cette recherche des aiſes & des commodités eſt plus exceſſive, rélativement au rang que nous tenons dans la ſociété; à nos vrais beſoins & à nos facultés.

Mais cet uſage des richeſſes, ainſi entendu, cet abus qu'on en fait, peut-il être un bien? l'eſt-il par rapport au particulier? l'eſt-il du moins par rapport au corps entier dont nous ſommes membres? La queſtion, ainſi réduite à ſes juſtes termes, ne ſouffre plus, je crois, de ſi grandes difficultés.

Regarderai-je comme un bien pour toi, ma fille, comme un bien pour chacun de nous, une oſtentation de richeſſes qui, par une ſuite néceſſaire, par une filiation inſéparable du luxe, engendre & nourrit chaque jour l'inſatiable cupidité, la dureté, l'orgueil, la jalouſie, l'envie de paroître toujours davantage; & qui par-là même fait ſacrifier un bien-

être réel à un éclat vain & chimérique, la douce & honnête liberté à une brillante & honteuse servitude, le repos de l'esprit & du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité (a), les impressions touchantes de l'humanité & le cri de la nature à la soif de l'or & au desir de primer? Envisagerons-nous comme un bien, un air de faste & d'opulence qui, avec l'apparence des richesses, en ôte bientôt la réalité; qui fait contracter de jour en jour de nouvelles dettes, sans fournir en proportion des ressources, à moins qu'elles n'avilissent; qui fait céder une gloire solide & une vraie dignité à une décoration de théâtre & à un masque de grandeur; qui porte la désolation & la ruine dans une famille, sous prétexte d'en rehausser l'éclat & d'en faire valoir la noblesse; qui est cause que les liens les plus sacrés se relâchent, que les parens les plus proches paroissent étrangers les uns aux autres, qu'à moins d'une naissance illustre on rougit de porter le nom de ses peres, que les mariages sont mal

assortis, & deviennent tous les jours plus difficiles? que dirai-je de plus? faudra-t-il considérer comme un bien une recherche de commodités excessives, qui, par la nature même des choses, & par un enchaînement facile à saisir, augmente les besoins, retrécit l'esprit, dégrade le goût, énerve le courage, corrompt les mœurs; & dès-lors multiplie les maux par les jouissances, & le mal-aise par les desirs; rend l'existence plus pénible, en paroissant la rendre plus douce; force toujours à se croire plus malheureux & plus indigent de ce qu'on n'a pas, qu'heureux & riche de ce que l'on a *; nous étourdit & nous enivre dans l'abondance, & nous laisse sans force & sans ressource dans les revers; immole les vertus à l'aisance †, & l'honneur à la volupté?

O ma fille! il est donc vrai: si la multi-

---

* » L'opulence est dans les mœurs, & » non pas dans les richesses. « *M. de Montesquieu. Grandeur des Romains, chap.* 10.

† » En général, la plus sure façon de ré-

plicité des besoins enfante le contentement & la paix ; si l'apparence du bonheur vaut mieux que le bonheur même ; si un éclat fastueux, qui rapetisse nos idées & avilit nos sentimens, fait la grandeur (b) ; si c'est un bien qu'un raffinement de mollesse & de volupté, qu'un surcroît de plaisirs qu'on achete aux dépens des vertus & des mœurs * ; que dis-je ? si la différence entre la vertu & le vice est une chimere ; le luxe n'est qu'un nom, le luxe n'est point un mal.

Mais peut-il en être un à l'égard du particulier qui s'y livre, & être un bien

---

» primer les vices, dit l'Auteur de Bélisaire, » est de restreindre les besoins. «

Quelqu'un a très-bien dit : » La nature demande le nécessaire, la raison veut l'utile, » l'amour-propre cherche l'agréable, & la » passion le superflu. «

* » Le libertinage est trop généralement » reconnu pour être une suite nécessaire du » luxe, pour que je m'arrête à le prouver, « dit l'Auteur du trop fameux Livre de l'Esprit (Discours II, chap. 15.)

pour la société toute entiere? Les membres peuvent-ils être mal-sains & le corps en santé? Est-ce un bien pour l'Etat que les distinctions soient pour les richesses & non pour le mérite; que la honte ne soit plus dans les actions basses & viles, mais dans l'indigence; qu'à force de vouloir se distinguer par un vain éclat, on ne distingue plus personne, & que tous les rangs soient confondus * ? Est-ce un bien que l'esprit & le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens *(c)*; que le faste étouffe l'honneur *(d)*; que par la trop grande ardeur de jouir, avec du crédit & de l'opulence, tout soit censé permis; que la timide innocence, pauvre & dénuée de secours, soit mise à l'enchere, soit vendue par des parens avides ou indigens, & soit sollicitée, soit achetée par le riche voluptueux? Est-ce un

* Il n'y a plus qu'une chose qui distingue aujourd'hui; c'est l'honnêteté, la décence: & elle distingue beaucoup, car elle est devenue bien rare.

bien que la jeunesse du village apprenne à jouer la Comédie chez son Seigneur, s'ennuie de son travail, déteste sa pauvreté libre & tranquille, abandonne son hameau, & fasse bon marché de son honneur pour acheter des fontanges? Est-ce un bien pour l'Etat que l'artisan soit à la merci du moindre caprice, du moindre dérangement dans les modes, & meure de faim, tandis qu'une autre classe d'artisans se nourrit & s'enrichit de son désastre? Est-ce un bien que pour satisfaire à la vanité, que par une habitude de délicatesse, ou qu'enfin par le danger d'une misere plus grande, on craigne de multiplier le nombre de ses enfans; que les Villes se dépeuplent sourdement, moins encore par la quantité d'hommes que le libertinage fait périr, que par ceux que le luxe empêche de naître? Est-ce un bien que les campagnes soient désertes (*e*), parce que le bon-homme sera foulé; parce que nous prendrons sur son nécessaire pour fournir à notre superflu; parce qu'il paroîtra plus doux au fils du

villageois ruiné & avili d'étaler la riche & brillante livrée d'un roturier parvenu, que de tracer ſans fruit & ſans honneur le ſillon pénible & vraiment honorable qu'avoient tracé ſes peres; parce qu'enfin un petit nombre d'hommes avides, pour contenter leur faſte & leur cupidité, acheteront preſque ſeuls le produit de nos champs, exporteront au loin nos moiſſons, dépouilleront l'Etat de ce que la nature libérale prodiguoit également à tous, feront naître la diſette au milieu de l'abondance *(f)*, & porteront la miſere & la mort où les bénédictions du Ciel ſembloient porter la fécondité, la vie & le bonheur? Eſt-ce encore un bien qu'au ſein de la molleſſe les forces diminuent, les tempéramens s'affoibliſſent, les conſtitutions changent & n'offrent plus dans la paix que de lâches & honteux Sybarites, & dans la guerre que des hommes énervés, ſous des Chefs peut-être encore pleins de valeur *(g)*? Eſt-ce un bien que dans la dépravation générale le luxe de l'eſprit ſuive celui des mœurs

& déprave le goût comme les sentimens, que l'esprit du patriotisme s'altere ; que l'intérêt particulier succede à l'amour du bien commun (*h*), qu'on ramene tout à soi & rien à l'Etat dont on fait partie, qu'on en trahisse la gloire, qu'on se joue du sort de ses concitoyens, & que chez les anciens peuples corrompus par le faste & l'amour des richesses, on ait vendu quelquefois les armées, les villes, les provinces, & sa patrie à prix d'argent ? Que sais-je enfin ? Est-ce un bien que les besoins, croissant avec l'industrie & le commerce, ils consomment, ils absorbent tous les fruits de l'une & tous les produits de l'autre ; ils épuisent l'Etat en paroissant le faire fleurir, &, après lui avoir donné un air de santé qui couvre une maladie réelle, ils le laissent obéré, languissant, affoibli, sans argent, sans crédit & sans ressources ? Car voilà, ma fille, tous les effets du luxe.

Pour éluder toutes ces vérités & mettre le luxe à couvert de ces justes reproches, on a dit, & c'est le tour le plus ingénieux

qu'on ait pu donner à sa défense, » que
» le luxe ne faisoit qu'accompagner tous
» ces effets, mais qu'il n'en étoit pas la
» cause; que cette cause de tant de maux
» étoit seulement dans les mœurs. « Mais si des maux si grands, si des mœurs si dépravées sont presque toujours à côté du luxe, que penser d'un luxe qu'accompagne pour l'ordinaire un si triste cortege? Mais ces maux ne tiennent-ils pas évidemment au luxe comme une suite naturelle & nécessaire, comme l'effet tient à son principe; & ne sont-ils pas à son égard des enfans légitimes que ne peut désavouer leur pere? Mais s'il est vrai que les mœurs influent sur le luxe & sur ses suites, avec quelle force prodigieuse, quelle rapide & funeste influence le luxe ne réagit-il pas sur les mœurs? On cite des exemples de quelques nations où le luxe n'a pas toujours eu de si tristes effets. Mais dans l'histoire des faits, comme dans l'histoire naturelle, des exemples particuliers prouvent bien peu contre des choses généralement re-

connues, ou parce que ces faits sont équivoques, ou parce que les circonstances sont différentes, que l'application des exemples n'est pas juste, & que les conséquences sont au moins incertaines. Hé! que prouvent en effet quelques inductions particulieres contre l'autorité de tous les Législateurs; contre celle de tous les Historiens & de tous les Philosophes, qui se sont montrés les observateurs les plus sages & les plus fideles; contre la commune expérience de tous les siecles?

On a dit » que le luxe n'étoit dangereux » que pour de petits Etats, & qu'il enri» chissoit les Grands. « Mais ce que je t'ai montré, ma fille, des effets du luxe, est propre également à tous, & je ne sais si dans la comparaison, le principe contraire à celui que l'on veut établir ne seroit pas le moins opposé à la vérité. Quoi qu'il en soit, tous les grands Royaumes, si l'on en croit l'histoire, se sont perdus par le luxe.

» Le luxe, a-t-on dit encore, excite » l'industrie, anime les arts, fait circuler

» les especes, peuple les villes, & fait
» vivre une foule d'artisans. « Mais s'il excite l'industrie (*i*) aux dépens des mœurs; s'il anime les arts dans les choses frivoles, & en dégradant le goût des artistes (*k*); s'il épuise tôt ou tard les especes qu'il fait circuler (*l*); s'il dévaste les campagnes pour peupler les villes que bientôt il dépeuple à leur tour; s'il fait des artisans inutiles & des valets aux dépens de la classe nécessaire des laboureurs, & si de ces artisans il en fait mourir de faim par le trop grand nombre, plus qu'il n'en nourrit *; s'il ruine la Noblesse pour la mettre de niveau avec les modes & les caprices de ceux qui se sont enrichis par la finance; s'il multiplie les faillites, après avoir donné à un faste arrogant le pain des créanciers; si pour augmenter la fortune de quelques citoyens

---

* » Le luxe peut être nécessaire pour don-
» ner du pain aux pauvres ; mais s'il n'y
» avoit point de luxe, il n'y auroit point
» de pauvres. « *M. Rousseau.*

il engendre dans l'eſprit du grand nombre le goût & l'habitude des malverſations & des crimes ; s'il a mille autres inconvéniens, qu'il ſeroit trop long de détailler : alors pour un Etat quelconque le luxe eſt-il un gain ? Ah ! je l'avouerai ſans peine, le luxe donne pour quelques momens un air de force & de puiſſance, tandis que ſourdement il mine, & qu'avec le temps il détruit. Cet air de vigueur qu'il prête reſſemble à l'embonpoint d'un corps qu'engraiſſent des humeurs ſuperflues, & qui manque de la chaleur néceſſaire. Signe apparent de la vie & de la ſanté, il porte en lui le germe de la mort (*m*). Ce ſeront, ſi l'on veut, les richeſſes de l'agiot avec leſquelles l'Etat eſt bouleverſé, & le particulier ſe retrouve plus pauvre qu'il n'étoit auparavant.

» Ce qui eſt luxe pour les uns, a-t-on » dit enfin, ne l'eſt pas pour les autres ; » ce qui eſt luxe pour nous ceſſera de » l'être pour nos neveux : d'où il ſuit que » le luxe n'eſt nulle part, ou qu'il eſt

» par-tout (*n*). « Quelle conséquence ! Et ne s'ensuit-il pas au contraire qu'il y a donc en effet pour bien des personnes un luxe qui, à raison de l'état, des facultés, des vrais besoins de circonstance & de bienséance, peut, dans des cas particuliers, ne l'être pas pour un petit nombre d'autres ; qu'il y a des choses qui pendant un temps sont de luxe à l'égard de presque tout le monde ; qu'avec elles les besoins factices de presque tous augmentent ; & qu'avec elles en proportion le citoyen s'appauvrit.

Concluons donc, ma fille, & qu'il y a un luxe réel, & que rien n'est plus à desirer que le retranchement du luxe, dont la nature est de croître toujours jusqu'au bouleversement de toutes les conditions & de la société toute entiere. Mais à qui appartient-il de le retrancher ? A ceux qui ont l'empire sur l'opinion & sur les modes, qui ont le pouvoir de changer les mœurs, à qui il appartient de donner l'exemple, ... aux Grands, pour le dire en un mot ; & comme ceux-c

dominent sur l'esprit du peuple, c'est le Souverain qui domine sur eux. C'est en attachant la honte au faste (*o*), les distinctions aux services réels, & l'honneur à la vertu *, que le luxe tombe, que les mœurs se réforment, & que l'Etat lui-même reprend son ancienne vigueur.

Jusqu'ici, ma chere Emilie, je ne t'ai parlé que le langage de la raison, mais seroit-ce bien à toi que je négligerois de parler celui de l'Evangile & du sentiment?

Le riche condamné par son divin Maître, ce riche voluptueux, fastueux & superbe, (car le faste, l'orgueil & la volupté vont ensemble) étoit en même temps dur & impitoyable. C'est là encore l'effet du luxe. Il resserre le cœur (*p*), & lorsqu'il est question de subvenir aux besoins du pauvre, ne trouve jamais de

* « Quand la vertu est honorée, elle » germe dans tous les cœurs. » *M. de Marmontel.*

superflu. Cependant c'est sur cela même qu'au tribunal du juste Juge, du Dieu des Chrétiens, nous serons le plus sévérement repris & condamnés. » Retirez-vous » de moi, dira-t-il au réprouvé : j'ai eu » faim, & vous ne m'avez pas donné à » manger; j'ai eu soif, & vous ne m'avez » pas donné à boire; j'ai été sans loge» ment, & vous ne m'en avez pas pro» curé; j'ai été sans habits, & vous ne » m'avez pas revêtu; j'ai été malade & » en prison, & vous ne m'avez point » visité : car je vous le dis en vérité, » toutes les fois que vous avez manqué » de rendre ces soins au plus petit d'entre » mes membres, vous avez manqué de » me les rendre à moi-même *. « L'insensé! il a refusé de placer dans le Ciel les biens qu'il possédoit sur la terre, & pour de vains plaisirs qui passent comme l'ombre, pour un faux éclat d'un moment, il s'est préparé des regrets éternels.

* Matt. 25.

Tu as des richesses : eh, ma fille, avec un cœur tel que le tien, serois-tu donc embarrassée sur l'usage qu'on en peut faire ? N'y a-t-il pas des malheureux * ? De tous les traits de ressemblance avec l'Etre suprême, le plus flatteur pour l'homme est d'être bienfaisant. Mais le luxe empêche presque toujours de le devenir autant qu'on devroit l'être ; il absorbe tout le patrimoine des pauvres.

---

* Un homme qui pleure, un homme qui souffre & qui a besoin, ... quel objet pour un cœur bien fait ! Et ne donneroit-il pas tout l'or du Nouveau Monde, s'il l'avoit, pour sécher une seule larme d'un infortuné ?

» Ah ! sans doute (diront ces ames de boue, qui ne savent que dissiper ou qu'amasser, qui du moins, avec un revenu considérable, jouent le sentiment & se croient charitables pour de petits biens qu'elles auront faits,) » sans doute il est juste, il est doux » d'assister ses semblables, & on le fait bien » quelquefois ; mais ce qui empêche d'en » faire davantage, c'est qu'on y est si souvent

Pour toi, ma fille, je t'ai toujours connue trop ſenſible à leurs peines, pour croire aiſément que tu puſſes conſentir à donner au faſte ou à la molleſſe ce que tu dois à leur indigence. Eh, n'eſt-ce pas toi que j'ai vue tant de fois, n'ayant que Dieu pour témoin & ton pere pour guide, porter dans les réduits les plus obſcurs la conſolation & l'abondance; changer en larmes de reconnoiſſance & de joie, les larmes ameres de l'opprobre & de la douleur; forcer le malade, qui maudiſſoit ſa miſere, de rétracter ſes murmures & de lever encore vers le Ciel ſes mains tremblantes pour le bénir; rendre à la mere languiſſante & déſolée la ſanté & ſon fils, qui, faute de ſecours, expiroit

---

» trompé. « Hélas! quand on eſt opulent, le plus grand riſque qu'on ait à courir, n'eſt pas de faire de bonnes œuvres en faveur de ceux qui n'en ont pas beſoin; mais c'eſt d'en manquer une ſeule qui eût été néceſſaire. Eh, après tout, quelle bonne action ne profite pas à celui qui la fait?

ſur

fur son sein; arracher à une infâme prison un chef de famille, qui, sans reproche devant Dieu, n'avoit à rougir devant les hommes que d'une dette qu'il n'avoit pu s'empêcher de contracter, rendre leur état & la vie à des familles honnêtes, qui préféroient la mort à la honte & à la mendicité; les leur rendre, en respectant leur secret, en respectant leur malheur: car enfin quel respect ne doit-on pas aux malheureux!

O ma chere Emilie! comment y a-t-il des riches qui ne connoissent pas le plaisir si touchant & si pur de faire germer dans des cœurs sensibles la joie & le bonheur? Comment ne se regardent-ils pas comme chargés par état de tous les indigens qu'ils peuvent secourir *? Ah! vou-

* » On se plaint de la rareté des hom-» mes; c'est la dureté du riche qui les tue. « *Conseils de l'Amitié.*

» Le luxe, dit M. d'Alembert, est un » crime contre l'humanité, toutes les fois » qu'un seul membre de la société souffre,

lons-nous qu'il n'y ait point de malheureux parmi nous! Eh, qui auroit l'ame assez mal faite pour ne le pas vouloir? Que chaque famille aisée adopte une famille pauvre; que celle qui l'est davantage en adopte plusieurs; qu'au lieu de se livrer aux dépenses somptueuses, à celles qui ont pour objet des choses vaines & futiles, elle se dépouille, en faveur de cette famille qu'elle aura adoptée, d'une partie de son superflu; qu'elle l'aide de ses conseils & de sa protection; qu'elle lui ménage des ressources par son crédit; qu'elle agisse & fasse des démarches en sa faveur. Elle jouira de la douce satisfaction de voir une famille entiere ressuscitée par ses soins; elle fournira à l'artisan qui en est le chef des instrumens

---

» & qu'on ne l'ignore pas. Qu'on juge de-
» là combien peu il y a d'occasions & de
» gouvernemens où le luxe soit permis, &
» qu'on tremble de s'y laisser entraîner, si
» on a quelque reste d'humanité & de jus-
» tice. « *Mélanges, &c. t. 4.*

pour ſon travail ; elle ſauvera du danger l'innocence de tendres enfans qui ſe ſeroient perdus par la miſere ; elle favoriſera la naiſſance & l'accroiſſement de leurs foibles talens. Et qu'on ne s'effraye pas de ce qu'il en coûteroit pour une ſi belle œuvre. Non-ſeulement on eſt bien payé au fond de ſa conſcience du bien que l'on fait dans une pareille adoption par l'extrême plaiſir qu'on éprouve en le faiſant ; mais cette adoption ſe maintient à moins de frais qu'on ne pourroit le croire. Lorſqu'on ſe charge d'une famille où tous les membres travaillent, il faut peu de choſe pour rendre leur travail ſuffiſant à leur entretien ; & il en reſte encore aſſez à des ames bienfaiſantes pour porter ailleurs & étendre plus loin leur libéralité.

Que le riche faſſe plus encore ; qu'il faſſe oublier la ſource ſouvent impure de ſes richeſſes & de ſon opulence, en élevant des monumens au bien commun, car c'eſt ici qu'on ne ſauroit mettre trop de grandeur & d'éclat. Qu'il faſſe conſtruire, ou qu'il prenne ſoin d'orner des

édifices publics, qu'il répare & embellisse nos routes, qu'il releve nos temples, qu'il donne de la majesté au culte, qu'il dote des vierges, qu'il enrichisse sa patrie : eh, ma chere Emilie, toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe ? & les doux fruits qu'on en retire par l'estime de ses concitoyens, par sa propre estime, ne valent-ils pas bien ses plaisirs *(q)* ? O ma fille! pour penser ainsi tu n'as jamais eu besoin que de ta piété & de ton propre cœur ; & qu'heureux sont ceux dont toute la philosophie n'est que la religion & le sentiment!

NOTES.

PAGE 369.

(a) *ET qui dès-lors fait sacrifier . . . . . . le repos de l'esprit & du cœur aux inquiétudes & aux tourmens de la vanité.* Mais encore, quel avantage, pour le dire en passant, que celui que nous perdons, en sacrifiant la simplicité des mœurs au luxe & à la vanité! Cette ai-

mable simplicité qui rend si touchante & si respectable la conduite de ceux, qui, jusques dans la dépravation générale, ont su la conserver, n'est plus dans nos usages. Les modes ridicules l'ont fait disparoître de presque toutes les sociétés. Elle y faisoit régner autrefois l'enjouement, la confiance & la franchise : maintenant on n'y trouve plus que de la contrainte, un air gêné, un rire affecté : on se regarde, on s'observe, on se mesure des yeux ; entre femmes sur-tout, on est dans un état de guerre presque continuel. Celle dont la parure est la plus élégante devient l'objet de la folle envie de toutes les autres : après avoir passé quatre ou cinq mortelles heures, & quelquefois davantage, à se faire martyriser * pour l'amour de la vanité, que l'on rencontre par malheur une coëffure plus élégante, une nouvelle mode, ce n'est plus dès-lors que dépit, humeur, emportement ; on boude son mari, ses enfans ;

* Par un Coëffeur s'entend ; car aujourd'hui, en dépit de toute pudeur & des intérêts de tant de personnes du sexe qui ne savent plus à quoi s'employer pour vivre honnêtement, les Coëffeurs, les Accoucheurs, les Tailleurs ou Faiseurs de Corps, les Maîtres de Musique & d'Instrumens, les hommes en un mot sont seuls en usage auprès des femmes : & que d'inconvéniens, plus communs & plus réels qu'on ne pense, accompagnent celui-là !

on s'irrite contre ses domestiques ; on est désolé du triomphe d'une rivale & de l'éclipse qu'on vient de souffrir. Que de petitesse, que de misere ! Et ces êtres-là ont-ils une ame ?

Convenons cependant qu'il y a plusieurs sortes de luxe indépendamment de celui des modes & de la coquetterie. La dévotion même a le sien ; & ce n'est pas peu de chose qu'un luxe dévot, qui accompagne assez volontiers l'air & le ton de la réforme, rend la pruderie plus maniérée encore, & s'accommode merveilleusement avec une certaine affiche d'opinion & de parti.

O simplicité ! simplicité ! quel heureux siecle te verra renaître dans nos opinions, nos goûts & nos coutumes ! Par-tout hélas ! une noble simplicité sied si bien.

PAGE 371.

(b) *Si un éclat fastueux . . . . fait la grandeur, &c.* Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe & de magnificence ; & en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps ; mais c'est une raison de plus pour

écarter cet appareil qui déguise & confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlete dans l'arêne, on l'y distinguera bien mieux à sa force & à à sa beauté; & si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir. « *M. Marmontel.*

PAGE 372.

(c) *Est-ce un bien que l'esprit & le goût des petites choses gagnent tous les ordres de citoyens?* » Le luxe qui dispose l'esprit à recevoir ses funestes impulsions, l'affoiblit. Qu'on en juge même par ses délassemens; qu'on lise les brochures, qu'on voie les spectacles, on y découvrira le type de cet affoiblissement de l'esprit qui travaille pour ses semblables. Plus rien qui tienne du noble & du grand; colifichets & enfances dans le fonds, pointes & saillies dans la forme & dans le stile; tel est le fruit de l'affaissement d'esprit dans une Nation. Il porte sur tout, il abâtardit tout; & les hommes réfléchis, qui ne peuvent nier le fait à cet égard, vont, faute d'en avoir étudié le principe, en chercher la cause dans une prétendue dégradation arrivée dans la masse physique, tandis qu'il n'en est point d'autre que le déran-

gement dans les mœurs, qu'on appelle luxe. Je dis encore qu'il affaiſſe l'ame en portant ſon ambition vers des objets bas, &c. *L'Ami des hommes*, *t.* 2, *chap.* 5.

IBID.

(d) *Que le faſte étouffe l'honneur*, &c. » Je l'ai dit ailleurs, *le ſel doit entrer dans tous les mets*, *l'honneur dans toutes les profeſſions*; mais l'honneur ne ſubſiſtera jamais qu'avec la vergogne & la modeſtie. Le luxe eſt l'ennemi juré de celles-ci; auſſi l'eſt-il de l'honneur, & il n'en faut plus attendre d'aucune eſpece où le luxe regnera. J'ai dit encore qu'il avilit le cœur en l'endurciſſant; j'aurois mieux fait de dire qu'il l'étouffe...... J'ai dit que le luxe réduiſoit tous nos appétits à la ſoif de l'or..... J'ai pu jadis aimer mon pere excluſivement à tous autres; l'aimer, non pour lui, mais parce que je ſavois qu'il m'aimoit comme ſon bien, & que cet amour, exigeant à l'extérieur, m'étoit commode au fond, parce que je pouvois m'y fier, parce que ſon conſeil m'étoit bon, & que ſon expérience m'appartenoit.... Tous ces motifs étoient au fond ceux d'un cœur imprégné de la lie de l'intérêt, & indignes

de la pureté primitive de la portion d'être ſpirituel que j'ai reçue des mains du Créateur ; mais tels qu'ils étoient, mon pere en profitoit dans le fait, la ſociété & ma famille par l'exemple. L'intérêt ſordide eſt venu déranger cet ordre apparent. Mon pere, dont je dévorois la ſucceſſion comme un bien trop long-temps retenu, tarde trop à mourir ; l'impatience me fait appercevoir qu'il me doit compte du bien de ma mere ; je l'attaque, il ſe défend ; l'indignation ſe joint à la douleur de me voir échapper à ſa dépendance ; je hâte ſes jours & j'en deshonore la fin en faiſant retentir les Tribunaux du fruit de ſes injuſtices ; je ſcandaliſe la ſociété ; je donne à mes enfans l'exemple qu'ils tranſmettront à leurs neveux, & les regardant d'avance comme ennemis, j'établis hautement le principe qu'il faut ici-bas travailler pour ſon propre bonheur, & je le mets en pratique en plaçant une partie de mon bien à fonds perdu. Ce fait allégué n'a que trop d'exemples chez les peuples abandonnés au luxe ; je puis me diſpenſer de parcourir les autres ordres de liens de la ſociété. Qu'attendront des freres, d'un fils parricide ? des parens, d'un frere dénaturé ? des amis, d'un parent inſenſible ? le Prince,

l'Etat & la société, d'un homme qui n'a ni parens ni amis dès qu'il s'agit de son intérêt ? » *L'Ami des Hommes*, ibid.

PAGE 373.

(e) *Est-ce un bien que les campagnes soient désertes, &c.* » A mesure que l'industrie & les arts lucratifs s'étendent & fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur, méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, & condamné à passer sa vie entre le travail & la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans la ville le pain qu'il y devroit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens, devenus mendians ou voleurs, & destinés à finir un jour leur misere sur la roue ou sur un fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie & du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les miseres, où l'opulence précipite enfin les Nations les plus admirées : c'est ainsi que l'Etat s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit & se dépeuple d'un autre, & que les plus puissantes Monarchies, après bien

des travaux pour ſe rendre opulentes & déſertes, finiſſent par devenir la proie des Nations pauvres qui ſuccombent à la funeſte tentation de les envahir. « *M. Rouſſeau.*

Voyez auſſi ſur cette matiere *les Entretiens de Phocion*, un des plus vrais, & à tous égards, un des meilleurs ouvrages de politique qui aient paru de nos jours.

PAGE 374.

(f) *Feront naître la diſette au milieu de l'abondance, &c.* Voilà en effet tout ce que nous ont valu les ſavans Traités de nos Philoſophes ſur l'agriculture : après qu'ils ont fait tant de mal, que leurs auteurs en réparent donc, s'il ſe peut, les ſuites ; & pour apprendre à démentir ou à modifier leur ſyſtême, qu'ils aillent dans nos campagnes, qu'ils parcourent nos provinces, & qu'ils voient des familles entieres, ſans pain pendant des trois & quatre jours, mourir, ou d'inanition, ou d'excès de nourriture, au moment où ce pain leur eſt rendu. Quel tableau pour des cœurs ſenſibles ! ſi cependant le luxe & une ſtérile philoſophie laiſſent encore quelque place au ſentiment.

IBID.

(g) *Que des hommes énervés, &c.* » Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve & appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage les ressources du dedans & du dehors ; la prodigalité les épuise & n'en laisse aucune au besoin : elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante & la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris : le courage leur reste, mais les forces leur manquent : l'ennemi qui sait les fatiguer, n'a pas besoin de les vaincre, & les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats. « *M. Marmontel.*

PAGE 375.

(h) *Que l'intérêt particulier succede à l'amour du bien commun, &c.* » A des gens à qui il ne faut rien que le nécessaire, il ne reste à desirer que la gloire de la Patrie & la sienne propre. Mais une ame corrompue par le luxe a bien d'autres desirs : bientôt elle devient ennemie des loix qui la gênent, &c. « *De l'Esprit des Loix, l. 7, c. 2.*

PAGE 378.

(i) *S'il excite l'induſtrie, &c.* » Il eſt trois ſortes d'induſtrie : celle qui pourvoit à la néceſſité eſt la premiere : celle qui ſert à l'aiſance & à la décoration, la ſeconde : celle enfin qui ſatisfait la recherche & la curioſité, eſt la derniere. Or, je ſoutiens que le luxe n'a d'influence qu'en faveur de celle-ci. En effet, eſt-ce au luxe que nous devons l'agriculture, les moulins à eau & à vent, &c.? Eſt-ce au milieu du luxe que les Hollandois ont appris à gagner du terrein ſur la mer, & à couvrir de moiſſons les parvis du palais d'Amphitrite ? Eſt-ce aux recherches du luxe qu'ils doivent l'invention des écluſes & des canaux ; qu'on doit ailleurs l'art de la conſtruction des navires, les citernes, que fais-je ! toutes les inventions de l'induſtrie humaine, qui ont, pour ainſi dire, changé la face de la terre? &c. « *Ami des Hommes, t. 2, c. 5.*

IBID.

(k) *S'il anime les arts dans les choſes frivoles & en dégradant le goût des Artiſtes, &c.* » A l'égard des beaux Arts, il eſt impoſſible qu'ils ne dégénerent, dès que le goût

de la recherche prend le dessus. En effet, en tout genre, le vrai beau est simple, autant que noble & élevé : il est à un point fixe & marqué, par-delà lequel on le gâte ; & toutes les fois que les Artistes, en quelque genre que ce puisse être, ont voulu enchérir sur la vraie beauté, la charger d'ornemens, l'embellir par les détails, & la rendre susceptible de leur prétendue élégance, ils l'ont défigurée & bientôt rendue méconnoissable. C'est cependant à quoi le goût de la nouveauté force les Artistes, &c. « *Ibid.*

IBID.

(1) *S'il épuise tôt ou tard les especes qu'il fait circuler*, &c. Le commerce du luxe, dit l'Auteur du Livre de l'*Esprit*, donne aux Nations opulentes la facilité de contracter des dettes dont elles ne peuvent ensuite s'acquitter sans surcharger les peuples d'impôts onéreux..... L'abondance d'argent que le luxe attire, dit encore le même Auteur, en impose d'abord à l'imagination. Cet Etat est pour quelques instans un Etat puissant ; mais cet avantage (supposé qu'il puisse exister quelque avantage indépendant du bonheur des citoyens) n'est ; comme le remarque

M. Hume, qu'un avantage passager. Lorsque par la beauté de ses manufactures une Nation a attiré chez elle l'argent des peuples voisins, il est évident que le prix des denrées & de la main-d'œuvre doit baisser chez ces peuples appauvris. Les peuples, en enlevant quelques Manufacturiers à la Nation riche, l'appauvriront à son tour en l'approvisionnant à meilleur marché. Or, sitôt que la disette d'argent se fait sentir dans un Etat accoutumé au luxe, la Nation tombe dans le mépris. Ce qu'on vient de dire du commerce des marchandises de luxe, ne doit pas s'appliquer au commerce des marchandises de premiere nécessité. Ce commerce suppose une excellente culture des terres, une subdivision de ces mêmes terres, en une infinité de petits domaines, & par conséquent un partage bien moins inégal de richesses. . . . . . Il est certain, avoit dit plus haut l'Auteur que je cite dans cette note, que dix mille arpens de terre possédés par une seule famille, ne contribuent pas tant à la population & à la force de l'Etat, que s'ils étoient partagés entre vingt ou trente familles. Voilà où gît le vrai secret de la population. Les anciens qui l'ont bien compris ont

toujours tâché de prévenir la trop grande accumulation des domaines.

PAGE 379.

(m) *Signe apparent de la vie & de la ſanté, il porte en lui, &c.* L'auteur de l'*Eſprit* a mieux dit encore ; » la félicité & la puiſſance apparente que le luxe communique durant quelque temps aux Nations, eſt comparable à ces fievres violentes qui prêtent dans le tranſport une force incroyable au malade qu'elles dévorent, & qui ſemblent ne multiplier les forces d'un homme que pour le priver au déclin de l'accès, de ces mêmes forces & de la vie. «

» Les Chymiſtes, a dit avec autant d'énergie l'Auteur de la Théorie des Loix Civiles, pilent, broient les matieres qu'ils font entrer dans leurs alembics ; ils en concentrent les eſprits par la diſtillation, pour compoſer ces liqueurs volupteuſes qui flattent le goût ou l'odorat. Le luxe en agit de même avec les hommes ; . . . . c'eſt du plus pur de leur ſang qu'il tire, ou ces ornemens dont il ſe pare avec tant d'orgueil, ou ces raffinemens de délicateſſe qu'il goûte avec tant de ſenſualité. Ceux qui ne s'arrêtent qu'au réſultat

de ſon opération, en admirent le ſuccès ; ils n'examinent pas les préparatifs ruineux qui l'ont précédée. On ſonge rarement à ce qu'il en coûte au genre humain pour procurer à un petit nombre de ſes membres, ou des plaiſirs que l'abondance rend inſipides, ou des ſuperfluités qui ceſſeroient de leur paroître précieuſes ſi elles étoient communes. On ne ſe permet pas de calculer combien le moins néceſſaire des agrémens que l'opulence exige, fait perdre à l'univers d'hommes & même de familles. «

PAGE 380.

(n) *Ce qui eſt luxe pour les uns, &c.* » Le luxe n'eſt pas dans la choſe, il eſt dans l'abus. Ainſi pour me ſervir de l'exemple cité par Melon, un Parvenu, qui dans le temps de Henri II auroit porté des bas de ſoie, étoit répréhenſible, parce qu'il affectoit une recherche nullement convenable à ſon état ; & un Cordonnier qui en porte aujourd'hui ne choque perſonne...... Le Campagnard n'envie pas l'élégance & la propreté des meubles de la Ville, & la Ville ſe glorifie aux yeux des Etrangers de la pompe de la Cour. Rien de tout cela n'excite l'envie & la cupidité. D'où vient cela ? C'eſt que tout eſt à ſa place.

Mais quand le Courtisan, sortant de son entre-sol de Versailles, où il est meublé selon l'ordonnance, ou de son palais désert, où des pierres d'attente marquent la place des glaces, va chez un Parvenu où tout reluit d'or & d'azur, où la magnificence de la vaisselle & des porcelaines, la profusion & la variété des mets lui reprochent de toutes parts le vuide de sa prééminence; quand le Magistrat & le Bourgeois voient dans des maisons de la campagne les boulingrins & les arbrisseaux odorans tenir la place des fertiles moissons qu'on en tiroit autrefois, & réduire en chaumiere par comparaison l'honorable maison de leurs peres; quand le Seigneur campagnard voit dans sa terre un frippon de marchand de bœufs prodiguer à sa femme des bijoux qui éblouissent la Dame du château, &c. alors tous les ordres crient au luxe; chacun blessé de se voir surpasser par son inférieur naturel, s'efforce de se mettre à sa place. De-là les dépenses folles, c'est-à-dire, disproportionnées aux moyens, le dérangement, la ruine, la cupidité enfin & ses consorts, & tous les désordres les plus propres à ruiner entierement la société. « *L'Ami des Hommes.*

PAGE 381.

(o) *C'est en attachant la honte au faste, &c.* » C'est elle (c'est l'opinion) qui, sans gêne, & sans violence, remet chaque chose à sa place; & c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

» Cette révolution vous paroît difficile; elle dépend de la volonté & de l'exemple du Souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste & le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du Prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fastueuses & pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, & qu'il fixera un regard de complaisance & de respect sur les victimes du bien public; le goût d'une simplicité noble & d'une sage économie sera bien-tôt celui de sa Cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures & austeres y prendront la place des mœurs licencieuses & frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel & laisseront le luxe & la vanité s'admirer seuls & se complaire. . . . . Ainsi l'opinion du Prince sera l'opinion publique ».

& son exemple décidera le caractere national. « *M. Marmontel.*

IBID.

(p) *Il resserre le cœur, &c.* » Caractere de cœur maudit, qui ne laisse aucune ressource honnête aux misérables, & qui déshérite les deux tiers des hommes des biens que la nature a faits pour eux...... Cette inégale distribution des biens lie nécessairement les hommes les uns aux autres, il est vrai ; mais le commerce qu'elle forme entr'eux, n'est-il pas trop dur pour les uns & trop doux pour les autres ? & de cette différence énorme, qui se trouve aujourd'hui entre le sort du riche & celui du pauvre ; Dieu, qui est juste autant que sage, n'en seroit-il pas comptable à sa justice, s'il n'y avoit pas quelque chose qui tînt la balance égale, si le bonheur du riche ne le chargeoit pas aussi de plus d'obligations ? Ainsi, vous, dont ce riche ne soulage point la misere, prenez patience, c'est-là votre unique tâche à cet égard-là ; vivez comme vous faites à la sueur de votre corps ; continuez, c'est Dieu qui vous éprouve : mais vous, homme riche, vous paierez cette fatigue & ces lan-

gueurs où vous l'abandonnez : il y résiste ; vous lui paierez la peine qu'il lui en coûte : c'est à vos dépens qu'il prend patience ; c'est à vos dépens qu'il la perd : vous répondrez de ses murmures & de l'iniquité où il se livre, & en périssant il vous condamne. « *Le Spectateur François de Marivaux.*

PAGE 388.

(q) *Toutes ces dépenses ne valent-elles pas bien celles du luxe, &c.* Pope a transmis à la postérité le nom d'un vertueux citoyen de sa Nation, qui, avec un revenu de cinq cents guinées au plus, a défriché des terres, pratiqué des chemins favorables au commerce, bâti un temple, nourri les pauvres de son canton, entretenu une maison de charité, doté des filles, mis des orphelins en apprentissage, soulagé & guéri des malades, appaisé les différends de ses voisins. Il s'appelloit *Jean Kyrle.* Il naquit à Ross, petit Bourg de la Province d'Herefort, & mourut en 1724, âgé de 90 ans. Voyez dans l'édition Angloise de *M. Warburthon* l'Epître morale sur l'emploi des richesses.

On trouve dans les Ouvrages de l'Abbé Prévost une anecdote qui prouve jusqu'à

quel point le bon uſage de ce que nous poſſédons, & l'habitude de faire du bien, ſont néceſſaires pour rendre les riches vraiment heureux. Un homme jouiſſoit d'une fortune conſidérable, & n'avoit appris à s'en ſervir que pour ſatisfaire ſes beſoins & ſes caprices. Des deſirs toujours renaiſſans, & toujours remplis auſſi-tôt que formés, le conduiſirent par degrés à une eſpece de ſatiété & de dégoût qui lui rendit la vie inſupportable. Il ne penſoit plus qu'aux moyens de s'en délivrer, lorſqu'il rencontra un homme de ſa connoiſſance, qui, liſant ſur ſon viſage le trouble qui l'agitoit, l'ennui & le chagrin dont il étoit dévoré, parvint à lui arracher ſon ſecret. » Eh quoi, lui dit-il, vous êtes » dégoûté de la vie; vous ne ſavez plus quel » uſage faire de vos richeſſes pour en jouir! » ô mon ami! ſervez-vous-en à faire des » heureux, & par le plaiſir que vous en reſ» ſentirez, vous ne vous plaindrez plus que » la vie eſt un fardeau. « Un ſi ſage conſeil fut adopté & mis en pratique au même inſtant. Les premiers eſſais de ce nouveau genre de bonheur furent ſi doux pour ce riche, ils devinrent pour lui une ſource de ſentimens ſi délicieux & ſi purs, ſon cœur devint en peu

de temps si sensible & si généreux, qu'il trouva ensuite ses richesses trop bornées & sa vie trop courte pour tout le bien qu'il vouloit faire. Quelle leçon pour tant de gens qui en ont trop, & qui ne savent raisonnablement à quoi l'employer; ou pour tant d'autres, que l'étroite capacité de leur ame rend avares pour les autres & pour eux-mêmes, & qui n'en ont jamais assez! Les infortunés! ils meurent sans avoir su ce que c'étoit que de vivre.





LETTRE XXXVII.

De la Comtesse au Marquis de Valmont.

VOTRE morale, mon tendre & respectable pere, vos principes sur le luxe & sur l'emploi des richesses, sont l'unique morale & les seuls principes que puisse adopter mon cœur, & qui soient de nature à contenter ma raison. Mon pere me les avoit inspirés dès l'âge le plus tendre, & je n'ai pas été surprise de les voir confirmés d'une maniere si sensible par un second pere tel que vous. Je suis seulement fâchée que vous mettiez sur mon compte, aux yeux de mon mari, les œuvres de charité & de bienfaisance que dans les premiers temps de mon mariage vous m'aidiez vous-même à faire, & que je n'eusse jamais entreprises avec tant de zele & de facilité, si vous ne m'eussiez servi de guide & de modele. Le Comte a paru frappé, mais en bien, de ce petit mystere que votre lettre lui a révélé;

révélé; & que je tenois toujours secret avec d'autant moins de scrupule que je ne prends ces sortes de libéralités que sur la portion de biens qui m'a été spécialement réservée. J'ai lieu de penser qu'à l'avenir il n'exigera plus de moi des dépenses excessives, mais celles seulement qui conviennent à mon rang, & que je ne pourrois me dispenser de faire, sans manquer à mon mari, à mon état, & à moi-même. Il est maintenant le premier à retrancher dans ces jours de calamités un superflu qui semble pris sur la misere publique, & qui insulte aux malheureux. Son cœur naturellement bon devient par vos leçons de plus en plus sensible; mais son esprit trop jeune encore, son caractere impétueux ne lui permettent pas toute la raison que je voudrois trouver en lui. Il n'y a, je le sens, que la Religion qui puisse le former avant l'âge : car tel est son chef-d'œuvre, elle supplée à l'expérience même; & donne à la jeunesse une sagesse prématurée. Valmont ne fait que pressentir les vérités auxquelles

vous le conduiſez par degrés; il ne fait qu'entrevoir ce jour ſi pur, qui par vos ſoins ne tardera pas à l'éclairer. En attendant que ce vif éclat de lumiere étonne, frappe ſon ame, & opere ſon changement, qu'il me reſte de choſes à craindre & à ſouffrir! Sa jalouſie s'accroît de jour en jour, & produit en lui une autre eſpece d'aveuglement preſque auſſi funeſte que le premier. Tout l'aigrit, tout lui fait ombrage, & les inquiétudes, les ſoupçons qu'il me laiſſe entrevoir, en bleſſant ma délicateſſe & mon amour pour lui, font tout à la fois mon ſupplice & ſon propre tourment.

N'ayant plus la force de ſoutenir ni les peines qu'il endure, ni l'injuſtice qu'il me fait, trop ſenſible peut-être, & trop foible pour ce nouveau genre d'épreuve, j'ai voulu m'expliquer avec lui. Je tenois une de ſes mains que j'arroſois de mes pleurs, & à travers mille ſanglots, cher Valmont, lui ai-je dit, quel regard ſombre & farouche lancez-vous ſur moi! vous m'aimez, & dans votre amour vous

ſemblez me haïr : de quoi vous plaignez-vous ! quels ſacrifices exigez-vous de moi que je ne ſois prête à vous faire avec plus d'empreſſement que vous ne paroîtrez les deſirer ? voulez-vous que je me condamne à une entiere retraite ? Elle me ſera douce avec vous. Mon état actuel entraîne mille incommodités qui peuvent me ſervir d'excuſes. Voulez-vous permettre du moins qu'à l'égard de Lauſane. . . . . A ce mot mon mari pâlit, frémit, & ſon trouble trahiſſoit malgré lui ſes diſpoſitions les plus ſecrettes. — Non, Madame, je ne permets & n'exige rien de ridicule & d'inſenſé. Lauſane ſera toujours mon ami, & par bien des motifs, il ſeroit le dernier que je vouluſſe éloigner — Quel ami ! repris-je à l'inſtant. . . . . A peine eus-je prononcé ces mots, que j'en ſentis toutes les conſéquences, par l'altération plus grande encore que je remarquai dans Valmont, & par tout ce que j'avois à craindre de ſa vivacité. — Quoi, Madame, reprit-il avec chaleur, le Baron vous auroit-il manqué ? On ne manque à une femme

telle que moi, lui dis-je à l'inſtant, qu'autant qu'elle le veut bien; & vous me connoiſſez. Mais ſans me manquer préciſément, le Baron m'aime ou feint de m'aimer; vous en avez fait un jeu, & c'eſt vous qui m'avez forcée de recevoir ſes viſites trop aſſidues; elles m'ont toujours été à charge & vous devriez me ſavoir gré de la contrainte que je me ſuis impoſée. Je n'eſtime point aſſez Lauſane pour en faire un ami; il me convient encore moins ſous un autre titre, & je n'ai jamais ambitionné que le cœur de mon mari. Cependant, cher Valmont, votre air ſombre & inquiet à ſon approche ſemble me punir de mon trop de ſoumiſſion à vos volontés. — Moi, Madame, me croyez-vous jaloux? — je ne ſais; mais je n'y ai donné lieu du moins ni par mes ſentimens, ni par ma conduite. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que maintenant vous paſſez pour tel; que Lauſane en plaiſante tout le premier; que ſes aſſiduités me font peine; que ſon caractere vain m'effraye; & que vous me

tendriez le plus grand de tous les services, si, sans vous compromettre, vous me faisiez la grace de m'en délivrer. Cela peut être, reprit mon mari avec un sang froid dont je fus glacée, mais ce seroit justifier ce caractere jaloux dont vous semblez m'accuser. Soyez tranquille, Madame, soyez contente, & jouissez avec confiance de l'effet de vos charmes; il est bien juste que l'univers soit à vos pieds. Moi contente! repris-je, fondant en larmes; moi tranquille, quand vous ne le serez pas! & puis-je me faire un bonheur qui ne soit pas le vôtre? Laissons à des cœurs ambitieux toutes les dignités, toutes les faveurs de la Cour; le mien n'est que tendre & sensible, & met tout son bonheur à vous aimer & à être aimée de vous. Venez, cher Valmont, venez partager l'exil de notre respectable pere. Venez au sein de la plus auguste famille jouir en paix de leur exemple, de leurs lumieres & de leurs vertus. Il me reste encore assez de temps, j'espere, pour prévenir, eu égard à ma situation, les

accidens d'un voyage trop précipité. — Et que diroit-on d'une pareille démarche ? — On dira, cher époux, que je vous aime plus que tout autre bien, plus que tous les honneurs, plus que le monde entier. On dira que nous avons été chercher le repos, qui ne se trouve point ici, & que sous les yeux d'un pere tel que le vôtre nous nous suffisons pour être heureux. Eh, que nous importe ce que l'on dira, si nous sommes heureux en effet ? — Ainsi je me rendrai le jouet & la fable de tout ce qui m'environne. J'oublierai ce que je dois à mon Prince, ce que je me dois à moi-même. Et sur quoi fondé ? sur ce que vous me croyez jaloux. Non, Madame, tout me répond de votre cœur. Voyez Lausane, & qu'il triomphe à son aise d'un fol espoir, que sans doute vous ne lui avez pas donné. A ces mots mon mari m'a laissée presque à ses pieds, tremblante comme une criminelle qu'on accuse & qui se justifie, désolée & prévoyant dans l'avenir des maux plus grands encore. O mon Dieu ! soyez mon

appui, détournez les malheurs que je crains, & si vous les permettez par un juste jugement, donnez-moi la force de les souffrir !





LETTRE XXXVIII.

Du Comte de Valmont au Marquis.

Je vous l'avouerai, mon pere, les caracteres que vous attachez à la véritable Religion sont ceux qui m'ont toujours paru les plus frappans & les plus nécessaires; si d'ailleurs on y en ajoute un que je voudrois que vous n'eussiez pas omis; je veux dire, l'universalité. J'ai toujours cru que ces caracteres ne pouvoient convenir qu'à la Religion naturelle, & c'est ce qui m'a donné plus de respect pour elle, & plus d'éloignement pour toute Religion révélée. Cependant l'application que vous en faites à la Religion Chrétienne, & que vous justifiez si bien par rapport à son ancienneté, confirme plus que jamais les doutes que vous m'avez inspirés en faveur de cette Religion que vous m'annoncez. J'admire avec vous ces antiques & respectables monumens qui en font remonter l'origine aux premiers

jours du monde; & ce récit de Moyſe, qui eſt ſi bien d'accord avec les vraies notions que nous devons avoir de la Divinité, avec la nature des choſes & l'état des premiers peuples & des premieres ſociétés. Dans l'hiſtoire du peuple Juif tout s'arrange avec netteté & avec ordre; tous les faits naiſſent les uns des autres & ſe prouvent mutuellement; ce qu'on rencontre difficilement, ou pour mieux dire, ce qu'on ne rencontre point dans les fabuleuſes annales de ces peuples, qui ſe vantent de la plus haute antiquité. D'après le plan que vous m'avez tracé, & le développement que vous en avez fait ſur ce premier article, je crois entrevoir auſſi qu'il ne vous ſera pas difficile de prouver l'unité de la Religion & ſa perpétuité. J'attends ces preuves avec impatience, & celles encore qui doivent conſtater à mes yeux ſa perfection ou ſa ſainteté.

Mais j'en reviens, mon tendre pere, à l'univerſalité. Sous l'empire d'un Dieu bon, d'un Dieu juſte, du pere commun

du genre humain, la vraie Religion, ce semble, doit être pour tous les hommes; elle doit être pour tous les lieux comme pour tous les siecles, & certainement vous ne me prouverez jamais qu'il en soit ainsi du Christianisme. Le croiriez-vous, ô le plus respectable de tous les amis & de tous les peres! vous m'avez déja tellement reconcilié avec lui que je voudrois qu'il fût aussi démontré, aussi vrai, qu'il vous le paroît à vous-même; & je commence à regretter de ne pas lui trouver tous les caracteres de vérité que je puis y desirer. Je sens que lui seul me satisferoit, me consoleroit; car enfin on ne peut être heureux ici-bas: la légereté des créatures, le peu de fonds qu'on doit faire sur elles, les sources d'ennui, d'inquiétude que nous trouvons au-dedans de nous-mêmes, l'incertitude où nous flottons sans cesse sur ce qui intéresse davantage la raison & le sentiment, tout nous fait souhaiter un point d'appui qui serve à nous fixer, à nous tranquilliser, à nous soulager: & où le trouverons-nous si ce n'est dans

une Religion telle que vous me la dépeignez ? . . . .

Oserai-je bien une seconde fois vous ouvrir mon cœur, & vous le montrer plus agité & plus foible qu'il ne le fut jamais ? Vous avouerai-je, hélas ! ce que je n'ose m'avouer à moi-même ? Je n'aime plus, je ne puis plus aimer qu'Emilie ; mais je doute qu'Emilie m'aime encore... Je doute... qu'elle m'ait jamais bien aimé. Et en effet, lorsqu'elle a si bien connu mon amour pour sa jeune amie, elle n'a point éclaté en reproches ; elle n'a point perdu son repos & sa tranquillité ; un autre penchant paroît avoir détourné son attention & rempli son cœur. Elle aura cru peut-être qu'elle étoit quitte de tout amour envers moi, puisque j'avois pu cesser de l'aimer... Mais quels soupçons injurieux à sa vertu ! hélas ! Emilie auroit donc tous les vices ! elle seroit donc fausse, dissimulée, perfide ; car elle me jure si tendrement qu'elle m'aime, & qu'elle n'a jamais aimé que moi ! ah ! falloit-il ne retrouver au fond de mon

cœur mes premiers ſentimens pour elle ; que pour en faire la ſource de mes plus vives allarmes & du plus cruel tourment. Aidez-moi, mon pere, à diſſiper ces vains phantômes d'une imagination égarée, qui vont me rendre ridicule aux yeux du monde, & qui déja me rendent inſupportable à moi-même. O quelle confiance vous m'avez inſpirée, puiſque j'en ai aſſez pour vous avouer tant de foibleſſe !





LETTRE XXXIX.

Du Marquis à son Fils.

Tu crois à la vertu, cher Valmont, & tu cesserois de croire à celle d'Emilie! tu lui fais un reproche de ce qui est en elle un mérite. Elle n'a point, dis-tu, éclaté en plaintes & en murmures, quand elle a su ta passion pour son amie. Eh, mon fils, ses plaintes t'eussent elles ramené plus surement que ne l'eussent pu faire sa patience & sa douceur? » Elle » n'a rien perdu de son repos & de sa » tranquillité : « ah! il est vrai, elle étoit tranquille par raison, par religion, autant qu'une épouse tendre & chrétienne peut l'être. Mais elle étoit sensible; & que n'as-tu pu lire dans son cœur tout ce qu'il renfermoit au-dedans d'amour & de tourmens! que ne peux-tu y lire maintenant ce que tes soupçons & tes craintes y portent d'amertume, & ce qu'ils ont d'affligeant pour sa délicatesse! Trop heu-

reux époux ! tu ne connois pas encore Emilie, & il faut être vertueux comme elle pour l'apprécier tout ce qu'elle vaut ! Bannis, cher Valmont, ces idées sombres & jalouses qui sont indignes de tous deux. Quitte ce caractere odieux qui n'est pas fait pour toi. Je passe à des amours mal fondées, à des ames communes, ces inquiétudes avilissantes qui décelent assez la bassesse de leur origine ; mais je ne puis les souffrir dans mon fils, & moins encore dans l'époux de la sage & fidele Emilie.....

Permets donc que sans m'arrêter plus long-temps à combattre des monstres & des chimeres, je te ramene à nos entretiens sur la Religion, cette Religion si bien faite pour le cœur de l'homme, & comme tu l'avoues toi-même, si propre à lui servir d'appui. Tu conviens que rien ne déposeroit plus fortement en sa faveur que les caracteres de vérité que je prétends lui donner. Mais il en est un, aussi marqué, aussi essentiel selon toi, & que je n'ai pu omettre sans prouver contre

elle, c'eſt l'univerſalité. J'ai déjà répondu d'avance à cette difficulté * : il eſt vrai, cher Valmont, je ne puis, dans le ſens rigoureux que tes expreſſions renferment, prêter à la révélation ce caractere auquel tu donnes tant de force & de crédit. Mais prends garde que, pris auſſi ſtrictement que tu l'entends, il entre ſi peu dans les preuves eſſentielles de la véritable Religion, qu'on ne peut pas même l'attribuer à la Religion naturelle, que cependant tu reconnois maintenant pour vraie. Tu ſentiras après un examen réfléchi, qu'on ne peut faire valoir, même à l'égard de celle-ci, que la diſpoſition & l'aptitude, ſi je puis parler ainſi, que nous avons tous à y parvenir. Il eſt conſtant que la loi naturelle eſt faite pour tous les hommes, que tous les hommes ſont propres à la connoître & à la pratiquer. Mais dans le fait, il n'eſt pas vrai que tant de nations idolâtres, que tant

* Voyez la Lettre XXVIII.

de peuples ſauvages la connoiſſent & la pratiquent dans ce qu'elle a de plus néceſſaire & de plus important ; je veux dire, la connoiſſance de l'Etre ſuprême & de nos devoirs envers lui. Il en eſt de même de la Religion Chrétienne quant à l'univerſalité, avec cette différence, qui eſt toute en ſa faveur, & qui montre combien elle ſupplée avantageuſement à la ſeule raiſon ; c'eſt que tel peuple a ſouvent des notions, quoique imparfaites, de certains points de la loi naturelle, & manque de bien des lumieres ſur d'autre ; au lieu que par-tout où la vraie foi porte ſon flambeau (& aujourd'hui elle le porte preſque en tous lieux) elle nous éclaire ſans diſtinction ſur tous nos devoirs, & nous fournit les plus ſurs moyens de les accomplir. Ainſi, mon fils, à la rigueur elle n'eſt pas répandue univerſellement, j'en conviens ; elle n'a pas toujours, elle n'a pas même encore porté ſa clarté chez tous les peuples ; mais elle eſt faite pour les éclairer tous,

& comme je te l'ai déjà fait observer *, elle n'attend pour leur prêter sa lumiere, que des cœurs droits qui soient dignes d'elle. Il suffit d'ailleurs, pour qu'elle soit le don le plus précieux que le Ciel ait daigné nous faire, qu'elle puisse, sans distinction, sans acception de Juifs ou de Gentils, être le prix de nos vœux; que tous les hommes puissent s'y disposer en quelque sorte & l'obtenir; & qu'un Dieu juste & puissant, maître des conditions, maître absolu des événemens & des moyens, fécond en ressources, vainqueur de tous les obstacles que peuvent y apporter la distance des lieux & la diversité des climats, ne la refuse à personne : il suffit que, chacune dans son temps, les nations les plus éloignées la reçoivent, ou comme grace, ou comme récompense.

Revenons donc, cher Valmont, aux seuls caracteres que j'ai établis, & dont on ne peut contester la nécessité. La Re-

* Voyez la note (a) de la XXVIIIe. Lett.

ligion Chrétienne a pour elle l'ancienneté ; je crois te l'avoir démontré. A-t-elle également l'unité, la perpétuité, la perfection ou la sainteté ?

Elle est parfaitement une, si elle se rapporte toute entiere à un unique terme, si ses parties sont liées par un centre commun. Or, tel est son caractere : elle a pour centre, pour point d'appui, pour unique fin, Jesus-Christ, médiateur des hommes.

Faire de Jesus-Christ l'objet de ses promesses, le but de ses oracles, le premier mobile de nos espérances, l'attente des nations, le fondement de son culte, le prototype & le modele des vrais justes dans l'ancienne comme dans la nouvelle loi, le point de réunion de l'un & l'autre Testament ; en un mot glorifier Dieu par Jesus-Christ, sanctifier les hommes en Jesus-Christ ; & pour ce double objet rapporter tout à Jesus-Christ ; voilà, mon fils, ce qui lie, ce qui assortit toutes les parties de la Religion révélée, & ce qui en fait le chef-d'œuvre de l'unité. Dé-

veloppons ce ſecond caractere qui lui eſt propre, & qui plus que tout autre eſt digne de nos réflexions.

Dieu laiſſe entrevoir à Adam après ſa chûte *, » une ſemence qui naîtra de la » femme & qui écraſera la tête du ſerpent » qui les a ſéduits, » c'eſt-à-dire, qui domptera ſon orgueil, qui renverſera ſon empire, mais contre laquelle auſſi cet ennemi du genre humain tournera toutes ſes ruſes & tous ſes efforts. Cette promeſſe faite au genre humain dès l'enfance du monde, & qui commence en quelque ſorte l'hiſtoire de la révélation, s'éclaircit, ſe reproduit de jour en jour d'une maniere plus ſenſible, & à raiſon de ſes développemens, ainſi que de la longue attente qu'elle fait naître, devient pour notre ſainte & auguſte Religion la baſe ſur laquelle elle repoſe †.

Dans le plan admirable que cette Reli-

---

* Geneſ. 3.

† Ce n'eſt en effet qu'*à raiſon de ſes développemens*, que cette promeſſe ſe rend

gion nous trace & l'heureux ensemble qu'elle nous présente, il falloit à l'Etre suprême, outragé par la désobéissance de sa créature, un réparateur digne de lui, une réparation proportionnée à la majesté de celui qui étoit offensé, & à la gran-

---

plus claire par la suite & plus sensible. C'est en la considérant sous ce même rapport, que M. de Valmont la cite dans le sens que comportent le texte Hébreu, & plusieurs versions des plus célebres, comme les versions Arabes, Chaldéennes, & différentes leçons des Septante. Il est d'ailleurs incontestable que la foi des Patriarches avoit pour principal objet l'accomplissement de la promesse que Dieu ne cessoit de leur faire d'une semence dans laquelle toutes les Nations seroient bénites, que c'étoit là ce qui formoit la grande espérance des Israélites fideles ; & c'est aussi, en prenant les choses dans leur principe & dans les vues de la divine sagesse, que le disciple bien aimé du Sauveur nous représente Jesus-Christ comme l'Agneau immolé dès l'origine du monde, *qui occisus est ab origine mundi.* Apoc. 13, v. 8.

deur de l'offenſe : il falloit à l'homme, déchu de ſon premier état, un médiateur auprès du Très-Haut, une victime pure & ſainte qui pût l'honorer, un nouveau pontife qui n'eût rien à expier pour lui-même. La nature dégradée dans ſon chef n'offroit rien qui dût ſuffire à de ſi grands objets, & qui fût capable de remplir l'intervalle entre Dieu & l'homme : & toutefois Dieu, admirable & fécond dans ſa nature & dans ſes deſſeins, laiſſe entrevoir au monde encore naiſſant un libérateur. En lui ſe concilieront la juſtice & la miſéricorde ; en lui le mal du péché ſera abondamment réparé ; en lui, & par ſes abaiſſemens & ſes ſouffrances, Dieu ſera honoré comme il doit l'être ; le genre humain triomphera de ſon plus dangereux ennemi ; un nouveau regne commencera pour ne finir jamais, & ce ſera celui de la juſtice & de la vérité. Voilà ce qu'annonce de loin la promeſſe, & ce que Dieu ſe réſerve de développer avec plus d'étendue & de lumiere, à meſure que les temps où elle doit s'accomplir ſeront plus proches.

Cette promesse est renouvellée d'âge en âge, & son effet doit s'étendre sur toutes les nations. Pour que le souvenir s'en conserve parmi les hommes, Dieu se sépare une famille à laquelle il la rappelle sans cesse. Il la rappelle à Abraham, à Isaac, à Jacob, dans la semence desquels il fait voir un jour tous les peuples bénis *.

Jacob au lit de la mort, annonçant à ses enfans ce qui doit arriver à leur postérité, prédit en ces termes, près de dix-sept siecles avant Jesus-Christ, la prééminence que doit conserver la Tribu de Juda sur toutes les autres Tribus jusqu'à la venue du Messie, & le temps où le Messie doit naître **.

» Le sceptre † ne sortira point de Juda,
» & le gouvernement ne sortira point de
» ses descendans, jusqu'à ce que vienne

---

* Gen. XII, 3, & XVIII, 17, 18, XXVI, 3, 4, XXVIII, 13, 14.

** Gen. 49, 8 & suiv.

† Dans l'Ecriture sainte & la langue dans

» celui qui doit être envoyé; & il sera
» l'attente des nations. «

Des enfans d'Abraham, des douze fils de Jacob, Dieu fait naître un peuple qu'il rend le dépositaire de cette même promesse qu'il a faite à ses peres. Ce peuple est pour lui l'objet d'une providence toute spéciale. Il le conduit, il le gouverne, il lui impose des loix, il lui prescrit des cérémonies sans nombre: ce ne sont point des cérémonies vaines; leur but est d'empêcher qu'il ne se confonde avec les autres peuples, & n'oublie par ce mêlange le Messie qui doit être l'unique objet de son attente. Il fait éclater

---

laquelle ce Livre est écrit, le mot *Sceptre* signifie en général la puissance, l'autorité, la magistrature; & cet usage se trouve établi dans une quantité d'endroits de l'Ecriture.

Pour l'entier développement de cette belle Prophétie, qui fixe le temps de la venue du Messie, voyez le Discours sur l'Histoire Universelle par M. Bossuet, seconde Partie, n°. 10, pag. 368 & suivantes, édition de 1744.

en lui la force de ſon bras ; il le récompenſe lorſqu'il lui eſt fidele ; il le châtie ſans le perdre de vue ; lorſqu'il porte ſon hommage au Dieu des Gentils. Sa ſageſſe ſemble ne diſpoſer les événemens & ne régler la deſtinée des autres nations que pour ce peuple choiſi, & ce peuple lui-même n'eſt fait que pour le Meſſie. Tout en lui m'y ramene *(a)*, l'Agneau Paſchal, le ſerpent d'airain, les différentes ſortes de victimes qu'offroit le ſouverain Pontife, mille autres objets divers me donnent déjà quelque idée de l'objet qu'ils repréſentoient. Les juſtes m'en retracent l'image dans eux-mêmes par des rapports ſenſibles.

Cependant Dieu s'explique de jour en jour avec plus de clarté. » Les Prophêtes » m'annoncent un Dieu donné, un Dieu » avec nous *. Il eſt dans le ſein de ſon » pere avant tous les ſiecles ; mais le » Seigneur va l'engendrer dans le temps » pour en faire un homme-Dieu, le Ré-

* Iſa. 7, 14.

dempteur

» dempteur des hommes *. Le juste des-
» cendra du Ciel comme une rosée. La
» terre produira son germe, dit Isaïe, &
» ce sera le Sauveur avec lequel on verra
» naître la justice †. Mon serviteur, a dit
» encore le Très-Haut, sera rempli d'in-
» telligence, il sera grand, élevé, il
» montera au plus haut comble de gloi-
» re †† . . . « Mais quel mêlange sur-
prenant de gloire & d'opprobre! le Pro-
phete continue, » & tout-à-coup il me
» le fait envisager sous une forme mé-
» prisable aux yeux des hommes **.

Ici, mon fils, écoutons parler les Prophetes eux-mêmes. Arrêtons-nous aux textes les plus précis, à ceux qui nous dispensent le plus de toute discussion, & qui, sans nous forcer à de longs calculs de chronologie, démontrent de la maniere la plus sensible l'unité de la Religion, & son rapport à Jesus-Christ, à

* Pf. 109, 3.
† Isa. 45, 8.
†† Isa. 52, 13.
** *Ibid.* 52, 14.

un Messie, tel que le Chrétien le reconnoît & l'adore.

Mais sur-tout, souviens-toi, cher Valmont, que ces prédictions éclatantes ont servi de preuves à la religion dès les premiers siecles, dès les premiers jours du christianisme; que dès-lors on les opposoit aux Juifs; que ces Juifs charnels ont bien cherché, quoiqu'en vain, à en éluder l'application, aveuglés comme ils l'étoient par les fausses idées d'un regne temporel, d'une Jerusalem toute terrestre; mais que jamais ils n'en ont contesté l'authenticité, que c'est d'eux que le Chrétien les a reçues; qu'elles ont donc nécessairement précédé Jesus-Christ, qui en effet se les est tant de fois appliquées à lui-même; & qu'ainsi c'est de nos plus grands ennemis que nous tirons les preuves les plus frappantes de la Religion Chrétienne. Après cela, mon fils, oppose-nous, si tu l'oses, ces oracles incertains ou équivoques des dieux du paganisme, ces fausses imitations, que l'esprit de mensonge a faites en leur faveur, des inspirations saintes du Dieu de vérité (*b*). . . . . .

Avant que de reprendre Isaïe, entends le Roi Prophete révéler comme lui, dans son divin langage, le plus grand des mysteres & toute la gloire du Messie.

» Le Seigneur * a dit à mon Seigneur; » asseyez-vous à ma droite,.. vous posséderez l'empire au jour de votre puissance, & au milieu de l'éclat qui environnera vos Saints. Je vous ai engendré » avant l'étoile du jour. Le Seigneur l'a » juré, & son serment demeurera immuable, que vous êtes le Prêtre éternel » selon l'ordre de Melchisedech.

Ailleurs ce saint Roi voit le Messie dans les opprobres & les souffrances, & le peint sous des traits auxquels il est difficile de le méconnoître.

» O mon Dieu, mon Dieu, s'écrie-t-il † ! jettez sur moi vos regards : pour-» quoi m'avez-vous abandonné ? ... Je suis » un ver de terre, & non un homme; je » suis l'opprobre des hommes & le rebut » du peuple. Ceux qui me voyoient se sont

* Ps. 109. † Ps. 21.

» moqués de moi : ils en parloient avec ou-
» trage, & ils m'insultoient en remuant la
» tête. Il a espéré au Seigneur, disoient-
» ils ; que le Seigneur le délivre, qu'il le
» sauve ; s'il est vrai qu'il l'aime...... Ils
» ont percé mes mains & mes pieds ; ils
» ont compté mes os ; ils se sont appli-
» qués à me regarder & à me considérer ;
» ils ont partagé entre eux mes habits,
» & ils ont jetté ma robe au sort ; mais
» pour vous, Seigneur, n'éloignez point
» votre assistance de moi. .... Je ferai
» connoître votre saint nom à mes fre-
» res..... Vous qui craignez le Seigneur,
» louez-le, glorifiez-le, parce qu'il n'a
» point détourné de moi son visage....
» La terre dans toute son étendue se sou-
» viendra de ces choses, & se convertira
» au Seigneur ; & tous les peuples des
» différentes nations seront dans l'adora-
» tion en sa présence.... Mon ame vivra
» pour lui, & ma race le servira ; la pos-
» térité qui doit venir sera déclarée appar-
» tenir au Seigneur ; & les cieux annon-
» ceront sa justice au nouveau peuple qui
» doit naître.

Iſaïe s'exprime plus clairement encore ; & ſi David, parce qu'il parle en ſon propre nom, parce qu'il ſemble parler comme étant chargé de ſes péchés, & que J. C. n'étoit chargé que des péchés des autres hommes, laiſſe par-là quelque reſſource à celui qui veut bien encore s'aveugler, Iſaïe n'en laiſſe aucune.

» Réjouiſſez-vous, dit-il *, déſerts de » Jéruſalem ; le Seigneur a fait éclater ſa » force de ſon bras aux yeux de toutes les » nations, & toutes les religions de la » terre verront le Sauveur que notre Dieu » doit nous envoyer. . . . Il s'élevera de- » vant le Seigneur comme un arbriſſeau » & comme un rejetton qui ſort d'une » terre ſeche : il eſt ſans beauté, ſans » éclat ; nous l'avons vu, & il n'avoit » rien qui attirât les regards, & nous l'a- » vons méconnu. Il nous a paru un objet » de mépris, le dernier des hommes, un » homme de douleurs, qui ſait ce que » c'eſt que de ſouffrir. Son viſage étoit

* C. 52, 53 & 54.

» comme caché. Il paroissoit méprisable,
» & nous ne l'avons pas reconnu. Il a
» pris véritablement nos langueurs sur lui,
» & il s'est chargé lui-même des peines
» qui n'étoient dues qu'à nous. Nous l'a-
» vons considéré comme un lépreux,
» comme un homme frappé de Dieu &
» humilié; cependant il a été percé de
» plaies pour nos iniquités; il a été brisé
» pour nos crimes. Le châtiment qui de-
» voit nous procurer la paix est tombé
» sur lui, & nous avons été guéris par ses
» meurtrissures. Nous nous étions tous
» égarés comme des brebis errantes; cha-
» cun s'étoit détourné pour suivre sa pro-
» pre voie; & Dieu l'a chargé seul de
» l'iniquité de tous. Il a été offert, parce
» que lui même l'a voulu, & il n'a point
» ouvert la bouche. Il sera mené à la mort
» comme une brebis qu'on va égorger;
» il demeurera dans le silence, comme
» un agneau est muet devant celui qui le
» tond. Il est mort au milieu des dou-
» leurs, ayant été condamné par des
» Juges. Qui racontera sa génération? Il a

» été retranché de la terre des vivans. Je
» l'ai frappé à cause des crimes de mon
» peuple. Il donnera les impies pour le
» prix de sa sépulture, & les riches pour
» la récompense de sa mort; parce qu'il n'a
» point commis d'iniquité, & que le men-
» songe n'a jamais été dans sa bouche:
» mais le Seigneur l'a voulu briser dans son
» infirmité. S'il livre son ame pour le pé-
» ché, il verra sa race durer long-temps, &
» la volonté de Dieu s'exécutera heureuse-
» ment par sa conduite. Il verra le fruit
» de ce que son ame aura souffert, & il en
» sera rassasié. Comme mon serviteur est
» juste, il justifiera par sa doctrine un
» grand nombre d'hommes, & il portera
» sur lui leurs iniquités; c'est pourquoi je
» lui donnerai pour partage une grande
» multitude de personnes; & il distribuera
» les dépouilles des forts, parce qu'il a
» livré son ame à la mort, qu'il a été mis
» au nombre des scélérats, qu'il a porté
» les péchés de plusieurs, & qu'il a prié
» pour les violateurs de la loi.

» Réjouissez-vous stérile qui n'enfan-
» tiez pas. Chantez des cantiques de louan-
» ges, & poussez des cris de joie, ...
» votre postérité aura les nations pour
» héritage, ... & le sein d'Israël qui
» vous rachetera s'appellera le Dieu de
» la terre. «

Avouons-le, mon fils, les divines Ecritures n'eussent-elles que cette prophétie à nous offrir sur Jesus-Christ, les paroles en sont si claires & si précises, qu'elle suffiroit seule pour fixer tous nos doutes. Mais suivons ensemble le fil d'une tradition si belle, & écoute maintenant parler Daniel.

» Exaucez-nous, Seigneur †; Seigneur,
» appaisez votre colere, jettez les yeux sur
» nous, & agissez : ne différez plus, mon
» Dieu, pour l'amour de vous-même,
» parce que cette ville & ce peuple sont
» à vous, & ont la gloire de porter votre
» nom.

» Lorsque je parlois encore & que je

---

† Dan. c. 9.

» priois, & que je confessois mes péchés
» & les péchés d'Israël mon peuple, & que
» dans un profond abaissement j'offrois
» mes vœux en la présence de mon Dieu
» pour sa montagne sainte... Gabriel que
» j'avois vu au commencement de la vi-
» sion, vola tout d'un coup vers moi, &
» me toucha au temps du sacrifice du soir.
» Il m'instruisit, & me dit : Daniel, je
» suis venu maintenant pour vous donner
» l'intelligence. Dès que vous avez com-
» mencé votre priere, j'ai reçu cet ordre,
» & je suis venu pour vous découvrir
» toutes choses, parce que vous êtes un
» homme de desirs. Soyez donc attentif à
» ce que je vais vous dire, & comprenez
» cette vision.

» Dieu a abrégé & fixé le temps à soi-
» xante & dix semaines en faveur de votre
» peuple & de votre ville sainte, afin que
» ses prévarications soient abolies ; que le
» péché trouve sa fin ; que l'iniquité soit
» effacée ; que la justice éternelle vienne
» sur la terre ; que les visions & les pro-
» phéties soient accomplies ; & que le

» Saint des Saints soit oint de l'huile sa-
» crée. Sachez donc ceci, & gravez-le dans
» votre esprit. Depuis l'ordre qui sera
» donné pour rebâtir Jérusalem, jusqu'au
« Christ chef de mon peuple, il y aura
» sept semaines & soixante & deux se-
» maines; & les places & les murailles
» de la Ville seront bâties de nouveau
» parmi les temps fâcheux & difficiles:
» & après soixante & deux semaines le
» Christ sera mis à mort; & le peuple
» qui doit le renoncer ne sera point son
» peuple. Un peuple avec son chef qui
» doit venir, détruira la Ville & le Sanc-
» tuaire: elle finira par une ruine entiere,
» & la désolation qui lui a été prédite arri-
» vera après la fin de la guerre. Il confir-
» mera son alliance avec plusieurs dans une
« semaine, & à la moitié de la semaine les
» hosties, les sacrifices seront abolis. L'a-
» bomination de la désolation sera dans le
» Temple, & la désolation durera jusqu'à
» la consommation & jusqu'à la fin. «

Si après une prédiction aussi remarqua-
ble tu desires, cher Valmont, supputer

les années & les ſoixante & dix ſemaines d'années dont parle Daniel, en ſe ſervant d'un langage déjà employé avant lui par le Légiſlateur des Juifs *; ſi tu veux fixer les dates, & conſidérer la juſteſſe de leurs rapports avec les temps prédits par le Prophete, ouvre notre ſavant Boſſuet †, conſulte les plus éclairés de tous nos Chronologiſtes, & tes deſirs ſeront bientôt ſatisfaits. Mais je te l'ai déjà dit, prenant la voie la plus ſimple, je mets à part toute diſcuſſion, pour m'arrêter uniquement à celui qui eſt l'objet de ces prophéties, & te montrer comment tout l'Ancien Teſtament ſe rapportoit eſſentiellement au Chriſt, au Meſſie, à toutes les idées que

* *Vous compterez ſept ſemaines d'années*, dit Moyſe en parlant des années ſabbatiques & jubilaires; *c'eſt-à-dire ſept fois ſept années; qui font enſemble quarante neuf ans.* Levit. c. 25, ℣. 8.

† Diſcours ſur l'Hiſtoire Univerſelle, premiere Partie, pag. 60 & ſuivantes, & pag. 104. Edit. de 1744.

la loi évangélique nous en a données; & comment cet admirable concert de l'un & l'autre Testament fait de la Religion Chrétienne un tout parfait.

C'est sous cet admirable rapport que tu dois considérer tout ce qu'annoncent à cet égard les autres Prophetes. Continuons donc à nous instruire dans leurs divins livres.

» Et vous Bethléem « (dit le Prophete Michée *, environ 700 ans avant Jesus-Christ) » vous êtes petite entre les villes » de Juda; mais c'est de vous que sortira » celui qui doit régner dans Israël, dont » la génération est dès le commencement » & dès l'éternité. «

» Parlez à Zorobabel, « (dit le Seigneur au Prophete Aggée, dans le temps de la construction du second temple †) » parlez à tous ceux qui sont restés du peu» ple, & leur dites : qui est celui d'entre » vous qui ait vu cette maison dans sa pre-

* Mich. c. 5. † Agg. c. 2.

» miere gloire, & en quel etat la voyez-
» vous maintenant? ne paroît-elle point à
» vos yeux comme n'étant pas, au prix de
» ce qu'elle a été? Mais voici ce que dit le
» Seigneur des armées : encore un peu de
» temps, & j'ébranlerai le ciel & la terre,
» la mer & tout l'univers. J'ébranlerai
» tous les peuples; & le desiré des nations
» viendra : & je remplirai de gloire cette
» maison, dit le Seigneur des armées.....
» La gloire de cette derniere maison sera
» encore plus grande que la premiere, &
» je donnerai la paix en ce lieu.

» Fille de Sion, « soyez comblée de joie, (s'écrie le Seigneur par la voie de Zacharie *) » fille de Jérusalem pous-
» sez des cris d'allégresse. Voici votre Roi
» qui vient à vous, ce Roi juste qui est le
» Sauveur : il est pauvre, & il est monté
» sur une ânesse & sur le poulain de l'â-
» nesse **... il annoncera la paix aux na-

* Zach. c. 9.

** Voyez l'entrée de Jesus-Christ dans Jerusalem, en Saint Matthieu, chap. 21.

» tions, & sa puissance s'étendra depuis
» une mer jusqu'à l'autre. «

» Je vais envoyer mon Ange, qui me
» préparera la voie, (dit enfin le Seigneur
par la bouche de Malachie *, le dernier
des Prophetes, & environ 450 ans avant
la venue du Messie) » & aussi-tôt le Do-
» minateur que vous cherchez, & l'Ange
» de l'alliance si desiré de vous viendra
» dans son temple; le voici qui vient,
» dit le Seigneur. «

C'en est assez, mon fils, & sans nous arrêter ici à tout ce qui est prédit dans les divines Ecritures sur la vocation des Gentils, sur l'établissement de l'Eglise, sur la réprobation des Juifs, dis-moi, es-tu content de cette chaîne de tradition que nous venons de parcourir, & qui rappelle si constamment l'ancienne promesse, & le grand objet sur lequel portoit toute la religion?

Faudra-t-il ajouter encore à ces prédictions sur des faits éloignés, les prophé-

* Mal. c. 3.

ties que Dieu dictoit à Isaïe, à Daniel, à Jérémie, à Ezéchiel, sur des événemens plus prochains, c'est-à-dire sur l'état temporel des Juifs avant Jesus-Christ, & sur le sort des Empires qui ont précédé son avénement? Faut-il te faire observer comment, par ces vives & éclatantes lumieres, il rendoit son peuple attentif à la voix de ses Prophetes, &, par les choses mêmes qui se vérifioient sous ses yeux, il lui apprenoit à regarder comme également certaines celles qui lui étoient prédites sur le Messie pour toute la suite des temps? Faut-il te montrer comment dans les décrets de l'Eternel tout étoit lié en quelque sorte à l'histoire de son peuple, & tenoit par des nœuds secrets à la venue de son fils?

Lis toi même, dans les livres des Prophetes, de ces hommes (*c*) pleins de zele pour la gloire du vrai Dieu, pleins d'amour pour leurs concitoyens & pour leur patrie, remplis du plus noble désintéressement pour eux-mêmes, & en butte aux plus cruelles persécutions sans en être

ébranlés ; lis dans leurs livres ce qu'il seroit trop long de t'exposer ici, & ne dis pas qu'au moins ces autres prophéties dont je parle sont supposées. Elles sont liées trop étroitement à toute l'histoire du Peuple de Dieu & à celle des grands hommes, sous le nom desquels il les a reçues, pour pouvoir jamais être considérées comme telles ; la vénération de ce peuple pour les livres qui les renferment, & pour ceux qui les ont écrits, étoit trop universellement répandue & trop bien établie, pour qu'on ait pu les y insérer après coup, disons mieux, pour qu'elle ait eu d'autres causes que ces prophéties elles-mêmes & leur accomplissement. Enfin leur liaison nécessaire avec celles que, malgré tout intérêt contraire, les Juifs nous ont conservées sur le Messie, & qui se sont si bien vérifiées dans le Christ que nous adorons, en constate trop bien l'authenticité, pour pouvoir raisonnablement les révoquer en doute : car ici, comme sur tout le reste, cher Valmont, tout se soutient réciproque-

ment, & par des moyens vraiement dignes de Dieu.

Lis donc, & tu verras la continuité & l'étendue de l'esprit prophétique sous l'ancienne loi ; & tu admireras ces étonnantes prédictions si précises & si détaillées (*d*) sur le châtiment des Juifs & leur captivité ; sur leur rétablissement après 70 ans révolus ; sur les peuples qui devoient servir entre les mains du Tout-puissant, ou de Vengeurs pour les punir, ou de Sauveurs pour les délivrer ; sur Babylone, sur la Syrie, sur l'Egypte, sur les Medes, les Perses, & Cyrus lui-même, que le Seigneur appelle par son nom au secours de son peuple ; sur la succession des quatre grands Empires & leurs révolutions ; sur Alexandre, & la division de ses vastes Etats ; sur l'Empire Romain ; & enfin sur l'Empire du Christ, cet autre Royaume d'une nature bien différente, qui ne sera point détruit, mais qui subsistera éternellement.

Ainsi Dieu dirigeoit toutes choses selon le plan unique qu'il s'étoit formé par rap-

port à ſon Chriſt; ainſi l'univers en paix ſous Auguſte, & réuni preſque tout entier ſous un ſeul maître, n'étoit dans les deſſeins du Très-Haut qu'une préparation prochaine à la prédication de l'Evangile & à l'établiſſement du regne d'un Dieu fait homme, de ce regne, qui, bien opposé aux idées des Juifs groſſiers & terreſtres, devoit s'élever ſur la ruine de nos paſſions, & non pas les flatter; ainſi encore, dans l'hiſtoire de la Religion, les Juifs, tous les peuples, tous les âges, pour le Meſſie: c'eſt le centre auquel tout retentit; & par le péché du premier homme je ſuis conduit à un point fixe, le Libérateur attendu par les Juifs *, & reçu par les Chrétiens comme l'unique fondement de nos eſpérances, comme le Médiateur, qui a pu ſeul rendre à Dieu ſa gloire & aux hommes le ſalut. Le

* *Omnes qui ab initio ſæculi fuerunt juſti, caput Chriſtum habent. Illum enim venturum eſſe crediderunt, quem nos veniſſe jam credimus.* S. Aug. conc. 3, in pſ. 36.

monde, qui, selon la pensée de l'Apôtre, a été créé en Jesus-Christ, en tant qu'il est le verbe de Dieu, l'image de sa substance, la splendeur de sa gloire *, se trouve dignement réparé en Jesus-Christ.

Change maintenant le plan de la Religion Chrétienne; imagine, pour expliquer les prophéties, un Messie, tel que le Juif se le figuroit, tel qu'il se le figure encore aujourd'hui, un Monarque temporel, un Roi conquérant; dès-lors toute l'unité disparoît; toutes les prophéties se démentent; elles n'offrent plus qu'une ressemblance éloignée & contredite par mille endroits: on ne sait plus au vrai pourquoi un peuple choisi, pourquoi un Messie: on ne sait plus ce que signifient dans les Prophetes tous ces beaux traits qui conduisent naturellement à l'idée d'un Roi,

* *Est imago Dei invisibilis..... in ipso condita sunt universa;... ipse est ante omnes, & omnia in ipso constant,... complacuit per eum reconciliare omnia in ipsum.* Coloss. C. 1, ℣. 16, 17, 19, 20.

dont l'Empire doit être fondé uniquement sur la destruction du péché, & dont le regne doit être celui de la paix, de la justice & de la vérité : le tableau de ses souffrances n'a plus rien de réel : on ne voit plus de satisfaction pour les péchés des hommes, plus de victime, plus de sacrifice, tel que les Prophetes l'ont annoncé : tandis que tout s'explique avec précision; tout se lie, les faits, les dogmes, nos mysteres, notre morale, nos sacremens, nos rites, nos solemnités; tout se suit & s'accorde dans la Religion Chrétienne.

O Religion parfaitement une, que vous êtes belle dans votre ensemble, & que cette unité manifeste avec éclat l'ouvrage de la Divinité! Non, la nature entiere, par l'harmonie qui y regne, ne publie pas plus hautement l'existence d'un Dieu, que la Religion Chrétienne n'atteste par son accord parfait l'œuvre du Très-Haut; & si, en comparant les merveilles de l'univers, & le beau spectacle que m'offre la Religion, j'apperçois quelques ombres

ce dernier tableau *, ô mon fils! dois-on être surpris? Dieu, pour nous laisser toujours également libres, en nous éclairant sans nous contraindre, en a répandu jusques sur le premier.

Je t'ai donc exposé, cher Valmont, la preuve de la Religion, je ne dis pas la plus sensible; ce caractere est réservé, ce me semble, à la sainteté de ses dogmes & de sa morale, mais je dis la plus grande, la plus belle à des yeux éclairés; puisque l'unité des proportions & des rapports innombrables que la Religion renferme ne la rend pas moins admirable que ne l'est dans l'ordre de la nature, le monde matériel & visible, par l'harmonie de ses parties entre elles, & leur rapport commun à la gloire du Très-Haut & au bien général de tous les êtres.

* Ce sont ces ombres, nécessaires dans le plan de la divine sagesse, qui faisoient dire à S. Augustin, » qu'il y avoit dans la » Religion assez de lumieres pour attirer les » cœurs droits, & assez de nuages pour » aveugler les impies. «

Rappelle-toi cette penſée du célebre Bacon, que ſi l'on conſidere les ouvrages de la nature ſéparés & ſans liaiſon, on pourra encore ſe laiſſer aller à quelque doute; mais que ſi on les enviſage réunis & dans leur enſemble, ils formeront aux yeux du ſage la démonſtration la plus complette : & applique cette juſte & belle réflexion à la preuve ſublime que nous offre l'unité de la Religion. Si nous ne prenions d'elle que différens traits épars, & différens genres d'épreuves qui nous atteſtent ſa divinité, peut-être y auroit-il lieu encore à des difficultés, quoique plus apparentes que ſolides; mais qu'oppoſer de raiſonnable à ce grand tout, à cet enſemble parfait qu'elle nous préſente ?

Prends-y garde, mon fils, toujours & néceſſairement, l'erreur ſe dément par quelque endroit. Elle ſe dément d'autant plus aiſément qu'elle ſe forme par une plus longue ſucceſſion d'années, & qu'elle embraſſe une plus longue ſuite de faits: dès-lors toutes les parties de ſon ouvrage ſont découſues, comme dans la mytho-

ogie des Payens ou dans les rêveries de Mahomet, quelques efforts qu'on fasse après coup pour les réunir & les accorder: par-tout l'accord est interrompu; la chaîne se rompt comme d'elle-même; tout est sans ordre & sans suite. Tant il est vrai que l'unité est le caractere qu'il est le plus difficile, qu'il est le plus impossible aux hommes de contrefaire, & par conséquent le caractere le plus essentiel & le plus distinctif de la vérité.

Que dois-tu donc penser de cette Religion, qui, dans une suite de quatre mille ans, à compter seulement jusqu'à Jesus-Christ, dans une chaîne d'événemens qui renferme l'histoire de tout un peuple, & en partie celle de tous les autres peuples qui ont eu avec lui quelque rapport, est parfaitement une, & ne se dément par aucun endroit?

Mais comme dans la Religion Chrétienne tout se prête un mutuel appui, que sera-ce encore lorsque tu retrouveras à chaque instant cette unité admirable dans sa perpétuité? Je m'arrête, cher

Valmont, & te laisse tout le temps de peser à loisir les réflexions que je viens de faire, avant que de passer à cet autre caractere que la véritable Religion doit nous offrir.

NOTES.

PAGE 438.

(a) *TOUT en lui m'y ramene, l'Agneau Paschal, le serpent d'airain, les différentes sortes de victimes, &c.* Le premier & le principal mérite de l'ancienne Loi consistoit à représenter, à annoncer, à promettre J. C. Lui seul étoit la fin de la Loi, comme parle l'Apôtre : *finis legis Christus* *. C'est aussi ce qui a dicté à Saint Augustin cette expression singuliere, mais forte & énergique: *Tota lex gravida erat Christo.* Toute la Loi travailloit à enfanter Jesus-Christ. Or, comme l'a observé le pieux Auteur d'un Livre sur la Connoissance de Jesus-Christ. » Premiérement, il n'y a que Dieu qui ait pu préparer avec tant de splendeur les voies de

* Rom. 10.

Jeſus-Chriſt, avant qu'il deſcendît ſur la terre. En effet la connoiſſance d'un avenir libre, ou la prophétie, eſt, de l'aveu du genre humain, réſervée à Dieu ſeul: pour quoi? parce qu'elle ſuppoſe, & une ſcience infinie qui embraſſe les ſecrets les plus profonds, & une puiſſance infinie, qui fait éclorre à ſon gré les plus incompréhenſibles événemens. Secondement, faire ſervir à la gloire de Jeſus-Chriſt le ciel & la terre pendant quatre mille ans; ſuſciter en ſa faveur des Prophêtes, qui prédiſent en détail tout ce qui le regarde; varier les aſpects pour le montrer ſous le voile tranſparent d'une infinité de figures; établir une Loi, dont les Sacremens & les Cérémonies le promettent, l'annoncent, le déſignent; voilà aſſurément une gloire où jamais aucun mortel n'a atteint, une gloire qui ne peut convenir qu'à un homme-Dieu, au Fils unique du Pere. « Et voilà en même-temps ce qui contribue le plus à donner à la Religion Chrétienne ce caractere d'unité qu'on ne ſauroit trop admirer en elle.

PAGE 434.

(b) *Ces oracles incertains ou équivoques*

des Dieux du Paganiſme, &c. » Il n'y auroit jamais eu dans le monde des oracles trompeurs, ſi les hommes n'euſſent été intimement perſuadés que Dieu, qui poſſede la ſcience de l'avenir, daigne quelquefois la communiquer à ceux qu'il inſpire. Une folle curioſité dans les uns & la cupidité dans les autres ont produit cette fauſſe imitation de la Prophétie. « *M. l'Archevêque de Vienne.*

Preſque par-tout l'erreur & le menſonge ont contrefait & imité la vérité, comme un alliage trompeur imite les plus purs métaux; s'enſuit-il qu'il n'y ait aucune différence entre la vérité & le menſonge?

On cite quelques traits, qui, dans les Prêtres & les fauſſes Divinités des Payens, ſembloient déſigner un eſprit prophétique, & qui, par-là même, tendent à affoiblir la preuve que nous tirons des Prophéties renfermées dans nos Livres ſacrés; mais outre que les traits que l'on rapporte, (du moins ceux qui paroiſſent les plus frappans) n'ont pour fondement que des oui-dire & des autorités fort ſuſpectes, on convient que les démons, que, dans la Religion Chrétienne, on regarde comme ayant été, de concert avec la fourberie des Prêtres, les auteurs de ces oracles,

ont pu en imposer à cet égard par des illusions, comme à l'égard des miracles par des prestiges, mais sans pouvoir donner à leurs prédictions apparentes le caractere essentiel d'une véritable Prophétie. » Les esprits dégagés de tout commerce avec la matiere, dit l'illustre Prélat que nous venons de citer, ont bien « plus de pénétration & de sagacité que les hommes, soit pour la prévision des effets purement physiques, soit pour la combinaison de l'avenir avec le passé. Ils peuvent même savoir & découvrir aux autres des secrets inaccessibles à l'esprit humain. Ainsi, selon la remarque de quelques Peres, ont-ils prédit des maux dont ils devoient être les auteurs; ainsi ont-ils manifesté dans un endroit ce qui étoit arrivé dans un autre lieu trop éloigné pour qu'il fût humainement possible d'en être si promptement instruit. Mais la prévision certaine des actions libres, (qui fait le véritable caractere de la Prophétie) étoit au-dessus des lumieres de ces faux Prophêtes du Paganisme. Elle est réservée à la nature divine. Des oracles trompeurs, soit qu'ils fussent rendus par l'influence de ces esprits pervers, soit qu'ils n'eussent d'autre principe que la fourberie des Devins consultés, n'ont jamais

prédit des événemens de cette eſpece : & toutes les fois qu'ils ont voulu en parler, l'ambiguité de leur réponſe a décelé leur ignorance. « *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

PAGE 447.

(c) *Des Prophêtes, de ces hommes, &c.* On a prétendu jetter du ridicule ſur les Prophêtes & ſur leur miniſtere, en plaiſantant ſur la maniere dont quelquefois ils s'expliquoient : mais outre que des plaiſanteries, ſouvent fondées ſur des exagérations ou de fauſſes interprétations, ne répondent pas ſolidement à des faits bien conſtatés, on devroit faire attention au temps, aux mœurs, aux uſages, au caractere du peuple auquel ces vrais Juſtes étoient envoyés. Ce qui nous paroîtroit vil ou biſarre, à en juger par nos mœurs, n'étoit que ſimple & naturel du temps d'Homere & des Prophêtes : il étoit d'ailleurs queſtion de parler à des hommes ſur qui les choſes matérielles & ſenſibles, & ſouvent même les plus groſſieres en apparence, faiſoient ſeules une impreſſion vive & profonde. Dieu ſavoit bien donner à ſes interprêtes, quand il le falloit, des expreſſions grandes & ſublimes : mais quelquefois auſſi, s'accommodant & ſe prêtant aux beſoins de tous, il

dictoit ou permettoit à ses Prophêtes le stile & la maniere les plus propres à faire effet sur l'esprit de la multitude, ou les plus conformes à leur caractere & à leur génie particulier.

En général, les Anciens parloient plus que nous à l'imagination & aux sens, & persuadoient plus surement. » Ce qu'on disoit le plus vivement, comme le remarque l'Auteur d'Emile, ne s'exprimoit pas par des mots, mais par des signes. On ne le disoit pas, on le montroit.... Darius, engagé dans la Scythie avec son armée, reçoit de la part du Roi des Scythes un oiseau, une grenouille, une souris & cinq fleches. L'Ambassadeur remet son présent, & s'en retourne sans rien dire. De nos jours cet homme eût passé pour fou. Cette terrible harangue fut entendue, & Darius n'eut plus grande hâte que de regagner son pays comme il put. « C'est ainsi que Dieu parloit aux Juifs par ses Prophètes.

Voyez sur cet objet, sur les objections frivoles & les fausses imputations qu'on a faites à leur égard, les excellentes *Lettres de quelques Juifs Portugais*, auxquelles pour les détails nous avons déja renvoyé. *Lettres* 8 *&* 9. *t.* 1, *troisieme édit. in*-8. 1772, *chez Moutard.*

PAGE 449.

(d) *Les étonnantes prédictions si précises & si bien détaillées sur le châtiment des Juifs*, &c. *sur Babylone*, *sur la Syrie*, &c. On peut voir le précis de ces différentes Prophéties & leur juste application, dans la plupart de nos Apologistes, & spécialement dans M. l'Abbé Pey ; *Vérité de la Religion Chrétienne prouvée à un Déiste, chez Humblot, deux vol.* ainsi que dans l'*Incrédulité convaincue par les Prophéties*, de M. l'Archevêque de Vienne. On peut les voir aussi, pour la plus grande partie & de la maniere la plus intéressante, dans l'Histoire ancienne de M. Rollin, cette Histoire, malgré la longueur des réflexions, si utile & si belle aux yeux de tous les vrais sages. Au reste, ce qu'il y a de bien remarquable & de bien frappant, c'est que les révolutions diverses qu'ont éprouvées les Juifs ne sont à la lettre que le développement de la grande Prophétie que leur fit Moyse avant de mourir, sur tous les châtimens que leur feroit éprouver le Seigneur s'ils lui étoient infidéles ; c'est que d'un autre côté, rigoureusement punis, asservis, transférés parmi les autres Nations, ils se relevoient

toujours, & au milieu de tant de causes de destruction, n'étoient jamais entierement confondus avec les autres peuples, ni détruits; tandis que ceux-ci, quoique formant les plus puissans Empires, après avoir servi de verges & d'instrumens de providence entre les mains du Très-Haut, étoient tour-à-tour détruits & brisés irrévocablement. Ainsi l'avoit annoncé le Prophête Jérémie. » Ne crains point, ô » Jacob! toi qui es mon serviteur, dit le » Seigneur, parce que je suis avec toi: car je » perdrai toutes les Nations parmi lesquelles » je t'ai banni; & pour toi je ne te perdrai » point; mais je te châtierai avec une juste » modération, sans t'épargner comme si tu » étois innocent. «

Quelque précises & détaillées que soient la plupart de nos Prophéties, on voudroit qu'elles le fussent encore plus. » On voudroit que les Prophêtes eussent mis dans leur stile la même clarté, la même suite, & la même liaison que comporteroit le stile d'un Historien. Car telle est l'obstination de l'incrédulité; elle demande toujours de nouvelles lumieres. Celles qu'on lui présente ne lui suffisent pas pour l'éclairer; & le desir chimérique d'une lumiere plus vive est le prétexte

ſpécieux de ſon aveuglement volontaire. . . . .
Mais doit-elle faire dépendre ſon acquieſcement d'une condition qui n'eſt ni néceſſaire ni convenable ? . . . . Indépendamment de la nature de l'eſprit prophétique & du ſtile, qui lui eſt propre, il y a une raiſon qui a dû rendre les Prophéties plus obſcures & plus myſtérieuſes que des narrations hiſtoriques. Il ne convenoit pas que les premieres euſſent une clarté qui devînt un obſtacle à leur accompliſſement.

» Dieu n'eſt pas obligé de multiplier les miracles ; il eſt même de ſa grandeur & de ſa ſageſſe de ne pas altérer ſans néceſſité le cours des choſes humaines, de mettre autant de douceur que d'efficace dans les reſſorts de ſa providence. Il eſt manifeſte qu'une prédiction auſſi claire & auſſi détaillée qu'une relation hiſtorique, ou ne ſeroit jamais accomplie, ou ne pourroit l'être que par un miracle. Suppoſons que toutes les Prophéties ſur Jeſus-Chriſt euſſent été raſſemblées dans un ſeul & même diſcours, & rangées ſelon l'ordre des temps ; qu'elles commençaſſent par ſa naiſſance dans Bethléem avec les circonſtances & les ſuites de cette naiſſance ; qu'elles continuaſſent par ſa fuite en Egypte, ſon retour dans la Paleſtine, ſa vie cachée juſqu'à l'âge

de trente ans ; qu'elles décrivissent ensuite toute sa vie publique, ses miracles, ses prédications, ses voyages dans la Judée, ses combats contre une cabale puissante & jalouse ; qu'elles finissent par la perfidie d'un de ses Disciples, par la lâcheté de tous les autres, par l'iniquité de ses Juges, par la rage de ses bourreaux, par sa mort sur une croix, & par sa résurrection glorieuse ; supposons, dis-je, que tout cela eût été annoncé avec cette suite & ce détail, & de plus avec une telle clarté, qu'avant chaque action de Jesus-Christ, les Juifs n'eussent qu'à consulter son histoire prédite, pour savoir ce qu'il devoit faire ; dans cette supposition, de pareilles Prophéties ne pouvoient plus être humainement accomplies. Les Juifs si bien avertis ne pouvoient plus concourir par leur incrédulité à l'exécution des conseils éternels. Il falloit un de ces prodiges, qu'on ne doit attendre, ni de la sainteté, ni de la bonté de Dieu, pour effacer à chaque instant dans l'esprit des Juifs des notions si nettes & si précises ; ou s'ils ne les perdoient pas de vue, pour les faire agir volontairement contre les regles les plus communes de la prévoyance.

Il en est à peu près de même des autres

Prophéties. Leur trop grande évidence en eût rendu l'accompliſſement impoſſible ſans un miracle. Le libre arbitre, dans l'uſage ordinaire que Dieu en laiſſe aux hommes, ſeroit trop gêné par une connoiſſance ſi diſtincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur eſt néceſſaire pour tenir dans leur détermination un juſte milieu entre un excès de confiance & un excès de crainte & de pareſſe.

» Il eſt vrai que les Prophéties doivent préparer les eſprits juſqu'à un certain point à l'attente de leur accompliſſement. Il eſt vrai auſſi qu'elles doivent avoir une clarté ſuffiſante, pour rendre inexcuſables ceux qui méconnoiſſent cet accompliſſement, quand il eſt arrivé. Ce double caractere ſe remarque dans les Prophéties de l'Ancien Teſtament, & ſurtout dans celles du Meſſie..... Les Juifs, en liſant les anciens oracles, avoient conçu l'eſpérance d'un libérateur. Ils avoient même ſur cet événement ſi deſiré un ſigne que la plupart des Prophéties ne donnent pas. C'étoit l'époque à laquelle Jacob leur avoit prédit que le Meſſie paroîtroit, & la date des ſemaines de Daniel, dont la fin approchoit au temps de Jeſus-Chriſt. Auſſi attendoient-ils alors le Meſſie promis ; & cette attente leur

étoit commune avec les Samaritains, qui n'admettoient d'autres Livres ſacrés que ceux de Moyſe. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître dans la perſonne de J. C. tous les autres traits annoncés par tant de prédictions. Mais ces traits répandus en différentes Prophéties, & ſouvent cachés ſous des apparences plus conformes aux deſirs de leurs cœurs, n'avoient pas aſſez attiré leur attention. Ils s'obſtinerent à les rejetter, lorſque J. C. les leur montra; & ils contribuerent ainſi, ſans le ſavoir, à vérifier les Prophéties, puiſque leur incrédulité étoit elle-même prédite.

» Une diſtribution ſi exacte de lumiere & d'obſcurité, eſt peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les Prophéties. Un homme, à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir, ſans lui inſpirer la maniere dont il devoit prédire ce qu'il y auroit vu, parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même eſprit qui a éclairé les Prophêtes, de dicter des Oracles, aſſez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas beſoin d'un nouveau prodige; aſſez clairs néanmoins pour qu'après l'événement, ou dans le temps même qu'ils s'exécutent, la vérité puiſſe en être apperçue par tous les

esprits attentifs. « *L'Incrédulité convaincue par les Prophéties.*

On retrouve dans ces sages réflexions, que nous avons cru trop importantes pour ne pas les rapporter ici, cette vérité si souvent inculquée dans ces Lettres, ce grand principe, qui, dans l'ordre de la nature & de la grace, nous éclaire plus que tout autre sur les voies ineffables de la Providence, sur les opérations de la Divinité, & forme la solution la plus générale aux difficultés qui nous étonnent; savoir, que Dieu a tout disposé dans ce monde pour servir de matiere au mérite ou au démérite, & en faveur de la liberté.





LETTRE XL.

*De la jeune Madame de Veymur (autrefois Mademoiselle de Senneville) à la Comtesse de Valmont *.*

DEPUIS la derniere Lettre que je vous ai écrite, ma chere bonne amie, j'attends avec impatience de vos nouvelles; & au gré de mes desirs, que vous êtes lente à m'en donner! Vous le savez, mes sentimens, tout partagés qu'ils sont, n'ont rien perdu de leur vivacité; mes nouveaux engagemens n'ont pu les modérer; & dans mon cœur, toujours tendre & sensible à l'excès, l'amour n'a rien pris sur l'amitié. Il m'en coûte donc bien de vous voir m'oublier si long-temps, d'être toujours si loin de vous; & mon desir le plus ardent seroit de pouvoir jouir en

* Cette Lettre, de l'amie de Madame de Valmont, est la seule de toutes les siennes que l'on ait conservée; & c'est son caractère d'utilité qui l'a fait excepter.

ce lieu tout à la fois & de mon époux & de mon amie. Mais puiſque pour le moment tant de contentement ne peut m'être donné, je vais m'en conſoler, comme je l'ai fait juſqu'ici, en écrivant à l'une & en lui parlant de l'autre. Oui, ma chere Emilie, ſans riſquer de vous ennuyer & de vous déplaire, je vais encore vous entretenir de mon mari. Eh, quel plus doux entretien pour deux cœurs qui en ſentimens ſe reſſemblent ſi bien !

M. de Veymur * me devient toujours plus cher par la confiance qu'il me témoigne, & les dangers dont je ſens de plus en plus que ſon union m'a préſervée. O ma bonne amie ! en nous parlant de ſes égaremens, il ne nous avoit rien dit en comparaiſon de ce qu'il lui reſtoit à nous dire ; & quelles leçons pour notre ſexe que le tableau des galanteries d'un jeune homme, lorſqu'il ſe les rappelle dans un âge où il s'en repent & s'accuſe lui-même !

* Le frere du Comte.

Je plains peu celles qui parmi nous veulent bien être séduites, qui appellent les dangers au lieu de les éloigner, qui préparent en quelque sorte les pieges où elles doivent se laisser surprendre, & creusent sous leurs pas les abîmes où elles ne tardent pas à se précipiter. Légeres, volages, follement enjouées, pleines de confiance dans leurs forces comme dans leurs attraits, déjà à demi-vaincues cependant lorsqu'on commence à les attaquer, aiguisant par le desir de plaire & la vanité les traits qu'on leur lance, elles méritoient bien de succomber *, & ne doivent s'en

* Eh, quand, par impossible, elles ne succomberoient pas, n'est-ce rien pour une jeune personne vaine, étourdie, imprudente, que les soupçons qu'elle occasionne & les jugemens qu'elle fait porter ? Si la réputation, sur tout pour les personnes du sexe, est le premier de tous les biens de cette vie, & la source la plus ordinaire de tous les autres, n'est-ce rien que de l'exposer & de la perdre ? *La vanité ainsi que l'étourderie, ces deux dé-*

prendre qu'à elles des fruits amers du coupable engagement qu'elles ont contracté. Que des transports indiscrets, que des mesures mal concertées, les décelent à des yeux clairvoyans; que leur conduite éclate & les couvre d'infamie *; que le libertin qui les a séduites soit le premier à trahir leur foiblesse, pour la faire mieux servir à son triomphe; que du moins, las de se contraindre, dégoûté de sa conquête par le peu qu'elle lui a coûté, & parce qu'elle n'a plus rien de nouveau à lui offrir, il l'abandonne indignement, & porte ailleurs les mêmes hommages & la même inconstance; que ces tristes vic-

---

fauts, dit M. d'Arnaud, *pour lesquels le monde a peut-être trop d'indulgence, entraînent souvent tous les inconvéniens du vice.* Hist. Angl.

* » Il faut s'honorer pour être honorée; » comment peut on mériter le respect d'autrui » sans en avoir pour soi-même? & où s'arrêtera dans la route du vice celle qui fait le » premier pas sans effroi? » *M. Rousseau.*

times de l'orgueil, de l'amour & du plaisir éprouvent toutes les fureurs de la jalousie, l'humiliant retour des rebuts & du mépris, toute l'horreur du repentir, ou ne se consolent de leur honte que par de nouveaux égaremens, & une honte plus grande encore : tout cela, ma bonne amie, n'a rien à quoi elles n'aient pu s'attendre, & qui doive nous étonner. Mais que des ames tendres & naïves, honnêtes & pleines de délicatesse, incapables de vouloir jamais, ni qu'on leur manque, ni se manquer à elles mêmes, soient cependant la dupe du sentiment, de l'estime & de la confiance ; se voient jouées par l'artifice & l'imposture ; soient trahies par leur candeur même ; & sans avoir conçu aucun soupçon du péril auquel trop de confiance expose, apprennent par leur chûte & leurs malheurs que des plus petites précautions dépend l'unique sureté des vertus les plus pures ; voilà ce qu'on ne peut trop plaindre, & ce qui ne peut trop servir à nous éclairer.

O ma chere amie ! heureuses celles que

des circonſtances favorables, autant que leur ſageſſe, ont miſes à l'abri des dangers ! Car enfin quels ſecrets reſſorts ne fait pas jouer le vice pour triompher de la vertu ? Que d'affreux myſteres en ce genre M. de Veymur m'a révélés ! & que ſans l'horreur qu'il conçoit maintenant de l'art odieux qu'il a mis en œuvre, je ſerois tentée de le haïr ! Mais je ſerois bien injuſte : car enfin quelles fautes n'efface pas le repentir, lorſqu'il eſt ſincere ? Celui dont il eſt pénétré ne peut que lui aſſurer mon eſtime ; je dois le juger par ce qu'il eſt aujourd'hui, & non par ce qu'il étoit autrefois ; & ſi la pitié pour toutes celles qu'il a ſéduites plaide encore contre lui, ah ! il mérite du moins d'être abſous par ſes remords. Par-tout il les porte avec lui ; c'eſt dans mon ſein qu'il les dépoſe ; & j'ai ſeule, en en recevant le triſte aveu, pu trouver le ſecret de charmer ſa douleur. Si je vous en fais part, ce n'eſt pas ſans qu'il le ſache & qu'il le permette : vous êtes pour lui comme un autre moi-même, & en nous

dévoilant à toutes deux ſes torts, il en ſera plus tranquille, s'il trouve ſa grace au fond de notre cœur. O hommes! hommes dangereux & perfides, devrions-nous vous pardonner ſi aiſément les maux que vous nous faites! Car enfin, ma bonne amie, la cauſe de tout notre ſexe n'eſt-elle pas la nôtre? Ah! du moins avertiſſons nos ſemblables des périls qu'elles courent, apprenons à l'innocence à ſe mettre en garde contre la ſéduction, & félicitons-nous nous-mêmes d'avoir échappé à des écueils marqués par de ſi triſtes naufrages.

Ici, ma chere Emilie, que n'aurois-je pas à vous raconter de tous les moyens qu'on emploie pour nous perdre, & des degrés preſque inſenſibles par leſquels on prépare notre chûte. Avec quel art on joue le ſentiment! quel reſpect on nous témoigne! quels ſoins on prend d'étudier nos goûts pour s'y conformer! quelle attention ſecrete à prévenir nos volontés, à flatter nos deſirs! quelle honnêteté dans toute la conduite! quelle décence dans

les propos ! quelle imitation adroite & trompeuſe des vertus qui nous ſont cheres ! quels ménagemens pour s'attirer notre confiance & nous forcer à agréer celle qu'on nous témoigne ! Mais enſuite quel abus de cette confiance même ! quels ſecrets ſimulés, pour nous en arracher de plus réels ! quelle aſſiduité & quels artifices pour ſe rendre néceſſaire ! L'eſt-on devenu, on ſe permet alors des entretiens plus tendres ; on nous engage à des lectures plus ſéduiſantes ; on nous amollit par des ſpectacles & par les fêtes les plus galantes ; on haſarde enfin des aveux plus directs ; on y fait ſuccéder le langage expreſſif des paſſions les plus vives, de la jalouſie, de la crainte & du déſeſpoir ; on réitere les ſermens d'être fidele : mais dirai-je tout, ma bonne amie, à la honte des ſéducteurs ? O ciel ! quelles intrigues & quelles honteuſes manœuvres ! Des lettres ſuppoſées, des domeſtiques ſéduits & pervertis, de fauſſes démarches dans leſquelles on nous engage, ſans nous en laiſſer appercevoir les ſuites ; des occa-

ons funeſtes amenées & préparées de
oin par le vice qui veille, tandis que
innocence dort ſans ſoupçons & ſans
rainte; des perſécutions ſuſcitées avec
dreſſe au ſein d'une famille, pour nous
aire tomber entre les bras de celui même
qui les a fait naître; les trames les plus
noires ourdies dans le plus profond ſi-
lence.. O comble d'horreur! les myſteres
d'iniquité ſe conſomment; & une mal-
heureuſe victime de tant de noirceurs a
ceſſé d'être ſage, avant que ſon cœur,
encore ennemi du vice, ait cru pouvoir
jamais abjurer la ſageſſe. Tel eſt le terme
fatal, où de petites précautions négligées
ont conduit tant d'ames honnêtes, qui,
par éducation, par naiſſance, par ſenti-
ment, ne ſembloient nées que pour la
vertu.

Quels moyens donc de parer à de ſi
grands malheurs? les voici, me dit en-
core mon mari, & ce ſont les ſeuls vrai-
ment à l'épreuve de tout genre de ſéduc-
tion: s'inquiéter peu du ſoin de plaire,
& uniquement de celui de ſe faire ho-

norer ; veiller ſur les plus légeres impreſſions de ſon eſprit & de ſon cœur, & commencer par faire un pacte avec ſon imagination, pour ne lui permettre jamais de s'égarer ſur les objets qui peuvent ſervir à l'enflammer ; avoir une amie reſpectable ; & l'amie la plus ſure eſt une mere vraiment digne d'en ſervir, ſi on a le bonheur de la poſſéder ; lui ouvrir ſon cœur ſans réſerve, ou, à ſon défaut, à toute autre amie qui ſoit aſſez tendre, aſſez ſage pour pouvoir la remplacer ; ſe défier de quiconque nous flatte, de tout ce qui tend à amollir notre ame & à affoiblir nos principes ; ſe mettre en garde contre toute eſpece de liaiſon trop intime, de rapport trop étroit avec des perſonnes d'un autre ſexe, & ſe ſouvenir que l'habitude vient enfin juſqu'à nous rendre aimables ceux qui d'abord nous étoient le plus indifférens : c'eſt ainſi qu'on garde ſon propre cœur ; qu'on vit toujours heureuſe, toujours tranquille, toujours maîtreſſe de ſoi-même ; qu'on eſt toujours reſpectable, toujours reſpec-

tée; & qu'on jouit au-dedans de ſoi de ce témoignage ſi flatteur & ſi doux, qu'en effet on mérite de l'être.

Telles ſont, ma bonne amie, les ſages conſeils d'un homme qui a ſi bien connu le monde, nos dangers, nos foibleſſes & nos reſſources. Puiſſions-nous n'avoir jamais beſoin de nous rappeller ſes leçons pour nous-mêmes! Puiſſent-elles dans notre bouche devenir utiles à celles, qui, moins attentives & moins bien inſtruites, en auroient plus beſoin que nous!





LETTRE XLI.

De la Comtesse au Marquis.

Un événement bien triste, qui fait l'entretien de toute la Cour & la fable des Courtisans, en ne donnant que trop à penser à mon mari sur le compte de Lausane, ne laisse plus de bornes à ses soupçons jaloux, & ne me permet guere d'en mettre à mes allarmes.

Une femme du plus haut rang, dont j'aime mieux que vous appreniez le nom par un autre que par moi, vient de donner l'exemple & la preuve des funestes suites qu'entraîne l'oubli des vrais principes & le manque de Religion. Cette femme, autrefois l'objet de l'estime publique par son attachement à ses devoirs & la pureté de sa foi, a été forcée par son mari de recevoir chez elle le Comte de ***, ami intime du Baron, & philosophe comme lui. Elle n'avoit d'autre enfant qu'une fille très-jeune encore, qui,

marchant

marchant ſur ſes traces, ſe faiſoit diſtinguer déjà par ſes vertus, autant que par ſes agrémens & ſa beauté. Le Comte ne tarda pas à s'inſinuer dans leur eſprit, en déguiſant avec art le venin ſubtil de ſes dangereux ſyſtêmes. Il affecta devant elles toute la délicateſſe du ſentiment; il leur parla le langage de la vertu la plus pure; ſans ſe donner pour un homme qu'animoit l'eſprit de la religion, il les diſpoſoit à croire que ſans elle on pouvoit avoir dans le degré le plus éminent toutes les qualités qui font l'honnête-homme ſelon le monde, & qu'on les avoit même d'autant plus ſurement qu'elles ne prenoient alors aucune teinte de foibleſſe & de ſuperſtition. Il maîtriſa ainſi par degrés leur eſtime & leur confiance. Il fit plus; en leur prodiguant les éloges les plus flatteurs, en leur marquant à chacune en particulier les égards & les ſoins les plus empreſſés, il leur inſpira des ſentimens plus tendres, dont elles n'avoient pas encore appris à ſe défier. Trop éclairé ſur ſes premiers ſuccès, il ne crut pas pou-

voir mieux assurer son triomphe qu'en s'attachant à corrompre entierement leur esprit, pour réussir plus facilement à pervertir leurs mœurs : il y parvint. Il commença par leur faire naître des doutes; il leur prêta des livres qui renfermoient tout le poison de l'incrédulité; il leur inspira la vanité du bel-esprit, & le goût des recherches curieuses; il leur parla le jargon de la métaphysique & des sciences les plus abstraites; il leur dévoila avec moins de ménagement sa façon de penser, & les fit passer en peu de temps de l'estime & de l'attachement pour sa personne, à l'estime & à la croyance de ses opinions.

Le mari s'apperçut trop tard du dérangement que cette nouvelle philosophie causoit dans sa maison. Il voyoit les occupations essentielles absolument négligées pour de dangereuses spéculations & de vaines subtilités, les devoirs de la Religion omis, les bienséances méprisées, ses avis fort mal reçus, une sorte de pédantisme mis à la place d'une sage & heu-

treuse simplicité, des domestiques devenus raisonneurs à l'exemple de leurs maîtresses, une académie de faux savans & de faux sages tenant chez lui des séances réglées, & ses plus anciens amis, victimes des grands airs, de la suffisance & du mépris, forcés de se retirer. Il voulut remédier au mal que lui-même avoit occasionné, & pria d'éloigner le Comte: mais il n'étoit plus temps. La mere & la fille jetterent les hauts cris; on menaça; on fulmina; on traita le bon-homme d'esprit foible, superstitieux & tyrannique, d'homme dur & sauvage, avec lequel il étoit impossible de vivre; on parla de se séparer. Le pauvre mari fut obligé de prendre patience & de plier. Le Comte, plus en crédit que jamais, se ménagea avec une adresse toujours nouvelle entre la mere & la jeune personne, qui toutes deux se croyoient l'unique objet de ses soins & de son amour. Il obtint bientôt de la derniere une victoire facile, qui malheureusement eut des suites. La mere, outrée de se voir jouée elle-même si in-

dignement, désolée d'avoir porté par son trop de confiance le déshonneur dans sa famille, dévorée par la jalousie, & livrée au plus furieux désespoir, a fait un éclat qui a perdu sa fille, & a fini par se tuer d'un coup de poignard.

Valmont ne fait que parler devant moi d'une si horrible catastrophe, & je ne sais trop quelle conséquence il prétend en tirer par rapport à moi. Faut-il donc qu'il m'assimile à des femmes peu sages, qui ont perdu de vue le précieux flambeau de la Foi, pour se plonger dans les sombres & épaisses ténebres de l'irréligion! Quoi qu'il en soit, ses moindres entretiens avec moi couvrent toujours quelque reproche, ou renferment au moins de secretes leçons. Son ame est ouverte à toutes les impressions désavantageuses qu'on veut lui faire prendre. O mon pere! ai-je raison de trembler?

J'ai toujours recours à vous pour charmer mes ennuis, & pour me consoler en mere de ce que je souffre comme épouse. Vous vous souvenez sans doute

de la promesse que vous m'avez faite de me donner encore quelques avis sur l'éducation de mes enfans par rapport à la Religion *: j'en sens plus que jamais la nécessité; & c'est ici le moment de me tenir parole, non-seulement pour les fruits qu'ils en retireront un jour, mais pour faire diversion à mes peines par les objets les plus intéressans que vous puissiez m'offrir, dans l'espece d'accablement où je suis.

* Voyez la Xe Lettre vers la fin.





LETTRE XLII.

Du Marquis à Emilie.

Tes craintes, ma chere fille, m'en inspirent de très-vives à moi-même. Ne parle pas toutefois de te laisser abattre & décourager, toi que j'ai toujours vue si pleine de confiance dans le Seigneur, & si résignée. Tu le sais, mon Emilie, jamais il n'abandonne le juste qui espere en lui; il fait servir les plus grands maux au vrai bien de ceux qui l'aiment; & des humiliations, des peines qu'il leur envoie, naissent, chacun dans son temps, le mérite & le bonheur. Il te chérit, ma fille, puisqu'il t'éprouve, & que c'est par les croix, que, sur les traces de son divin fils, il nous conduit plus surement à partager avec lui son Royaume & sa gloire. Il ne permettra pas d'ailleurs que tu sois tentée au-dessus de tes forces; tu peux te reposer sur lui de l'issue du combat comme des fruits de la victoire.



La Reine *BLANCHE* instruisant son Fils.

Revenons, ma chere Emilie, à la promeſſe que je t'ai faite, & que tu me rappelles. Je reſpecte trop tes vues & tes motifs pour balancer un ſeul moment à la remplir. Il s'agit de former un jour tes enfans à la Religion, en même temps que tu travailleras à les rendre raiſonnables : & c'eſt ſur cela même que j'avois commencé autrefois à te donner quelques avis.

» La Religion ! diront encore ici nos » prétendus ſages ; mais ſi c'eſt la vôtre, » ſi c'eſt la Religion du Chrétien, quelle » priſe donne-t-elle à la raiſon ? « Quelle priſe ? celle que peut y donner une autorité raiſonnable & néceſſaire. Ce n'eſt point avec toi, mon Emilie, que j'ai dû diſcuter la nature & la force de cette autorité ; c'eſt avec Valmont, puiſque c'eſt lui qui oſoit la méconnoître. Pour toi, ma fille ? lorſque les mécréans de nos jours voudront tourner tes inſtructions & ta méthode en ridicule, il te ſuffira de leur répondre : » O vous, les » inſtituteurs du genre humain ! je reſ-

» pecte vos rares connoissances ; mais
» avant que de vouloir m'aider à élever
» mon fils, accordez-vous du moins sur
» les grandes vérités que vous êtes venus
» apprendre aux hommes. Offrez-leur
» quelque chose de précis : car l'état d'in-
» certitude, sur ce qu'il leur importe le
» plus de savoir, n'est pas l'état de la
» nature ; chez tous les peuples elle le
» rejette avec horreur. Edifiez donc une
» fois, & ne vous bornez pas toujours à
» détruire ; mais édifiez de maniere que
» je sache à quoi m'en tenir. Si vous ne
» pouvez pas vous accorder entre vous ;
» si ce que l'un rejette, l'autre l'adopte ;
» ah ! du moins accordez-vous avec vous-
» mêmes, & ne me rendez pas, ainsi que
» mon fils, le malheureux jouet de vos
» variations perpétuelles & de vos éton-
» nantes contradictions : ne m'exposez pas
» à ne rien croire, pour vous avoir crus
» trop légerement. S'il est encore quelques
» vérités que vous ayez retenues, je sais
» où vous les avez puisées : sans aller jus-
» qu'à vous, je n'ai qu'à remonter à la

» ſource ; je les y trouverai dans toute
» leur pureté, & je ne riſquerai pas, au
» milieu des longs circuits que vous leur
» faites faire, qu'elles aient été corrom-
» pues ou empoiſonnées ſur la route. Si
» vous avez auſſi des myſteres à m'offrir,
» (& que d'étranges myſteres vos inter-
» prétations ſur la nature ne renferment-
» elles pas!) je préfere ceux dont je puis
» dire, ſur quel fondement raiſonnable
» je les crois, à ceux que je ne croirois
» que d'après vous. Le monde entier n'eſt
» pas fait pour ſe prêter à vos admirables
» ſyſtêmes qu'on ne peut comprendre ;
» mais il eſt fait pour recevoir une tra-
» dition pure, appuyée ſur des faits écla-
» tans qui ne permettent pas de la con-
» fondre avec la voix de l'impoſture. »

Conſultons-la donc, ma fille, cette tradition éclairée, puiſqu'il en eſt une qui nous a tranſmis le dépôt précieux des grandes & importantes vérités, d'une maniere bien plus facile & bien plus ſure que le raiſonnement n'eût pu faire. Eh, cette tradition eſt elle-même ſi raiſonna-

ble ! J'ai besoin d'une autorité. Ce ne sera pas celle de nos faux sages que je prendrai pour guide ; nous venons d'en dire les raisons ; mais ce sera celle du Christianisme. Il faut bien achever de montrer Dieu aux hommes par la Religion révélée, puisqu'on ne l'a jusqu'ici bien connu que par elle ; & que de toutes les Religions qui ont prétendu nous instruire, il n'y a que celle que je professe qui m'offre des lumieres, un culte & des vertus dignes de lui.

D'après ce petit nombre de réflexions, tu instruiras d'abord ton fils comme le premier homme sortant des mains de son créateur a dû instruire le sien, ou comme les enfans de celui-ci ont instruit leurs enfans. Qu'ont-ils dû leur dire ? Sans s'arrêter beaucoup à philosopher avec eux, (& le monde n'eût pas été si pur dans ce bel âge, si déjà il y eût eu des philosophes *) ils leur disoient sans doute :

* Ce trait d'humeur de la part du Mar-

» Mes enfans, tout ce bel univers n'a pas
» toujours été, & vous êtes environnés
» de toute part des preuves éclatantes de
» sa nouveauté *. Il n'y a pas toujours
» eu des hommes ; c'est par notre pere
» que le genre humain a commencé, &
» presque sous ses yeux le monde a été
» créé. « Ils leur racontoient ensuite en termes simples & vrais l'histoire magnifique de la création ; & ils ne s'attendoient surement pas que parmi leurs descendans il viendroit un jour des sages qui démentiroient leurs ayeux, pour faire

quis ne doit pas faire penser mal de son respect pour la saine Philosophie. Pourquoi faut-il que les hommes ne mettent que le masque à la place des choses, & qu'ils aïent avili par l'abus ce qu'il y a de plus respectable !

* Les Annales du monde nous les offrent à nous-mêmes ces preuves ; & à nos découvertes en tout genre, on pourroit dire, sans trop de témérité, ce me semble, que le monde est encore dans son enfance. Voyez ci-dessus page 310.

honneur de la conformation du monde au concours fortuit des atômes.

» Mes enfans, reprenoient-ils, le » monde a été plus parfait que vous ne » le voyez ; l'ordre tout seul s'y laissoit » appercevoir ; & s'il s'y rencontre au- » jourd'hui des désordres apparens, si » l'homme n'y jouit pas d'une félicité » plus pure, ce n'est pas la faute de son » auteur. « Ils leur exposoient en même temps le premier précepte imposé à l'homme pour éprouver son obéissance. » Créé libre, l'homme pouvoit obéir ; il » le devoit, & ne l'a pas fait. Pour le » punir, la nature a changé pour lui ; elle » a changé pour nous. Gardons-nous d'ac- » cuser d'injustice l'Etre suprême duquel » nous tenons l'existence & tous les biens » dont nous jouissons. Il ne nous devoit » pas des dons plus grands que ceux qu'il » nous a faits, & les biens dont nous » sommes privés ne doivent pas nous » rendre ingrats pour tous ceux qui nous » restent. Admirons au contraire son ex- » trême bonté ; il saura tirer le bien du

» mal même. Il ne nous a pas dévoilé » tous ses secrets, mais il nous en a dit » assez pour nous faire attendre un répa- » rateur, qui lui rendra plus de gloire » que la faute de nos premiers peres, » que celles de tous les hommes ne peu- » vent lui en ôter ; & qui rendra aux » hommes eux-mêmes, s'ils s'empressent » à le mériter, un bonheur plus grand » que celui qu'ils ont perdu. C'est la » grande promesse ; il la renouvellera » souvent à notre postérité. Puisse-t-elle » se transmettre d'âge en âge toujours » également pure, & toujours plus claire » à mesure qu'elle approchera de son ac- » complissement ! Puissions-nous en pro- » fiter d'avance ! & puissent ceux qui la » verront accomplie, en profiter comme » nous ! «

Imite ce langage, ma fille. Le livre le plus ancien que nous ayons, c'est celui du Législateur des Hébreux, ce sont les divines écritures : je crois en avoir prouvé à ton mari l'authenticité, mieux que je ne pourrois lui prouver celle des titres

qui constatent notre ancienne noblesse ; mieux qu'il ne prouveroit lui-même celle des livres qu'il regarde comme les plus authentiques. La tradition la plus soutenue, la plus constante, & je puis dire la plus étendue, vient à l'appui des faits que ces saints livres renferment. Non-seulement la chaîne de cette tradition est la plus belle que l'œil savant & critique puisse observer ; mais les faits mêmes, quoique transmis dans des temps différens, & par différens Auteurs, ont un enchaînement merveilleux, & qu'on ne peut trop admirer. Par-tout c'est l'histoire de Dieu, de ses attributs, de sa providence, de ses promesses ; c'est en général l'histoire des grandes actions, des grandes vertus, & celle de la plus sainte Religion.

O ma fille ! prends du moins l'abrégé de nos livres sacrés ; racontes-en les principaux traits à ton fils : par ces narrations aussi intéressantes qu'instructives, suis avec lui le fil des principaux événemens : par le charme de tes récits éleve son esprit aux plus sublimes vérités : & en travail-

lant à l'éclairer d'une maniere ſolide ſur ſa Religion, tu le rempliras déja de l'enthouſiaſme ſacré des plus hautes vertus. A meſure que ſes connoiſſances s'étendront, que ſa raiſon ſe fortifiera, fais-lui ſur-tout enviſager d'un œil ferme & sûr l'étonnant rapport des deux Teſtamens & l'unité parfaite du plan de la Religion *.

Au milieu de ces grands objets, avec leſquels cependant peut ſe familiariſer un âge encore tendre, il eſt des notions plus délicates, plus difficiles à ſaiſir : ce ſont

---

* » Je connois un homme entre autres, dit M. l'Abbé Fleury, qui eſt paſſablement inſtruit de ſa Religion, ſans avoir jamais appris par cœur les Catéchiſmes ordinaires, ſans avoir eu pendant l'enfance d'autre maître que ſon pere. Dès l'âge de trois ans, ce bonhomme le prenoit ſur ſes genoux le ſoir après s'être retiré, lui contoit familiérement tantôt le ſacrifice d'Abraham, tantôt l'hiſtoire de Joſeph ou quelque autre ſemblable ; il les lui faiſoit voir en même temps dans un livre de figures, & c'étoit un divertiſſement dans

celles des myfteres. Ici, ma fille, que ton œil ne fe trouble pas. Abaiffe tes regards par refpect; éleve-les enfuite avec affurance; contemple ce qu'il t'eft permis d'appercevoir, & montre à ton fils ce qu'il peut voir lui-même. Qu'il ait du mot de *myftere* une idée claire & précife, comme d'une vérité qui ne fe dévoile qu'en partie, & attire notre croyance fur ce qu'elle a de plus caché, par fa liaifon avec des chofes plus connues, qui nous en garantiffent la certitude. Indé-

---

la famille de répéter ces Hiftoires. A fix ou fept ans, quand cet enfant commença à fçavoir un peu de Latin, fon pere lui faifoit lire l'Evangile & les livres les plus faciles de l'Ancien Teftament, ayant foin de lui en expliquer les difficultés. Il lui eft refté toute fa vie un grand refpect & une grande affection pour l'Ecriture fainte & pour tout ce qui regarde la Religion. « *Catéchifme Hiftorique, Difcours Préliminaire.*

Ce *Catéchifme* de M. Fleury eft un des plus propres aux inftructions dont il eft ici queftion.

pendamment de la Religion, la nature toute ſeule ne ceſſe de nous en offrir, & nous force de croire ce qu'ils ont d'obſcur, par ce qu'elle nous y montre de certain.

A l'égard du myſtere lui-même, rends-lui ſenſible ce qui peut en quelque ſorte le devenir. Sa nature, comme nous venons de le dire, eſt de ne pas être compris tout entier, mais de ſe faire voir cependant ſous un jour qui le ſpécifie & le diſtingue ſuffiſamment. En lui parlant du Réparateur, du Meſſie, tu te verras conduite au myſtere de l'adorable Trinité. Un ſeul Dieu en trois perſonnes; une nature divine plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors; quelle étonnante vérité! mais fais remarquer d'abord à ton fils que ce myſtere ne renferme rien qui ſe contrediſe. Un jour viendra où je lui montrerai, comme je l'ai montré à Valmont *, que juſqu'ici les hommes les plus éclairés ne l'ont pas jugé contradic-

* Voyez ci-deſſus, Lettre XXXI.

toire, qu'ils l'ont cru, qu'ils l'ont adoré, & qu'ils n'ont pu, même en l'y cherchant, y trouver de contradiction.

Il y a ici dans les mots quelque obscurité, j'en conviens; mais elle est de la nature de la chose; elle ne fait point exception à la regle de n'admettre dans l'ordre naturel que des idées claires, puisqu'elle est sur un objet qui est au-dessus de la raison sans lui être opposé : & où la notion précise de l'un des termes nous manque, fondés comme nous le sommes sur l'autorité de Dieu même, la croyance de l'objet, suffisamment distinct sous de certains rapports, plus confus sous d'autres, ne nous manquera pas.

Ecoute ensuite comme parle sur ce mystere notre célebre Bossuet; ainsi pourras-tu avec le temps te faire entendre de ton fils *.

» Dieu, en se contemplant lui-même,

* Voyez le Discours sur l'Histoire Universelle par M. Bossuet, seconde partie. Cet excellent Ouvrage sera toujours un des plus

» engendre éternellement ſon verbe, qui » eſt l'expreſſion parfaite de ſa vérité, ſon » image, ſon fils unique, le plus pur » éclat de ſa lumiere & l'empreinte de ſa » ſubſtance *. Dieu & ſon verbe, en ſe » contemplant mutuellement, s'uniſſent » par l'amour, & produiſent l'eſprit ſaint » l'éternelle union de l'un & de l'autre «.

Mais parce que l'homme eſt formé à l'image de Dieu même, c'eſt auſſi dans l'homme, & en conſidérant les richeſſes qu'il porte au fond de ſa nature, que tu trouveras, à la portée de ton éleve, une eſpece d'image de cet adorable myſtere. Je contemple la vérité, je me contemple moi-même, & je ſens naître en moi la penſée, ce germe de mon eſprit, cette parole intérieure, ce verbe qui eſt le fils de mon intelligence, la plus pure lumiere de mon ame & l'image de ſa ſubſtance.

---

beaux monumens de la Religion, comme il eſt, de l'aveu de M. de Voltaire, un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'éloquence.

* Hebr. 1, 3.

La fécondité de mon esprit ne se termine pas à ce verbe que je fais naître en moi. J'aime & cette parole intérieure, & l'esprit où elle naît; & en les aimant, je sens en moi quelque chose qui ne m'est pas moins précieux que mon esprit & ma pensée, je veux dire, cet amour qui est le fruit de l'un & de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, & ne fait avec eux qu'une même vie. Ces trois choses, & l'intelligence qui m'est propre, & la pensée que j'en ai, & l'amour que cette contemplation fait naître, se supposent mutuellement, se répondent l'une à l'autre, ont entre elles une nature commune, & ne forment à elles trois qu'une même substance. Ainsi, autant qu'il peut y avoir de rapport entre Dieu & l'homme, ainsi & d'une maniere bien plus excellente & plus relevée, subsiste la Trinité que nous adorons.

Mais nous-mêmes, qui sommes l'image de la Trinité, nous-mêmes à un autre égard nous sommes encore l'image de l'incarnation, de cet autre mystere que tu

dois exposer à ton fils, ce mystere également profond, mais qu'on ne doit pas nier, parce qu'on ne peut le comprendre? Eh, quoi donc nos esprits-forts feront tant les difficiles, lorsqu'il sera question d'en croire sur nos dogmes une autorité qu'ils devroient apprendre à connoître, pour la mieux respecter, & ils le seront si peu, lorsqu'il s'agira de nous proposer comme des vérités leurs inventions & leurs systêmes? Quoi, matérialistes peu sages & incompréhensibles à eux-mêmes, ils feront quelque fois de leur Dieu l'ame de la nature, & ils voudront que la nature en soit le corps; ils feront de tous les êtres une seule substance; ils mêleront tout; ils confondront tout; ils changeront les notions les plus communes; ils brouilleront toutes les idées; & il leur sera impossible de croire, sous prétexte qu'ils ne le conçoivent pas, que par un amour infini la Nature divine a daigné s'unir à la nature humaine, sans altérer, sans confondre ces deux natures, sans ôter à la premiere aucun de ses attri-

buts, & ſans l'aſſujettir à aucune des imperfections de la ſeconde. Pour nous, ma fille, moins entêtés des chimeres d'une orgueilleuſe philoſophie, & plus dociles à la voix du Seigneur, rentrons encore en nous-mêmes, & admirons-y cette union inconcevable, & cependant ſi ſenſible pour nous, de deux natures oppoſées, l'eſprit & la matiere, l'ame & le corps. Quel étonnant prodige les raſſemble dans un même être & en fait une même perſonne! Quel lien inconcevable les unit? Le Spinoſiſte tranchera le nœud qu'il ne peut délier : mais que le vrai ſage, qui ne ſauroit confondre deux ſubſtances ſi différentes en nature & en propriétés, leve à nos yeux le myſtere, & nous lui rendrons ſenſible celui de l'incarnation. Admirons, s'il faut nous élever plus haut encore, cette idée ſi poſitive de l'infini reçue dans un eſprit fini & limité; & ici, ma fille, la comparaiſon eſt d'autant plus juſte, que cette idée admirable ne contracte rien des imperfections & des défauts de l'eſprit qui la reçoit, & le ſurpaſſe infiniment.

Ce que je te dis sur les mysteres, relativement à l'instruction de tes enfans, c'est à toi à leur en ménager le développement selon la portée de leur entendement & ses progrés, faisant toujours en sorte que les idées claires accompagnent & soutiennent ce qui, par la nature du mystere, doit rester nécessairement obscur. Mais sur-tout applique-toi à leur faire tirer des conséquences pratiques de ces grandes notions, qui n'ont pas été données aux hommes pour n'être à leur égard que des dogmes purement spéculatifs : car c'est-là le grand défaut des enseignemens sur les vérités de la Foi, & celui qui fait de la plupart des Chrétiens, des hommes qui ont une science à part pour la Religion, & une autre pour les mœurs. Fais donc concevoir à ton fils envers l'Etre suprême tout le respect que la profondeur des mysteres cachés dans la Nature divine doit lui inspirer; tout l'amour que doit exciter en lui la charité immense d'un Dieu, auteur de la grace & de la nature;

ſource de tout don, & qui s'eſt donné lui-même; toute l'obéiſſance & la fidélité que doivent y faire naître les attributs de la Divinité, ſon pouvoir, ſa bonté, ſa ſageſſe; tous les fruits qu'il doit retirer des grands exemples de l'Homme-Dieu; toute la charité pour les hommes que doit porter au fond de ſon cœur le ſouvenir d'un Dieu, qui en leur faveur s'eſt fait homme lui-même, & qui n'a point connu d'exceptions ni de bornes dans ſon amour.

Rends tes inſtructions aimables; écarte loin d'elles l'ennui qui les feroit paroître inſipides, & le dégoût qui les rendroit infructueuſes. Excite dans ton éleve le deſir de les entendre, en piquant ſa curioſité par une ſage réſerve, en les lui faiſant conſidérer moins comme une leçon que comme une récompenſe, & en ne lui laiſſant pas même appercevoir, s'il ſe peut, l'intention que tu auras de l'inſtruire. Differe-les plutôt que de le donner à contre-temps, c'eſt-à-dire, comme

de

de vains ſons, qui n'étant pas compris ne ſe répetent qu'avec peine, & qu'on n'a fait entrer dans l'eſprit que par la contrainte. Imprime-les par tes careſſes; elles ne ſont dangereuſes que quand elles reſſemblent dans une mere à un acte de foibleſſe & de dépendance; mais non pas quand elles ne reſſemblent qu'à la tendreſſe & à l'amour. Souviens-toi de celles que la Reine Blanche prodiguoit à ſon fils, lorſqu'en le prenant ſur ſes genoux elle lui diſoit : *Mon fils, Dieu m'eſt témoin combien vous m'êtes cher; mais j'aimerois mieux vous voir mourir que de vous voir commettre un ſeul péché mortel.* C'eſt ainſi qu'elle lui a fait aimer ſes leçons; c'eſt ainſi qu'elle même s'eſt rendue aimable à ſes yeux & reſpectable pour toujours; c'eſt ainſi encore, qu'en en faiſant un grand Saint, elle en a fait un grand Roi. Emploie donc à ſon exemple cet innocent artifice d'une mere tendre, qui frotte de miel les bords du vaſe qu'elle préſente à ſon fils, & par cette

amorce lui fait boire la liqueur salutaire qu'il renferme *.

---

* C'est la pensée ingénieuse du Tasse dans ces vers de la Jérusalem délivrée.

Così a l'egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orgli del vaso;
Succhi amari ingannato in tanto ei beve,
E da l'inganno suo vita riceve. *Canto I.*

Fin du Tome second.





